This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

183

Digitized by Google

REVUE
EUROPÉENNE.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE Me Ve POUSSIN,
RUE ET HÔTEL MIGNON, N° 2, F. S.-G.

Digitized by Google

REVUE EUROPÉENNE.

TOME VI.

PARIS,

Au Bureau de la Revue Européenne,

RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 69,

ET CHEZ PAULIN, LIBRAIRE,

PLACE DE LA BOURSE.

1833.

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE EUROPÉENNE.

LETTRE DE M. BERGASSE A L'EMPEREUR ALEXANDRE.

La famille de M. Bergasse a bien voulu nous confier une partie de la correspondance que cet éloquent et consciencieux écrivain entretint avec l'empereur Alexandre à l'époque du congrès de Vérone, et où il indiquait à ce prince, qui avait beaucoup goûté le mysticisme élevé de ses doctrines politiques, les causes des maux de l'Europe, ainsi que les moyens d'y remédier. Ces lettres font honneur à celui qui les a écrites aussi bien qu'au prince capable de comprendre et d'aimer un pareil langage, mais la plupart ayant rapport aux affaires du moment, aux troubles des deux péninsules, aux menées conspiratrices qui travaillaient l'Europe, à des drames qui se sont dénoués depuis, tels que la révolution d'Espagne par exemple, ne présentaient rien qui puisse intéresser vivement nos lecteurs. Nous en avons pourtant rencontré une fort longue, où sont exposées des idées générales dont l'intérêt est de tous les temps. C'est une analyse neuve et profonde des doctrines qui ont amené la révolution française; l'histoire de leurs progrès, soit ostensibles, soit latens, sous l'empire et la res-

Digitized by Google

tauration, et la prédiction des nouveaux bouleversemens dont elles menacent l'Europe, si les souverains ne leur opposent, non la force, mais d'autres doctrines. Nous pensons qu'on nous saura gré de la donner presque en entier. Nous ne supprimons que l'exorde relatif aux conspirations qui agitaient alors la France et que la guerre d'Espagne déconcerta plus tard.

« La secte que je signale ici, dit-il, n'est pas nouvelle : résultat nécessaire de toutes ces doctrines désastreuses que l'esprit d'orgueil et la dépravation du cœur, qui en est l'inévitable conséquence, ont malheureusement enfantées, elle date de loin ses premiers ravages. On s'est peu douté d'abord des effets terribles qu'auraient un jour les erreurs funestes que, tantôt sous une forme, tantôt sous une autre, tour à tour audacieuse et souple, mais ne se reposant jamais, elle s'occupait de répandre dans le domaine de celles de nos sciences qui saisissent l'homme de plus près, les sciences morales et politiques ; et, faute d'apercevoir la liaison qui existe entre ce que nous pensons et ce que nous voulons, on n'a pas compris qu'en corrompant les intelligences, il était impossible qu'elle ne finît pas aussi par corrompre les volontés. D'ailleurs les gouvernemens, dépositaires de la force, ont trop compté sur la force ; et, ne sachant pas assez que la force qui est en opposition avec l'opinion n'est plus rien, ils ont été loin de soupçonner qu'il y a un rapport indispensable entre le mouvement de l'opinion et la destinée des peuples ; que c'est l'opinion, avec tous les préjugés utiles ou nuisibles qu'elle rassemble, qui fait les mœurs des nations et leurs habitudes. Que si la base n'en est pas essentiellement religieuse, il est tout simple qu'elle soit peu saine ou, en d'autres termes, qu'elle n'enseigne qu'une morale calculée; qu'ainsi et par degrés, elle accoutume à des maximes que la rigoureuse probité désavoue, et que, faisant prévaloir partout l'intérêt personnel, ou ce que nos modernes philosophes appellent l'amour-propre bien entendu, sur la simplicité et la résignation des vertus antiques, elle ôte in-

Digitized by Google

sensiblement aux consciences leur délicatesse, et retranche de nos devoirs tout ce qui ne s'accorde pas avec ceux de nos penchans que nous croyons être en nous l'ouvrage de la nature.

« On a donc abandonné cette secte à elle-même. Comme dans le principe, elle ne heurtait pas de front la puissance et qu'elle se gardait bien de hasarder à la fois tous ses dogmes, on n'a pas remarqué l'alliance secrète que dès son début elle faisait avec les passions, et l'art avec lequel elle dépouillait certains vices de leur difformité parut aux heureux du siècle une conquête de la raison sur des craintes superstitieuses dont il était temps enfin de s'affranchir. Ainsi, le remords diminua, et à côté des désordres secrets du cœur, il n'y eut plus de repentir. On feignait encore cependant de respecter la religion. Mais, comme à mesure que le remords s'éteint et que le domaine des actions à côté desquelles il faut placer le repentir se resserre, l'alliance qui doit exister entre la conscience de l'homme et l'éternelle vérité s'affaiblit, l'édifice de la religion, quoique ne perdant rien au-dehors de son imposante majesté, n'était pas moins miné au-dedans; et les passions et les vices même, légitimés par une doctrine plus commode, s'avançaient de toutes parts pour lui porter des coups plus décisifs et plus sûrs. Bientôt les attaques furent plus directes. Quelques connaissances acquises dans l'étude de cette nature matérielle qui frappe nos regards, et dont au reste il ne sera jamais donné à une curiosité purement humaine de connaître le pourquoi et de pénétrer le mystère, persuadèrent qu'il ne fallait rien chercher au-delà de ce qu'elle nous montre. On fit dériver nos rapports des besoins qu'elle nous donne, nos devoirs de notre organisation, nos lois de nos intérêts. Ces croyances salutaires qui nous découvrent, hors des limites du temps, de si superbes destinées, perdirent insensiblement toute leur influence sur nos déterminations habituelles. Livrés au présent et ne voyant rien au-delà, nous y concentrâmes tout le mouvement des nobles facultés qui nous dis-

Digitized by Google

tinguent, et que la Providence ne nous a certainement pas départies pour un si méprisable usage. Il n'y eut donc plus d'infini dans les motifs de nos actions, plus d'éternité dans nos espérances, plus de vue morale dans nos œuvres. Un matérialisme de fait s'empara d'abord des plus hautes classes de la société. Nous le vîmes ensuite descendre par degrés jusqu'aux dernières; et ce qu'il y eut de plus déplorable, c'est que, fiers de notre dégradation, nous nous crûmes d'autant plus libres que nos passions moins gênées obtenaient plus d'espace pour se mouvoir, et qu'avec les bienséances qui nous restaient, lesquelles pour un peu de temps encore survivent aux mœurs qui les ont fait naître, mais ne les remplaçant pas, nous crûmes pouvoir nous dispenser de la vertu. Ainsi, la religion nous devint importune, elle qui combat la passion jusque dans le désir qui la commence; elle qui, en nous épouvantant par le remords, nous préserve, qui, en nous affligeant par le repentir, nous instruit; elle surtout à laquelle nous devons la plus efficace et la plus sociable peut-être de toutes nos vertus, cette résignation profonde qui nous apprend à monter sans orgueil, à demeurer sans envie, à décheoir sans regret.

« Cependant, rien en apparence n'était changé pour nous. Régis par nos anciennes lois, obéissant à un gouvernement qui avait pour lui l'autorité des siècles; avec des richesses accrues par une industrie de jour en jour plus active, environnés au-dehors d'une prospérité qu'on n'imaginait pas devoir se démentir jamais, appartenant à toutes ces choses parce qu'elles étaient, et que ce qui est depuis long-temps semble pouvoir durer toujours; d'ailleurs si la religion n'était plus aux yeux d'une audacieuse philosophie qu'une institution simplement politique, lui conservant du moins son culte, ses temples, ses autels, ses chaires doctrinales, l'appareil pompeux de ses cérémonies et tout ce qui dans ses solennités rappelait d'augustes souvenirs à ceux qui croyaient encore... Certes, autant que le présent peut répondre de l'avenir,

Digitized by Google

était-il vraisemblable que nous dussions sortir sitôt de la route où avaient marché nos pères?

« Mais, il y a une manière à peu près sûre de pressentir les révolutions qui abrègent la durée des peuples ou qui en tourmentent le repos, c'est de juger de la nature des événemens qui leur sont préparés par l'état de leur morale et de leurs mœurs. Une morale qui, comme celle de nos modernes docteurs, ne doit ses élémens qu'à ce qu'ils appellent la nature, dans laquelle il n'y a rien d'éternel, rien qui emprunte ses motifs ailleurs que de ce système de choses passagères où nous ne paraissons qu'un moment, ne nous donnera jamais que des passions, et ce n'est pas avec des passions qu'on fait les mœurs. Il y faut ces affections désintéressées qui ne germent que là où une croyance religieuse nous élevant au-dessus de tout ce qui finit, nous montre hors des barrières du temps notre véritable destinée. Que le doute, que le sophisme s'emparent d'une telle croyance, soit pour l'affaiblir, soit pour la détruire, ou même qu'elle cesse d'être un sentiment de notre cœur pour ne devenir qu'une occupation de notre esprit, et il est tout-à-fait impossible qu'en proportion de ce que la doctrine qui lui est opposée acquiert de l'influence et de l'étendue, les mœurs, de plus en plus altérées, ne finissent pas par n'être plus que de simples convenances, suffisantes sans doute pour déguiser nos vices, mais parce qu'elles ne composent que nos dehors, absolument impuissantes pour nous donner des vertus.

« Or, les mœurs sont à l'édifice politique ce que le ciment est aux matériaux dont nous faisons emploi pour la structure de nos palais et de nos temples. Otez le ciment, et nos temples et nos palais, solides en apparence, s'écrouleront à la moindre secousse, au premier choc. Otez les mœurs, et l'édifice politique, quoique n'ayant rien perdu à l'extérieur de ce qui semblait en assurer la durée, ne nous montrera plus, dans ses parties désunies et comme dissoutes entre elles, que les prochaines ruines de ce qu'il était auparavant. Mais, il y a

Digitized by Google

ceci à remarquer dans l'altération des mœurs, c'est que lorsqu'elles doivent leur décomposition à l'abus des jouissances, par exemple, elles nous donnent des passions viles et sans doute toujours bien funestes, tandis qu'au contraire, quand leur décomposition est l'œuvre de l'incrédulité, c'est au mouvement des passions ambitieuses et superbes qu'elles nous abandonnent. Par l'effet de la première circonstance, privées de leur naturelle énergie, les mœurs vont se perdre et s'éteindre dans la fange de tous les vices. Par l'effet de la seconde, prenant un autre caractère, elles peuvent devenir atroces et nous disposer à tous les crimes, car partout où est l'incrédulité, là sont aussi l'orgueil et l'envie, et la haine est dans l'orgueil, elle est dans l'envie, et il y a toujours quelque chose de sanguinaire dans la haine.

« Nous ne vîmes donc rien de ce qu'il fallait voir, et qui frappait pourtant plus d'un observateur attentif. Or, l'orgueil et l'envie n'agissent pas sans éveiller au fond du cœur dont ils disposent cet égoïsme fatal qui appartient en nous de si près à la nature, qui, nous concentrant en nous-mêmes, nous sépare, nous isole de tout ce qui nous avoisine; qui surtout, et aussitôt que nous cessons d'être résignés de cette résignation haute et profonde dont je viens de parler il n'y a qu'un moment, ne devient que trop promptement le mobile ordinaire de toutes nos œuvres. Poison lent d'abord, mais s'insinuant insensiblement et par des voies au commencement à peine aperçues, dans toutes les fibres de l'organisation sociale; mais les décomposant sourdement et comme en silence; mais à de certaines époques pouvant acquérir une activité redoutable, semblable en cela au temps qui, dans sa révolution journalière, détruit sans paraître, qui quelquefois aussi ravage par des explosions soudaines, et, quand des circonstances imprévues le laissent à toute son énergie, qui ruine alors comme en un moment.

« Nous nous croyions donc encore en société, et déjà pour nous la société n'était plus. Il y a cette différence entre l'en-

Digitized by Google

vie et l'orgueil, que l'orgueil qui jouit se repose souvent, que l'envie qui désire ne se repose jamais. Or, l'orgueil est dans les conditions supérieures, l'envie dans les conditions subordonnées, et les nouvelles doctrines favorisaient l'envie, en nous entretenant sans cesse de ce qu'elles appellent l'égalité naturelle des hommes, bien que la nature, en distribuant les talens, en mesures inégales, et nous vouant ainsi à des devoirs et à des fortunes différentes, nous ait appris ce qu'il faut penser de cette égalité chimérique. De telles doctrines ne pouvaient donc prévaloir sans disposer les diverses conditions sociales à faire effort de proche en proche, et comme par un mouvement de bas en haut, contre les conditions successivement plus élevées, sans préparer dès lors par ce mouvement inconsidéré la dissolution de tous les rapports, la chute de toutes les harmonies qui, dans un état bien ordonné, doivent en unir entre eux tous les membres. Ces institutions sages, qui, en conservant dans les grands empires aux hommes supérieurs ou recommandables par d'éclatans services la faculté de parvenir aux plus hautes places, arrêtent néanmoins par la hiérarchie des rangs et la distinction nécessaire des professions, les ambitions trop hardies, et les espérances trop hautaines, ne nous parurent plus que des tyrannies insupportables, une sorte d'attentat contre notre dignité originelle, chacun voulut être autrement et mieux qu'il n'était auparavant. Rien n'était donc en place, parce que tout tendait a se déplacer, et tandis qu'une imprudente sécurité régnait dans les plus hautes régions de notre système politique, déjà, et dans ses régions les plus inférieures, grondaient de toute part les tempêtes qui devaient en opérer le bouleversement déplorable.

« Une seule digue pouvait être opposée avec avantage à ce torrent d'opinions désastreuses. Cette digue était la religion; mais comme Votre Majesté vient de le voir, la religion n'était plus. Car le culte, les cérémonies, les solennités la supportent sans doute, et cependant ils ne sont pas elle. Aussitôt qu'elle a cessé d'être la première affection du cœur, elle ne

Digitized by Google

devient qu'une doctrine sur laquelle on dispute, et dont les maximes trop austères importunent. C'est alors une sorte de despotisme, qui, en fatigant les consciences par le remords, ne fait de nous que des mécontens; une contrainte pénible, contre laquelle une raison soucieuse, armée de toutes ses forces, c'est-à-dire de tous les penchans de la nature corrompue, lutte malheureusement avec trop de succès; en un mot, un ensemble de dogmes et de préceptes qui troublent et ne dirigent plus, et qu'il faut haïr parce que, avec les vices qu'ils condamnent, on ne peut pas les aimer.

« L'homme, si l'on veut y faire attention, obéit à deux espèces de besoins, les besoins physiques et les besoins moraux. On répète tous les jours que c'est à nos besoins physiques que la société doit son origine, et on ne répète là qu'une grande erreur; et on ne voit point que si l'homme, en effet, n'était pas essentiellement constitué pour des besoins moraux, pour des besoins éternels, *car tout ce qui est moral est éternel*, il serait impossible, non seulement que la société se maintînt, mais même qu'elle eût commencé. La passion de jouir est dans les besoins physiques, le désir d'aimer et d'être aimé est dans les besoins moraux. Les besoins physiques ne connaissent ni la privation, ni le sacrifice. Ils sont d'une nature exclusive. Se priver, et s'il est nécessaire, se sacrifier, est de l'essence des besoins moraux, ils sont d'une nature expansive. Ce n'est donc pas dans les premiers qu'il faut chercher l'élément générateur de l'ordre social. Ce n'est donc qu'avec les seconds et par eux que l'ordre social se produit et se conserve; ajoutez que dans ceux-ci se montrent les espérances éternelles; dans ceux-là, les espérances que le temps limite, et que, quand on n'espère pas au-delà du temps, ce n'est plus qu'à des inclinations purement terrestres, j'ai presque dit purement animales, qu'on s'abandonne.

« Or, Sire, il n'appartient qu'à l'éternité de gouverner le temps, et c'est à la religion seule qu'il est donné de faire agir l'éternité dans le temps. Que l'homme se considère comme un

Digitized by Google

être qui n'a d'autre durée que celle de toutes ces créatures, si bornées et si passagères que le temps compose et décompose avec tant de rapidité sous ses yeux, qu'il brise dans son délire et autant qu'il est en lui son rapport d'existence avec la Divinité, et la société alors, qu'est-elle autre chose qu'un assemblage fortuit d'individus qui n'empruntent leurs règles de conduite que de leurs convenances, qui se heurtent et ne se rapprochent pas, et qui, n'obéissant qu'à des intérêts trop souvent ennemis, se disputent la vie encore plus qu'ils n'en font usage? Mais l'homme a-t-il le sentiment de son immortalité? se connaît-il selon toute la noblesse de son origine? se voit-il tel que la religion le montre à lui-même, comme un être descendu de la hauteur des régions éternelles pour traverser le temps et retourner un peu plus tôt ou un peu plus tard à son éternité? Alors, au contraire et par une raison opposée, plus l'empire que ces superbes vérités exerceront sur son esprit sera grand, et moins il mettra d'âpreté dans la poursuite des biens si fugitifs que le temps lui promet. Il n'aura donc que des habitudes tranquilles, des mœurs douces, confiantes, dont aucune passion tumultueuse ne troublera le repos; et parmi les vertus sans lesquelles la société ne subsisterait pas, la modération dans les succès, la résignation dans les revers, la sensibilité pour les maux d'autrui, la bienveillance attentive, la compatissante charité, l'oubli de soi-même quand le devoir l'ordonne, il ne s'en trouvera aucune qui, selon les occasions, lui demeure étrangère.

« Ainsi ce serait se refuser à l'évidence même que de ne pas reconnaître que le principe de la société est essentiellement religieux, ou, en d'autres termes, qu'il suffit de soustraire le temps au régime de l'éternité et de livrer la société au temps pour que tout s'y bouleverse et que les désordres et les vices qui doivent la détruire en amènent les dernières destinées.

« Mais, quelque vraie que soit une pareille doctrine, je le répète, elle n'avait plus aucune prise sur nos esprits qu'obscurcissaient d'orgueilleuses erreurs, et qui, en la rejetant, se

Digitized by Google

croyaient désabusés. Toutes les bases qui seules peuvent donner à l'édifice social une solidité durable, étaient donc profondément ébranlées chez nous. Il ne fallait donc plus qu'une circonstance ordinaire pour que, frappé par un coup imprévu, l'édifice s'écroulât tout entier, et qu'il ne laissât sur le lieu qu'il décorait auparavant que des débris misérablement épars.

« Cette circonstance arriva.

« Et alors, et quand les symptômes de la maladie qui nous travaillait éclatèrent, ce ne fut pas sans un étonnement mêlé d'effroi que les nations étrangères virent le peuple de l'Europe, qui se distinguait le plus par son urbanité, renoncer tout à coup, et comme en un moment à toutes les institutions qui avaient fait sa gloire, chercher une autre sagesse que celle de ses pères, s'essayer pour d'autres habitudes, décomposer lui-même avec une effrayante rapidité ses usages et ses mœurs, renverser comme en se hâtant ses autels et ses temples, livrer à des destinations tantôt scandaleuses, tantôt sacriléges, les monumens les plus révérés de son culte; et, substituant à l'ère religieuse qui avait mesuré jusque-là pour lui les siècles, les années et les jours, une ère empruntée de la nouvelle et profane existence qu'il entreprenait de se donner, déclarer au monde épouvanté qu'il se séparait sans retour du Dieu qu'avaient adoré ses ancêtres et que, devenu à lui-même sa propre providence, il ne demanderait désormais qu'à cette divinité bizarre qu'il appelait la nature, son gouvernement, ses coutumes et ses lois.

« Ce n'était point assez. En même temps qu'on déclarait la guerre à la religion éternelle, il ne fallait pas que les princes de la terre qui n'empruntent que d'elle leur dignité véritable, subsistassent plus long-temps. On leur annonça donc avec une solennité qui n'aurait été qu'insolente, si elle n'avait failli leur devenir funeste, qu'ils devaient descendre de leurs trônes et qu'ils ne pouvaient régner davantage sans être réputés des tyrans. Le chef de ce peuple en démence, qui du-

Digitized by Google

rant le cours de sa trop courte vie, ne s'était signalé que par l'usage toujours bienfaisant qu'il avait fait de sa puissance, avait déjà payé de sa tête des vertus qui n'étaient devenues odieuses en lui que parce qu'il portait une couronne. On avait vu monter sur l'échafaud où il avait terminé sa carrière, sa noble épouse, l'infortunée Marie-Antoinette, qu'ornaient tant de qualités attachantes et que nous avions tant aimée; et cette céleste et généreuse Elisabeth, qui, libre de se faire une destinée meilleure, n'avait pas hésité à partager leur longue infortune. Princesse héroïque, que le tribunal infâme auquel elle fut livrée, n'aurait sans doute pas condamnée sans rougir, si dans cette époque affreuse on avait connu la honte.

« Qu'il me soit permis de distinguer entre les crimes et les crimes. Des furieux, qu'en des temps de trouble et de superstition une fausse religion abuse, des mécontens au sein des discordes civiles ou dans le feu d'une sédition, des téméraires, qu'une vengeance particulière anime, ont pu assassiner des princes; l'Angleterre même a vu le fanatisme et l'hypocrisie réunis, appeler au nom des lois sur une tête royale la hache des bourreaux; mais, dans cette dernière circonstance, on sentit du moins qu'on allait frapper une grande victime; et Cromwell, tout barbare qu'il était, aurait cru manquer à ce qu'il devait à la majesté du rang suprême, s'il n'avait environné d'un appareil imposant et lugubre l'autel où devait s'accomplir ce sanglant sacrifice! Il permit les pleurs et lui-même feignit de plaindre le monarque magnanime qu'il venait d'immoler à son ambition.

« Ici rien de pareil ne s'est offert à nos regards; *ce fut un système, ce fut une opinion raisonnée*, et non pas la sédition, non pas la vengeance, non pas une ambitieuse et sourde hypocrisie qui rendit comme inévitables les meurtres solennels dont je rappelle en ce moment la déplorable histoire. Ici encore, et par la même raison, tout a été abject, tout a été vil. Aucune pompe, aucun respect pour tant de grandeurs anéanties ne signala de si tristes immolations. On avait tué

Digitized by Google

des rois, *il fallait assassiner la royauté.* Il importait donc que la mort de Louis XVI et celle de deux princesses issues de tant de rois et qui comptaient pour alliés les plus illustres souverains de l'Europe, n'eût rien qui rappelât de trop nobles souvenirs. Une froide et dure impiété en fit tous les apprêts.

« Ainsi s'évanouissait cette haute majesté dont une sage opinion environne les trônes. Ainsi, par l'ignominie d'un supplice vulgaire et dont aucun appareil de tristesse ne déguisait la honte, on se flattait, dans la personne de ces augustes victimes, d'épouvanter, d'humilier, de flétrir tous les rois. Terrible différence et qu'on n'a pas assez remarquée !

« Le même coup qui avait frappé Louis XVI avait renversé la monarchie. Mais rien n'était fait encore si on ne séparait l'avenir du passé, si l'on n'effaçait pas jusqu'aux dernières traces des lois et des usages qui pouvaient rappeler l'idée du gouvernement qu'on venait de détruire. Il fallait donc commencer pour les générations futures des annales qui fussent sans rapport avec ce qui était auparavant, et l'œuvre qu'on avait entreprise demeurait inutile, si avant tout on ne s'empressait d'ensevelir dans un plus profond oubli les anciennes coutumes, les anciennes mœurs, et jusqu'à l'ancienne morale d'une nation qui, vieille déjà de quatorze siècles, pouvait trop facilement retourner à ses habitudes. Or, on ne devait espérer ici quelque succès qu'autant que, sous le prétexte de rendre cette nation à toute son indépendance, on lui donnerait une conscience hardie que le remords avertirait en vain, et qu'étouffant en elle tout sentiment d'humanité, on lui signalerait comme des ennemis de son bonheur et de la liberté qui lui était promise, comme des coupables qu'on abandonnait à sa justice, toute cette classe d'hommes qui, par les priviléges de la naissance, par les dignités et le rang qu'ils avaient occupés dans l'état, ou par leurs opinions connues et courageusement professées en des temps difficiles, semblaient appartenir de plus près et avec plus de distinction à l'ordre de choses qu'on s'occupait d'abolir.

Digitized by Google

« La noblesse n'avait pas attendu les journées orageuses de notre révolution pour faire, avec autant d'abandon que de générosité, le sacrifice entier de ceux de ses droits qui pouvaient être onéreux au reste des citoyens et surtout aux habitans des campagnes. Mais la noblesse est plus particulièrement attachée aux maximes de l'antique honneur. Elle est comme le dépôt vivant des souvenirs qui rendent un peuple fier de son histoire; et parce que, dans nos sociétés modernes, partout où elle n'existe pas, il n'y a plus de trône pour un prince, mais seulement un siége un peu plus élevé pour un homme que d'autres hommes peuvent déplacer à leur gré, on pensa que ce n'était pas assez d'en attaquer l'institution, qu'il fallait encore, s'il était possible, la détruire jusque dans les individus dont elle était le malheureux partage, et on persévéra dans ce projet avec le même soin, avec la même attention qu'on met à extirper de la terre des racines qui, trop vivaces, peuvent, par une végétation imprévue, reproduire l'arbre qu'on vient d'abattre et lui redonner toute sa majesté.

« On fit donc aux nobles une guerre cruelle. Plus leur nom était illustre, plus il était chargé des souvenirs de la monarchie, et plus leur existence fut menacée. Assujettis de toute part à une surveillance inquiète, ils ne tardèrent pas à devenir les objets d'une persécution plus active. Le fer et le feu démolirent ou incendièrent les demeures que leurs pères avaient habitées. On organisa le pillage pour dévaster leurs domaines. Afin d'armer contre eux avec plus de succès les passions d'une multitude insensée, on lui promit le partage, ou l'acquisition à vil prix des biens dont une longue suite d'aïeux leur avait transmis la possession. Faut-il s'étonner après cela qu'un grand nombre soit allé chercher hors de cette France, qui n'était plus leur patrie, et jusque dans les solitudes du Nouveau Monde, une terre moins agitée, des contrées moins ennemies. Bientôt des décrets sanguinaires encouragèrent les dénonciations, et les nobles furent cou-

Digitized by Google

pables aussitôt qu'ils furent dénoncés; les cachots s'ouvrirent pour recevoir les pères, les frères, les sœurs, les enfans de ceux qui avaient fui, et ceux aussi qui, retenus par une dure destinée, restaient encore sur le sol qui les avait vu naître; avec eux descendirent dans l'obscurité des mêmes demeures une foule d'infortunés que leur attachement à la même cause, une éducation soignée, une richesse acquise par des moyens honorables, montraient à la cupidité comme une proie dont il fallait se saisir; de nombreux tribunaux s'élevèrent, non pas pour juger, mais pour condamner. Chaque ville eut son échafaud, et la hache des bourreaux ne se reposa plus.

« Il y eut quelque chose de non moins odieux et de plus outrageant encore dans le choix des moyens qu'on employa pour abolir la religion. Ici on voulut avilir en même temps que frapper; on sentit d'abord qu'on ne pouvait, sans une commotion trop forte, faire passer subitement un grand peuple de sa religion accoutumée à un état de choses où il se trouverait tout à coup sans sacerdoce, sans temples, sans autels. Il fallait bien détruire cette antique église à laquelle la France et la plupart des contrées de l'Europe doivent leur civilisation, dont tant de grands saints, tant de génies du premier ordre ont rehaussé la gloire, où avaient brillé et où brillaient encore tant de doctrines et tant de vertus, où s'étaient développés avec tant d'éclat et de siècle en siècle des talens si rares, l'église des Irénée et des Bernard, des Bossuet et des Fénélon. Mais on ne le pouvait pas, sans lui substituer, au moins pour un peu de temps, quelque institution qui, en la représentant jusqu'à un certain point par ses dogmes et ses cérémonies, en fit oublier la splendeur. On imagina donc une sorte d'église bâtarde que le gouvernement soldait et qui, n'empruntant son autorité que de lui seul, pouvait disparaître au moment où il la priverait de ses salaires. D'ailleurs, avant que d'établir ce nouveau sacerdoce on avait enlevé à l'ancien ses possessions, et les riches et les pauvres s'étaient disputé ses dépouilles. Ainsi on inté-

Digitized by Google

ressait l'avarice, qui est la dernière et la plus active passion des peuples corrompus, à conspirer son entière ruine, et la religion, participant à la disgrâce de ses ministres, achevait de perdre l'influence même extérieure qu'elle avait du moins retenue jusque-là, influence qui, quand tout est dépravé au-dedans, conserve encore quelque décence aux mœurs, si elle ne peut plus en empêcher la décadence.

« L'église bâtarde dont je parle ici fut presque aussitôt détruite que fondée. Le peuple qui profite volontiers du mal qui lui produit quelques avantages, mais qui n'en estime pas toujours les agens, ne vit, dans les prêtres qu'on lui donnait, que des hommes infidèles à leurs sermens; des stipendiés qui faisaient un métier plutôt qu'ils n'exerçaient un ministère; de simples fonctionnaires qui, ne pouvant exhorter au-delà du cercle de morale froide et stérile dans lequel les retenait un gouvernement impie, racontaient du haut de la chaire de vérité, plutôt qu'ils ne prêchaient, ce qu'on leur permettait, quelquefois aussi ce qu'on leur commandait de dire, et ne parlaient presque jamais de ce qu'il fallait croire. Bientôt les temples furent déserts, les autels abandonnés, et les salaires ayant cessé aussitôt qu'on remarqua qu'on pouvait oser davantage, le culte disparut, parce qu'on ne voulut plus en payer les apôtres.

« C'est ici l'époque la plus déplorable de notre révolution. Ce fut alors qu'on put comprendre à quels épouvantables excès peut se porter un peuple chez lequel la conscience se tait et que le frein salutaire de la religion ne retient plus. Nos mystères les plus augustes, nos plus saintes cérémonies devinrent, même pour les habitans de nos campagnes, un sujet de dérision. Cette classe du peuple qui, chez toutes les nations dont l'histoire nous entretient, a toujours été la dernière et la plus opiniâtre à conserver la religion des ancêtres, se trouva chez nous tout aussi avancée que les autres dans la carrière de l'incrédulité. Philosophes à leur manière, les habitans des campagnes crurent avoir brisé leur plus lourde chaîne

Digitized by Google

lorsqu'affranchis du joug des devoirs que leur imposait une doctrine trop pure, il leur fut permis, à l'exemple des philosophes des villes, de penser tout haut que Dieu n'était pas. Les passions sont sans doute les mêmes partout. Mais il y a des bienséances que, dans les conditions supérieures, elles ne franchissent que rarement, tandis qu'au contraire, parce que c'est la religion seule qui fait les bienséances du peuple, aussitôt qu'elle ne gouverne plus ses mœurs, il arrive nécessairement qu'il n'y a plus de bienséances pour lui, et que les passions alors, se rencontrant en quelque sorte dans toute leur nudité, agissent aussi selon toute leur énergie. Dans les premières conditions, les passions font les vices; dans les dernières, plus grossières et plus franches, elles disposent à tous les crimes. Et en effet, il n'y eut pas de crimes, non plus simplement contre l'humanité, mais aussi contre la pudeur, contre cette vertu si éminemment sociale qui, en apprenant à l'homme le respect qu'il se doit à lui-même, ne peut s'éteindre en lui sans le ravaler à la condition des bêtes, il n'y en eut point que notre malheureux peuple, devenu blasphémateur, ne s'enhardit à commettre, et nous dûmes à la barbare immoralité de certains supplices la connaissance d'un genre de forfaits dont aucune nation, même au sein de la dépravation la plus profonde, n'avait souillé jusque-là les pages de son histoire.

« Quand je parle de notre peuple, je ne veux pas dire que toute notre nation ait pris part à de si déplorables attentats. Si la religion était bannie de nos temples, si ses sanctuaires profanés ne rappelaient que de tristes souvenirs, si cette gloire dont les hommes peuvent l'environner n'était plus, elle ne manquait pourtant ni d'apôtres zélés, ni de disciples fidèles. Des autels s'élevaient dans les maisons particulières, aux pieds desquels se réunissaient en secret pour gémir et prier, tous ceux qui n'avaient pas abjuré la foi de leurs pères. Les prêtres de notre ancienne église, inhumainement poursuivis, abreuvés d'humiliations et d'opprobres, n'ayant

Digitized by Google

pas comme leur divin maître de lieu où ils pussent reposer leur tête, assistaient, lorsqu'ils parvenaient à se soustraire aux recherches de leurs implacables ennemis, à de si pieuses réunions. Ils célébraient sur ces autels, dont aucune pompe n'ornait la simplicité, le sacrifice de l'éternel amour, eux-mêmes victimes dévouées pour le salut de leurs frères; et, missionnaires intrépides, n'espérant plus rien dans le présent, ils s'occupaient de conserver, pour des jours moins malheureux, quelques étincelles du feu sacré dont le dépôt leur était confié et qu'il était de leur devoir de ne pas laisser éteindre. La religion pouvait donc reparaître; aussi, mit-on à persécuter nos prêtres plus d'acharnement encore qu'on n'en avait mis à persécuter les nobles. Plusieurs terminèrent leur vie sur les échafauds; mais leur résignation calme et ferme, leur dévouement sublime, l'esprit de prière dont ils étaient animés et qui répandait je ne sais quoi d'auguste sur leurs derniers momens, pouvait ramener à des pensées meilleures ceux d'entre la multitude qui, obéissant moins à une haine réfléchie qu'à la séduction de l'exemple, n'étaient au fond que des hommes égarés. Il parut donc plus simple, à mesure qu'on en avait réuni un certain nombre, de les faire périr en masse et de ne donner à leur supplice d'autres témoins que leurs bourreaux. On les jetait dans des prisons pour les y massacrer; on les entassait dans des bateaux qui, par le mécanisme de leur construction, s'entr'ouvrant à un signal donné, les submergeaient en foule; et plus d'une fois, chargés de liens, vêtus des haillons de la pauvreté, exténués par la misère, on les a vus tomber comme une troupe ignoble sous le feu de nos soldats.

« On a dit qu'il fallait oublier. Sans doute, et lorsque des attentats tels que ceux que je signale ici ont été les crimes du grand nombre, c'est à leurs remords seulement et à leur repentir qu'il convient d'abandonner les coupables; mais quand après des tempêtes si terribles il s'agit de réparer,

Digitized by Google

peut-être afin d'éviter de nouveaux orages, est-il prudent de se ressouvenir.

« Quoi qu'il en soit, nous jouissions donc enfin de cette égalité sauvage, où la plupart de nos modernes philosophes sont allés chercher l'élément générateur de la société humaine; mais à peine en fûmes-nous en possession que, semblables à des esclaves qui ont brisé leurs fers, nous ne regardâmes que comme des biens que la servitude a flétris, tous les avantages qu'une longue civilisation nous avait procurés; et que, dédaignant la liberté, parce que nous voulions l'indépendance, nous nous montrâmes impatiens de nous précipiter avec toutes nos passions et tous nos vices dans tous les désordres que produit une tumultueuse anarchie. Un tel état de choses ne pouvait durer; on comprit bientôt qu'on se trouverait dans l'impossibilité absolue de se composer un système quelconque d'ordre social si l'on ne se hâtait, pour le présent, d'en comprimer la violence et, pour l'avenir, d'en empêcher le retour; l'autorité, presque toujours alors le don d'une populace en délire, fatiguait plus qu'elle ne régissait, tantôt faible jusqu'au mépris, tantôt forte jusqu'à la tyrannie, selon que les factions qui s'en disputaient l'usage surmontaient ou étaient surmontées, se concentra peu à peu, et par la seule nécessité des circonstances, en un petit nombre de mains. Mais les factions s'agitaient encore, un chef unique devint nécessaire, et Buonaparte parut.

« L'histoire ne mettra certainement pas ce personnage au nombre des hommes ordinaires; et on se ferait une bien fausse idée de lui, si l'on pensait que ce n'est qu'à la hardiesse de sa volonté qu'il a dû ce qu'il a eu de prodigieux dans ses succès, et à l'impatience de ses résolutions ce qu'il y a eu d'étonnant dans ses revers. Doué d'une grande force de tête, plus que d'une grande sagesse d'esprit; secret dans ses desseins, et n'en imaginant que de vastes et pour ainsi dire hors de toutes les proportions communes; laissant à ses ennemis la circonspection dans l'emploi des moyens, afin que leur

Digitized by Google

propre sagesse les trompât; se réservant l'audace dans les entreprises, afin que l'opposition fût plus incertaine, et qu'en lui résistant on hésitât davantage; méditant sans cesse pour l'Europe effrayée des destinées nouvelles, et se flattant de trouver toujours en lui des ressources égales à ce que ses projets, calculés d'après ses espérances encore plus que d'après les occasions offertes, pouvaient lui présenter de circonstances inattendues; actif, infatigable, croyant à sa fortune comme César, comme Sylla, mais comme eux aussi par la rapidité avec laquelle il exécutait ce qu'il avait conçu, ne lui laissant pas le temps de le trahir : se refusant à l'amitié, parce qu'en y répondant il eût pu se laisser voir de trop près, et qu'il ne voulait rien perdre de l'illusion qu'il cherchait à produire; mais récompensant les agens de sa puissance ou de ses perfidies avec cette profusion dont use au besoin un chef de conjurés qui veut s'assurer de la fidélité de ses complices; confondant l'autorité avec la domination, pour que le commandement fût plus sévère, et qu'il y eût moins de lenteur dans l'obéissance, mais juste néanmoins de cette justice de détail avec laquelle on console un peuple de sa servitude, toutes les fois cependant qu'un intérêt particulier de vengeance ne le déterminait pas; ne connaissant d'ailleurs dans ses rapports avec les nations étrangères d'autre droit que la force, d'autre arbitre que les événemens de la guerre; estimant la probité dans les grandes affaires un obstacle, la franchise une imprudence, la générosité une duperie; trompant par ses promesses, trahissant par ses traités, enchaînant par ses alliances; d'une ambition inexorable comme le destin, insatiable comme l'avarice; haïssant le malheur parce qu'il sollicite la pitié, et qu'il était sans pitié; pardonnant rarement, toujours par orgueil, jamais par humanité; n'ayant, en un mot, aucune de ces qualités morales qui font que ce qui étonne devient aussi ce qu'on admire; mais se croyant le maître de l'opinion jusque par-delà son siècle; mais confiant à sa gloire le soin de faire oublier ses crimes, et faussement

Digitized by Google

persuadé que l'éclat extraordinaire qu'il répandait sur sa vie en effacerait la mémoire. Tel fut celui auquel une providence irritée, et non pas les hommes, abandonne pour un peu de temps les destinées à la fois de la France et du monde.

(*La suite à un numéro prochain.*)

Digitized by Google

LETTRES PHILOSOPHIQUES,

PAR E. LERMINIER.

DEUXIÈME ARTICLE (1).

Dans un premier article, nous croyons avoir apprécié sans respect humain, nous ne disons point sans sévérité, la compétence philosophique de M. Lerminier. La suffisance de style qui caractérise son dernier écrit, ne nous a point imposé. A la franchise un peu rude qui rappelait à l'auteur la modestie de ses antécédens, qui signalait l'outrecuidance de ses prétentions présentes, l'inconvenance de plusieurs de ses jugemens, la flagrante nullité de ses études religieuses, il a pu reconnaître une voix de jeune homme, une voix de province. Il n'y a point de fard dans le son de cette voix; mais, Dieu merci, il n'y a pas non plus d'inimitié; nos paroles veulent être sincères et non pas hostiles. Nous serions heureux de persuader M. Lerminier, nous ne l'espérons pas, car qui mieux que le chrétien sait que la vérité n'est donnée qu'à l'homme qui la cherche avec simplesse de cœur et sans préoccupation d'esprit? Mais nous voudrions parer ses coups sans le blesser. Si ce bonheur nous était refusé, nous prierions ses amis de se souvenir que ce n'est pas la faute des catholiques s'ils sont ici dans la nécessité de se défendre.

Il y a, nous l'avons dit, deux points de vue corrélatifs dans les *Lettres à un Berlinois* : l'un purement critique, c'est la mise à néant de toutes les écoles contemporaines,

(1) V. la *Revue* de février, p. 662 et suiv.

Digitized by Google

hors une seule; l'autre, moins négatif, c'est l'apothéose de la France rationaliste et républicaine, remorquant l'Allemagne et faisant voile de conserve vers une perfectibilité indéfinie.

Nous ferons bon marché aujourd'hui des Ecossais, des éclectiques, des doctrinaires, des saint-simoniens. Mais il nous semble que M. Lerminier aurait pu se dispenser de faire si lestement les honneurs des légitimistes et des catholiques. Reprendre avec lui ces deux thèses, ce sera remplir l'engagement d'aborder de front la partie doctrinale de son livre, car, comment parler légitimité à M. Lerminier sans répondre à son utopie démocratique? Comment discuter ses préventions anti-catholiques sans attaquer sa prédilection pour le rationalisme, depuis Aristote jusqu'à Condorcet et depuis Luther jusqu'à Jean-Jacques?

En présence de cet horizon sans limites, l'auteur des *Lettres philosophiques* a senti la nécessité de circonscrire le champ de bataille: il s'est hâté de personnifier la cause légitimiste dans M. de Châteaubriand, la cause catholique dans M. de la Mennais, deux grands noms sans doute, moins grands toutefois que ce qu'ils défendent! Moins que jamais, de nos jours, les principes s'inféodent à des hommes. Les principes ont en eux-mêmes une force qui leur est propre, une vertu prompte à leur susciter des représentans qui leur soient conformes (*uno avulso non deficit alter aureus*), la vertu qui fait les grands dévouemens et les morts sublimes, celle qui inspirait un Montrose dans l'Ecosse de 1645, un Laroche-Jacquelein dans la Vendée, un Athanase sous les empereurs Ariens, un Thomas Beckert au moyen âge, celle en un mot qui crée les héros et les martyrs.

Et, pour ne parler que de M. de Châteaubriand, quand ce serait un poète aussi incorrigible que vous le dites,

Digitized by Google

quand sa vie ne serait qu'un enchaînement de contradiction (ce qui n'est pas manifeste pour tout le monde), qu'en conclure, je vous prie, contre le principe dont il est le plus éloquent organe? Pourquoi une lettre a-t-elle pour titre *de l'Opinion légitimiste*, quand elle ne traite que d'un seul homme et d'une seule vie? Certes, cette identification d'un homme de génie et d'une doctrine sociale est glorieuse pour lui comme elle l'est pour nous. Mais, philosophiquement, le système politique dont la légitimité est la clef de voûte, c'est-à-dire celui de tous les systèmes qui est le plus impersonnel, le plus indépendant des hommes en qui il s'incarne, peut-il être tenu de répondre de toutes les paroles, de tous les actes de chacun de ses défenseurs?

Au reste, votre tort n'est pas seulement de trop effacer le drapeau derrière l'homme puissant qui le porte, mais surtout de mal poser la double question politique et historique qui divise les deux camps.

Vous dites : « *Il n'y a pas de droit contre le droit*; ni race, ni famille ne peut primer en France le droit du pays. » Mais ces mots, si je ne m'abuse, sont sans portée contre des hommes qui professent précisément que le droit du pays est d'avoir à sa tête, non le premier escamoteur de couronne qui se présente, mais le chef de la famille la plus historique, la plus anciennement française qui soit au monde, d'une famille tellement identifiée avec le pays que M. Augustin Thierry (j'en citerais un autre, si je connaissais un nom moins suspect) fait commencer la nation française proprement dite à l'avénement au trône d'un de ses membres; d'une famille qui se reconnaissait comme la propriété de ce même pays, puisque ses enfans se nommaient eux-mêmes *fils de France*; d'une famille enfin qui avait assisté, par Robert-le-Fort, aux derniers

Digitized by Google

coups d'épée donnés contre les Barbares; par Louis-le-Gros, à l'affranchissement des communes et, depuis Louis IX jusqu'à Louis XVIII, à la création comme au développement de notre législation, de nos arts, de notre industrie, de toute la civilisation politique, intellectuelle ou matérielle de notre nation, de toutes les institutions militaires et civiles qui font sa force et sa gloire. — Vous le voyez, monsieur, pour les légitimistes, le droit du pays est hors de cause, et, si vous leur reprochez de subir le joug de la fatalité historique, ils sont gens à répondre qu'à tout prendre, ils le préfèrent à celui du plus fort ou du plus fin.

Vous dites encore : « Le fils de Napoléon s'est éteint dans l'exil; pourquoi le fils du duc de Berry serait-il plus heureux? » Ils répondront qu'il ne s'agit point du tout ici des mérites du père, mais de la qualité d'héritier d'une race nationale, comparée à celle de représentant d'une race étrangère et parvenue; que toute la question est de savoir si la France est une monarchie héréditaire, où les institutions sont tout et les hommes peu de chose, ou bien une monarchie élective où la royauté n'a de valeur que par les personnes qui en sont revêtues; qu'on est assez d'accord jusqu'ici que l'hérédité du sceptre est pour la France un système meilleur que celui de l'élection. — J'ai dit :

Voilà pour le côté politique du problême. — Voici pour l'histoire.

M. Lerminier prétend qu'il est de l'essence du *légitimisme* de méconnaître ce qu'il y a de providentiel dans le mouvement qui nous emporte depuis un demi-siècle, puisque ce parti a toujours professé que la révolution n'avait été ni nécessaire ni légitime.

Cette argumentation pourrait ne point sembler très

Digitized by Google

philosophique. Autre chose est, aux yeux de M. de Châteaubriand, par exemple, le changement profond qui s'accomplit en Europe, autre chose la révolution et ses doctrines. La révolution, dans le langage du *Conservateur*, c'est le régicide érigé en droit, c'est la guillotine proclamée un agent de civilisation, c'est l'annihilation de tous les droits, de tous les principes devant un but, c'est la maxime de Borgia que le succès sanctifie tout. Des hommes se sont rencontrés qui, pour se maintenir au pouvoir, ont confisqué les deux tiers du sol, mutilé la famille, supprimé la liberté de conscience, payé les dettes de l'état par la banqueroute et fait assassiner leurs adversaires par un juge permanent choisi exprès. Ces hommes appelaient cela *gouverner révolutionnairement*; faut-il donc tant s'étonner qu'une odeur de rapine et de sang se soit imprégnée dans ce nom de révolution, et qu'il se soit trouvé des convictions rebelles à la nécessité et à la légitimité de toutes ces belles choses? Pour moi, j'ai ouï dire que beaucoup de légitimistes confessent que l'ancien ordre de choses ne pouvait durer. Mais ils sont persuadés que tout ce qui, dans cet ordre de choses, avait mérité de périr serait tombé de soi-même, comme la branche morte se détache de l'arbre. Ils croient fermement que tout le bien désirable se serait opéré par la seule force de l'opinion, sans que l'Europe s'ébranlât, sans que l'intégrité du territoire fût menacée, sans que le sang coulât.

Ils pensent que, s'il n'en a pas été ainsi, ce n'est pas qu'il y eût nécessité, fatalité; mais qu'il y avait là une sentence providentielle contre le passé. Ils pensent que, devant celui qui juge les royautés et les peuples, les bouleversemens qui se poursuivent sous nos yeux étaient et sont mérités; que l'Angleterre et l'Espagne, pour avoir

Digitized by Google

mieux aimé exterminer les Indiens que les convertir, devaient perdre l'Amérique; que la royauté de Louis XV (triste continuation d'une régence fameuse), et non seulement la royauté, mais les roués qui lui faisaient cortége, mais le haut clergé qui se recrutait dans leurs rangs, avaient encouru la catastrophe qui les a dévorés, comme aujourd'hui l'Angleterre, pour avoir frappé l'Irlande de mort civile et fait du machiavélisme en-deçà du Gange, est condamnée à perdre les Indes et à se déchirer les entrailles. Laissez passer la justice de Dieu !

Ils reconnaissent de plus que le Père des hommes peut faire surgir un grand bien de ces calamités accumulées. Mais ils ne voient pas que ce bien absolve en rien ceux qui l'ont appelé par le crime. La mort de J.-C. a été le salut du monde : ceux qui criaient *non hunc, sed Barabbam!* en sont demeurés l'horreur.

Assez sur ce point. Aussi bien ceux qui écrivent dans la *Revue* ne croient pas que le déblaiement européen soit à son terme; ils n'estiment point que les puissances qui sont encore debout en Europe soient quittes envers Dieu. Sur le parti légitimiste lui-même, ils ne se font point illusion : ils savent quel est son côté vulnérable; mais peut-être leur semble-t-il que M. Lerminier ne l'a pas trouvé.

Raillerie à part, l'auteur des *Lettres philosophiques* a trop d'imagination pour bien voir toujours. Au lieu de regarder, il devine; il idéalise souvent quand il faudrait peindre. C'est son défaut quand il juge ses adversaires et ses amis, quand il parle de la France, de la démocratie, de M. de Lafayette.

Ainsi le *génie de la France* lui apparaît *calme et patient, sérieux et résolu.* Quelle épigramme dans une autre bouche! Ainsi encore « la France n'est pas sceptique. »

Digitized by Google

— A quoi croit-elle donc ? — « A elle-même. » Dans un écrit philosophique, cette phrase n'a-t-elle pas l'air d'une mauvaise plaisanterie? Enfin, « le génie de la France marche : où veut-il aller? — C'est son secret. » Voilà le Berlinois bien avancé !

Ce n'est pas tout. Savez-vous ce que M. Lerminier pense du présent ? « La vie nationale n'a jamais été plus abondante; elle déborde au lieu de tarir. » Qu'en dites-vous, ami lecteur, en présence de la majorité legislative de la session de 1832, en présence de colléges électoraux qui la renforcent chaque jour ?

Certes, je sais que la panique des 5 et 6 juin passera; que l'esprit français a des réveils d'une soudaineté triomphante, et qui n'est qu'à lui; que le jour où la queue de Robespierre n'épouvantera plus de son ombre, l'opinion exigera une autre liberté, une autre civilisation, d'autres destinées que celles qu'on lui fait après trente mois. Mais, en attendant, il ne faut pas aduler son pays, lui dire qu'il marche lorsqu'il a fait halte de fatigue et qu'il a faim et soif de repos à tout prix. Il ne faut pas voir la nation dans une salle de la Sorbonne ou du collége de France. Il ne faut pas surtout nous abuser nous-mêmes en voulant faire illusion à l'Europe. Assurément, nous savons nous battre : l'amour-propre national est chose vivace parmi nous, et nous nous retrouverions demain sur le champ de bataille ce que nous étions hier. Paul Louis, sans doute, ne l'ignorait pas; mais il n'était pas flatteur, lui, et il nous appelait sans façon une *nation de valets*. Le mot était plus vif que juste. Toutefois, une nation qui n'a guère trouvé que Mathieu Molé et de Thou pour protester contre Richelieu; une nation qui a subi Napoléon, non à cause de sa gloire, comme disent les rhéteurs, mais à cause de sa force; une nation

Digitized by Google

qui n'a eu que des phrases de journaux et pas un vote électoral ou législatif contre l'état de siége de 1832, aurait assez mauvaise grâce à se redresser et à trouver indigne d'elle son attitude sous la restauration. Cette nation a d'autres mérites : elle est sociable à un haut degré; elle est généreuse par instinct, pourvu que la générosité ne lui coûte point une démonstration de courage civil. Mais il n'a point suffi de la déclarer souveraine sur le papier pour en faire une nation d'hommes libres.

M. Lerminier, comme on l'a vu, ne nous comprend guère mieux qu'il ne comprend le pays. « Le parti du passé, s'écrie-t-il, ne souscrira-t-il jamais à la marche du temps? » Le parti du passé! Mais qui donc, aujourd'hui, veut recommencer le moyen âge ou seulement le dix-huitième siècle? Le parti du passé! Dieu nous garde de la métaphore, comme disait Courier!

Qu'est-ce à dire d'ailleurs? Vous invitez ce qui reste de la noblesse française à se jeter à corps perdu dans la liberté. Beaucoup, certes, ne demandent pas mieux; mais on leur barre le chemin. Le monde politique leur est fermé de toutes parts. Une place s'offrait à eux dans les conseils qui débattent les intérêts locaux; on épuise toutes les combinaisons pour leur rendre ces conseils inaccessibles. La démocratie, dites-vous, leur ferait meilleure part. Jusqu'à preuve contraire, ils s'en défient. Un Biron et un Broglie s'étaient donnés à la république de 1792 : qu'en a-t-elle fait?

Je sais bien que la démocratie rêvée par M. Lerminier ne ressemble pas à celle-là. Mais il peut être permis de demander qu'il commence par la faire accepter des démocrates : quand il aura converti ceux-ci, il aura moins à faire avec nous.

Digitized by Google

Nous proclamons dès à présent avec lui que la conquête et le maniement du pouvoir appartiennent de droit à l'intelligence. Nous ajoutons seulement : *et à la vertu.* Et voilà pourquoi la France dénie le pouvoir aux échappés de collége et aux prolétaires. Elle repousse instinctivement les hommes qui ne savent ce qu'ils font ; or, quand M. Lerminier réclame pour la démocratie le droit de mesurer sa puissance à ses lumières, il ne reste plus entre lui et le pays qu'une question de fait, et le bon sens public la résout, en concluant que l'heure où la direction sociale passera légitimement à la multitude est encore loin de sonner en France. Que si, en attendant l'éducation des masses, cette direction devait être exercée par les plus dignes, à voir le pêle-mêle actuel, l'infériorité des choix faits depuis juillet, la vulgarité des hommes que la révolution a mis en lumière, on peut croire que, sous la monarchie restaurée, il y avait plus de chances pour la réalisation de cette utopie.

Puis les démocrates du jour ne l'entendent point de la sorte. Récemment on l'a pu voir quand, à propos du duel de M. Carrel, ils ont invoqué si haut l'appel à la force brute, ne parlant que d'*exterminer* leurs adversaires et de forcer leurs demeures pour les disperser par le glaive. C'est le souvenir de la Convention qui fermente dans toutes ces têtes, et non celui de la consciencieuse Helvétie, de la positive Amérique du Nord, ou de Florence artiste et républicaine. Et vous-même, vous vous surprenez dans d'indicibles transports en présence de ces formidables souvenirs. La révolution qui a tué Lavoisier, décrété la théophilantropie et les *sans-culotides*, créé l'école historique de Prudhomme et de M. Dulaure, est pour vous « le cri le plus puissant qu'ait encore jeté l'homme. Religion, morale, sociabilité, science, poli-

Digitized by Google

tique, elle a touché à tout pour tout convertir (1). » Et, non content de ces paroles, qui tout au moins avaient besoin d'être expliquées, les noms de Lycurgue et de Moïse vous échappent à propos de la législation conventionnelle? Ah! monsieur, vous n'avez jamais jugé à l'application une seule des lois civiles de cette époque, lois de colère et d'ignorance, lois brutales et idiotes, lois de boue et de sang! Et que parlez-vous de la supériorité du pouvoir législatif sur le pouvoir exécutif, quand la griffe du comité de salut public (plus exécutif que législatif, je pense), s'y trahit à chaque page? Que voyez-vous de grand, dites-le-moi, dans sept cent cinquante individus qui écrivent et font imprimer coup sur coup sous le nom de lois tout ce qui leur passe par la tête, et comment prenez-vous si mal votre temps que d'instruire à ce sujet le procès de Joseph de Maistre, lequel a eu d'autres torts, nous le croyons, que celui de ne pas admirer Marat et ceux qui le mirent au Panthéon?

Mêmes illusions sur M. de Lafayette. Cet homme célèbre a été calomnié plus d'une fois, et par les républicains non moins que par les légitimistes. Il a une ténacité d'idées remarquble, et c'est quelque chose de nos jours pour un homme qui compte soixante ans presque de vie publique. Mais ce mérite ne doit point s'exagérer; les esprits étroits l'ont presque aussi souvent que les esprits vastes. M. de Lafayette a assisté à trois révolutions. Les a-t-il faites, les a-t-il du moins dirigées? Pas plus que M. Lerminier ni moi. On peut lui reprocher d'avoir prêté serment aux Bourbons de la branche aînée, et de s'être mis sous leur règne à la disposition constante de tous les conspirateurs. On peut se rappeler aussi

(1) *Lettres*, p. 157. — V. aussi p. 380.

Digitized by Google

qu'il n'a jamais prévu quoi que ce soit, sinon le lendemain de l'événement. Aux 5 et 6 octobre 1789, il ne lui vint pas à l'esprit que le palais de Louis XVI allait être forcé. Après le 10 août, quand il fit crier à son armée! *vive le Roi!* il se crut sur le point de rétablir la constitution de 1791 et le titre royal de Louis XVI, et il lui fallut émigrer dans la nuit! A l'Hôtel-de-Ville en 1830, c'est bien encore le même homme : quel autre eût été si complètement dupe en pavant le chemin de triomphe du juste-milieu? Or, je conçois l'estime de M. Lerminier pour un tel caractère. Mais, pour Dieu! qu'il ne parle pas de *mission divine* et *d'actes extraordinaires!* Qu'il ne dise pas : « M. de Lafayette a fait ce qu'il voulait faire : après quarante ans d'attente, il a banni la race de Louis XVI. » Car certes, il faut être juste encore, M. de Lafayette, en 1789, ne pensait à rien de pareil. Il croyait à la possibilité d'une démocratie royale, et c'est pourquoi il fit tirer sur le peuple au Champ-de-Mars, après le retour de Varenne; c'est pourquoi encore il vint dénoncer les Jacobins à la barre de l'assemblé législative; c'est pourquoi enfin il s'enfuit à l'étranger plutôt que d'accepter le 10 août, la simple suspension de la royauté constitutionnelle d'alors. Avouez-le, cette seule fois peut-être, mais cette fois du moins, il a été rétrograde, et, pour ma part, je lui en sais gré.

Mais pourquoi nous attarder plus long-temps à des questions de personnes? Etait-ce à moi d'oublier qu'avant tout, la *Revue Européenne* est catholique, et que la figure de ce qui passe la préoccupe moins mille fois que la vérité religieuse qui ne change point et qui ne meurt pas?

Ici encore, il est vrai, M. Lerminier nous jette des noms propres : les hommes le frappent plus que les choses. Il demande fièrement ce que faisaient les mi-

Digitized by Google

nistres de la foi chrétienne alors que les sages du dix-huitième siècle entouraient et conseillaient Pombal, Frédéric, Joseph II, Catherine, quatre despotes dont on voudrait pouvoir faire autant de Marc-Aurèles? Ce qu'ils faisaient, je vais vous l'apprendre. Certes, le clergé de cette triste époque ne fut point à la hauteur de sa mission intellectuelle : les hommes de cour encombraient ses rangs; si l'on y comptait bien des savans et des érudits, les plumes éclatantes et populaires étaient ailleurs. Mais, pendant que Buffon écrivait des pages que tout spiritualiste rejette, et corrompait, autant qu'il était en lui, les mœurs de Montbard, un curé qui n'avait pas son éloquence réparait de son mieux la brèche sociale. Pendant que Jean-Jacques envoyait ses enfans à l'hôpital, un abbé de Fénélon recueillait les jeunes Savoyards, un abbé de la Salle fondait pour le pauvre les écoles chrétiennes. Pendant que Voltaire rimait la *Pucelle*, Belzunce se dévouait à Marseille pour son troupeau décimé par la peste. — Avouez, monsieur, que l'un vaut bien l'autre et que, si l'intelligence est une grande chose, il y en a dans le monde une plus grande encore, c'est la vertu.

La philosophie, dites-vous, se tourna vers les rois. Mais quel fut son langage? Chasse-t-elle, comme autrefois Bossuet, madame de Montespan de la cour? Non. Par la plume de Voltaire et de Diderot, elle écrit à Frédéric et à Catherine des paroles cyniques. Elle est la très humble servante de madame de Pompadour. Elle se met au service du coup d'état Maupeou. Elle appelle madame Dubarry Egérie. Ce n'était point un incrédule, c'était un évêque qui disait à Louis XV : « Le peuple peut-être n'a pas le droit de murmurer; mais il a celui de se taire, et son silence est la leçon des rois. »

— Mais le clergé s'effrayait de l'esprit nouveau; il dé-

Digitized by Google

nonçait la chute du trône comme imminente. — Se trompait-il donc si fort? Est-ce un si grand tort à lui de ne l'avoir pas voulue? tandis que d'autres (le courtisan de Ferney, par exemple) la faisaient, sans la vouloir plus que lui.

Oh! ne voudra-t-on pas une fois étudier tous les faits avant de les juger, peser et comparer avant de conclure? Quoi! le christianisme, non pas toujours seul, il est vrai, a produit tout ce qui s'est fait d'épique en Europe depuis quarante ans (car Napoléon faisait de la stratégie et non de l'épopée). Le christianisme a inspiré le grand mouvement de la Vendée en 1793, celui de l'Espagne en 1808, de la Russie en 1812, de la Grèce en 1822, de l'Irlande avant et après l'émancipation, de la Pologne en 1831. De tout cet héroïsme, la foi catholique aura eu la meilleure part. Elle aura eu les chants de ces trois grands poètes, Châteaubriand, Lamartine, Ballanche, les *Inni sacri* de Manzoni, la plus belle statue de Canova, les plus admirables accens de Mozart et de Haydn, l'honneur de créer de nos jours une école de peinture, l'école bavaroise, l'hommage des plus hautes intelligences contemporaines, de Joseph de Maistre, de M. de Bonald, de M. de la Mennais, de Frédéric Schlegel, de Gœrres, et l'on ira répétant autour de nous que c'est une chose éteinte, éteinte à jamais! On voudra se persuader que la mésalliance de l'église avec l'état, sous les derniers règnes, a suffi pour étouffer de si nobles germes, pour effacer l'éclat de semblables renommées! On affectera de croire que l'école mennaisienne était notre dernière espérance, à nous qui avons des promesses immortelles! et que, hors de cette école, « l'église ne compte guère dans ses rangs que des hommes communs, des ignorans poussés du village au séminaire! » Mais MM. Cousin, Jouffroy, Damiron n'ont-

Digitized by Google

ils donc jamais prononcé devant M. Lerminier le nom de M. Bautain? Mais n'a-t-il pu le lire dans la *Revue française*, dans le *Correspondant*, dans une note honorable de *l'Histoire de la Philosophie au dix-neuvième siècle?* Mais devrais-je lui apprendre qu'autour de M. Bautain se groupent de jeunes prêtres qui tous avaient commencé, loin des séminaires, des carrières réputées libérales, les uns sortis du barreau, les autres de la faculté de médecine et de l'école polytechnique, d'autres enfin de la pépinière universitaire, tous unis par la fraternité la plus intime et la plus chrétienne, tous en dehors de l'influence de M. de la Mennais, et n'ayant de commun avec lui que la foi? Que M. Lerminier s'explique avec sincérité, qu'il nous dise si un clergé qui possède de tels hommes et qui leur confie l'enseignement des jeunes lévites a beaucoup à envier la supériorité de ceux qui dirigent le siècle!

Et ce n'est point là un exemple isolé. L'école de Strasbourg est la première dans mon opinion, mais non point assurément la seule où la science la plus moderne soit connue et appréciée par des prêtres pour qui le sacerdoce est un dévoûment et non une ressource. La sève catholique circule toujours dans les branches de l'arbre, appauvrie sans doute, mais loin, bien loin encore d'être épuisée. Je n'en veux d'autre preuve que ces libéralités que le mauvais vouloir des administrations présentes n'ont point taries, ces fondations de presbytères, ces œuvres pies de tous les genres, plus nombreuses (les chiffres sont là) parmi les hommes que parmi les femmes, plus fréquentes par actes entre-vifs que par dispositions testamentaires. Et, sans parler des hôpitaux qui s'accroissent, des filles de Saint-Vincent-de-Paul qui se multiplient avec les établissemens sans pouvoir suffire à l'appel des

Digitized by Google

populations, je puis ajouter sans hyperbole que les catholiques de France ont fondé, et que leurs libres souscriptions maintiennent en ce moment, plus d'écoles gratuites pour le pauvre que le faste des gouvernans n'en a créé jusqu'ici. Voilà ce que font *ces hommes communs, ces ignorans poussés du village au séminaire!* Les rationalistes de Paris, les parleurs de la Sorbonne régénérée font-ils beaucoup mieux?

Ce n'est pas que je veuille éluder la discussion des théories en me réfugiant dans les faits, faire oublier que nous manquons d'idées en prouvant que nos prêtres sont riches en vertu. Non, en vérité.

En effet, monsieur, la pensée rationaliste est-elle donc si grandiose et si ample qu'elle puisse railler la petitesse et l'indigence du point de vue chrétien? Confessez-le, vous n'avez qu'une idée, une seule; disons mieux, vous n'avez qu'un sentiment, l'exaltation de l'orgueil humain sous toutes les formes. C'est l'orgueil humain qui fait le fond des deux ou trois formules qui ont cours dans vos rangs : progrès indéfini, liberté sans limites, suprématie de la raison sans partage. C'est l'orgueil humain qui en fait la force et le prestige, qui vous dispense de définir ce que vous entendez par le progrès, ce que vous concevez sous ce mot de raison. Déification de l'homme de votre part, humiliation de la nôtre, ce sont les deux pôles du rationalisme contemporain.

Mais, en vérité, monsieur, ni vous ni moi, ne sommes des dieux. La nature résiste à cette apothéose. Elle sait trop que l'esprit de l'homme a ses défaillances, que l'humanité elle-même a eu ses éclipses, qu'il ne suffit pas de nier les faits pour les supprimer, de détourner son regard de la borne pour la faire disparaître. Vous aurez beau exalter l'orgueil de l'homme, vous n'apaiserez pas sa

Digitized by Google

faim. Car il a faim de vérité et d'amour, et vos paroles le gonflent sans le nourrir, l'électrisent sans remuer son cœur, sans lui donner des entrailles. Vous l'avez dit, ce sera l'enfant de Lacédémone expirant en silence sous la morsure du renard.

Mais l'homme est-il donc fait pour se laisser ronger le sein comme cet enfant? Rougira-t-il de se laisser aller à ce gémissement ineffable qui s'élève en lui vers le ciel et qui crie incessamment : Mon père! mon père! Triste, oh! triste de voir ces jeunes intelligences,

> Que d'un souffle choisi Dieu voulut animer,
> Et qu'il fit pour chanter, pour croire et pour aimer,

prendre pour de la grandeur le *grossissement* de leurs voix et les hochemens de leurs têtes, elles qui sentent si profondément la pauvreté de l'ordre présent, qui en souffrent tant, qui sont faites pour mieux et qui s'en privent!

Nous humilions l'homme, pensent-elles; je ne sache point pourtant que Pascal, dans ses admirables chapitres sur l'homme, ait oublié de parler de sa grandeur avant de faire ressortir sa misère, ni que le tort dont on parle ait été celui de Bossuet dans sa magnifique paraphrase du texte sacré : *Faisons l'homme à notre image*. Je ne rappelle pas les *Elévations sur les mystères* ni la *Préparation à la mort;* je ne cite que ce qui est notoire et vulgaire.

Chose étrange, dites-moi, que la religion la plus souvent accusée de ravaler l'homme soit précisément la religion de l'Homme-Dieu!

Eh! qui ne voit qu'il ne s'agit point pour nous d'humilier l'homme, mais de l'amener à se voir tel qu'il est;

Digitized by Google

sans hébétation d'esprit, sans bassesse de cœur, mais aussi sans illusions et sans bouffissure?

On regrette ce qu'on nomme la grandeur païenne, et en effet cette hauteur de courage, cette vigueur de volonté font défaut au bel esprit de notre âge. Mais où était cette grandeur sous les Césars, alors que le christianisme s'est levé sur le monde? Quelques stoïciens encore savaient mourir. Mais qui enseignait aux masses à vivre d'une vie d'hommes? Pour moi, quand j'oublierais les martyrs, ces grands citoyens de l'église militante, je n'aurais nul regret au républicanisme antique, ni au stoïcisme, en pensant à ces hautes figures de notre histoire, Jouvenel des Ursins, Achille de Harlay, Mathieu Molé; je ne connais rien de plus beau, ni de plus grand que Jouvenel, allant après sa prière au-devant d'une multitude factieuse et furibonde : car *il ne cuydoit mie*, dit le chroniqueur, *qu'un père de onze enfans peut-être abandonné de Dieu!*

Vous le voyez, la couronne civique peut être placée sans trop d'injustice sur un front chrétien. Une individualité de forte trempe peut s'allier à l'humilité de la foi. Les Suisses de Morgarten, de Laufen et de Sempach, n'étaient point des âmes plus molles que les Génevois prêchés par Calvin. Aucune gloire n'a manqué à nos croyances, et, dans nos longues tourmentes, il n'est pas jusqu'au parti démocratique, dont les meilleures consciences, les plus mâles et les plus pures, Lanjuinais et Camille Jordan, par exemple, ne priassent aux mêmes autels que nous.

Il nous est donc permis de protester, quand vous dites que le catholicisme affadit ce qu'il y a de viril en nous, comme nous protestions tout à l'heure contre le reproche qui lui est fait d'appauvrir l'intelligence. Mais combien

Digitized by Google

il serait plus digne de vous de laisser là ces accusations banales! Vous n'êtes pas loin de reconnaître la vanité des spéculations métaphysiques en dehors du christianisme, vous qui convenez que, « les abstractions pures tournent dans un cercle qu'elles ne peuvent dépasser. » Et en effet, depuis que le monde existe, la philosophie a fait trois pas, et depuis trois mille ans et plus, elle les recommence tantôt du pied droit, tantôt du pied gauche, ne pouvant aller au-delà sans rencontrer d'insondables abîmes. Pourquoi donc ne pas accepter la révélation, ne pas proclamer avec le disciple bien-aimé de M. Cousin, que toute la philosophie consiste à se saturer du langage des livres saints, à plonger plus avant, plus scientifiquement que la foule dans l'intuition des dogmes chrétiens (1), et que tout le reste, suivant le mot de Pascal, *ne vaut pas une heure de peine?*

Vous vous irritez de voir à Rome « l'erreur et la nouveauté confondues, l'antiquité et la vérité identifiées. » Mais comment ne comprenez-vous pas que cette règle de jugement est limitée à la sphère religieuse et dès-là profondément logique? Dans une religion qui n'est pas née du cerveau de l'homme, dans toute religion révélée, ce qui est nouveau n'est-il pas manifestement une addition, une erreur? Les protestans, que vous admirez, ne partent-ils point de ce principe même pour soutenir que nous faussons l'Evangile (pauvres aveugles qui prennent un développement du germe divin pour une altération de substance)? Et de ce que la règle dont nous parlons peut être appliquée par tous, par les insuffisans comme par les habiles, en est-elle plus mauvaise dans une église qui

(1) V. la brochure de M. Bautain, intitulée : *De l'Enseignement de la philosophie en France.* Nous en rendrons compte dans un prochain numéro.

Digitized by Google

ne se partage point en profanes et en initiés, mais qui prend à la lettre ces mots de l'apôtre : *Omnes homines vult salvos fieri et ad agnitionem veritatis venire?*

« Mais tout ce qui est de l'homme relève de la raison humaine, et ce qui est de Dieu n'en relèverait pas ! Dieu n'est-il pas intelligence ? » Sans doute, et c'est notre foi que l'intelligence infinie, incréée se manifeste à l'intelligence finie et créée, nous croyons que l'infini peut se verser dans le fini. Mais que le fini puisse contenir l'infini, le tirer de son propre fond, *créer Dieu*, comme disait Fichte, nous le croyons si peu que cet énoncé nous paraît absurde. Nierez-vous que cette notion des choses n'ait du moins le mérite d'être conséquente?

Vous nous dites quelque part, monsieur, de venir à vous. Vous nous tendez la main, et Dieu sait avec quelle effusion nous l'eussions serrée, si vos lettres n'eussent en même temps laissé tomber des paroles légères d'examen et offensantes d'intention sur des croyances qui nous sont chères. « Que s'il est, ajoutiez-vous, dans les opinions et dans les théories du siècle quelque chose qui les blesse, qu'ils parlent, qu'ils écrivent, et qu'ils ourdissent au grand jour la conspiration des idées. » Ainsi faisons-nous, dispersés et suspects que nous sommes ; ainsi faisons-nous, selon nos loisirs et nos forces, selon le courage que l'isolement nous laisse. Si, en relevant le gant que vous nous aviez jeté, nos paroles émues par votre défi vous avaient blessé à votre tour, nous aimons à le redire en finissant, ne l'imputez pas à notre cœur, mais à l'entraînement de la défense. Nous vous aimons, monsieur, parce que vous êtes homme, et, de plus, parce que vous êtes né chrétien comme nous. Nous vous aimons, parce que vous avez un talent vrai, que nous n'entendons point méconnaître en lui assignant des limites. Nous vous

Digitized by Google

aimons enfin, parce que nous sommes jeunes, et que vous êtes de notre âge. Nous avons d'ailleurs tant de communes affections : la France, la liberté, la science! En politique, nous ne nous collons pas plus que vous au *statu quo* Metternich; nous croyons à la rénovation européenne, et nous la voulons. Seulement nous ne la voulons point par la guerre, mais par l'ascendant moral; et ce qui nous sépare surtout, qu'est-il besoin de le dire? ce sont ces hommes de sang, d'ignorance et de pillage qui se rangent derrière vos utopies, et que nous avons entendus de près. En religion, vous ne nous connaissez pas; vous n'avez jamais voulu nous connaître. Que cherchez-vous plus long-temps le Dieu inconnu? Il est là, sous vos yeux, commandant, inspirant aux uns la modération dans le pouvoir, aux autres la dignité dans l'obéissance, transfigurant l'amour, sacrifiant le dévoûment, idéalisant les arts, agrandissant et épurant l'homme dans toutes ses puissances. C'est celui dont l'Evangile est la loi, dont saint Paul a été l'apôtre, dont Bossuet, Fénelon, Vincent de Paul furent les ministres, celui dont il a été dit sur le Thabor : *Voici mon fils bien-aimé, écoutez-le!*

TH. FOISSET.

Digitized by Google

LE MIE PRIGIONI,

MEMORIE DI SILVIO PELLICO (1).

(MES PRISONS, SOUVENIRS DE SILVIO PELLICO.)

Voici un livre qui tranche singulièrement au milieu de la littérature frénétique ou maniérée du jour. L'auteur de ce livre, célèbre dans sa patrie par son talent poétique, s'est trouvé compromis par ses liaisons avec les hommes qui conspiraient en 1820 pour révolutionner l'Italie : condamné à mort et sa peine ayant été commuée en un long emprisonnement, il a passé dix ans dans les cachots de l'Autriche où il a souffert toutes les douleurs du corps et de l'âme. Eh bien! ces terribles souffrances, il nous les raconte avec une simplicité d'enfant, sans phrases, sans descriptions effrayantes, sans tirades passionnées : il ne s'adresse qu'au cœur, non à l'imagination, il ne fait pas de *l'art*, comme on dit aujourd'hui : il ne cherche pas à vous étonner ou à vous amuser, mais tout simplement à vous rendre meilleurs. S'il vous parle de lui, c'est pour que les enseignemens qu'il a tirés de ses malheurs vous profitent, c'est pour vous dire comme saint Paul à Agrippa : « Puissiez-vous devenir semblables à moi à l'exception de ces chaînes que j'ai portées. » Savez-vous, en effet ce que lui a appris son long martyr et ce qu'il veut vous apprendre à son tour, c'est *qu'on peut trouver au milieu des plus cruelles souffrances d'ineffables consolations, c'est que l'humanité n'est pas si mauvaise, ni les belles âmes si rares qu'on le dit, c'est qu'il faut aimer beaucoup et ne haïr aucun homme, mais seulement la bassesse, la lâcheté et la perfidie* (1). Je n'ai pas besoin de vous dire que celui qui parle ainsi est un chrétien achevé, rendu

(1) 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50 c. Chez Baudry, rue du Coq.

Digitized by Google

tel par la souffrance : aussi loin qu'il y ait dans son âme aigreur et ressentiment contre ceux qui l'ont persécuté, il leur porte plutôt une sorte de reconnaissance pour avoir été les instrumens de son perfectionnement moral.

Pressés que nous sommes de faire partager le plaisir que nous a fait éprouver la lecture de *le Mie Prigioni*, nous allons traduire quelques-uns des passages les plus intéressans, et nous ne doutons pas que ceux qui savent l'italien ne veuillent lire en entier ce livre, épanchement de l'âme la plus noble, la plus pure, la plus tendre, admirable traité de morale en action, auquel nous ne connaissons rien d'analogue, si ce n'est les Confessions de saint Augustin, après lesquelles il n'est pas indigne de figurer et dont l'apparition au dix-neuvième siècle, a quelque chose qui surprend et qui console merveilleusement.

C'est le 13 octobre 1820 que Silvio Pellico fut arrêté à Milan, et conduit à Sainte-Marguerite, ancien monastère changé en prison. Lorsqu'il se trouva seul dans la petite chambre qui lui était assignée, ses pensées furent tristes : il ne se faisait pas illusion, et croyait bien ne sortir de là que pour être livré au bourreau ou jeté dans les plus horribles cachots. Ce qui l'accablait le plus, c'était la pensée de ne plus revoir ses parens qu'il avait quittés il y avait peu de mois. « En ce moment me disais-je, ils dorment tranquilles ou veillent en pensant tendrement à moi, mais sans aucun pressentiment de mon sort. Qu'ils seraient heureux si Dieu les enlevait de ce monde avant que la nouvelle de mon arrestation n'arrivât à Turin! Qui leur donnera la force de supporter ce coup?.. »

« Il me sembla qu'une voix intérieure me répondait : Celui que tous les affligés invoquent, aiment et écoutent au-dedans d'eux-mêmes ; celui qui donnait à une mère la force de suivre son fils au Golgotha et de rester sous la croix ; l'ami des infortunés, l'ami des mortels! — Ce fut le premier moment où la religion triompha dans mon cœur, et je dus ce bonheur à l'amour filial. Jusque-là, sans être ennemi de la religion, je la

Digitized by Google

pratiquais peu et mal. Les objections vulgaires avec lesquelles on a coutume de la combattre, ne me paraissaient pas d'un bien grand poids; et pourtant mille doutes sophistiques affaiblissaient ma foi. Déjà, depuis long-temps, ces doutes n'avaient plus pour objet l'existence de Dieu : je me disais que si Dieu existe, une conséquence nécessaire de sa justice, est une autre vie pour l'homme qui a souffert de l'injustice du monde; de là le devoir pour un homme raisonnable d'aspirer aux biens de cette autre vie; de là un culte d'amour de Dieu et du prochain, une tendance perpétuelle à s'anoblir par de généreux sacrifices. Depuis long-temps je me redisais tout cela, et je reconnaissais que le christianisme n'était autre chose que cette perpétuelle aspiration vers un état plus relevé : je m'étonnais que l'essence du christianisme étant si pure, si philosophique, si inattaquable, il fût venu une époque où la philosophie osât dire : — J'en tiendrai lieu dorénavant. — Et de quelle maulère en tiendras-tu lieu? — Sera-ce en enseignant le vice? Non, sans doute; sera-ce en enseignant la vertu? Mais ce sera l'amour de Dieu et du prochain : ce sera tout juste ce que le christianisme enseigne. — J'avouerai à ma honte que, quoiqu'ayant ces sentimens depuis quelques années, je reculais devant la conclusion : sois donc conséquent! sois donc chrétien! Ne te scandalise plus des abus! Ne t'arrête pas à quelques points difficiles de la doctrine de l'Eglise, puisque le point principal est d'aimer Dieu et le prochain, et que celui-là est fort clair. En prison, je résolus définitivement d'en venir à cette conclusion. J'hésitai un peu en pensant que si l'on venait à me savoir plus religieux que devant, on se croirait en droit de me regarder comme un bigot et un homme dégradé par le malheur; mais, sentant que je n'étais ni bigot, ni dégradé, je pris le parti de ne point tenir compte de blâmes éventuels que je ne méritais pas, et je résolus d'être chrétien dorénavant, et de me montrer tel. »

Cette résolution calma singulièrement l'âme de Pellico, et la sérénité qu'il en retira frappa deux *seconds* (geoliers su-

Digitized by Google

balternes) qui l'avaient vu la veille de très mauvaise humeur. L'instruction de son procès commença et les journées furent occupées par de longs et pénibles interrogatoires : quand ils furent terminés, il ressentit amèrement le poids de la solitude. « On me permit, dit-il, d'avoir une Bible et un Dante. J'apprenais tous les jours, par cœur, un chant de Dante ; mais cet exercice était si machinal que je m'y livrais pensant moins aux vers du poète qu'à mes malheurs : ces distractions ne cessaient que lorsqu'il m'arrivait de lire certains passages de la Bible. Ce livre divin que j'avais toujours beaucoup aimé, même lorsque je croyais être incrédule, était à présent étudié par moi avec plus de respect que jamais. Souvent, malgré ma bonne volonté, je le lisais ayant l'esprit ailleurs, et je ne comprenais pas. Peu à peu je devins capable de le méditer plus fortement et de le goûter toujours davantage.

« Cette lecture ne disposa jamais à la bigoterie, si l'on appelle ainsi cette dévotion mal entendue qui rend pusillanime ou fanatique. J'y apprenais à aimer Dieu et les hommes, à désirer le règne de la justice, à détester l'iniquité en pardonnant à ceux qui la commettent. Le christianisme, au lieu de déraciner en moi ce que la philosophie y avait mis de bon, le fortifiait et l'appuyait sur des motifs plus élevés et plus puissans. Un jour, ayant lu qu'il faut prier incessamment, et que la vraie manière de prier n'est pas de dire beaucoup de paroles, comme les païens, mais d'adorer Dieu avec simplicité dans ses paroles et dans ses actions, et de faire que les unes et les autres soient l'accomplissement de sa sainte volonté, je me proposai de commencer cette prière continuelle, c'est à dire, de ne me plus permettre même une pensée qui ne fût animée du désir de me conformer aux décrets de la Providence.

« L'attention à me tenir toujours en présence de Dieu, au lieu d'être un effort pénible de l'esprit et un sujet de crainte, était pour moi une très douce chose. Avec ce souvenir que

Digitized by Google

Dieu est toujours près de nous, qu'il est en nous, ou plutôt que nous sommes en lui, la solitude, chaque jour davantage, perdait son horreur pour moi. « Ne suis-je pas en bonne compagnie? me disais-je, et je me rassérenais, et je chantais, et je fredonnais avec plaisir et tendresse. Eh bien, pensais-je, n'aurais-je pas pu être pris d'une fièvre qui m'aurait mis au tombeau? Tous ceux qui m'aiment m'auraient d'abord pleuré, puis ils auraient acquis peu à peu la force de se résigner à se passer de moi. Au lieu d'un tombeau, c'est une prison qui m'a englouti : dois-je croire que Dieu ne leur donne pas la même force? — Mon cœur formait pour eux les vœux les plus ardens : je pleurais souvent, mais ces larmes étaient mêlées de douceur. J'avais pleine confiance que Dieu soutiendrait eux et moi : je ne me suis pas trompé. »

L'âme tendre de Pellico ne pouvait manquer de s'attacher à quelqu'un, et dès les premiers jours il avait acquis un ami. C'était un enfant de cinq à six ans, sourd et muet, qui venait jouer sous la fenêtre. Ce pauvre orphelin, auquel il avait donné quelques morceaux de pain, lui témoignait sa reconnaissance par ses gestes affectueux et par son innocent sourire. Pellico trouvait un grand charme dans sa naïve tendresse, et il se plaisait à faire des projets sur cet enfant; mais bientôt on l'en sépara et on le transporta dans une autre chambre. « En traversant le jardin, dit-il, je vis ce cher enfant assis par terre, étonné, triste : il comprit qu'il me perdait. Au bout d'un instant il se leva, courut à moi; les *seconds* voulaient le chasser; je le pris dans mes bras; tout sale qu'il était, je le baisai avec tendresse et me séparai de lui, dois-je le dire, les yeux pleins de larmes. Mon pauvre cœur! tu aimes si facilement et si chaudement, et combien de séparations n'as-tu pas eues à souffrir! Celle-ci ne fut certainement pas la moins douloureuse, et je la ressentis d'autant plus que mon nouveau logement était fort triste. »

Il n'était séparé que par un mur de la prison des femmes de mauvaise vie. « Si j'avais voulu entrer en conversation

Digitized by Google

avec elles, dit-il, je l'aurais pu ; je m'en abstins, je ne sais pourquoi : était-ce par timidité, par fierté, par une crainte prudente de m'attacher à des femmes dégradées ? Ce devaient être tous ces motifs. La femme, quand elle est ce qu'elle doit être, est pour moi une créature si sublime ! La voir, l'entendre, lui parler, m'enrichit l'esprit de nobles imaginations. Mais, avilie, méprisable, elle me trouble, m'afflige, me désenchante. Et pourtant... (les *pourtant* sont indispensables pour peindre l'homme, être si complexe) parmi ces voix féminines, il y en avait de douces, et celles-là, pourquoi ne le dirais-je pas, m'allaient au cœur. L'une d'elles était plus douce que les autres ; je l'entendais plus rarement, et elle exprimait des pensées moins vulgaires. Elle chantait peu, et le plus souvent ces vers pathétiques : *Qui rendra son bonheur à la pauvre malheureuse?* D'autres fois elle chantait les litanies ; ses compagnes chantaient avec elle, mais je savais distinguer la voix de Madelaine parmi toutes les autres. Oui, cette infortunée s'appelait Madelaine. Quand toutes ses compagnes racontaient leurs chagrins, elle y compatissait, et gémissait, et répétait : Courage, ma chère, le Seigneur n'abandonne personne. Ne pouvais-je pas me la figurer belle et plus malheureuse que coupable, née pour la vertu, et capable d'y retourner ? Qui pourrait me blâmer de ce que je m'attendrissais en l'entendant, de ce que je l'écoutais avec vénération, de ce que je priais pour elle avec une ferveur toute particulière?

« L'innocence est respectable, mais combien le repentir l'est davantage ! Le modèle des hommes, l'Homme-Dieu dédaignait-il de reposer sur les pécheresses son regard compatissant, de ménager leur confusion, de les ranger parmi les âmes qu'il préférait ? Pourquoi mépriserions-nous tant la femme tombée dans l'ignominie ? — Raisonnant ainsi, je fus cent fois tenté d'élever la voix et de faire une déclaration d'amour fraternel à Madelaine. Une fois, j'avais commencé la première syllabe de son nom : « *Mad...* » chose étrange ! le

Digitized by Google

cœur me battait comme à un amoureux de quinze ans, et je ne pus aller plus avant.... Ainsi finit mon roman avec cette pauvre femme, à laquelle je fus redevable des plus douces émotions pendant plusieurs semaines. Souvent j'étais mélancolique, et sa voix me ranimait; souvent, en pensant à la bassesse et à l'ingratitude des hommes, je m'irritais contre eux, je haïssais l'univers; mais la voix de Madelaine venait me disposer à la compassion et à l'indulgence. »

Il eut dans cette prison la visite de son père, auquel il lui fallut dissimuler toutes les craintes qu'il éprouvait : cette visite et la vue d'un de ses amis, qui passa sous ses fenêtres, pour être traîné dans la prison des criminels, mirent sa résignation à de rudes épreuves; il fut tour à tour en proie à la fureur et à l'abattement. « Mais quand mon âme était calmée, je réfléchissais à ce que j'avais souffert, et, indigné de ma faiblesse, j'étudiais le moyen de la guérir. Voici l'expédient qui me réussit. Tous les matins, ma première occupation, après un court hommage au Créateur, était de me représenter avec soin tous les événemens possibles propres à m'émouvoir. J'arrêtais vivement mon imagination sur chacun et je m'y préparais. — Depuis les plus chères visites jusqu'à celle du bourreau, j'imaginais tout. Ce triste exercice me sembla très pénible pendant quelques jours, mais je résolus d'y persévérer, et en peu de temps je m'en trouvai bien..... Si j'étais prédicateur j'insisterais beaucoup sur la nécessité de bannir l'inquiétude; on ne peut pas être bon autrement. Comme il était pacifique avec lui-même et avec les autres, celui que nous devons tous imiter! Il n'y a pas de grandeur d'âme, il n'y a pas de justice si l'on n'a des idées modérées et si l'on n'est plus disposé à sourire qu'à s'irriter de tout ce qui peut arriver dans cette courte vie. La colère n'est bonne que dans le cas très rare où il est présumable qu'en humiliant un méchant on l'arrache à son iniquité. Il y a des impressions de ce genre plus excusables que celle qui m'avait fait son esclave, mais la mienne n'était pas simplement de l'affliction; il s'y

Digitized by Google

mêlait toujours beaucoup de haine, une grande envie de maudire, de me peindre la société ou tels et tels individus sous les couleurs les plus hideuses. C'est une maladie épidémique dans le monde. L'homme se croit meilleur en détestant les autres. Il semble que tous les amis se disent à l'oreille : Aimons-nous seulement entre nous; en criant que tous les autres sont de la canaille, il semblera que nous sommes des demi-dieux. Chose singulière, que de vivre dans la fureur plaise tant! On y voit une sorte d'héroïsme. Si l'objet contre lequel on s'indignait hier n'existe plus, on en cherche aussitôt un autre: De qui me plaindrai-je aujourd'hui? qui haïrai-je? Serait-ce là le monstre?—O bonheur! je l'ai trouvé. Venez mes amis, déchirons-le! — Ainsi va le monde, et sans être injuste je puis dire qu'il va mal. »

Le prisonnier changea de chambre encore une fois, non sans regretter Madelaine et sa chanson mélancolique; cette fois il eut pour voisin un homme qui se disait Louis XVII. Il n'y resta guère qu'un mois, et on l'en tira pour le conduire à Venise où on l'enferma dans les Plombs (*I Piombi*), fameuse prison d'état du temps de la république, ainsi appelée parce qu'elle est située dans la partie supérieure du palais du doge, lequel est couvert tout en plomb. Ses nouveaux geoliers lui parurent d'abord sévères, défians, peu bienveillans, puis ils s'adoucirent. Les enfans du gardien, une fille de quinze ans et deux garçons plus jeunes, venaient lui apporter son café et le regardaient avec une sorte d'affection. On lui faisait alors son procès, et sa résignation ne résistait pas aux longues séances qu'il faisait devant ses juges et d'où il revenait frémissant et exaspéré. Il cessa de prier, il douta de la justice de Dieu, se mit à maudire les hommes et à traiter la vertu de duperie. « La colère, dit-il, est plus immorale et plus coupable qu'on ne le croit généralement. Comme on ne peut pas rugir du matin au soir pendant des semaines entières, et que l'âme la plus possédée de fureur, a nécessairement des intervalles de repos, ces intervalles se ressentent de

Digitized by Google

l'accès qui les a précédés. Il semble qu'on est en paix, mais c'est une paix maligne, irréligieuse, un sourire sauvage, sans charité, sans dignité, quelque chose de désordonné, de fiévreux, de sardonique. Dans cet état, je chantais des heures entières avec une sorte de gaîté forcée et sans bienveillance; je plaisantais avec tous ceux qui entraient dans ma chambre, je m'efforçais de considérer toutes choses avec une sagesse vulgaire, la sagesse des cyniques. Cette crise déplorable dura peu, six ou sept jours. Ma Bible était couverte de poussière; un des enfans du gardien dit, en me caressant: —Depuis que vous ne lisez plus ce bouquin, vous n'êtes plus si triste, à ce qu'il me semble. — Il te semble, lui dis-je. Et prenant la Bible, j'en ôtai la poussière avec mon mouchoir et l'ayant ouverte au hasard, je tombai sur ces paroles : *Et il dit à ses disciples : Il est impossible qu'il n'arrive pas de scandales! mais malheur à celui par qui ils arrivent. Il vaudrait mieux pour lui être jeté dans la mer avec une meule de moulin à son cou que de scandaliser un seul de ces petits enfans.* Je fus frappé de ces paroles et je rougis de ce que l'enfant s'était aperçu que je ne lisais plus la Bible, en voyant la poussière qui s'y était amassée, et de ce qu'il croyait que j'étais devenu plus aimable en devenant insouciant de Dieu. —Petit vaurien, lui dis-je avec un ton de reproche affectueux et tout triste de l'avoir scandalisé, ce n'est pas là un bouquin, et depuis quelques jours que je ne le lis plus, je suis bien plus mauvais. Quand ta mère te permet de rester un moment avec moi, je m'efforce de chasser ma mauvaise humeur; mais si tu savais combien elle m'accable quand je suis seul, quand tu m'entends chanter comme un forcené! »

Cette scène fit rentrer le prisonnier en lui-même, il revint à Dieu et il retrouva de la force et du calme, soit pour ses interrogatoires, soit pour supporter sa solitude qui devint plus complète, parce que les petits garçons qui venaient quelquefois le voir furent mis à l'école. Le printemps venu, il eut beaucoup à souffrir de la chaleur qui était étouffante sous

Digitized by Google

ces toits de plomb et des cousins qui remplissaient sa chambre et le couvraient de piqûres jour et nuit. Il demanda à changer de prison pour se délivrer de ce fléau et ne put l'obtenir. « Alors, dit-il, j'eus quelque tentation de suicide et je craignis plus d'une fois de devenir fou. Mais, grâce au ciel, c'étaient des accès peu durables et la religion continuait à me soutenir. Elle me persuadait que l'homme doit souffrir et souffrir avec force; elle me faisait trouver un certain plaisir dans la douleur, celui de ne pas y céder, d'en triompher, quelle qu'elle fût. Je me disais : Plus la vie est douloureuse pour moi, moins je serai abattu si, jeune comme je le suis, je suis condamné à mourir. Sans ces souffrances préliminaires, je serais peut être mort lâchement. Et puis, ai-je assez de vertus pour être heureux? où sont-elles? Et, m'examinant avec une juste sévérité, je ne trouvais, dans mes années écoulées, que peu d'actions louables; tout le reste était folles passions, idolâtrie, fausse et orgueilleuse vertu. Eh bien, concluais-je, souffre, misérable, quand l'injustice des hommes où l'acharnement des insectes te feraient mourir, reconnais en eux les instrumens de la justice divine et tais-toi. »

A cette époque, Pellico résolut de mettre toutes ses pensées par écrit afin de les mieux affermir en lui. On lui donnait bien une plume et du papier, mais il fallait montrer tout ce qu'il avait mis. Il se mit donc à polir, avec un morceau de verre, une mauvaise table qu'il avait et il y écrivait ses méditations et les souvenirs de sa vie passée. Quand toute la surface de la table était couverte, il lisait et relisait, méditait de nouveau, puis effaçait le tout avec son morceau de verre. Le cahier de papier *légal* était employé à des productions littéraires. Pour soutenir son imagination, il prenait du café très fort, que lui faisait Zanze (diminutif véhitien d'Angèle). C'était une jeune enfant de quinze ans, fille de son gardien, qui l'avait pris en grande amitié et lui confiait ses chagrins d'amour. « Je devins, je ne sais pourquoi, le confident de cette enfant, et elle venait causer longuement avec moi. Elle

Digitized by Google

me disait : — Vous êtes si bon que j'ai pour vous les sentimens d'une fille pour son père. — Vous me faites un singulier compliment, lui répondis-je, j'ai à peine trente-deux ans et vous me regardez déjà comme votre père. — Alors je dirai, comme mon frère. — Et elle me prenait la main de force, et me la serrait tendrement, et tout cela était très innocent. Je disais en moi-même : Quel bonheur que ce ne soit pas une beauté! autrement, cette innocente familiarité me bouleverserait. Je me disais encore : Quel bonheur qu'elle soit si jeune! Il n'y a pas de danger que je devienne amoureux d'enfans de cet âge. D'autres fois, j'avais un peu d'inquiétude; il me semblait m'être trompé en la jugeant laide, et j'étais obligé de convenir qu'elle n'était pas mal faite. Si elle n'était pas si pâle, disais-je, et si elle n'avait pas ces petites loupes sur le visage, elle pourrait passer pour belle.

« La vérité est qu'il est impossible de ne pas trouver quelque charme dans la présence, dans les regards, dans le langage d'une jeune fille vive et affectueuse. Je n'avais rien fait pour captiver sa bienveillance, et je lui étais cher *comme un père* ou *comme un frère*, à mon choix. Pourquoi? Parce qu'elle avait lu *Francesca da Rimini* et *Eufemio*, et que mes vers la faisaient pleurer! et aussi parce que j'étais prisonnier, *sans avoir*, disait-elle, *tué ni volé!* Moi, qui m'étais attaché à Madelaine sans la voir, comment aurais-je pu être indifférent aux empressemens fraternels, aux gracieusetés caressantes, à l'excellent café de la *jeune geolière vénitienne?* Je mentirais si je faisais honneur à ma sagesse de ce que je n'en devins pas amoureux. Cela n'arriva pas, uniquement parce qu'elle avait un amant dont elle était folle. Malheur à moi s'il en eût été autrement!

« Mais si le sentiment qu'elle m'inspira ne fut pas celui qu'on appelle amour, j'avoue qu'il s'en rapprochait un peu. Je désirais qu'elle fût heureuse, qu'elle réussît à se faire épouser de celui qu'elle aimait : je n'avais pas la moindre jalousie, ni la moindre idée qu'elle pût me prendre pour objet

Digitized by Google

de son amour. Mais quand j'entendais ouvrir la porte, le cœur me battait, dans l'espoir que ce serait Zanze; si ce n'était pas elle, j'étais mécontent : si c'était elle, mon cœur battait plus fort et se réjouissait. Ses parens qui avaient bonne opinion de moi et savaient qu'elle était éprise follement d'un autre, ne craignaient point de la laisser presque toujours m'apporter le café du matin, et souvent celui du soir. Elle avait une naïveté affectueuse qui avait un grand charme. Elle me disait : — Quoique je sois amoureuse d'un autre, pourtant je reste volontiers avec vous. Quand je ne vois pas mon amant, je m'ennuie partout, excepté ici. — Ne sais-tu pas pourquoi? — Je n'en sais rien. — Je te le dirai : c'est parce que je te laisse parler de ton amant. — C'est possible, mais il me semble que c'est aussi parce que j'ai tant d'attachement pour vous. Pauvre fille! elle avait cette aimable mauvaise habitude de me prendre toujours la main et de la serrer, et elle ne s'apercevait pas que cela me plaisait et me troublait à la fois. Le ciel soit béni de ce que je puis me rappeler cette excellente créature sans le plus petit remords!

« Ces mémoires seraient certainement plus amusans si Zanze avait été amoureuse de moi, ou si du moins je m'étais épris d'elle. Et pourtant cette simple bienveillance qui nous unissait m'était plus chère que l'amour. Si quelquefois je craignais qu'elle ne changeât de nature dans mon cœur insensé, je m'attristais sérieusement. Une fois, ayant des doutes à cet égard, désolé de la trouver (je ne sais par quelle fascination) cent fois plus belle qu'elle ne me l'avait semblé au commencement, surpris de la mélancolie que je ressentais loin d'elle et de la joie que me donnait sa présence, je me mis à faire le bourru pendant deux jours, pensant qu'elle se déshabituerait un peu de ses familiarités avec moi. L'expédient réussit mal : cette jeune fille était si patiente, si compatissante! Elle appuyait son coude sur la fenêtre, et restait à me regarder en silence. Puis elle me disait : — Monsieur, vous semblez ennuyé de ma compagnie, et pourtant si je

Digitized by Google

pouvais, je resterais ici tout le jour, parce que je vois que vous avez besoin de distraction. Cette mauvaise humeur est l'effet naturel de la solitude. Mais essayez de causer un peu, et la mauvaise humeur s'en ira. Et si vous ne voulez pas causer, je causerai moi. — De votre amant, n'est-ce pas? — Eh! non, pas toujours de lui : je sais parler d'autre chose. Et elle commençait à me raconter ses petites affaires domestiques, la sévérité de sa mère, la bonté de son père, les enfantillages de ses frères, et ses récits étaient pleins de naïveté et de grâce. Mais, sans s'en apercevoir, elle retombait bientôt dans son sujet de prédilection, son amour malheureux. Je ne voulais pas cesser d'être sombre, et j'espérais qu'elle s'en piquerait. Elle, soit inadvertance, soit adresse, ne se le tenait pas pour dit, et il fallut finir par me rassérener, par sourire, par m'émouvoir, par lui rendre grâce de sa douce patience avec moi.

« Je laissai là l'ingrate pensée de la blesser et bientôt mes craintes se calmèrent. Dans le fait, je n'en étais point épris. J'examinai long-temps mes scrupules; j'écrivis mes réflexions sur ce sujet, et je trouvai du soulagement à les développer. L'homme se fait quelquefois des terreurs chimériques. Pour ne pas craindre ces fantômes, il faut les regarder avec plus d'attention et de plus près. Quel crime y avait-il à désirer ses visites avec une tendre inquiétude, à en goûter la douceur, à me réjouir d'être plaint par elle, à lui rendre compassion pour compassion, puisque nos pensées réciproques étaient pures comme les plus pures pensées de l'enfance; puisque ses serremens de main et ses regards les plus tendres, tout en me troublant, me remplissaient d'une crainte révérencieuse? Un soir, versant dans mon cœur un grand chagrin qu'elle avait éprouvé, la pauvre fille me jeta ses bras au cou et me couvrit le visage de ses larmes. Il n'y avait pas dans cet embrassement l'ombre d'une pensée profane; une fille ne peut embrasser plus respectueusement son père. Pourtant mon imagination en resta trop frappée.

Digitized by Google

Cet embrassement me revenait souvent à l'esprit, et alors je ne pouvais plus penser à autre chose. Un autre jour, qu'elle se livrait à un semblable élan de confiance filiale, je m'arrachai de ses bras sans la presser contre mon cœur et je lui dis en balbutiant : Je vous en prie, Zanze, ne m'embrassez plus, cela n'est pas convenable. Elle me regarda fixement, baissa les yeux, rougit, et ce fut assurément la première fois qu'elle lut dans mon âme la possibilité d'une faiblesse à son sujet. Elle ne cessa pas d'être amicale avec moi, mais sa familiarité devint plus réservée, plus conforme à mon désir, et je lui en fus reconnaissant.

« Je ne puis parler des malheurs qui affligent les autres hommes, mais quant à ceux que j'ai éprouvés depuis que je suis au monde, je dois avouer que, les ayant bien examinés, je les ai toujours trouvés ordonnés dans mon intérêt. Oui, jusqu'à cette horrible chaleur qui m'accablait, jusqu'à cette armée de cousins qui me faisaient une guerre si cruelle! j'y ai pensé mille fois, sans ce supplice perpétuel, aurais-je eu la vigilance constante, nécessaire pour rester invulnérable aux traits d'un amour qui me menaçait et qui se serait tenu difficilement dans les bornes du respect, avec une enfant d'un naturel si vif et si caressant? Si je tremblais sur moi-même, étant dans un tel état, comment aurais-je pu gouverner mon imagination, si j'eusse respiré dans une de ces douces atmosphères qui semblent inviter au plaisir? Avec l'imprudence des parens de Zanze, qui avaient tant de confiance en moi; avec son imprudence, à elle, qui ne prévoyait pas qu'elle pût occasioner chez moi une coupable ivresse; avec le peu de sûreté de ma vertu, il n'y a pas de doute que la chaleur étouffante de cette fournaise et ces cruels insectes étaient une chose salutaire. Cette pensée me réconciliait un peu avec ces fléaux. Et alors je me demandais : Voudrais-tu en être délivré, passer dans une bonne chambre rafraîchie par quelque souffle bienfaisant et ne plus voir cette douce créature? Je dois dire la vérité, je n'avais pas le courage de répondre à

Digitized by Google

cette question. Quand on a de la bienveillance pour quelqu'un, il est indicible combien les choses en apparence les plus insignifiantes font de plaisir. Souvent une parole de Zanze, un sourire, une larme, une locution gracieuse de son dialecte vénitien, l'agilité de ses mouvemens, lorsqu'avec son mouchoir ou son éventail, elle écartait les cousins d'elle ou de moi, me mettait dans l'âme une joie d'enfant qui durait toute la journée. Il m'était doux surtout de voir que ses chagrins s'adoucissaient en me les racontant, que ma tendresse lui était chère, que mes conseils la persuadaient et que son cœur s'enflammait lorsque nous parlions de la vertu et de Dieu. « Quand nous avons parlé de religion ensemble, disait-elle, je prie plus volontiers et avec plus de foi. » Et quelquefois, s'interrompant au milieu d'une conversation frivole, elle prenait la Bible, l'ouvrait, baisait au hasard un verset et voulait que je le traduisisse et le commentasse...

« Rien ne dure ici-bas; Zanze tomba bientôt malade; dans les premiers jours de sa maladie, elle pleurait et ne m'expliquait pas pourquoi. Elle balbutiait seulement quelque plainte contre son amant : « C'est un scélérat, disait-elle, mais que Dieu lui pardonne. » Un jour, le café me fut apporté par sa mère, puis par les geoliers en second; Zanze était gravement malade. Les geoliers me tenaient, sur l'amour de cette jeune fille, des propos ambigus qui me faisaient dresser les cheveux. Une séduction! Mais c'étaient peut-être des calomnies. J'avoue que j'y ajoutais foi, et je fus très troublé d'un tel malheur. J'aime pourtant à espérer qu'ils mentirent. Après plus d'un mois de maladie, la pauvre Zanze fut conduite à la campagne et je ne la revis plus. »

Peu de temps après cette séparation qui affligea profondément Pellico, un geolier lui remit mystérieusement une lettre d'un prisonnier qui, en qualité d'admirateur de son talent, lui demandait d'entretenir avec lui une correspondance secrète qui pût remplir leurs loisirs. Pellico accepta la proposition et débuta par une lettre affectueuse, où il répandait

Digitized by Google

toute son âme et qu'animaient, par conséquent, ses convictions religieuses. L'inconnu lui répondit qu'il avait vu avec déplaisir en lui *une certaine hésitation scrupuleuse*, *une certaine minutie chrétienne* qui ne pouvait s'accorder avec la vraie philosophie. « Je vous estimerai toujours, ajouta-t-il, quoique nous ne puissions être d'accord sur ce point; mais la sincérité dont je fais profession, m'oblige à vous dire que je n'ai pas de religion, que je les déteste toutes, que je prends *par modestie* le nom de Julien, parce que ce digne empereur était ennemi des chrétiens : mais que réellement je vais bien plus loin que lui. Le Julien couronné croyait en Dieu et avait ses *bigoteries*; moi je n'en ai aucune, je ne crois pas en Dieu, je fais consister toute la vertu à aimer la vérité et ceux qui la cherchent, et à haïr ceux qui ne me plaisent pas. » Ces paroles, accompagnées de beaucoup d'invectives contre le christianisme et d'une exhortation à jeter le masque, si, ainsi qu'il était porté à le croire, le langage chrétien de Pellico était un jeu, blessèrent vivement celui-ci. Il hésita long-temps à répondre, mais la charité l'emporta. Il lui écrivit une nouvelle lettre pleine de bienveillance et de tendresse, où il lui proposait une controverse sur le christianisme, et qu'il fit suivre de plusieurs autres, où il lui exposait tous les motifs de sa foi. Julien répondait par quelques remercîmens laconiques, par des imprécations contre ses ennemis, des confidences sur ses amours passés, mais n'abordait point la discussion. Pellico attendit patiemment qu'il lui plût de parler sérieusement; mais, comme pendant plusieurs semaines, il ne reçut que des confidences scandaleuses et des histoires obscènes, il le pria de traiter des sujets plus convenables ou de mettre fin à cette correspondance. Puis, ayant appris quelques jours après qu'il était malade, il lui écrivit un billet très affectueux, auquel fut faite la réponse la plus insolente. Ainsi finirent ses relations clandestines avec cet homme, «aigri peut-être par le malheur et exaspéré par le désespoir, plutôt que méchant. »

Digitized by Google

On le fit encore changer de chambre, puis de prison : après de longues angoisses, de terribles accès de désespoir, une cruelle maladie mentale tenant du somnambulisme et de la folie, il entendit du haut d'un échafaud lire sa sentence de mort, qui fut commuée en quinze ans de prison au Spielberg, et il partit pour l'Allemagne avec son ami Maroncelli qui avait à subir la même peine que lui. Ils arrivèrent le 10 avril 1822 à Brunn, capitale de la Moravie. Près de cette ville, s'élève une montagne sur laquelle est bâtie la forteresse du Spielberg, où sont détenus environ trois cents condamnés, la plupart voleurs et assassins; les uns condamnés à la *prison dure*, les autres à la *prison très dure* (*carcere duro*, *durissimo*). La *prison dure* consiste a être obligé au travail, à porter une chaîne aux pieds, à coucher sur des planches et à manger la plus mauvaise nourriture imaginable. Les condamnés à la *prison très dure* ont un carcan de fer autour du corps et leur chaîne est fixée au mur, de manière qu'ils peuvent à peine aller jusqu'au bout de la planche qui leur sert de lit : ils sont nourris littéralement au pain et à l'eau. Pellico et Maroncelli étaient condamnés à la *prison dure*. On les conduisit dans un corridor souterrain, puis on les enferma dans deux cellules obscures non contiguës. On peut se figurer aisément quelles étaient les impressions de Pellico dans ce cachot où il pouvait à peine distinguer son lit de planches et une énorme chaîne attachée au mur. Le geolier qui lui apporta une cruche d'eau avait un air bourru et un langage brutal qui l'effarouchèrent d'abord, mais, sous cette rude enveloppe, se cachait une âme honnête et sensible. C'était un ancien caporal : il se nommait Schiller et disait que la fortune s'était moquée de lui en lui donnant le nom d'un grand homme. Pellico, qui était alors fort malade, lui inspira une vive compassion, dont il lui donna maintes preuves. L'état de la santé du prisonnier obligea de lui donner une paillasse et de le transporter hors de son cachot souterrain, dans une chambre où il y avait un peu de jour et d'air. On le revêtit de l'habit grossier des condamnés, on lui

Digitized by Google

mit une chaîne aux pieds : comme il ne pouvait manger la nourriture de la prison, le médecin le fit mettre à la ration d'hôpital; la qualité des mets était meilleure, mais ils étaient en si petite quantité, que Silvio ayant un peu recouvré ses forces, et ne pouvant venir à bout de manger le repas des hommes bien portans, eut à souffrir pendant plus d'un an le tourment de la faim. Au milieu de toutes ces souffrances, il trouvait des consolations dans l'intérêt compatissant que lui témoignaient de pauvres geoliers, et surtout dans les relations qu'il parvint à former avec un prisonnier son voisin.

«Un jour, vers le soir (mon cœur bat encore à ce souvenir), les sentinelles par un heureux hasard furent moins attentives, et j'entendis chanter à demi voix, mais distinctement dans la prison contiguë à la mienne. Oh! quelle joie, quelle émotion pour moi! Je me levai de ma paillasse, je prêtai l'oreille, et quand il se tut : Qui es-tu, infortuné? criai-je, qui es-tu? Dis-moi ton nom. Moi, je suis Silvio Pellico. — Oh! Silvio, cria-t-il, je ne te connais pas personnellement, mais je t'aime depuis long-temps. Mets-toi à la fenêtre et causons malgré les sbires. — Je grimpai à la fenêtre; il me dit son nom et nous échangeâmes quelques paroles d'amitié. C'était le comte Antonio Oroboni, natif de Fratta, auprès de Rovigo, jeune homme de ving-neuf ans. Hélas! nous fûmes bientôt interrompus par les cris menaçans des sentinelles. Celle du corridor frappait fortement avec la crosse de son fusil à la porte d'Oroboni et à la mienne. Nous ne voulions pas, nous ne pouvions pas obéir; mais les imprécations de ces hommes étaient telles, que nous nous tûmes, nous étant promis de recommencer quand les sentinelles seraient changées.

« Nous espérions, ce qui arriva en effet, qu'en parlant plus doucement nous pourrions nous entendre, et qu'il y aurait quelquefois des sentinelles compatissantes qui feindraient de ne pas s'apercevoir de notre conversation. A force d'essais, nous trouvâmes une manière de parler qui, suffisante pour nos oreilles, ne parvenait pas à celles de nos surveillans.

Digitized by Google

Quelquefois nous en avions dont l'ouïe était plus fine, ou nous oubliions de parler à voix basse. Alors c'étaient des cris, des coups de crosse contre notre porte, et, ce qui était pis, la colère du pauvre Schiller et du surintendant. Peu à peu nous perfectionnâmes tous nos stratagèmes : ainsi nous parlions plutôt pendant certains quarts d'heure que pendant certains autres, plutôt quand nous avions certaines sentinelles et toujours en modérant beaucoup notre voix. Soit grâce à notre habileté, soit que nos surveillans prissent des habitudes de tolérance, nous finîmes par pouvoir causer assez long-temps chaque jour sans éveiller la colère d'aucun supérieur. Nous nous liâmes d'une tendre amitié. Il me raconta sa vie, je lui racontai la mienne : les angoisses et les consolations de l'un devinrent les angoisses et les consolations de l'autre. Oh! de quel secours ne nous étions-nous pas mutuellement! Que de fois, après une nuit sans sommeil, chacun de nous allant le matin à la fenêtre, et saluant son ami et entendant sa voix chérie, sentait s'adoucir ses chagrins et s'accroître son courage! Nous étions sûrs d'être utiles l'un à l'autre, et cette persuasion mettait quelque chose de doux dans nos pensées et nous donnait cette satisfaction qu'éprouve l'homme, même dans le malheur, quand il peut soulager son semblable. Toute conversation laissait le besoin de continuation, d'éclaircissemens : c'était une excitation vivifiante, perpétuelle pour l'intelligence, pour la mémoire, pour l'imagination, pour le cœur.

« Au commencement, le souvenir de Julien me donnait quelque défiance de la constance de ce nouvel ami. Jusqu'ici, me disais-je, nous ne nous sommes pas trouvés en dissentiment, mais d'un jour à l'autre, je puis lui déplaire en quelque chose, et tout sera perdu. Cette crainte se dissipa bientôt. Nos opinions s'accordaient sur tous les points essentiels. Seulement, son âme généreuse, ardente, indomptable dans l'adversité, était soutenue par la foi la plus pure et la plus complète dans le christianisme, tandis que chez moi, cette foi

Digitized by Google

était vacillante depuis quelque temps et me semblait quelquefois éteinte. Il opposait à mes doutes les réflexions les plus justes et les combattait avec amour. Je sentais et reconnaissais qu'il avait raison, mais les doutes revenaient. Ainsi arrive-t-il à tous ceux qui n'ont pas l'évangile dans le cœur, à tous ceux qui haïssent les autres et s'enorgueillissent en eux-mêmes. L'esprit voit un instant la vérité; mais, comme elle ne lui plaît pas, il la laisse là l'instant d'après, en s'efforçant de regarder ailleurs. Oroboni s'attachait surtout à fixer mon attention sur les motifs qu'a l'homme d'être indulgent envers ses ennemis. Je ne lui parlais pas d'une personne détestée, qu'il ne se mît à la défendre, et il prêchait d'exemple plus encore que de paroles. Bien des gens lui avaient fait du mal, il en gémissait, mais il pardonnait à tous, et s'il pouvait raconter quelque action louable de l'un d'entre eux, il le faisait avec plaisir. L'irritation qui me dominait et me rendait irréligieux depuis ma condamnation, dura encore quelques semaines, puis elle cessa tout-à-fait. La vertu d'Oroboni m'avait exalté. En m'efforçant d'y atteindre, je me mis au moins dans la route qui y conduisait. Lorsque je pus de nouveau prier sincèrement pour tout le monde et me dépouiller de toute haine, mes doutes sur la foi s'évanouirent : *Ubi charitas et amor, Deus ibi est.* »

Un jour, on tira les deux amis de leurs cellules qui avaient besoin de réparations, et on les sépara. Pellico fut en proie à une violente douleur; il eut beaucoup de peine à résister aux tentations de suicide qui l'assaillirent, et se réjouit d'une maladie qu'il fit alors et dont il espérait mourir. Mais, au bout de quelque temps, on le réintégra dans sa chambre. Il retrouva le voisinage de son ami et les consolations que lui apportaient leurs causeries. Voici quelle était sa vie en prison. Il se levait avec le jour, grimpait aux barreaux de sa fenêtre et faisait ses prières. Oroboni se mettait à la sienne de son côté et ils unissaient leurs pensées et leurs méditations. Les gardiens faisaient la visite du matin, examinaient sa chaîne, anneau

Digitized by Google

à anneau, et voyaient si tout était en ordre. Schiller ayant fini sa tournée revenait accompagné de l'homme chargé de balayer chaque cellule. Après un déjeûner, qui consistait en trois petites tranches de pain, Silvio se mettait à étudier. Maroncelli ayant apporté d'Italie un assez grand nombre de livres, on permettait à chaque prisonnier d'en avoir deux à la fois. A neuf heures, venait le surintendant et le médecin s'il était demandé. A onze heures, le dîner. Jusqu'au coucher du soleil il n'y avait plus de visites, et Silvio étudiait. Avant ou après le dîner, selon qu'il plaisait aux gardiens, on faisait promener le prisonnier sur une terrasse. La dernière inspection avait lieu le soir : lorsqu'elle était terminée, Silvio et Oroboni se mettaient à causer, et c'étaient là leurs conversations les plus longues. Quelquefois les sentinelles étaient compatissantes, et leur disaient : « Un peu plus doucement, messieurs, autrement nous serons punis. » D'autre fois, elles feignaient de ne pas s'apercevoir de leur entretien, puis les priaient de se taire quand le sergent arrivait.

« Je revenais un matin de la promenade : c'était le 7 août. La porte de la prison d'Oroboni était ouverte; Schiller y était et ne m'avait pas entendu venir. Mes gardiens voulurent hâter le pas pour fermer cette porte. Je les préviens, je m'élance, et me voilà dans les bras d'Oroboni. Schiller fut tout ébahi : *Der Teufel, der Teufel,* disait-il, et il levait le doigt en signe de menace. Mais ses yeux s'emplirent de larmes, et il s'écria en sanglotant : « O mon Dieu! faites miséricorde à ces pauvres jeunes gens et à moi et à tous les malheureux, vous qui avez aussi été malheureux sur la terre. » Les deux gardes pleuraient; la sentinelle du corridor, qui était accourue pleurait aussi. Oroboni me disait : « Silvio, Silvio, c'est un des plus beaux jours de ma vie. » J'ignore ce que je lui répondais, mais la joie et l'attendrissement m'avaient mis hors de moi. Quand Schiller nous pria de nous séparer, il fallut bien obéir. Oroboni versa des larmes abondantes, et me dit : « Nous reverrons-nous jamais sur la terre? » Et je ne le revis plus

Digitized by Google

jamais. Quelques mois après, sa cellule était vide, et Oroboni gissait dans le cimetière qui était devant ma fenêtre. Depuis que nous nous étions vus un moment, il semblait que nous nous aimions plus tendrement, plus fortement encore qu'auparavant : il semblait que nous étions devenus plus nécessaires l'un à l'autre.

C'était un beau jeune homme, d'un extérieur noble, mais pâle et d'une santé déplorable. Ses yeux seuls étaient pleins de vie. Mon affection pour lui était augmentée par la compassion que m'inspiraient sa maigreur et sa pâleur. Il éprouvait, de son côté, la même impression. Nous sentions tous deux combien il était probable que l'un de nous aurait bientôt le malheur de survivre à l'autre. Peu de temps après, il tomba malade : je ne faisais que gémir et prier pour lui. Après quelques jours de fièvre, il retrouva un peu de force, et put revenir à nos causeries amicales. Je lui confiai la terrible mélancolie qui s'était emparée de moi lorsqu'on nous avait séparés, et il me dit que lui aussi avait eu à combattre la pensée du suicide. « Profitons, disait-il, de ce peu de temps qui nous est donné de nouveau pour nous fortifier mutuellement par la religion. Je te le dis en vérité : la mort n'est pas loin de moi. Je te serai éternellement reconnaissant si tu contribues à me rendre dans ces derniers jours aussi religieux que j'aurais dû l'être toute ma vie. » Et nos discours ne roulaient plus que sur la philosophie chrétienne, que nous comparions avec les misérables systèmes des sensualistes. Nous nous réjouissions de trouver un tel accord entre le christianisme et la raison : en examinant les diverses communions évangéliques, nous voyions que le catholisisme seul peut résister à la critique. — Si par un hasard sur lequel il faut peu compter, disait Oroboni, nous retournions jamais dans la société, serions-nous assez lâches pour ne pas confesser l'Evangile, pour nous inquiéter si l'on trouvera que la prison nous a énervé l'âme, si l'on nous jugera des esprits faibles pour nous être affermis dans nos croyances. — Cher Oroboni, lui

Digitized by Google

répondis-je, ta demande me révèle la réponse que tu ferais, et c'est aussi la mienne. C'est le comble de la lâcheté que d'être l'esclave des jugemens d'autrui lorqu'on est convaincu qu'ils sont faux. Je ne crois pas que cette lâcheté ni toi ni moi l'ayons jamais....

« Oroboni, après avoir beaucoup souffert pendant l'hiver et le printemps, se trouva plus mal lorsque l'été vint. Il cracha le sang, et l'hydropisie se déclara. Schiller me portait de ses nouvelles. Le malheureux jeune homme souffrit horriblement, mais son âme ne fut jamais abattue. Il reçut les secours spirituels du chapelain, qui, par bonheur, savait le français. Il mourut le 13 juin 1823. Quelques heures avant d'expirer, il parla de son père octogénaire, s'attendrit et pleura. Puis il dit : « Mais pourquoi pleuré-je le plus heureux de ceux qui me sont chers, puisqu'il est à la veille de me rejoindre dans le séjour de l'éternelle paix. » Ses dernières paroles furent : « Je pardonne de tout mon cœur à mes ennemis. » D. Fortini, son ami d'enfance, homme plein de religion et de charité, lui ferma les yeux. Pauvre Oroboni ! quel frisson me courut dans les veines lorsqu'on me dit qu'il n'était plus. J'entendis les voix et les pas de ceux qui venaient prendre le corps ; je vis de ma fenêtre la voiture qui le portait au cimetière ; elle était traînée par deux condamnés ; quatre gardiens la suivaient. J'accompagnai des yeux ce triste convoi jusqu'au cimetière. Il entra dans l'enceinte. On s'arrêta à l'angle du mur ; c'est là qu'était la fosse.

« Que de fois, Oroboni m'avait dit en regardant le cimetière de sa fenêtre : « Il faut que je m'habitue à l'idée d'aller pourrir là ; mais j'avoue que cette idée me répugne. Il me semble qu'on ne doive pas reposer aussi bien dans ce pays que dans notre chère Péninsule. » Puis il se mettait à rire : « Quel enfantillage ! disait-il. Quand un vêtement est usé et qu'il faut s'en défaire, qu'importe où il soit jeté. » D'autres fois, il disait : « Je me prépare à la mort, mais je m'y serais résigné plus facilement à une condition : rentrer un moment sous le toit paternel, em-

Digitized by Google

brasser les genoux de mon père, entendre une parole de bénédiction et mourir! » Il soupirait et ajoutait : « Si ce calice ne peut pas s'éloigner, ô mon Dieu, que votre volonté soit faite. » Le dernier matin de sa vie, il disait encore, en baisant un crucifix que Kral lui présentait : « Toi qui étais Dieu, tu avais pourtant horreur de la mort, et tu disais : *Si possibile est, transeat à me calix iste!* Pardonne si je le dis aussi. Mais je répète aussi tes autres paroles : *Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu.* »

Pellico avait eu une grande joie peu de temps avant la mort d'Oroboni : l'empereur ayant accordé aux prisonniers d'état la permission d'être logés deux à deux, on l'avait réuni à son ami Maroncelli : ils étudiaient ensemble, ils priaient ensemble, ils souffraient ensemble. Nous regrettons que les limites qui nous sont prescrites ne nous permettent pas de citer encore quelques chapitres, surtout celui où est racontée l'amputation de Maroncelli, auquel il fallut couper la jambe, à la suite d'une maladie causée par l'humidité de la prison, et qui n'aurait pas pris cette gravité sans la lenteur et la bêtise de l'administration autrichienne. On les rendit enfin à la liberté en août 1830, et ils revirent leur chère patrie après dix ans d'une captivité pendant laquelle ils purent prononcer bien souvent ces paroles qui sont comme la conclusion du livre : « Ah! l'amitié et la religion sont deux liens inestimables. Elles embellissent les longues heures de la prison, même pour ceux qui ne peuvent espérer d'en sortir! Dieu est vraiment avec les infortunés, avec les infortunés qui aiment! »

Nous devons avouer que le livre de Pellico nous plaît surtout par sa candeur, qualité à peu près inconnue, principalement en France, parmi les gens qui écrivent; mais qui a un charme inexprimable lorsqu'elle est vraie et de bon aloi. Ici personne ne peut la méconnaître : la bouche parle évidemment de l'abondance du cœur, et ce cœur nous est dévoilé tout entier avec une simplicité parfaite. L'écrivain ne pose pas

Digitized by Google

devant le public; il ne joue pas un rôle convenu; il raconte naïvement ce qu'il a vu et éprouvé, sans rien orner, sans rien arranger, surtout sans s'inquiéter de ce que les gens d'esprit penseront de lui. Sans cesse il laisse de côté le dramatique ou plutôt le théâtral qui naîtrait si facilement des situations terribles par lesquelles il a passé : ses historiettes eussent été conduites avec bien plus d'artifice par notre plus mince faiseur de nouvelles; mais aussi que d'âme, que de vérité, que de chaleur réelle! Les Italiens ont cela d'excellent qu'ils ne sont pas dominés par cette crainte du ridicule qui gêne tous nos mouvemens à nous autres Français. Nous ne nous abandonnons jamais : il y a toujours quelque chose d'apprêté dans nos confidences les plus intimes. Nous tremblerions d'être accusés de fadeur et de niaiserie, si nous entrions dans tous ces détails naïfs qui abondent chez Pellico, et nous ne nous les permettrions qu'en les relevant par mille petites recherches coquettes. Beaucoup de Français, j'aime à le croire, confesseraient Jésus-Christ tout aussi hardiment que l'auteur de *le mie Prigioni*; mais ils le feraient en grand style; ils mettraient à leur foi tous ses plus beaux ornemens oratoires et philosophiques : ils ne se contenteraient pas, comme le poète italien, de jeter çà et là de bons et grands principes qui, à force d'avoir couru le monde, sont devenus lieux communs, de les présenter dans toute leur simplicité et même dans toute leur vulgarité, sans chercher aucunement à les rajeunir par l'expression. Ils feraient fort bien sans doute de parler à des Français le langage qui leur convient; mais il faut avouer que cette allure italienne, toute franche et toute inculte, voile bien moins le fond de l'âme et laisse bien mieux ressortir les pensées et les sentimens intimes de l'écrivain.

Nous parlions, il y a quelque temps, de l'espoir que nous avions de voir l'Italie faire une nouvelle alliance avec le catholicisme, et il nous semblait en voir comme le pressentiment dans les ouvrages de Manzoni et dans le succès qu'ils

Digitized by Google

ont obtenu. Le livre dont nous nous occupons est bien propre à confirmer nos espérances à cet égard. C'est une chose assez remarquable que cet autre poète illustre déposant ses lauriers aux pieds de la croix, et mettant son talent et sa renommée au service de la foi chrétienne. Or, Pellico vient des rangs du libéralisme. Plusieurs de ses amis, prisonniers d'état comme lui, sont devenus aussi comme lui de fervens chrétiens; les plus nobles soutiens du carbonarisme passent du côté de la religion. Ceci s'explique assez facilement. L'Italien qui frémit sous le joug étranger, qui brûle de reconquérir l'indépendance de sa patrie, ne doit pas être confondu avec le révolutionnaire proprement dit, envieux ennemi de toute autorité, de toute hiérarchie, de toute religion. Les sociétés secrètes, organisées d'abord sous Bonaparte, contre le grand oppresseur de l'Europe, comptèrent alors dans leurs rangs bien des hommes à l'âme élevée et généreuse. Ces hommes s'y trouvaient encore pour la plupart en 1820, à l'époque des mouvemens qui agitèrent l'Italie du nord au midi, car leur patrie était asservie : l'avenir qu'ils avaient rêvé pour elle n'était pas venu. Depuis ce temps, désabusés de leurs espérances, soit dans les cachots de l'Autriche, soit en voyant de près et à l'œuvre ces masses libérales sur lesquelles ils devaient s'appuyer. Toutes leurs illusions s'étant douloureusement évanouies, ils ont dû se dégoûter de la politique et la laisser là, suivant la remarque de Pellico, comme un amant trahi par sa maîtresse la punit par un dédaigneux abandon. Or le désenchantement des choses du monde est le chemin qui mène à Dieu quand on a l'âme forte et l'esprit élevé. Aussi ne sommes-nous pas surpris de voir un homme comme l'auteur de *le mie Prigioni*, désespérant de ce qu'on appelle la cause de la liberté, se vouer à la cause éternelle du christianisme; source unique, après tout, de la liberté véritable, seul tempérament de tout despotisme monarchique ou populaire. Chez Pellico, chez Manzoni, qui nous représentent les sentimens des libéraux italiens désabusés, la rési-

Digitized by Google

gnation est le caractère dominant, et c'est en effet la vertu la plus nécessaire dans ce temps de déceptions, de désappointemens, de mécomptes, où il n'est personne qui n'ait vu ses plans déconcertés, et ses espérances déjouées, pour peu que ces plans et ces espérances eussent de l'élévation et de la grandeur. Dieu seul ne trompe pas, même dans ce monde, parce que les douces émotions qui naissent de la foi, et la paix qu'elle procure à l'âme compensent toutes les douleurs. Telle est la moralité qui ressort de tout le livre de Pellico, et comme nous n'avons jamais entendu prêcher sur ce texte avec plus d'autorité, nous recommandons à tous ceux qui souffrent, à tous ceux qui plient sous le poids des tribulations de prendre pour ami et pour consolateur l'aimable et excellent poète.

Digitized by Google

LUCRÈCE BORGIA,

PAR M. VICTOR HUGO.

« La maternité purifiant la difformité morale, voilà *Lucrèce Borgia*, » nous dit M. Hugo dans sa préface.

Nous sommes donc bien avertis : Lucrèce Borgia est un idéal. La difformité morale purifiée par la maternité, telle est l'*idée* qui lui sert d'enveloppe.

On a adressé un grave reproche à l'ancien théâtre français, à Corneille, à Racine et à Voltaire. Personne n'a nié la grandeur de l'un, la pureté de l'autre, l'éloquence du troisième; mais on a dit : les Romains de Corneille, les Grecs de Racine, les Chinois ou les Osmanlis de Voltaire, ce sont des personnifications de passions, des pièces de rhétorique, ce ne sont pas des hommes. Sans examiner ici la valeur de ces reproches, il me suffit de constater le fait.

Ainsi donc, Cinna ou Emilie, c'était le patriotisme; Phèdre, c'était l'amour; Mahomet, c'était l'ambition; mais le Cinna réel ne se trouvait pas dans la pièce de Corneille, la Phèdre antique n'était pas dans celle de Racine, le Mahomet historique n'avait rien de commun avec celui de Voltaire.

Qu'étaient donc *Cinna*, *Phèdre* et *Mahomet*?

Des *thèmes*.

Ces thèmes, je le sais, étaient exposés de la manière la plus noble, la plus pure, la plus brillante, la plus élevée; il y avait de l'éloquence, de la passion et même une étude remarquable du cœur humain. Une seule chose manquait : la vérité historique; cette naïveté profondément sentie des caractères qui en est comme la révélation, comme M. Victor Hugo, Corneille, Racine et Voltaire auraient pu formuler leurs drames : « Le patriotisme triomphant de la reconnaissance, voilà

Digitized by Google

Cinna; — l'amour, poussant à la perte de l'objet aimé, voilà *Phèdre;* — la politique, forgeant une religion, voilà *Mahomet.* » — J'en demande pardon à M. Victor Hugo, mais sa pièce, malgré quelques nuances, est toute entière conçue dans le système du vieux théâtre français.

« Chassez le naturel, il revient au galop. »

Les tragédies d'Eschyle et de Sophocle, ce sont les statues de Phidias et de Praxitèle; tout y est colossal ou beau, et la douceur même de Sophocle porte un caractère sévère. Ce sont des figures d'un monde antique, qui ne connaissait guère les orages de l'âme. Peu ou point de passions, comme nous l'entendons, et surtout aucun thème; cependant une intention philosophique s'y trahit manifestement : c'est que les principaux de ces drames révélaient, plus ou moins, la doctrine des *mystères.* Œdipe et Prométhée surtout sont de ces compositions singulières, qui ne peuvent être bien comprises que par une initiation à l'esprit de la haute antiquité. Ces caractères présentent un idéal, mais un idéal où la naïveté du sentiment purement humain n'est jamais mise de côté; il serait absurde, du reste, de vouloir y retrouver de l'histoire. Sophocle et Eschyle ne pouvaient ni ne voulaient prétendre à la représentation de personnages réels.

C'est cependant sur ces poètes que les modernes ont prétendu s'appuyer dans leurs thèmes éloquens, en soutenant leurs thèses passionnées. Tous ils veulent, plus ou moins, affecter le costume de l'antiquité; tous ils veulent sortir de la vie sociale, aborder l'existence idéale, qui n'a pas de sens si l'on oublie qu'elle tient à la poésie héroïque et à celle des mystères, celle-ci donnant à l'autre une importance symbolique qu'elle n'avait pas dans l'origine. Aussi rien ne ressemble moins à Homère et aux Homérides qu'Eschyle et que Sophocle.

En créant Lucrèce Borgia, M. Victor Hugo, instinctive-

Digitized by Google

ment plutôt que par la réflexion, est entré dans une carrière dont jamais il n'est sorti, tout en prétendant n'y être pas entré : il s'est engagé, à sa manière, dans le drame des trois grands tragiques de la scène française, qui ont cru prendre les anciens pour modèles, et qui avaient vu dans les anciens ce qui n'était pas : la peinture des passions et des caractères idéaux, personnifications de ces passions ou de ces doctrines. Racine connaissait les Grecs, mais il s'était tenu du côté d'Eurypide, qui est déjà en dehors des sentimens de l'antiquité, et, comme Virgile, se rapproche de la sensibilité moderne.

La Lucrèce Borgia de M. Victor Hugo, n'est pas la Lucrèce Borgia de l'histoire.

Il serait, nous ne le nions pas, absurde de demander au poète la vérité de l'historien. Shakespeare a beau copier Plutarque ou Holinshed, il dispose de Plutarque et de Holinshed de la manière la plus arbitraire; taille, coupe, rogne, allonge à sa guise dans l'histoire; parfois aussi il invente, mais rarement, car, dans les sujets historiques, les inventions sont toujours *au-dessous* des événemens, et l'histoire est plus grande que l'homme. Que M. Victor Hugo eût déplacé tous les événemens de la vie politique des Borgia, nous ne lui en ferions aucun reproche. Son roman, toutefois, et et nous le lui disons sans détour, car telle est notre conviction intime, est de trop. Lucrèce Borgia, c'est Mérope, mais une Mérope *contre-nature*, une Mérope qui n'a rien de l'histoire ni de l'épopée héroïque, une Mérope théâtrale, et non pas une Mérope inspirée par les plus profonds sentimens de l'humanité.

Certes, l'époque des Borgia est digne d'une étude attentive. Alexandre, le pape, ne doit pas être considéré à part de l'esprit de son époque, comme l'a très bien remarqué un critique, dans la *Revue des Deux Mondes*. Il était de la famille des Louis XI et des Henri VIII, princes qui voulaient déblayer le sol politique des restes de l'indépendance guerrière du

Digitized by Google

moyen âge, pour élever l'édifice des monarchies modernes. Tous les moyens lui étaient bons, comme tous les moyens étaient bons à Louis XI; mais ce serait se tromper grossièrement que de croire ces hommes entièrement dénués de toute conviction, de toute inspiration, que de les envisager uniquement comme de misérables égoïstes, occupés de leurs seules jouissances. Leurs crimes furent marqués au coin de l'atrocité; il y avait en eux une astuce et une perfidie qui se sont rarement rencontrées au même point. Mais enfin ils voulaient *fonder* quelque chose qui s'élevât au-dessus des ruines du temps; la destinée des nations modernes s'avançait à grands pas; comme les Condorcet, comme les Robespierre de nos jours, ils se vouaient à un principe; calculateurs profonds, les hommes étaient pour eux des chiffres, avec lesquels, en les groupant, en les effaçant, en les récrivant, ils prétendaient constituer une humanité nouvelle. Ils ne mordaient pas, comme le tigre, pour mordre; mais ils tuaient presque toujours *utilement*. C'est évidemment dans ce sens que, moitié par une ironie cruelle contre le genre humain, moitié par suite d'une admiration sincère, produit de la raison d'état, Machiavel a pu faire de son César Borgia un modèle du prince. Il fallait, dans les décrets de la Providence, un monstre pareil pour créer une espèce d'ordre et de souveraineté dans cette détestable anarchie du quinzième siècle, qui n'était que la pourriture du moyen âge; on aurait tort de juger l'organisation féodale d'après l'état où elle se trouvait à cette époque.

Moi qui exècre les crimes systématiques de Robespierre et les théories de Condorcet qui leur servent d'appui, j'exècre les crimes d'un Louis XI et d'un Borgia; mais ce n'est pas à nos jeunes hommes, qui admirent la politique de la Convention, à les proscrire; la bourgeoise Convention a agi, au dix-huitième siècle, sous d'autres circonstances sociales, et sur une plus vaste échelle, comme les Borgia ont agi quelques siècles plus tôt.

C'est une singulière chose que le cœur humain! Le pape

Digitized by Google

Alexandre était un fourbe, mais non pas un fourbe comme M. Victor Hugo l'entend. Autant que Louis XI croyait à la royauté, lui, pape Alexandre, croyait à la *papauté*; son christianisme, c'était un christianisme païen, c'était, sous un autre point de vue, le christianisme des Torquemada, et de ceux qui élevèrent, de bonne foi, les bûchers de l'inquisition. Quand on fait des investigations dans l'histoire, il faut se défier, jusqu'à un certain point, des auteurs contemporains. Ils nous offrent l'instruction la plus indispensable, mais souvent aussi l'instruction la plus partiale. Voyons ce qui se passe sous nos yeux. Napoléon est-il jugé? la restauration est-elle jugée? le gouvernement actuel l'est-il à son tour? Depuis longtemps Guichardin est suspect aux hommes qui font autorité en ces matières. Roscoe peut être un très faible écrivain; mais il est consciencieux, il est exact, il a comparé bien des ouvrages et puisé à beaucoup de sources. Il s'en faut de beaucoup qu'il soit complet. Mais je voudrais savoir si ceux qui tranchent sur lui, dans nos feuilletons de théâtre, le sont davantage?

Le pape n'était donc pas un chrétien, mais il se croyait chrétien, et surtout il croyait être pape; il avait foi en lui-même, sans cela il n'eût pu être un personnage historique qui, malgré ses vices et ses passions, ne manquait ni de force ni de grandeur. Ce n'est ni seulement un libertin, cet Alexandre Borgia, c'est une monstruosité morale du quinzième siècle. Alors reparurent les études classiques; le génie des Césars romains sembla inspirer de nouveau les têtes couronnées : siècle vraiment digne d'étude, où les vices et le génie, la vertu, la profonde piété, la hardiesse philosophique, l'athéisme, se croisent avec plus d'audace, marchent côte à côte avec plus d'âpreté qu'à aucune autre époque; siècle dont M. Victor Hugo ne se doute pas : son drame le prouve.

On l'a dit de son temps même, parce que cela se dit de tous les grands criminels : le pape Alexandre VI ne croyait pas en

Digitized by Google

Dieu. Mais Louis XI croyait en Dieu, et il y croyait avec une dévotion de vieille femme, comme un poltron croit au juge qui le condamne. Alexandre VI n'était pas de cette trempe-là; cependant nulle part, dans toute son histoire, ne se trahit le moindre signe d'une véritable incrédulité. L'époque des Grégoire VII était passée, le pape n'aspirait plus à un ordre semblable au califat; il ne voulait plus trôner comme juge spirituel au-dessus de toutes les couronnes; mais il aspirait à la souveraineté temporelle sur l'Italie; au milieu des puissances qui commençaient à s'arrondir, au milieu d'un système de monarchies absolues qui commençait à s'ébaucher, il ne voulait pas être pris au dépourvu. La captivité d'Avignon sonnait mal aux oreilles des souverains pontifes; voilà pourquoi, durant le cours du quinzième siècle et une partie du seizième, ils se trouvèrent si profondément engagés dans la politique du temps, non plus, comme Grégoire VII et ses successeurs, sous le point de vue d'une profonde inspiration religieuse, dont on peut juger diversement, mais dont il n'est pas permis de méconnaître le grand caractère; mais sous le point de vue unique de leur puissance en Italie. Dans ce sens, la maison de Médicis, riche en beaux génies, et fertile en politiques habiles, poussa quelques-uns de ses membres au cardinalat et sur le saint-siège; dans ce sens, les papes agirent contre la république de Venise au nord, et avec des arrière-vues sur Naples au midi de l'Italie, cherchant tantôt l'alliance de l'empereur, tantôt celle du roi de France, mais redoutant l'une comme l'autre, et toujours intéressés à les tenir occupés ailleurs. Ils ne s'étaient pas créé leur position, elle était le produit des temps, que leur habileté à consisté à exploiter. Ce qu'ils ont fait de mal, ils l'ont cruellement expié; mais il n'est pas permis à quiconque veut avoir un jugement sur ces affaires, d'en méconnaître le principe réel. Ainsi, la scélératesse d'Alexandre Borgia a un sens, et il cesse d'être uniquement un ogre, un horrible débauché, comme on l'a souvent dépeint avec exa-

Digitized by Google

gération, en prêtant des crimes fantastiques à celui qui était riche de son propre fond.

Quant à Lucrèce Borgia, les *rumeurs populaires*, ou plutôt la haine que les grands avaient vouée à l'ambition de sa famille, lui prêtèrent des désordres de conduite qui rappellent Messaline. Cependant ces imputations d'inceste avec son père et ses frères, et autres horreurs semblables, ont été positivement repoussées, non seulement, comme des feuilletons l'ont prétendu, par des poètes flatteurs, mais encore par les premiers hommes et les meilleurs juges de son époque. Une véritable Messaline, peut-elle jamais devenir une femme à sentimens très élevés, une platonicienne semblable aux platoniciens de l'école de Florence, la fervente disciple des saintes écritures? Le tout, non pas par suite du repentir d'une vulgaire criminelle, non pas à l'instar du diable qui se fait ermite, mais dans tout l'éclat de sa beauté, de sa jeunesse, de sa puissance? Je laisse aux connaisseurs, en fait de cœur humain, à peser ces circonstances.

Que le poète ait compris Lucrèce Borgia comme la Messaline du quinzième siècle, ou qu'il lui ait donné un caractère plus conforme à la vérité, sans nier l'inconduite de ses premières années, comme personne ne nie les égaremens criminels de Marie-Stuart, cela ne fait rien au tableau qu'il a voulu nous donner, accidentellement, de ce siècle même. Ce qui est historique est un simple récit et comme un placage : on dirait que M. Hugo a voulu seulement prouver qu'il est passablement instruit de quelques événemens de l'époque dont il s'agit, mais rien ne fait connaître le mobile des actions dans ses citations éparses de crimes, pour ainsi dire sans but. Il aurait tout aussi bien fait de rayer ces prétentions historiques, qui n'ont rien de commun avec sa pièce, car si nous exceptons le prétendu amour des deux frères pour la sœur, et l'assassinat d'un des frères par suite de la jalousie de l'autre, amour qui tient au fond de l'action même, parce que l'aventurier Gennaro, le héros du drame,

Digitized by Google

est le fruit de cet amour ; tout le reste est du luxe sèchement débité, comme si on le lisait dans la narration d'un chroniqueur aride. Nous allons maintenant nous occuper de la conception-mère d'après laquelle le poète a *travaillé* son ouvrage; car ce poëme a été plus encore *combiné* et *travaillé* qu'il n'a été *pensé* et *inspiré*, et parce que le poète nous semble s'être complètement mépris à ce sujet, avoir confondu la combinaison de l'*artiste* avec la pensée du philosophe et de l'historien, avec l'inspiration et la vue instinctive du poète, pour cette raison il a manqué son but, ayant créé un être qui n'est pas dans la nature, au lieu de nous offrir une femme criminelle, que l'amour maternel relève de sa déchéance, pensée profonde, mais qui, dans notre opinion, n'a pas été mise en œuvre.

Après avoir attentivement lu la pièce, nous avons voulu assister à sa représentation. Or, l'impression qui nous est restée est celle d'une sorte d'impatience. Le drame est malhabilement conduit, de grands effets sont amenés par de petits moyens, mais ces effets, nous l'avouons sans détour, sont théâtralement superbes. Ils consistent en trois scènes :

La première, où les jeunes nobles, dont Lucrèce a fait égorger les parens, l'ayant reconnue au milieu de Venise, la démasquent devant son fils, qui ignore qu'elle est sa mère, et que les autres prennent pour son amant. Cette situation est forte, dramatique, puissante : elle est d'un effet *shakespearien*.

La seconde scène est celle ou l'époux de Lucrèce, jaloux du fils de sa femme, parce qu'il partage l'erreur commune, force Lucrèce à l'empoisonner, et où Lucrèce lutte d'efforts, d'adresse et d'éloquence, pour sauver l'objet de son idolâtrie. Il y a là de beaux mouvemens, mais aussi de grands défauts.

Enfin la troisième scène est un magnifique coup de théâtre, qui, si je ne me trompe, a quelque fondement historique. L'une des affidées de Lucrèce donne, à Ferrare, un festin

Digitized by Google

aux gentilshommes qui avaient insulté sa souveraine, à Venise : à ce repas, où tous les convives sont couronnés de roses, tous sont empoisonnés. Au milieu de leurs refrains bachiques, d'autres chants retentissent. Ce sont les religieux qui s'avancent pour célébrer leurs funérailles. Les joyeux convives prennent ceci pour une mascarade, mais en relevant le capuchon d'un moine, ils commencent à soupçonner la vérité? « Sommes-nous dans la demeure du démon ? s'écrient-ils. — Vous êtes chez moi, réplique Lucrèce Borgia, qui se démasque. » Les rangs s'ouvrent, et l'on aperçoit cinq cercueils destinés à recevoir ceux qui doivent mourir. Lucrèce les énumère : « Il en manque un sixième, » s'écrie son fils, qui s'avance, et qui avait assisté au banquet, sans y être invité. Alors Lucrèce ne songe plus à sa vengeance; elle veut sauver son fils, celui-ci refuse; elle lui révèle qu'il est un Borgia, et pour finir comme un Borgia, il poignarde sa mère.

Dans toutes ces scènes, il y a des mots cornéliens, un dessin shakespearien, des mouvemens même dignes de Shakespeare; mais que tout cela est puérilement combiné ! comme tout cela tient souvent à un mot qui jamais ne se dit, et qui, dit plus tôt, surtout au duc, époux de Lucrèce, dans la grande scène du troisième acte, eût terminé, sans effusion de sang, toute la pièce. Nous verrons plus tard comment l'auteur a voulu motiver ces réticences, et s'il y a mis bien véritablement de la connaissance du cœur humain.

Mais je reviendrai à l'impression théâtrale de la représentation du drame.

Jamais un mouvement de pitié, jamais un mouvement d'intérêt bien prononcé, soit pour Lucrèce Borgia, soit pour son fils; rien qui touche l'âme, rien qui émeuve l'esprit, mais une profonde terreur. Dans la forte scène du premier acte, la plus énergiquement dialoguée, la coupable est punie par où elle a péché, et quelque chose se remue dans le cœur du spectateur, qui pourrait ressembler à de la pitié pour une âme repentante, si l'amour maternel de Lucrèce

Digitized by Google

avait su le toucher. Au troisième acte, où Lucrèce est obligée d'empoisonner son fils, il y a, dans la lutte qu'elle soutient contre son époux, souvent de l'art, et parfois de l'éloquence de femme qui manie le sophisme de la séduction avec beaucoup de talent. Mais ce contre-poison qui paralyse le poison est d'un effet ridicule; plus ridicule encore est la sortie d'Alphonse qui laisse sa femme en tête-à-tête avec celui qu'il prend pour son amant et qu'il croit prêt à périr. M. Hugo a cru cela bien italien, il a cru mettre bien du raffinement dans la vengeance du duc, en amenant ainsi une entrevue entre la mère et le fils; mais Alphonse, telle que M. Hugo nous l'a présenté, devait être *jaloux* même des derniers regards du mourant, fixés sur son amante, et ne pas lui accorder une telle consolation; car, dans la situation donnée, c'était une consolation et non pas une peine.

La scène du dernier acte frappe par de grands traits, par l'antithèse théâtrale qui donne beaucoup à penser sur les profondes vicissitudes de l'existence humaine et qui est d'un puissant effet. L'apparition de Lucrèce, la mort de son fils, tout cela saisit; mais c'est un saisissement d'effroi, et la dernière entrevue de la mère et du fils est, dans mon opinion, une des combinaisons les plus malheureuses qui se soit jamais présentées sur le théâtre. Il m'a été impossible d'être le moins du monde touché des infortunes de Lucrèce.

La pièce, dans mon humble opinion, manque complétement son effet quant à l'objet principal que s'était proposé M. Victor Hugo, et je vais essayer d'en développer la raison.

Le jeu de mademoiselle Georges était contre nature, mais superbe. Elle était bien entrée dans l'intention du poète; elle voulait vous montrer la femme-géante, une espèce de Niobé satanique, embellie par l'amour maternel. On ne peut nier qu'il y ait, dans ce rôle, de la force; de la nature, non.

Et d'abord le langage de M. Hugo, soit qu'il écrive en prose, soit qu'il compose en vers, n'a rien de dramatique. Sa

Digitized by Google

plume grave sa pensée comme avec un stylet; mais cette plume est trop savante pour le dialogue; il lui manque le laisser-aller, ce *couler* si doux qui, dans son courant naturel, fait ressortir comme des îles de verdure. Il s'est trop laissé aller à la manière de M. de Châteaubriand, manière forte et puissante, mais qui, transportée sur la scène, doit choquer par son invraisemblance. Quand on écoute une pièce de M. Victor Hugo, on est trop frappé par la phrase, si je puis ainsi m'exprimer. Je ne me rappelle pas avoir jamais éprouvé au théâtre une pareille impression. Shakespeare a de gigantesques images; sa bizarrerie frappe souvent, mais il se meut sans autre peine que le travail de sa toute-puissante pensée, et les mots lui viennent, parce que ses pensées sont là. Ce n'est pas que le style de M. Hugo n'abonde en pensées : elles ne lui manquent pas; mais ces idées sont souvent fabriquées pour le besoin du style, qui, en général, s'impose, chez lui, beaucoup trop au lecteur par de vives et éblouissantes couleurs. Malgré la force et la puissance de M. Hugo, il est impossible de ne pas lui reprocher le maniéré. Or Shakespeare, et c'est une de ses grandeurs, est exempt de toute manière; s'il en a une, c'est la marche de son génie qui la lui impose : du reste, il ne pense jamais à sa toilette en fait de langage, et il n'en est pas moins toujours convenablement vêtu.

Voilà, je crois, une des causes qui empêchent le sentiment de pénétrer bien avant dans le cœur du spectateur à la représentation d'un drame de M. Victor Hugo.

Ensuite on sent toujours quelque chose de matériel dominer dans les affections du poète. Jamais il ne conçoit le *beau moral* dans sa simplicité pure; toujours il lui substitue, plus ou moins, le beau physique : c'est surtout le *beau* Gennaro que Lucrèce semble aimer dans son fils. Ce sentiment peut être vrai, mais il n'en faut pas abuser comme M. Hugo en abuse; il semblerait que si Gennaro était *laid*, ou même s'il n'était *pas beau*, Lucrèce l'en aimerait moins.

Digitized by Google

Ensuite, en opposition à ce beau physique, M. Hugo se prend parfois d'une passion extravagante pour le *laid physique* comme pour la *laideur morale*, et, dans l'une ou l'autre de ces laideurs, il cherche à introduire quelque moralité, quelque ennoblissement de l'âme, mais dont le spectateur ne ressent pas l'effet. Le Lazare, couvert de plaies, est un spectacle admirable, quoique repoussant : c'est que l'humanité, dans toute sa malheureuse réalité, s'y montre à nu, et émeut toutes nos sympathies, en triomphant de nos répugnances. Le laid, sous ce point de vue, peut devenir sublime. C'est là l'éternelle beauté de la religion chrétienne, d'être si profondément *humaine*. Le brahmanisme est souvent plein de charité, plein de délicatesse, plein d'une rare et sublime élévation de pensées et d'actions; mais il délaisse le lépreux sur sa dernière couche, il ne lui dit pas à l'oreille le mot d'initiation à une autre vie; le christianisme, au contraire, s'assied au pied du lit de celui que tout le monde abandonne, de celui qui n'a plus de proches; comme Belzunce, il tend les bras au misérable pestiféré.

Eh bien, cette profonde impression chrétienne ne ressort en aucune manière, comme cela aurait pu et dû être selon l'intention du poète, de l'ennoblissement d'âme de Lucrèce Borgia, si *laide* au moral, et qui devient, en quelque sorte, pure, clémente et belle par l'amour maternel idéalisé dans sa personne. J'en ai indiqué une des raisons : l'amour trop exclusif du *beau* Gennaro. Je vais essayer d'en donner une autre : il faut la puiser dans le caractère de ce Gennaro même.

Gennaro est soi-disant un *Condottiere* du quinzième siècle; je dis *soi-disant*, car de *Condottiere* il n'y a rien. M. Hugo en fait un homme *indifférent* aux événemens de son époque; or, tous les Condottieri de ce temps étaient *très intéressés* à ce qui se passait dans le cabinet des princes dont ils exécutaient les volontés et dont ils devenaient souvent les *maîtres*. Un *Condottiere*, qui ne se mêle pas de la politique des princes

Digitized by Google

de cette époque, qui ne cherche pas à *deviner* ce qu'il ignore pour parvenir à dominer dans les conseils secrets de son maître, afin de lui arracher de nouvelles capitulations et toujours de l'argent, n'est pas un *Condottiere*. Gennaro n'a rien du caractère de son temps; en général, il n'a pas de caractère : c'est un héros insouciant, c'est tout bonnement un sous-lieutenant de cavalerie, dans un régiment de l'époque actuelle, qui a lu des romans, dont l'âme est tendre, et qui rêve un premier amour. Comme de juste, cet amour, ce sont les traits de l'écriture d'une femme qui le lui inspirent; il ne l'a jamais aperçue, mais il sait qu'elle est sa mère. La lettre de sa mère, il la garde sur son cœur, comme un précieux talisman; on ne peut rien de plus sentimental. C'est la fine fleur de la délicatesse, telle qu'elle se trouve éclose dans les romans du dix-huitième siècle. Malheureusement, il n'y a pas de vérité au fond de ce sentiment. Comment se passionner pour un être dont on n'a jamais entendu la voix, qui ne vous a jamais serré contre son cœur, pour un être, sans réalité aucune? Le poète qui a pu introduire un tel personnage, soit dans le drame historique, soit dans le drame idéal, tel que M. Hugo a prétendu le donner, ignore, selon nous, les conditions les plus essentielles de l'un et de l'autre.

Il me semble que ce vague coloris répandu sur le personnage de Gennaro refroidit extrêmement la passion gigantesque que Lucrèce est censée ressentir pour ce fils qui va embellir son âme si noire pour en chasser les démons. Comment! Lucrèce, la femme fière, la femme forte, la Messaline si l'on veut, mais l'audacieuse, mais la *politique* criminelle, Lucrèce qui, suivant M. Hugo, entrait si avant dans les secrets de sa famille, cette femme-là a fait élever de la manière la plus sentimentale, c'est-à-dire la plus moderne, le fils qu'elle idolâtre, sans l'intéresser à rien, sans rehausser en lui le caractère, en le laissant végéter dans la plus grande insignifiance de pensée et d'action, et ne le dotant tout au plus que de quelque bravoure, que l'acteur Frédério, dans son jeu fort peu hé-

Digitized by Google

roïque, rend d'une manière particulièrement *empâtée*, détruisant ainsi toute illusion que le poète aurait voulu nous communiquer? N'est-ce pas là un choquant contre-sens?

Mais le poète a *voulu* nous donner un Gennaro naïf comme le fils de Mérope, un innocent et pur Joas, une fleur de beauté et de chevalerie, que le sentiment de la piété filiale exalte; et vous n'avez le droit de demander au poète que ce qu'il a voulu vous donner. — Soit; la Thécla du Wallenstein de Schiller et son Max aussi sont des personnages en dehors de l'époque que Schiller a produite dans son drame, et leur effet, quoique sentimental, n'en est pas moins pur et beau. J'accepte donc la donnée du poète; mais je me demande alors si, dans cette donnée, il a réussi, si son Gennaro est assez naïvement, assez poétiquement peint pour se distinguer des caractères, véritables lieux communs du genre : ici je suis obligé de me prononcer pour la négative. Gennaro est un des *inconnus* qui traînent leur existence indéterminée dans une foule de romans et de drames; un seul trait de grandeur le rélève, mais un trait de grandeur terrible, quand, sur la fin de la pièce, il apprend qu'il est un Borgia, que la rage des Borgia l'inspire, et qu'il tue Lucrèce, sa mère, croyant tuer sa tante, meurtrière de sa mère. Ce mouvement est tragique, mais il est fondé sur une méprise à tel point invraisemblable qu'il me faut entrer bien avant dans l'économie du drame pour en expliquer la nature.

Il faut savoir que la pièce tout entière tient à un seul fil, à un fil qui souvent a l'épaisseur d'un cheveu, à un fil qui impatiente le lecteur et le spectateur, et qui les fait s'écrier : « Mais qu'elle parle donc, et tout est fini. » Bien avisée, cependant, Lucrèce ne parle pas, et la pièce continue.

C'est déjà un grand inconvénient que de fonder un drame sur une *délicatesse* du cœur ou de l'esprit, plutôt que sur une passion puissante. La *délicatesse* est du domaine du roman; là, la *fausse délicatesse* elle-même peut, jusqu'à un certain point, se tolérer; mais au théâtre elle est de sa nature trop

Digitized by Google

fragile, elle n'appartient pas assez aux grandes catastrophes de l'humanité. Si parfois elle se trouve bien avant dans le cœur humain, et surtout dans le cœur de la femme, bien souvent aussi elle n'est que de convenance, appartenant plutôt à une nature factice qu'à une nature vraie. Chez Lucrèce Borgia, vis-à-vis de son fils, qui ne la connaît pas pour sa mère, mais qui sait sa vie criminelle, la délicatesse peut avoir sa raison plausible, mais poussée trop loin, et dans les plus graves circonstances de la vie, elle devient une invraisemblance qui va jusqu'à l'absurdité.

Ainsi que Lucrèce, au premier acte, ne veuille pas se révéler à son enfant, au moment même où les amis de son fils la lui dépeignent comme meurtrière, comme adultère, rien de plus naturel; le fils qui rougirait d'une semblable mère serait dans son droit et se rencontrerait dans les limites de la nature. On comprend donc parfaitement et l'on apprécie très bien cette première délicatesse de femme.

Celle du troisième acte, où Lucrèce peut sauver son fils, en avouant à son époux qui il est, pour éteindre sa jalousie, est d'abord sans excuse, puisqu'elle nuit à ce fils qu'elle prétend sauver. Je ne veux pas trop blâmer encore le silence que Lucrèce garde envers Gennaro, lorsqu'elle en est repoussée et refoulée sur elle-même, ce qui doit lui glacer la langue, et l'empêcher de s'avouer; mais la manière dont Gennaro s'y prend est à tel point forcée, et la véritable intention de Lucrèce se développe si peu en cette circonstance, que cette situation, qui pouvait être pleine d'une haute moralité, est, dans notre opinion, tout-à-fait manquée, et nous laisse froid et indifférent, parce que le poète a oublié d'être le poète de l'âme, a perdu de vue Lucrèce, et mis Gennaro, avec son insipide question, sur le premier rang. En général, dans toutes les scènes où elle paraît avec son fils, Lucrèce se développe peu ou point, les explications sont empêchées par suite de *méprise*, et cet empêchement n'est pas le produit puissant du mouvement des

Digitized by Google

idées et des choses; l'auteur passe, si j'ose ainsi m'exprimer, à côté de la moralité que sa pièce devait servir à développer. Ce n'est pas ainsi que Shakespeare se montre le poète de l'âme. Quel sujet d'études que ces scènes de son Henri IV, ou le prince de Galles, croyant son père mort, place, sur sa propre tête, la couronne royale, pleure son père avec de mâles larmes, et maudit cette couronne dont le poids lui a été si lourd. Le réveil du père, les reproches qu'il adresse à son fils, les excuses de ce noble jeune homme, que ses égaremens n'ont pu flétrir, quel tableau du plus pur pathétique! Tout y est puisé dans la seule nature humaine; jamais de hors d'œuvres, mais le sujet dans sa grandeur et sa simplicité native.

Enfin au dernier acte, le silence de Lucrèce, lorsqu'elle a avoué à son fils qu'il est un Borgia, silence qui amène le parricide, n'est autre chose qu'un *coup de théâtre*. Au lieu de devenir terrible, il n'est que puéril, par suite de la méprise de Gennaro qui prend sa mère pour sa tante, et croit que cette tante est la meurtrière de celle qui lui a donné le jour. Ce détestable moyen de contre-poison, après avoir sauvé, au troisième acte, Gennaro de la mort, lorsqu'il avait bu, une première fois, le poison des Borgia, revient encore une fois, et produit le plus pitoyable effet. Ici la scène tragique se change en une scène de pharmacie, on croirait être chez l'apothicaire. Si ce n'était l'atrocité du sujet, on serait tenté de parodier sur-le-champ même ces deux scènes, où la parodie se trouve, pour ainsi dire, incrustée dans les motifs du poète.

En nous détachant un peu du fond de la pièce, pour étudier les accessoires, quels habiles politiques que ce tyran femelle, Lucrèce Borgia, et ce tyran mâle, Alphonse d'Est! L'une, avec son Gubetta, meurtrier subalterne, auquel elle dévoile jusqu'à ses moindres intentions, et qui lui parle librement comme un compère; l'autre, avec son Rustighello, son valet à la fois et son bourreau, avec lequel il vit dans

Digitized by Google

une familiarité non moins choquante. Le trivial Louis XI était bien loin de se découvrir ainsi jusqu'au fond de l'âme, devant Tristan l'Hermite et les autres scélérats et vauriens, qu'il appellait ses *compères;* l'orgueilleuse Lucrèce, pleine d'élégance, de grandeur, d'ostentation; le chevaleresque Alphonse d'Est, car tel M. Hugo nous le *portraite*, ne pouvaient jamais se *trivialiser* de la sorte. M. Hugo, en général, aime à rendre le vice, quand il est de *bas étage*, goguenard et plaisant; Gubetta est un *loustic* en forme, que l'acteur chargé de ce rôle rend plus *loustic* encore; et Rustighello est un *loustic* au petit pied, qui, quand le temps fera grandir son importance, rivalisera merveilleusement en mauvaises plaisanteries avec Gubetta-Poignard. En tout ceci, M. Hugo veut produire des effets bizarres, mais dans cette bizarrerie on sent partout *l'effort*. Tous ces personnages *grimacent* le rire, et ne rient pas. Jago, scélérat profond et spirituel, a aussi un rire amer, mais d'abord il a les deux choses, le rire et l'amertume; Jago, c'est un caractère. Gubetta, ce n'est rien du tout, c'est tout au plus un mauvais drôle.

Je me suis déjà, dans le principe, expliqué sur ce qui me paraît caractériser l'absence de tout génie historique dans cette composition. Aussi l'histoire y est-elle constamment en *récits;* ce sont des faits, vrais ou apocryphes, sèchement narrés; les interlocuteurs se les jettent à la tête des uns des autres, et s'instruisent tous ensemble de ce qu'ils devaient depuis longtemps savoir. Il est assez plaisant ensuite d'entendre raconter à Alphonse d'Est, avec une grande importance de ton et une haute emphase de style, les détails de l'ameublement et de la menuiserie de son palais : « Ceci a été fait à Milan; cela a été commandé par Lodovic le Maure, etc. Comme, en tout cela, il y a une grande prétention historique, mieux vaut encore cent fois cette absence de tout art, dans les bégaiemens de la scène chinoise, où les acteurs se présentent en racontant : « Je suis monsieur un tel ou madame une telle; je viens de tel pays; je vais en tel endroit; il

Digitized by Google

me faut telle ou telle chose, et pour l'obtenir je m'y prendrai de telle ou telle manière. Je suis un gueux ou un brave homme, et celui avec qui j'ai affaire est un brave homme ou un gueux. » — Il y a au moins de la franchise dans de telles expositions; nous pouvons sourire de leur maladresse ou de leur naïveté; mais il n'est pas permis à M. Hugo de faire, avec une raison mûre, ce que les poètes encore enfans ont fait dans leurs imparfaites esquisses. Ces derniers avaient pour excuse leur ignorance; M. Victor Hugo, qui est un écrivain très fort et très distingué, ne saurait trouver d'autre excuse que celle de l'absence du génie historique, dont il ne paraît pas pourvu.

Il me reste encore un mot à dire d'un certain esprit dans lequel me paraît conçu cet ouvrage. Il y a là des mots qui, parfois, peuvent être de caractère, mais qui, de la manière dont ils sont pour ainsi dire moulés et estampillés, paraissent s'adresser surtout à un certain public. Il semble que le poète a perdu cette *belle impartialité* qui n'est que de la justice morale et politique, et qui doit l'élever au-dessus de tout ce monde qu'il fait agir sous nos yeux. Je ne veux pas qu'il soit Guelfe ou Ghibelin, mais il est essentiel qu'il soit *homme*. Or, n'y aurait-il pas, par-ci par-là, quelques mots ou quelques allusions de parti, adressées aux passions du parterre plutôt qu'à la raison du véritable contemplateur des événemens? Que Gubetta affirme que le pape ne croit pas en Dieu, c'est-à-dire qu'il ne se sait pas son vicaire, c'est une de ces locutions sur lesquelles nous nous sommes déjà expliqués. Lucrèce aussi insiste, avec une sorte d'affectation, sur ce que la bonne foi est pour le vulgaire, et n'entre pas dans les arrangemens des princes. Je doute que les grands criminels se fassent souvent de ces aveux à eux-mêmes. Le mot de Lucrèce Borgia ressort, du reste, d'une situation où il est adroitement amené. Elle a demandé la parole du prince, son époux, pour la venger de l'affront d'un inconnu; le prince, qui sait que cet inconnu est Gennaro, l'accorde; quand Lucrèce ap-

Digitized by Google

prend contre qui elle a exigé cette parole, elle veut la rendre à son époux qui a juré sa foi royale, celui-ci refuse. Alors Lucrèce fait valoir cette maxime *borgienne* sur la nécessité, pour les rois, de ne pas tenir compte de leurs promesses. Le prince trahit sa jalousie; vainement Lucrèce veut lui affirmer, par serment, qu'il se trompe. Son époux rétorque les paroles mêmes qu'elle vient de débiter il y a peu d'instans, et les tournent contre elle-même. Tout cela est moral, est dramatique, est puissamment pensé. Cependant la *manière* dont le public prétend *appliquer* ces maximes, prouve au moins qu'il y voit autre chose que la situation retracée par le poète. Ce n'est peut-être pas la faute de ce dernier. L'histoire prouve assez que les peuples se parjurent comme les rois, et que sur tous les fils d'Adam pèse la même faiblesse humaine. Que M. Hugo reste poète et philosophe dans ses drames, et, si l'indépendance de son art lui est chère, qu'il ne s'y fasse pas l'organe de la politique du jour, car, dans le cours des vicissitudes humaines, jamais la politique du jour n'est celle du lendemain, et le grand poète doit viser à la postérité, et ne s'occuper ni du jour ni du lendemain.

Puisque j'ai parlé du duc Alphonse, je dirai un mot de la manière dont il est représenté par l'acteur et imaginé par le poète. Auprès de l'étonnante mademoiselle Georges, aux grandes ressources tragiques, monstreuse dans son jeu, mais colossale dans la manière de représenter le personnage, le mince Alphonse, que l'on nous dit être un peu chevalier, est vraiment comique sur son trône et dans ces mouvemens d'une vengeance atroce que la jalousie lui inspire, l'acteur chargé de ce rôle n'est pas dépourvu d'intelligence, mais il le gâte par son extérieur, et en le voyant, je me suis ressouvenu du juge de paix Shallow, qui figure d'une manière si originale dans le Henri IV de Shakespeare, et dont Falstaff nous donne une description si bouffonne. Cela n'est pas de la faute de M. Hugo, mais son drame ne pourra que gagner a être plus noblement-représenté.

Digitized by Google

Du reste, cet Alphonse est bien le plus lâche vaurien et le plus misérable caractère qu'on puisse imaginer. Il court déguisé après sa femme, pour la surprendre dans ses amours; puis prend la résolution d'égorger son amant, ou celui qu'il prend pour tel. Nulle dignité de prince dans son maintien, vis-à-vis de son confident, le sbire, ni vis-à-vis son capitaine, Gennaro. En ordonnant à Lucrèce l'empoisonnement de ce jeune chef de bandes, il feint de gracier le jeune homme; et, dans un moment de reconnaissance qui transporte celui-ci, Gennaro lui apprend qu'il a sauvé la vie au père du duc. Malgré cela Alphonse n'est pas ébranlé dans sa résolution de le faire périr. C'est là de l'atrocité gratuite, et, ce qui pis est, de l'atrocité sans caractère, que rien ne motive; car le poète lui-même n'a nulle part voulu nous montrer le duc sous la figure d'un scélérat. C'est, tout bonnement, l'époux passionné, jaloux, l'Italien qui se venge; pour donner à cette vengeance quelque intérêt de caractère, il ne fallait pas rendre Alphonse tout-à-fait odieux, d'autant plus que cela ne fait rien à la pièce. Odieux et mesquin, c'est deux fois trop.

La vengeance de Lucrèce est d'une meilleure allure, elle est celle de la femme outragée, de la Borgia: elle produit un effet terrible, elle est vraie. Ceux qui lui ont donné *un bal* à Venise, en la stigmatisant aux yeux de son fils, elle leur donne un *souper* à Ferrare, et dans ce souper, tous sont empoisonnés. Seulement l'auteur nous paraît nuire à la profondeur de cette combinaison, en prétendant nous montrer Lucrèce toute entière transformée par l'amour maternel, tandis que deux fois la tigresse s'élance par sauts et par bonds, la première fois en demandant vengeance au duc de celui qui l'a outragée à Ferrare, ignorant quel il est; la seconde fois, en se vengeant elle-même. Punie une première fois par le duc, qui l'oblige d'empoisonner l'objet de ses amours, elle l'est une seconde fois d'une manière irrévocable, ce fils se trouvant, à son insu, parmi les convives empoisonnés. Grands

Digitized by Google

et tragiques enseignemens, si l'auteur lui-même n'en avait détruit l'effet, car le peu d'habileté avec lequel sont confondus, dans Lucrèce, la femme vicieuse, ennoblie et purifiée par l'amour maternel, et le monstre sous les traits d'une femme, qui reprend toutes les allures de son ancienne férocité. Lucrèce qui se venge est, dans mon opinion, beaucoup mieux retracée que Lucrèce la tendre mère : mais avec cette disparate, que devient l'idée fondamentale de la pièce?

Un défaut capital de la grande scène du dernier acte, c'est son extrême invraisemblance. Les mêmes hommes qui ont si audacieusement outragé Lucrèce à Venise, vont la rencontrer à Ferrare, à la suite d'une ambassade. Ils n'avaient qu'à raconter au sénat ce qu'ils venaient de faire, et le sénat les aurait dispensés d'aller rechercher la bête féroce dans son antre même. C'eût été une très mauvaise politique de la part de Venise, qui voulait traiter avec le duc Alphonse, d'envoyer à la suite d'une ambassade les hommes qui avaient outragé sa femme. Comment le sénat savait-il si peu l'histoire de son temps, que de charger d'une mission pareille les descendans ou proches parens des hommes que Lucrèce avait assassinés? Même, sans la scène du bal de Venise, jamais ces personnages n'auraient pu ni dû mettre raisonnablement le pied Ferrare.

Pour nous résumer, cette pièce est d'un homme que son inspiration ne paraît pas naturellement porter vers le théâtre. Il élabore ses plans avec peine, et met de l'histoire en récit à tout propos et hors de tout propos. Il est trop jaloux de prouver qu'il a lu et beaucoup lu, et cherche à afficher beaucoup trop visiblement qu'il est au fait des petits détails, du costume des temps qu'il représente, de quelques-unes de leurs locutions, etc.; mais ce qui ne s'y trouve pas, ce sont la compréhension des époques, le sens historique. Les situations sont souvent fortes et parfois tragiques, mais trop souvent amenées par de petits moyens et à l'aide de maladroites invraisemblances. Tous ces défauts ne sont qu'en second ordre, si on les

Digitized by Google

compare au defaut capital de la pièce, le manque presque absolu des grands développemens du cœur humain. Il y a là une grande imagination et une grande force ; mais cette imagination est plutôt dans les pensées et dans les images que dans les caractères ; elle est plutôt de réflexion que de création, il y manque l'éloquence de l'âme.

Certes, M. Hugo est un écrivain peu commun. Il sort tout-à-fait de ligne, surtout si on le compare à tout ce qui l'entoure dans le moment actuel. A sa suite, une foule de jeunes gens, dans le drame et dans le roman, ont voulu faire de l'originalité, du génie, de la force : malheureusement, il leur a manqué la vérité ; et, sans la vérité, tout le reste n'est rien.

J'ignore si M. Hugo pourrait revenir sur un genre qui s'est enraciné dans son esprit et qu'il soutient avec beaucoup de constance. S'il voulait briser le moule dans lequel il a jeté son génie, ou le refondre par son imagination puissante, peut-être rencontrerait-il des chefs-d'œuvre dignes de son talent. Il faut savoir si cette manière qu'il affecte tient à la nature même de son esprit, ou si c'est une combinaison dont il pourra se défaire. Quand Schiller fit Wallenstein, qui, malgré de grands défauts, est une œuvre du premier ordre, il lui fallut brûler tous ses vaisseaux. Il sacrifia sa première et sa seconde manière, les *Brigands* et *Don Carlos;* il chercha, avec plus ou moins de bonheur, à se défaire de toutes ses réminiscences. Il est vrai qu'il étudia beaucoup et longuement, qu'il garda même quelques années le silence; mais enfin il devint ce Schiller que l'Allemagne admire encore. Que M. Victor Hugo ait le courage de faire comme l'illustre poète, et nous lui prédisons une non moins grande destinée.

Digitized by Google

CORRESPONDANCE.

Lettre à M. le Directeur de la Revue Européenne.

MONSIEUR,

L'appel que vous faites aux hommes de richesse en faveur des hommes de science, les trésors de philosophie et d'érudition allemandes que vous voulez ouvrir gratuitement à ceux qui, dignes d'y puiser, en sont empêchés par des rigueurs de fortune, le but tout catholique que vous proposez aux admirables efforts de notre jeunesse érudite, tout cela est le fruit d'une noble, d'une généreuse pensée, et méritait, à ce titre, de trouver place dans le recueil consciencieux dont la direction vous est confiée. Je désire, monsieur, que les excellentes raisons dont vous appuyez votre projet d'études déterminent tout ce qui porte un cœur vraiment chrétien à concourir puissamment à son exécution. Quant à moi, monsieur, non seulement j'adopte en entier les utiles raisons que vous proposez à cet égard, mais je viens expliquer publiquement les motifs sur lesquels se fonde cette adoption.

Le christianisme passe maintenant, avec le siècle qu'il a produit (car il n'y a jamais eu que son action de réelle sur les affaires de ce monde), en un ordre de choses plus élevé, et qui réclame, de la part de ceux qui professent ses doctrines, les secours de tout genre qu'ils peuvent lui prêter, afin que l'homme entrant, pour une part au moins intentionnelle, dans la grande œuvre de Dieu, ait des droits plus prompts et plus étendus aux bienfaits qui

Digitized by Google

doivent résulter des progrès de cette œuvre. Cette époque de crise, où le catholicisme est déjà engagé, est peut-être la plus importante de celles qu'il a traversées; car les nombreux sectaires de ce siècle indépendant sont à s'enquérir, avec une maligne sollicitude, de la position qu'il gardera en ce moment, et lui demandent s'il continuera à marcher en tête de la civilisation morale qu'il a provoquée, ou bien s'il l'abandonnera à l'influence de la civilisation matérielle, impuissant qu'il s'avouerait à seconder et compléter son développement. C'est donc un devoir pour tout catholique de ne pas quitter la lice que Jésus-Christ lui-même a ouverte, et d'y combattre, s'il le faut, avec des armes humaines, contre des adversaires tout humains. La science, d'ailleurs, n'est profane ni dans son principe ni dans ses derniers effets : elle est, en ce moment, ce que l'homme du péché l'a faite, et reprendra toute sa puissance avec sa pureté, sitôt que l'homme de grâce l'aura sanctifiée, en la consacrant, sous la bannière pontificale, à la défense des doctrines et de la vérité.

Le progrès de l'humanité commencé par le Rédempteur, et si vivement pressé par ses disciples, doit la ramener incontestablement à cette grandeur primitive où la tenait sa pureté, et dont le péché d'Eden a signalé la décadence. C'est là l'œuvre du christianisme qui ne saurait avoir une action incomplète sur la société humaine, mais qui opère cette action avec la lenteur d'un ouvrier à qui les temps appartiennent. Or le développement progressif de toutes les facultés de l'intelligence entre, pour sa part, dans la marche progressive de l'humanité à la suite de l'Evangile; et c'est la tendance toute spirituelle qu'imprime ce beau livre à ceux qui écoutent ses enseignemens qui les a

Digitized by Google

disposés à ces investigations érudites, à ces profondes méditations d'où la science a surgi comme du sein même de l'homme. Mais c'est le sein de l'église, qu'elle a déchiré dès sa naissance, qui l'a réellement enfantée au monde; c'est le détachement des objets matériels que l'église a violemment et constamment provoqué, dès son origine, qui a donné assez de force à l'esprit humain pour se reproduire en quelque sorte dans ses élucubrations scientifiques; et, comme cette tendre mère ne renie jamais aucun de ses enfans, et les ramène enfin autour d'elle par d'irrésistibles moyens, nous la voyons déjà montrer à la science un visage oublieux et presque ami, et l'attirer à elle toute désarmée par sa généreuse mansuétude. Encore quelques efforts tentés par les hautes intelligences de cette grande époque qui sont toutes catholiques, et la science, indécise de ses résultats, épouvantée de ses découvertes, ira frapper d'elle-même aux portes du Vatican, et demander à l'esprit visible qui y réside de régulariser, d'éclairer, de compléter enfin ses opérations et d'en appliquer le fruit stérile jusqu'ici au perfectionnement de la société humaine.

Ainsi l'ont pratiqué les arts à l'époque de leur renaissance, et l'action que, de cet éminent asile, ils ont exercée sur le monde a singulièrement relevé leur importance sociale.

Appuyons cette pensée de quelques observations.

Et d'abord il est impossible d'isoler l'histoire des arts de celle de l'humanité dont elle a suivi toutes les phases: tout ce qui émane de l'homme ou se rattache à l'homme a marché avec l'homme, soit vers le déclin, soit vers le progrès; vers le déclin, du péché à la rédemption; vers le progrès, de la rédemption à la fin des temps. Dans la

Digitized by Google

première période s'enferme tout ce que nous appelons antiquité; dans la deuxième se développent les temps modernes.

Or les arts dans l'antiquité semblent n'avoir été destinés, comme toutes les autres choses d'ici-bas, qu'à précipiter l'esprit vers la matière par une rapide déclivité. Enfans de la pensée humaine, ils ne pouvaient être en effet que ce qu'était l'homme de cette époque, terrestres et sensuels. Leur idéal ne s'élevait pas au-dessus de la forme humaine dans toute sa perfection physique, et ils n'avaient pas découvert au fond de l'âme ce que le christianisme y a dévoilé à l'artiste chrétien, cette lumière divine dont le reflet donne quelque chose d'ineffable et de merveilleux à une figure d'homme. Voyez ce qui nous reste de l'antiquité statuaire! Apollon et Vénus, la beauté dans sa double forme. Ce que nous savons du Jupiter de Phidias n'indique encore que la beauté dans la puissance, et l'on conviendra que l'imagination n'a aucun besoin des élans de l'âme pour atteindre à ce genre de sublimité. Le Laocoon lui-même, si nous ne le regardions avec les yeux de fils et de père que la famille chrétienne nous a donnés, nous semblerait peut-être une œuvre d'art plus que d'âme, tant la douleur physique y domine toute autre douleur, tant la grâce de ces corps d'enfant contraste artistement avec la mâle rudesse du vieillard, tant l'habileté du sculpteur a su mettre de variété dans l'expression de leur souffrance. Qu'il y a loin de la tête de ce vieux prêtre à une tête de martyr! Il y a toute la distance qu'un Dieu seul pouvait franchir, celle de l'état de péché à l'état de grâce.

Quant à la peinture, nous ne pouvons guère juger de ce qu'elle était dans l'antiquité que par la destination

Digitized by Google

qu'elle avait reçue, et ce que nous avons dit de la sculpture s'applique également à elle. On peut avouer même que, destinée plus spécialement à l'ornement des salles de festin, des appartemens somptueux, des voluptueux gynécées, elle entrait dans une sorte de complicité plus réelle des désordres qui s'y pratiquaient, par l'influence et la séduction des exemples qu'elle y retraçait; et, lorsqu'elle passait du palais dans les temples, ce n'était pas pour y changer d'inspiration; car la vie théogonique ne différait de la vie humaine que par un privilége de débauches plus étendu; et, de toutes les actions de ses dieux, pas une ne présentait à l'artiste ce caractère surhumain d'élévation, qui attire toutes les facultés de son âme hors de l'agitation vulgaire des actions des hommes.

La musique elle-même, fille des passions, en ce qu'elle avait d'animé, ne tendait guère dans les compositions d'art qu'à l'excitation des sens, et de tous les arts peut-être, c'était celui qui les dominait le plus et les maîtrisait avec le plus de force. Les temps antiques cependant nous ont légué les miracles d'Orphée, d'Amphion et de Timothée, et j'ai foi en leurs récits. Je crois aux effets merveilleux qu'on leur attribue; car la musique me semble, comme la poésie, un écho affaibli de cette langue primitive que l'homme parlait à Dieu dans son innocence, et dont les sons, quoique dénaturés, vibrent quelquefois au fond des cœurs, de manière à y ranimer toutes les puissances de sentiment et de vertu que le Créateur y a déposées.

Aussi ces deux arts sont-ils les premiers que le christianisme ait appelés dans ses temples, et les seuls dont les inspirations aient, dès le principe, éprouvé son in-

Digitized by Google

fluence vivifiante; il nous suffit à cet égard, de ce que nous révèle saint Augustin, dont la conscience s'effrayait du charme suprême des psaumes de David chantés sur le mode ambroisien.

Les autres, ceux dont les yeux transmettent à l'âme les impressions, n'ont fait leur entrée solennelle dans le monde chrétien qu'à cette époque où la société nouvelle, préludant à la civilisation morale dont elle pressentait le prochain développement, les appela à son aide pour le hâter. De là vient qu'ils n'exercèrent point sur elle cette funeste influence qui avait fait décliner si rapidement les temps antiques, car l'esprit de cette société les pénétra aussitôt, cet esprit religieux, de qui seul émanait l'inspiration, communiquée à ceux qui la professaient. C'est sous les voûtes des temples, dans le sein des monastères qui accueillaient leur existence méditative, que les artistes du grand siècle allèrent s'inspirer de Dieu et de l'homme; car ces deux natures, confondues en quelque sorte par la rédemption, ne pouvaient plus s'isoler l'une de l'autre. C'est là, que sous ces arceaux gothiques du cloître, ou aux marches du sanctuaire, à l'entour d'un confessionnal, ou devant le bois poli et usé d'un prie-Dieu, ils purent saisir avec un ineffable tressaillement, ce type de beauté divine, que la foi, l'espérance, et surtout la prière répandent sur des traits humains, comme autrefois le souffle de Dieu, lorsqu'il anima le limon dont il avait pétri le corps de l'homme. Jusque-là, c'était ce limon de la terre, merveilleusement façonné, mais non animé, que les arts avaient reproduit, parce que lui-même avait besoin que le souffle de vie exhalé dans la rédemption du haut du calvaire, lui rendît cette image et ressemblance divines qu'il avait perdues. Les arts, initiés par le

Digitized by Google

christianisme à cette nouvelle nature de l'homme, se montrèrent dignes, après un long temps d'épreuve, de participer à cette rénovation; et le premier travail de leur pensée, fécondée par l'esprit vivifiant de la foi, enfanta Jésus transfiguré, saint Jérome à sa dernière communion, Marie, au pied de la croix, saint Michel, foudroyant l'Arcange rebelle, et tous ces chefs-d'œuvre de la peinture catholique qui n'ont de rivaux, sur cette terre, que ceux que la sculpture catholique leur a donnés, que Moïse montrant la table de la loi (1), Jésus et ses apôtres (2), Madelaine pénitente (3), et ces groupes adorables de *piéta* où l'âme de Canova et de Michel-Ange a témoigné de sa puissance plus encore que leur génie.

Cette résurrection solennelle des arts est un des beaux titres de gloire du catholicisme. C'est Rome qui a doté le monde actuel de toutes ses gloires et de toutes ses libertés; C'est Rome qui réveilla la première les arts ensevelis sous ses imposantes ruines. Ce fut la voix du saint pontife qui leur dit, comme dans l'Evangile, après qu'il les eut touchés du doigt : Levez-vous et marchez, et ils se relevèrent avec une telle puissance, que le Vatican, à cette époque le palais du monde, les trouva dignes de son auguste hospitalité. Cette éminente faveur fut splendidement justifiée par eux, et, du haut de ses magnifiques galeries, ils dominent, avec l'esprit de Dieu, sur le reste du monde, et je ne connais aucun lieu sur la terre où ce peuple grandiose figuré et sculpté qui remplit les sommités de ce palais, pût trouver un asile plus honorable et mieux adapté, par sa haute position, aux produits de l'âme et de l'im-

(1) De Michel-Ange.
(2) De Thorwalsen.
(3) De Canova.

Digitized by Google

magination humaines, et les sublimes choses, sans atteindre jusqu'au cieux, ne tiennent déjà plus par aucun point à cette terre.

Maintenant, et selon la succession suivie en toute civilisation, c'est le tour de la science : c'est à elle de sortir des écoles et des ateliers pour agir plus immédiatement sur la société, et la voilà déjà qui se dégage des entraves que le préjugé ou l'ignorance faisaient peser sur elle, et se présente au monde, méfiante de son accueil et les mains pleines de bienfaits qu'elle doit faire bénir avant de les répandre; c'est donc à Rome de ne pas se montrer moins généreuse envers elle qu'elle ne l'a été pour les arts, que la main du pontife s'étende aussi vers elle, et elle se levera plus forte et marchera jusqu'à lui; toutes les sommités intellectuelles de notre époque ont la force tournée vers Rome comme vers leur orient, attendant que l'étoile sainte y conduise de nouveaux nuages, où va la prière, là aussi va l'intelligence, car le cœur et l'esprit de l'homme, tout ce qu'il y a en lui de sentiment et de pensée, tout cela n'a qu'une seule et même direction, et Dieu est le centre de tous les rayons de flamme ou de lumière.

Je sens bien que, même en ce moment, la science agit en général sur la civilisation, comme les arts avant leur initiation chrétienne, et sa tendance matérielle ne saurait être contestée. Je sais que la médecine, la physique, la chimie, la géologie elle-même ont un enseignement trop élémentaire pour ne pas être tout positif, et ne pas heurter violemment les simples révélations de la foi : je n'ignore pas que les hommes qui professent et étudient les secrets de ces sciences se laissent envahir le plus souvent par cette *matière*, à la connaissance de laquelle ils se sont voués, au point de s'identifier avec elle. Mais vous

Digitized by Google

qui croyez, laissez faire tous ces hommes autour de vous. Ce sont les manœuvres de l'intelligence qui ne voient que des pierres et du ciment là où celle-ci distingue déjà l'admirable structure de l'édifice qu'elle prépare : ce sont eux qui en disposent laborieusement les matériaux, et dont le zèle et le dévoûment soutenus facilitent prodigieusement son travail. Qu'ils creusent encore : qu'ils avancent péniblement dans leur œuvre ; et, lorsqu'ils auront plus profondément pénétré dans les mines ténébreuses qu'ils exploitent, alors le christianisme, y portant son flambeau devant eux, leur découvrira par degrés les trésors qu'elles recèlent, et cet immense foyer de lumière qui réside au fond des sciences humaines, et dont les rayons doivent, au temps voulu, se répandre avec plénitude sur le monde pour le faire passer solennellement de l'ordre intellectuel à l'ordre moral.

En vérité, je vous le dis, parce que la foi et même la raison, et surtout la voix de l'histoire, le disent plus haut que moi, le temps où toutes ces choses s'opéreront n'est pas loin de nous.

Si nous nous appliquons en effet à suivre la marche progressive de l'humanité dès le commencement, c'est-à-dire depuis Jésus-Christ, car c'est à lui que le monde moral commence, et c'est lui qui lui a donné l'impulsion du progrès, nous découvrirons que nous sommes parvenus en ce moment à une de ces époques transitoires qui sont déjà venues deux fois en leur temps, et où le monde passe, non sans de grandes secousses, d'un ordre de choses à un autre.

Et d'abord, à l'ordre purement *spirituel* d'avant le péché, a succédé, non par un déclin, mais par une chute, l'ordre purement *matériel* qui, ne recélant aucun

Digitized by Google

élément de progrès, a dû empirer constamment et aggraver le fardeau de crimes et de malheurs dont l'Homme-Dieu est venu délivrer l'humanité accablée. Je donne le nom d'*ordre matériel* à l'organisation que les hommes s'étaient faite avant Jésus-Christ, parce que je ne reconnais de *société* que là où il y a réellement association ou assentiment de tous à l'œuvre commune. Là où il y a des maîtres et des esclaves, ceux-ci ne font point partie de la société; ils la servent, et la maudissent.

Avec l'Evangile, la liberté a été proclamée; et, avec elle, l'*ordre social* s'est établi, c'est-à-dire qu'il y a eu traité entre les forts et les faibles : les uns ont protégé; les autres ont accepté la protection, et l'ont même acquise moyennant certains services. C'est là à peu près la société du moyen-âge.

A l'ordre social a succédé naturellement l'*ordre politique* qui n'est que l'organisation d'une société quelconque dans ses rapports avec les sociétés voisines. Ce qu'on nomme droit des gens, franchises de commerce, balance d'intérêts de nation à nation, pondération de puissance, tout cela s'est formé et développé pendant la durée de cet ordre de choses qui me paraît à peu près arrivé à son terme.

Celui dans lequel nous, Français, entrons les premiers depuis quelques années, est l'*ordre intellectuel*, dont notre gouvernement représentatif, si maladroitement calqué sur une production monstrueuse, émanée ailleurs de la confusion des temps et des choses, n'est encore qu'un essai informe et malheureux. Dans cet ordre doivent achever de tomber toutes les inégalités qui se laissent aller depuis si long-temps pièce à pièce, les sociales d'abord, les politiques après, et enfin, je ne

Digitized by Google

dirai pas à quelle époque, celles de possession et de fortune.

L'ordre intellectuel cédera un jour la place à l'*ordre moral*, dont il n'est en quelque sorte que le précurseur; car l'intelligence peut seule ouvrir largement une route vers la morale. Dans celui-là, il n'y aura d'autre inégalité parmi les hommes que celle du bien et du mal, la seule que l'Evangile reconnaisse, et il faut arriver tôt ou tard au complément de son action sur ce monde. Ce complément sera le retour de l'humanité par la pénitence et les mérites de la rédemption, à cet *ordre spirituel*, qui est celui dans lequel Dieu même a placé l'homme primitif. Notre foi, pas plus que notre espérance, ne saurait rien voir au-delà, et notre indignité présente ce même besoin de toute sa confiance dans les promesses de Dieu pour élever sa pensée jusqu'à cet avenir.

A nous donc qui espérons est imposé le devoir de concourir de tous nos moyens à la réalisation de nos espérances. Convaincus qu'un de ces moyens les plus puissans, à l'époque où nous vivons, est sans contredit l'initiation de la science à l'orthodoxie catholique, appliquons tous nos soins à la rendre digne de la sainte adoption que nous réclamons pour elle. Avant de demander en son nom droit d'asile au Vatican, revêtons-la, s'il se peut, de la robe nuptiale, ou du moins de la tunique des cathécumènes; et pour cela, allons la chercher avec ardeur aux lieux où le respect des hommes et la juste appréciation de sa puissance lui ont conservé le plus de grandeur et de pureté. Allons demander à la laborieuse Allemagne les fruits de ses méditations solitaires; pénétrons-les de cette sève de vie inhérente à notre caractère national, puis nous prendrons avec la science régénérée le chemin

Digitized by Google

de Rome, où toutes les avenues conduisent; et, lorsque nous aurons ramené l'enfant prodigue dans la maison paternelle, toutes les joies chrétiennes béniront les efforts dont vous, monsieur, aurez si heureusement donné le premier signal.

J'ai l'honneur, etc.

A. GUIRAUD.

Château de Villemartin, près Limoux, 10 février 1833.

AVIS.

M. Henrion, avocat à la cour royale de Paris, et auteur de l'*Annuaire biographique* (1), va mettre sous presse le volume contenant les années 1828-1832. Il prie les personnes qui voudraient lui communiquer des renseignemens sur les hommes célèbres à quelque titre que ce soit, morts dans cet intervalle, de lui adresser ces renseignemens au bureau de l'*Annuaire*, rue Bellechasse, 6, avant le 1er mai prochain.

(1) Ou Supplément annuel à toutes les Biographies ou Dictionnaires historiques. Ces deux parties contenant les années 1828-1832, paraîtront le 1er juillet. Prix : 7 fr.

Digitized by Google

ASSOCIATION

DES ÉTUDES ALLEMANDES.

M. Laffon-Maydieu, à Castelnaudary, 3 fr. — M. D. Dupuy, *id.* 5 fr. — M. Serres, *id.* 2 fr. — M. Léon Laffon, *id.* 5 fr. — M. Hacquart, professeur au grand séminaire de Versailles, 10 fr. — M. le comte Hervé de Kergorlay, 100 fr. — M. Henri Lecocq, ingénieur des mines, 10 fr. — M. Nilson, 25 fr. — M. de Carné, 25 fr. — M. l'abbé Marzin, 10 fr. — M. l'abbé Laboureau, chanoine à Tours, 5 fr. — M. Casimir Marrin, médecin à Nîmes, 15 fr. — M. Ferdinand de Béchard, avocat à Nîmes, 10 fr. — M. Sabatier, prêtre, chef de pension à Mirepoix, 10 fr. — M. Emmanuel de Fontette, 40 fr.

ERRATUM.

Dans le titre de souscription du numéro de février, *au lieu de :* M. Dupré de Saint-Maur, 30 fr., *lisez* : 50 fr. — *Au lieu de :* M. l'abbé Monela, 3 fr., *lisez :* 5 fr.

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

I. *De l'influence des mœurs sur les lois, et de l'influence des lois sur les mœurs;* ouvrage auquel l'académie a accordé un prix extraordinaire de 10,000 fr.; par M. Matter, correspondant de l'institut, inspecteur-général des études (1).

Ce qui frappe d'abord dans cet ouvrage, vis-à-vis duquel nous nous reprochons d'être un peu en retard, est qu'il ne porte pas un des caractères particuliers aux travaux de ce siècle, celui de la présomption. Conçu dans des vues modestes, il est exécuté avec simplicité; s'il ne met pas en circulation beaucoup d'idées nouvelles; s'il apporte peu au lecteur, du moins il ne lui promet pas davantage. Aujourd'hui donc, que chacun se pique de philosophie, de profondeur, d'originalité, il n'est pas étonnant qu'un livre ainsi fait, sur un sujet si grave, attire sur son auteur des critiques amères; qu'on lui reproche, par-dessus tout, de n'avoir abordé que de minces problèmes, et la faiblesse, disons mieux, la nullité de son plan (2). Nous n'userons pas envers M. Matter de la même sévérité. « M'aurait-il coûté beaucoup plus, pourrait-il, selon nous, répondre avec justice, de tracer devant moi un cadre immense, puis d'y croiser des lignes en tous sens, et d'étiqueter chacune des innombrables cases que j'aurais ainsi formées, d'un nom imposant, sauf à les remplir ensuite comme me l'aurait permis ma faiblesse? Si donc j'ai prudemment réduit ma tâche dès l'abord, c'est qu'un homme d'un mérite ordinaire a plus à perdre qu'à gagner, je crois, à se donner les allures du génie. » En cela nous serions complétement de son avis. Certes, rien n'excite plus notre admiration que ces rares esprits qui, embrassant d'un coup d'œil un sujet d'une immense étendue, se sentant la force de l'exploiter à fond et de le féconder dans toutes ses parties, en dessinent par avance les nombreuses divisions, et se partagent le gigantesque travail dans un programme systématique! Mais

(1) Paris, chez Firmin Didot frères, libraires, rue Jacob, 24. Prix: 7 fr.

(2) V. *Revue des deux Mondes*, n° du 15 janvier, article de M. Lerminier, et le programme qui termine cet article.

Digitized by Google

qu'un écrivain non favorisé de ces qualités supérieures, nous épargne de si présomptueuses promesses ! qu'il pense aux inconvéniens qui résulteront pour lui d'un engagement téméraire ! le voilà condamné à sortir du vrai, à chercher à nous éblouir par les formes d'un langage abstrait et figuré, à construire une apparence d'édifice colossal, avec des idées vagues, éparses, souvent disparates, et à l'aide d'expressions métaphoriques qui, jetées d'une idée à l'autre en dissimuleront un peu, pour le vulgaire, les solutions de continuité ! Parvînt-il à tromper, d'abord, des yeux plus clairvoyans, un jour viendra qu'au lieu de la juste renommée d'écrivain estimable qu'il eût pu conquérir, il ne recueillera que le dédain et l'oubli.

M. Matter s'est sagement gardé de semblables périls. Il a examiné les données du programme proposé par l'académie française, et il les a trouvées à sa mesure. Sans doute à propos de l'*influence des mœurs sur les lois* et *de l'influence des lois sur les mœurs*, la philosophie, l'histoire, la politique, pouvaient passer tout entières en revue, et chacune donner à la question posée une solution du plus haut intérêt; il a reconnu qu'on ne demandait pas une œuvre philosophique, politique, historique, mais ce qui est fort différent, une œuvre académique. Il s'est senti de force et s'est mis au travail.

Jetons les yeux sur le programme du concours.

« Pour traiter le sujet que l'académie propose, il faudrait « montrer, d'après des recherches exactes, comment, chez « les différens peuples dont nous connaissons l'histoire, et « suivant leurs divers degrés de civilisation, les institutions « politiques, les lois pénales et les lois civiles ont agi sur les « mœurs, et comment à leur tour, les mœurs ont préparé, « ont amené le changement des institutions et des lois. C'est « un ouvrage approfondi et surtout utile que l'académie « demande. Il ne s'agit point d'entrer dans la discussion des « questions spéciales, ni de faire l'apologie ou la critique des « lois existantes, ni de provoquer des réformes soudaines. « Tous les temps et tous les pays fourniront des exemples « fertiles en inductions et en conséquences. Le but de l'ou- « vrage devra être de répandre des lumières, de contribuer « à rendre vulgaires des vérités qui, étant enfin généralement « admises, s'introduisent dans la législation.....

« Un pareil ouvrage, bien conçu et bien exécuté, honore- « rait l'auteur et la nation; il serait étudié avec fruit par tous « les peuples; il amènerait à la longue, et d'une manière in-

Digitized by Google

« directe, mais sûre, d'immenses améliorations dans les lois « et dans les mœurs du monde civilisé. »

Voyons maintenant comment M. Matter a envisagé sa tâche.

« Ce n'est pas un bel ouvrage, dit-il, c'est un *bon* que je voudrais donner (1). » Il voudrait faire voir où gît le bonheur des peuples, les convaincre qu'ils ne peuvent le trouver ailleurs que dans l'observation des lois, leur prouver que les lois ne sauraient être observées à moins d'être bonnes, et qu'on ne saurait arriver aux bonnes lois que par les bonnes mœurs.

« Ces vérités sont peut-être connues, ajoute-t-il, je crois « qu'elles sont dans tous les livres; elles ne forment pourtant « encore ni la conviction ni la vie des peuples, elles n'ont en- « core fondé dans leur sein ni la paix ni la prospérité. Amener « enfin cette conviction salutaire, cette vie morale et cette pros- « périté matérielle, et amener tout cela par la voie d'une douce « persuasion, au nom de l'expérience de tous les âges, faire « jaillir d'une question de mœurs, quelques-unes de ces vé- « rités simples et fortes que les peuples d'une civilisation « très avancée comprennent si facilement, et en raison du « besoin qu'ils en ont, voilà notre but. Etre utile est le point « de vue unique que nous suivons dans ce travail (1). »

Certes, entre l'académie et M. Matter, il y a sympathie complète. Le but qu'elle désigne, il le poursuit; elle entend qu'on se rende utile, il veut l'être. La conformité s'étend même plus loin, elle va jusqu'à réduire, de commun accord, le mot *utile* à un sens particulier, qui mérite attention. Platon, Machiavel, Montesquieu, ne croyaient assurément pas être inutiles quand ils frappaient les esprits élevés d'un choc bientôt communiqué aux intelligences de tous les ordres, et, par une seule impulsion donnée de haut, lançaient l'univers dans des directions inconnues avant eux. S'agissait-il, devant *l'aréopage de la littérature française*, pour parler comme M. Matter, de ce genre d'utilité? Le programme proposé, le livre couronné, répondent clairement : non, une ambition d'un autre ordre échauffe le cœur de l'académicien, et si le noble désir de servir l'humanité l'anime, c'est du côté du grand nombre que sa philantropie se dirige. Aux esprits d'élite, il n'apporte point d'idées, mais il emprunte

(1) Première partie. Observations générales.

(2) Même partie.

Digitized by Google

celles qui ont faveur parmi eux; propager ces idées dans le vulgaire, les lui rendre abordables, aimables s'il se peut, à l'aide d'un style simple, pur, attrayant, voilà ce que tâcherait de faire l'académicien, s'il était de sa dignité de faire quelque chose; et si M. de Monthyon le charge de décerner un prix de dix mille francs, c'est l'aptitude à réussir dans cet art tout spécial qui décidera de la victoire entre les concurrens.

La composition *académique* a ses règles, ses mérites à part. N'objectez pas à l'écrivain qui s'y livre que le lieu commun surabonde dans son œuvre : le public et le genre étant donnés, le lieu commun y devient un élément obligé, une condition de succès, une source de mérites. C'est le véhicule à l'aide duquel les bons sentimens, les bonnes doctrines s'insinueront plus naturellement dans les masses; et si de l'intérêt public nous passons à celui de l'artiste académique, nous comprendrons encore que, pour peu qu'il parvienne à déguiser un peu le lieu commun, à le rajeunir par les ornemens que la langue française peut fournir à une plume exercée, il aura mis de son côté les chances les plus favorables du concours. La sagacité de M. Matter aura reconnu cette nécessité du genre, et qui a lu son livre sait qu'il n'a point cherché à s'y soustraire.

Jusqu'à présent nous avons vu M. Matter en parfaite communauté d'intentions avec ceux qui devaient être ses juges. Mais, en examinant les doctrines mêmes, qu'il est bon d'inculquer à ce public sur le choix duquel on s'entend si bien, il est impossible de ne pas apercevoir un désaccord marqué entre la direction que veut lui imprimer le lauréat et celle qui résultait des instructions de l'académie. Evidemment celle-ci agissait sous l'influence d'une pensée de changement; elle se complaisait dans l'espoir d'innovations prudentes, mais graduelles et successives, elle y tendait; et, pour être conforme à ses vues, l'examen des mœurs, des lois et de leur influence réciproque devait se conclure par une exhortation indirecte à modifier ses lois pour les mettre en harmonie avec les mœurs. S'associer aux idées modernes, en exciter le développement pour les imposer, par l'intermédiaire de l'opinion, aux pouvoirs législateurs, c'était le but incontestable de l'académie. Des leçons fort différentes ressortent cependant du livre qu'elle a couronné. Dans les quelques paroles que nous avons citées de l'auteur de ce livre, l'esprit de *résistance* n'est pas méconnaissable; la même tendance se retrouve dans le cours de l'ouvrage, elle y

Digitized by Google

domine presque partout. Il est encore de la nature des travaux académiques de porter inévitablement le cachet des circonstances au milieu desquelles ils ont été composés. L'ouverture du concours remonte à 1827, et ce n'est qu'en 1832 qu'a dû être livré le *mémoire*. Ce rapprochement de dates explique suffisamment la divergence que j'ai indiquée tout à l'heure.

Chicaner M. Matter à ce sujet, le quereller sur ses admirations pour l'époque actuelle, autant vaudrait lui reprocher d'avoir eu le prix, et je ne concevrais aucun avantage à ce qu'il se fût privé de ce plaisir. Je suis même porté à tenir compte des difficultés du moment; je comprends qu'en des temps si durs, le lieu commun, ressource ordinaire, ne suffisait pas; qu'il ait fallu condescendre au préjugé vulgaire et lui donner accès dans son ouvrage, sauf à y remanier délicatement ce préjugé, à l'entamer par des réflexions, à lui disputer une à une toutes ses applications. Qu'il s'exalte donc devant la révolution de juillet; qu'il voie notre France parvenue à l'*état normal*, pourvu qu'elle exécute, avec quelques petits amendemens qu'il propose, la *Charte-vérité*, rien de mieux. Mais pourquoi, dirai-je à M. Matter, tout le mémoire n'a-t-il pas revêtu cette couleur du jour? Pourquoi, dans un écrit nécessairement empreint de dogmatisme, émettre successivement des idées qui découlent de principes opposés? Les dates expliquent bien ce manque de logique, mais ne l'excusent point. Que des doctrines d'*avant juillet* se trouvent ici pêle-mêle avec d'autres qui ont cours aujourd'ui et qui les contredisent, ceci est un grave défaut philosophique, et même un défaut littéraire, sur lequel l'académie n'aurait pas dû passer. Il me reste à justifier mes allégations.

Définir la question, l'étudier dans l'histoire; tirer de cette étude des enseignemens pour l'avenir, était la marche indiquée, c'est celle que M. Matter a suivie; et l'on doit distinguer dans son œuvre un triple caractère. La partie historique est la plus développée, et je m'empresse de le déclarer, à mon avis, c'est la meilleure. J'ai dit quel est le but de l'écrivain et comment il entend être utile. Or, comme traité de critique historique élémentaire, son livre ne me semble avoir d'autre tort que d'être incomplet, et celui-ci était inévitable. Je ne doute pas que les milliers de politiques qui sortent chaque année du collége, ne puissent en tirer grand profit et rectifier beaucoup de fausses idées, d'après celles souvent fort impartiales qui y sont rassemblées, coordonnées, et qui jus-

Digitized by Google

alors se trouvaient éparses dans les écrits de MM. Guizot, Lerminier et autres.

La partie théorique nous a paru moins irréprochable, et, nous avons déjà indiqué en quel sens. Ainsi, selon M. Matter, c'était un caractère essentiel de la loi *d'avoir été tracée par l'autorité qui en a le droit et la mission.* Qui ne sent combien de principes, de choses, de personnes cette seule proposition vient contredire et inquiéter! Inscrite à la page 9 du livre, j'entends bien qu'elle a été rédigée avant juillet 1830, mais comment l'auteur ne l'a-t-il pas rayée depuis lors? Evidemment si parmi les élémens constitutifs de la loi il faut compter *le droit* de celui qui l'a faite, si la question d'origine est ici fondamentale, cette question a la même importance partout, et s'il existe pour la loi un droit de naissance, voilà le dogme de la légitimité rétabli. Un jour à la chambre des Pairs, M. le duc de Broglie a mis en avant cette doctrine, que le souverain légitime d'un peuple était celui qui, les circonstances données, convenait le mieux à ses intérêts; puis il a déroulé tous les motifs qui lui persuadaient que Louis-Philippe était, pour satisfaire aux besoins de la France, une perfection incarnée, et il l'a proclamé le plus légitime des rois nés et à naître. Ceci se comprend. Faites de même pour les lois, M. Matter! reconnaissez les unes pour bonnes, les autres pour mauvaises; distinguez celles qui s'accordent avec les mœurs de celles qui leur sont contraires; mais si vous ne voulez pas être factieux, et vous n'avez assurément pas cette intention, laissez de côté leur origine!

Cette dissonnance n'est pas la seule que je pusse faire ressortir et qui témoigne contre l'esprit philosophique du lauréat académique; mais ce bulletin est déjà long, et je ne puis laisser passer sans observation les conclusions que renferme la dernière partie de l'ouvrage, et les vues de l'auteur *sur les moyens qu'offre l'influence réciproque des lois, des mœurs, pour l'amélioration de la condition sociale des peuples.*

M. Matter conseille comme premier moyen d'amélioration, *que le législateur s'attache au sentiment, à l'idée, à la tendance qui domine un peuple.*

Il voit un second moyen dans *l'éducation morale et politique des peuples.*

Le troisième moyen est suivant lui dans *l'éducation de la jeunesse.*

En suivant, dans le mémoire, le développement succcessif de ces trois propositions, on y apprend à considérer *le pro-*

Digitized by Google

grès en tout genre comme l'idée dominante, le but vers lequel tendent les intelligences et les volontés en France et en Europe. Que l'autorité imprime donc à l'éducation morale et politique des citoyens le cachet du progrès, elle le pourra par une puissante influence exercée sur la presse, sur le théâtre, par une distribution bien calculée des charges et des honneurs publics! Surtout que son action plus immédiate dirige dans la voie du progrès l'éducation de la jeunesse! On le voit : tout se réduit ici à des conseils de pouvoir. Je dois dire que le désir de les concilier avec la *Charte-vérité*, jette ensuite M. Matter dans un vague tel qu'il devient impossible de saisir la nature et le degré de cette influence dont il voudrait doter les gouvernemens; et je n'insisterais guère ici, si ces doctrines ne répondaient aux instincts d'une classe nombreuse de la société aujourd'hui toute-puissante. Il ne faut pas oublier que si la théorie du juste-milieu est impossible, temporairement, sa pratique ne l'est pas.

Ce serait ici le lieu de soutenir une belle thèse de liberté; mais les principes professés dans tous les numéros de la *Revue européenne* sont une protestation suffisante contre de telles maximes; et, sans les combattre en principe, j'aborderai sur-le-champ une question de fait. Je le demande donc, si le ton du livre ne démentait pas en tout endroit cette pensée, pourrait-on voir autre chose qu'une amère dérision dans ces exhortations de despotisme intellectuel et moral, n'insulte-t-il pas aux misères du gouvernement établi, celui qui, au 19e siècle, en France, se permet ses paroles : *Etablir l'harmonie entre la destinée morale de l'homme qui est impérieuse et sa condition sociale qui ne l'est pas moins, voilà toute la tâche du législateur.*

Ils ont vraiment bien le loisir de songer à des intérêts de ce genre, ces pauvres pouvoirs constitués qui font nos lois! N'est-ce pas assez pour eux du soin de maintenir leur propre condition, et d'assurer leur destinée de la semaine?

«Mais cet état est anormal, dites-vous, et vous ne consentirez jamais à en faire la base d'une hypothèse : d'ailleurs, en France, il tire à sa fin; les idées d'ordre social, d'économie particulière, de morale publique, d'instruction générale préoccupent de plus en plus les esprits, et sur ce nouveau terrain aucune contestation irritante ne pourra s'élever. » On est saisi d'étonnement de voir tirer d'une observation juste une si étrange déduction. Il est vrai, les théories constitutionnelles n'échauffent plus les âmes, et les regards se détournent

Digitized by Google

de la Charte pour se fixer sur la société. Mais ne confondez pas le désabusement et la sécurité, le désespoir et l'apaisement! On a cru long-temps, en France, qu'il y avait une loi à faire, une combinaison de pouvoir à découvrir, un roi à élire, une dynastie à couronner, qui remédierait à la souffrance profonde dont chacun ressentait les angoisses. Le mal est ailleurs; aujourd'hui, on le sait, et c'est ailleurs aussi que se précipitent les espérances et les craintes. Sur les révolutions de lois, de constitutions, de rois, on est près de dire: Qu'importe! Mais que fait notre voisin? Qu'est-il? que pense-t-il? quel est son état présent? son avenir? Voilà ce qui commence à nous intéresser. Est-il riche ou pauvre, ignorant ou instruit, moral ou pervers, fort ou faible? Nous le demandons. En d'autres termes, combien y a-t-il de chances pour qu'il nous opprime, pour qu'il nous pille ou pour qu'il nous tue? Voilà ce que nous voudrions savoir.

Sans doute, il faut compter comme un progrès vers le bien celui qu'on fait dans la connaissance du mal. Mais parce que ces intérêts plus intimes, plus liés aux faits, se prêtent moins à la polémique rationnelle des journaux, faut-il croire qu'il est plus facile de composer avec eux, et qu'ils ne peuvent amener les mêmes perturbations? Dans la lutte telle qu'elle se prépare, la condition, la fortune, la foi de chacun est engagée. Voyez donc au milieu de l'arène immense et agitée, le pouvoir inscrivant sur son drapeau le mot *progrès* aux mille sens divers!—Est-ce donc pour marcher qu'on marche? criera-t-on de toutes parts; et si, redoublant d'audace il indique un but, mille voix couvriront sa voix, mille bras se lèveront, et désigneront les points les plus opposés pour terme de la carrière; heurté, tiré de tous côtés, il succombera et une clameur universelle de triomphe accueillera sa chute. — Pour son bien, pour le nôtre, exhortons le pouvoir à plus de modestie; c'est déjà trop pour lui du présent; l'avenir, qu'il l'abandonne à la Providence!

—

II. *Chronique de juillet* 1830, par M. L. Rozet; chez Théophile Barrois.

La révolution de juillet est déjà loin de nous, et sans appartenir encore à l'histoire, elle appartient déjà à une autre époque. Depuis ce temps, un si grand nombre de prévisions ont été trompées, tant d'espérances ont été deçues, tant de craintes aussi ont été démenties, qu'il semble que le doigt de Dieu se

Digitized by Google

soit joué à rompre tous ces faibles liens par lesquels la prévoyance humaine rattacha l'avenir au présent. Il y a eu une rupture et un vide entre le temps actuel et juillet 1830; les ambitions, les passions, les terreurs, les espérances ont changé; les popularités sont devenues impopulaires. Les hommes peuvent à leur aise envisager cette révolution dont les intérêts sont morts aujourd'hui; trop près d'elle encore pour la bien juger, ils en sont assez séparés pour la raconter de sang-froid, et peuvent contempler cette grande catastrophe comme un incendie que l'on regarde, voisin de vous, mais séparé par les eaux d'un fleuve.

C'eût été chose bizarre dans les six premiers mois de cette révolution, qu'un homme qui fût venu la raconter froidement, exactement, complètement, sans ajouter ni omettre, sans blâmer ni louer, avec plus de neutralité que n'en a le bon Rollin en contant les querelles d'Evilmérodach ou de Sésostris : alors c'eût été un scandale. Aujourd'hui c'est ce que fait M. Rozet; il ne craint plus de jeter les glaçons de sa parole impartiale sur la braise des passions et des partis; il ne craint plus qu'on lui reproche de n'être pour personne, en récitant cette lutte sanglante. Il y a tant de gens qui ne sont aujourd'hui, ni pour rien ni pour personne, dans la collision de juillet!

Ce livre est donc une chronique simple, exacte, froide, méthodique, mais aussi, claire, impartiale, complète; le premier qui ait été fait sur ce sujet, sans le voir sous un point de vue moins que sous un autre; le premier qui ait raconté plus que la moitié des choses; le premier qui ne soit pas écrit par un acteur, car un acteur, dans les guerrres civiles, ne voit que de son rang, et ne sait ce qui se passe chez l'ennemi; le premier qui pourra servir de matériaux à l'histoire, car jusqu'ici on a écrit des pamphlets et des plaidoyers, non des mémoires sur la révolution de 1830.

Mais, moins l'auteur de ce livre a eu la prétention de juger, plus son ouvrage, dépôt de faits et de souvenirs, représente à l'esprit, d'une manière forte, les grands caractères de ce drame si court, si inattendu, si terrible; plus aussi l'action de la Providence s'y montre au lieu de celle des hommes et des partis, qui nous semblent bien faibles, bien ignorans, bien inefficaces quand ce ne sont pas eux-mêmes qui se chargent de nous vanter leurs exploits; plus nous semblent ridicules et frivoles ces prétentions si communes de refaire le passé, et de dire : Sans ce mot, sans ce ca-

Digitized by Google

price, sans ce hasard, les choses eussent tourné autrement. Etroitesse de l'esprit humain qui veut absolument de petites causes pour les grands événemens, tandis que la philosophie sait toujours leur en trouver de grandes; qui a toujours besoin de s'en prendre à une volonté humaine, à une faute humaine, au tort d'un homme, et qui ne se souvient pas de celui qui fait la pensée et l'oubli, le sommeil et la veille, l'habileté et l'imprudence. Si jamais il y eut en ce monde quelque chose de *fatal*, dans le sens qu'un chrétien peut donner à ce mot, si quelque chose se fit sans les hommes et presque malgré eux, ce fut la commotion de juillet.

Il n'y a cependant pas moins pour cela erreur et intelligence, vertu et crime, courage et faiblesse, mérite et tort dans les hommes. Ce livre sera utile pour déterminer la part de chacun; *suum cuique*, dit M. Rozet, et à mesure que le temps marche, cette juste rétribution s'opère; mais le tableau, en se déroulant à nos regards, nous montre aussi comment le sublime architecte des choses de ce monde a fait concourir à sa pensée divine ces pensées diverses et humaines, comment l'homme a agi et voulu, sans savoir ce qu'il faisait et ce qu'il voulait, comment personne n'a compris l'œuvre à laquelle il portait la main.

Dans ce récit exact et simple, qui, sans ajouter à nos souvenirs un grand nombre de notions nouvelles, a du moins l'avantage de recomposer, de coordonner, de mieux retracer nos souvenirs, de sorte qu'elle a repassé et défilé devant nous d'un bout à l'autre, cette chaîne d'événemens qui se déroula si vite, si précipitamment, si confusément dans les trois jours; on juge facilement l'attitude et la nature de chaque parti : cette imprévoyance, cette confiance, cet aveuglement *divin* de la cour où l'on rêvait les ornemens et les minuties du pouvoir, quand la chute du trône était déjà consommée; cette instinctive effervescence du peuple qui marchait, combattait et mourait sans savoir pour qui ni pourquoi; la faiblesse et la médiocrité de l'homme qui était alors le chef le plus apparent de cette multitude, de l'homme qui, trônant à l'Hôtel-de-Ville, ne savait que faire de sa souveraineté et de sa victoire, consultait au hasard, sur des questions de dynastie, une multitude confuse et armée autour de lui, et qui, sans le vouloir et sans le savoir, rejetait par deux paroles imprudentes, d'un côté la monarchie ancienne, dont la plupart des hommes politiques eussent voulu, de l'autre la république, son propre rêve, n'osant, lui, émettre qu'une seule opinion,

Digitized by Google

celle-là incomplète, dilatoire et craintive (l'appel au peuple), sans même la faire prévaloir ;—et, à travers tout cela, cinq ou six hommes, reprenant une idée rêvée par eux, je ne sais quel matin, se mettant en campagne pour elle, la poussant à maturité sans violence et sans bruit, et faisant un roi.

Nous recommandons aussi à nos lecteurs le morceau spécial relatif à M. l'archevêque de Paris, réponse inutile, si la calomnie pouvait être jamais assez réfutée, à de lâches et honteuses attaques, que le pouvoir aurait dû démentir le premier. La conduite du vertueux prélat avant les journées de juillet, ses dangers à cette époque renouvelés encore depuis (car la haine est d'autant plus opiniâtre qu'elle est plus injuste), sa négociation avec Rome au sujet du serment, sont racontés dans ce livre avec des détails nombreux et nouveaux, dignes d'exciter l'intérêt des lecteurs catholiques.

Nous ne pouvons que rendre justice à la clarté, à la méthode, à l'ensemble remarquable de ce travail. Ce n'était pas chose facile de faire marcher de front tant d'intrigues et de scènes diverses, et toute cette histoire d'un siècle entassée et resserrée en trois jours. L'expression de M. Rozet, claire, facile, quelquefois spirituelle sous son apparence de simplicité impartiale, ne peut qu'ajouter du prix à la lecture d'un ouvrage, où toutes les convenances sont observées, tous les malheurs respectés, toutes les opinions et tous les actes traités avec calme, sang-froid et sérieux.

—

III. *De l'homme et de l'état actuel de la société*; par M. le général Donnadieu, un vol. in-8. Chez Hivert.

Pourquoi a-t-on fait une science de la politique? un problême de la vie des nations? Pourquoi y a-t-il pour tout cela des codes, des théories, des docteurs? Aujourd'hui surtout que toutes les institutions sont percées à jour, et qu'après nous en être successivement vêtus et dévêtus, nous trouvons que les unes ne nous vont pas mieux que les autres, ne devons-nous pas comprendre que ce n'est pas le vêtement qu'il faut changer, mais l'homme même; que le manteau n'est pas mal taillé, mais le corps difforme? Au milieu de nos débris de chartes en morceaux et d'une poussière de théorie politique qui affadit le cœur, il y a encore des âmes honnêtes qui refont des chartes et replâtrent des théories politiques. Le ciel les bénisse!

Les choses humaines ne vont ni par raison ni par force. La logique ne les mène pas loin : la violence ne les contraint pas

Digitized by Google

long-temps ; mais il y eut, dans toutes les grandes époques, une sorte de sympathie préétablie entre la société et le gouvernement, qui faisait la paix de l'une et la puissance de l'autre. On ne s'était ni entendu à force de logique (miracle qui ne se vit jamais) ni contraint par l'autorité matérielle, mais on s'était trouvé naître de même. Entre Louis XIV et son temps, entre Elisabeth et son pays, entre Grégoire VII et la chrétienté, entre Charlemagne et l'Europe, il y avait comme un murmure d'intelligence, et une harmonie préexistante qui faisait la confiance des peuples et l'ascendant de l'homme.

Je sais qu'il n'y a rien de pareil aujourd'hui; aussi la science du gouvernement me paraît-elle si inutile, car elle ne peut ni créer, ni remplacer cette harmonie. Alors on fait des révolutions, et l'on change sans trouver mieux; car, ainsi les peuples sont-ils faits, que lorsqu'ils choisissent, ils choisissent ce qui leur est le plus contraire. Aussi est-ce une belle chose qu'un peuple souverain !

Du reste, ce n'est pas ici le lieu de nous plaindre, mais plutôt de remercier la Providence. Si les peuples, à des époques comme la nôtre, pouvaient se mettre en harmonie avec un gouvernement, ce gouvernement serait ce qu'ils sont, brutal, ignorant, égoïste, mesquin. Mieux valent encore les révolutions, que cet accord et cette intelligence constante (si, dans le mal, elle pouvait durer) de la société et du pouvoir contre tout ce qui est noble, moral, vertueux. Mieux vaut changer et guerroyer sans cesse, que de laisser s'établir une paix comme celle-là et une stabilité de cette nature. Robespierre était peut-être en harmonie avec la France de 1793, que sais-je ?

Heureusement, il n'en est pas ainsi. Cette conspiration dans le mal, n'est possible que pour des instans, et il n'y aurait pas long-temps à vivre à un gouvernement qui voudrait tout ce que veut la société d'aujourd'hui. Cette sympathie des nations et du pouvoir qui fait les grandes et les glorieuses époques ne peut reposer que sur la moralité des uns et des autres. C'est une société honnête, conduite par ses hommes les plus honnêtes. Alors viennent les grandes, les belles, les bonnes choses.

Si une nation est morale, tâchez que le gouvernement lui ressemble, ce qui n'arrive pas toujours; si elle n'est pas morale, tâchez qu'elle le devienne : deux choses un peu plus difficiles, il est vrai, que ne l'est même la construction d'une

Digitized by Google

pairie ou la fixation d'un cens électoral. Ce double problème est toute la politique, ce qui laisse de côté jusqu'à un certain point, la question de la liberté de la presse, celle des élections, celle même de la république et de la monarchie.

Nous sommes loin de tout cela : après avoir fait des théories, nous faisons du pouvoir; après avoir voulu gouverner par la logique, nous voulons gouverner par la force. Un jour peut-être, nous viendrons à nous regarder nous-mêmes, et voyant que nous sommes malades, nous penserons à nous guérir. Alors nous serons guéris. Que cela soit avec le despotisme, la république, ou avec ce qu'on appelle monarchie constitutionnelle, ce sont des chances que je suis prêt à subir, même la dernière.

Il faut pourtant des institutions à un peuple; mais jamais les institutions ne lui causeront de peine. La difficulté pour un souverain est d'être puissant et non de savoir que faire de sa puissance. La difficulté pour les plus honnêtes gens d'un pays serait d'arriver au pouvoir; arrivés au pouvoir, savoir qu'y faire, serait impossible à dire d'avance, très aisé à comprendre au moment même : ce sont de ces choses que les circonstances proclament, qu'on respire dans l'atmosphère. Lorsque, vers la fin de la révolution, il y eut une réaction honnête contre le Directoire, croyez-vous que ce parti, s'il fût arrivé ou pouvoir, aurait été fort embarrassé par des questions de cens, d'élection ou de pairie? Pas plus qu'on ne l'a été après la révolution de juillet, quand une Charte a été faite en trois heures.

Ainsi, laissons un peu dormir Bentham et Benjamin Constant, gens fort savans, mais qui n'ont rien appris au monde, et qui n'ont fait que manier une algèbre compliquée, sans mettre jamais des nombres réels sur ses signes abstraits. Les nombres, la réalité, ce sont les hommes, les paysans de nos campagnes et les bourgeois de nos villes, Charte vivante, multiple, impérieuse; Charte qui ne s'informe pas par des amendemens, mais qu'il faut amollir et presser long-temps pour la modifier en quelque chose : Charte qu'il faut réformer quand elle est mauvaise, bénir, si par la grâce de Dieu, elle est bonne.

Ces idées ont été déjà bien ressassées dans ce recueil, elles sont pour nos lecteurs un vrai lieu commun, mais cependant comme elles forment le fonds et la pensée entière de l'ouvrage ci-dessus indiqué, nous devons bien les rappeler. M. Donnadieu a compris que la politique n'est autre chose que la

Digitized by Google

morale, et la morale, que la religion. Le développement de cette pensée appliquée aux événemens de notre siècle, remplit la brochure qu'il offre maintenant au public. Nous ne pouvons que louer, et cette juste intelligence de la moralité sociale, et le langage plein de chaleur et de vérité, dans lequel elle est exprimée. Quelques idées secondaires pourraient être combattues ici; l'auteur semble trop croire à des lois fatales pour les nations hors lesquelles elles ne peuvent que périr, idée haute et philosophique, mais dont il ne faut pas abuser; quelques appréciations historiques nous paraissent également susceptibles de doute; mais ces détails nous mèneraient trop loin, et nous nous contentons de nous applaudir de ce nouveau plaidoyer, jeté aux partis pour les convaincre enfin de leur impuissance.

—

IV. *Mémoires d'un cadet de famille;* par Trélawney, ami et compagnon de lord Byron. Chez Dumont, Palais-Royal, 88. 2 vol. in-8.

Trélawney, si nous en croyons son traducteur, a été le type des sombres héros de lord Byron, de Conrad, de Manfred, de Lara et du Giaour. S'il en est ainsi, il faut convenir que le génie du noble poète avait su trouver, pour en orner son ami, des passions bien poétiques et de bien éclatans prestiges, et qu'au lieu d'apparaître dans son propre personnage et avec le déshabillé de ses mémoires, Trélawney eût mieux fait, dans l'intérêt de sa propre gloire, de rester Conrad ou le Giaour.

Ce n'est pourtant pas un livre ennuyeux. Il est tel roman de W. Scott lui-même ou de ses imitateurs, qui a moins d'intérêt, plus de longueur, plus de plaisanteries maussades que ces mémoires, véritable cahos, écrits avec confusion et en un grand désordre, mais où, de temps en temps, des passions vives, des descriptions qui ne manquent pas de fraîcheur, un certain jeu de pensée et de style, viennent relever la monotonie de bien des détails. On a appelé ceci l'histoire d'un pirate; nous l'appellerions l'histoire d'un mauvais sujet. Cadet de famille, élevé fort durement et fort mal élevé, Trélawney s'embarque et ne trouve guère dans la marine plus de douceur qu'il n'en avait trouvé dans la maison paternelle. Comme il est paresseux à bord, qu'il dort pendant le quart et fait un très mauvais *midshipman*, il est tout naturel que ses chefs ne l'aiment pas et que lui, leur en veuille. Aussi, à la première occasion, il s'échappe sur la côte de l'Inde (vous dire comment il s'é-

Digitized by Google

chappa ; c'est fort difficile, car le récit n'est pas clair), il assomme, d'une façon qui devrait être mortelle, un lieutenant auquel il a voué une éternelle vengeance, monte ensuite à cheval, trouve sur son chemin un soldat qui se bat contre son cheval et que son cheval a tué plus qu'à moitié, délivre le soldat, va de là à un village où il trouve (je ne sais comment) son capitaine de vaisseau, met le feu au village (comment et pourquoi, je ne sais), remonte sur sa bête, fuit la vengeance des habitans, puis s'associe à un pirate, qu'il décore du noble nom de Ruyter, et dont il fait un héros d'humanité et de philosophie, le Fénélon de la piraterie (ce pirate, au reste, paraît n'être qu'un contrebandier), se bat avec tout ce qu'il rencontre en mer, depuis le canot Malais jusqu'à l'*homme de guerre* de sa majesté britannique (non sans quelques scrupules patriotiques, mais ils durent peu), parle toutes les langues, cause avec les Biajous de Bornéo, comme avec le gouverneur français de Bourbon, fend des crânes d'amis beaucoup plus que d'ennemis, et enfin se roule dans une complication d'aventures où je crains un peu que sa mémoire ne se soit égarée, tant les fils en sont mêlés, et tant j'ai peu réussi à les débrouiller.

Cela est l'histoire, ou du moins je le suppose : histoire qui a son intérêt, mais qui ne perdrait que peu de chose si on en retranchait quelques deux cents pages de dissertations nautiques qui déroutent complètement le lecteur homme de terre, et l'empêchent de comprendre les plus intéressantes aventures. Au moment le plus critique, à l'instant de la péripétie la plus terrible, on déferle, ou bien c'est le Schooner qui tangue en diable dans une mer clapoteuse, avec un banc élongé, et je n'y entends plus rien. Ensuite, l'auteur serait admirable s'il prenait la peine de raconter; mais il va si vite, il suppose tant d'intelligence au lecteur; il étrangle si fort ses aventures pressées les unes sur les autres, que les trois quarts du temps, vous ne savez où il en est; vous le voyez sur la côte, quand vous le croyiez au fond de la mer; car, pour le fond de la mer, il y va, une fois bien certainement, lui, vaisseau, équipage, cargaison et tout, sans compter sa femme.

Voilà donc l'histoire; car j'admets tout ceci comme vérité, tant j'ai de respect pour les voyageurs, les marines, et en particulier, les pirates. Mais, après l'histoire, le roman; rien n'est plus juste. Et le roman, le voici. Trélawney, ce pirate, ce Conrad, ce Giaour, ce pourfendeur de crânes, est très lé-

Digitized by Google

gitimement marié, selon les rits de sa tribu arabe, avec une fille du désert, timide comme un faon, légère comme une antilope, aux yeux de gazelle, au visage plus beau que la lune et aux cheveux noirs comme le mindi. Figurez-vous l'amour le plus aérien, le plus poétique, le plus tendre et le plus légitime qui soit au monde. Ce n'est pas Médora aux pieds de Conrad, ni Lara menant après lui son jeune page Gulnare; ce n'est pas un amour dur, furibond, emporté, véritable amour de corsaire, comme le peint lord Byron. Non, Trélawney pleure et soupire; il fait de la poésie; je crois même qu'il compose quelque part un sonnet. Après son mariage (car il s'est marié sans s'en douter, ni le lecteur non plus) il commence par faire la cour à sa femme. Mais quelle rigueur! et combien la belle inhumaine, comme dit Corneille, toute légitimement mariée qu'elle est, use de cruauté envers son époux! D'abord, elle s'enveloppe d'un voile, et, de toute sa personne, ne laisse voir qu'un bout de ses cheveux à son époux, qui l'aime sans l'avoir jamais vue. Ensuite, un mois de prières, de soupirs, d'attentions, de madrigaux, avant qu'elle n'ait soulevé son voile et laissé voir le globe cristallin de ses yeux. Un autre mois s'écoule encore, ou peut-être plus, avant qu'elle ne prononce une parole, et Trélawney, tout pirate qu'il est, attend et soupire toujours avec l'ardeur la plus tendre, la plus vertueuse et surtout la plus patiente. Pour le coup, ceci est du roman, il nous est permis de le croire : mais ce roman gâte beaucoup l'histoire; Trélawney qui était un pirate assez supportable, y devient un doucereux qui vous fait mourir de langueur, et en vérité, cet amour qui doit être éternel, qui dure jusqu'à la mort et au-delà (l'auteur nous le fait prévoir), va trop mal avec les villages brûlés des Madécasses et les têtes coupées des sauvages.

Malheureusement, l'auteur ne s'en tient pas là, et pour faire un roman complet, il ajoute à son histoire tous les ingrédiens nécessaires d'un roman anglais : réflexions diffuses, quoique originales quelquefois, mais surtout fort étrangères au sujet; descriptions sentimentales et minutieuses, accompagnées de métaphores lyriques; éternelles circonlocutions au lieu d'un mot tout simple, qui s'imaginent dire plaisamment ce qu'elles disent lourdement et obscurément, et enfin ces inévitables caricatures qu'il faut qu'un romancier anglais pende toujours à ses personnages les plus nobles et les plus gracieux, pour nous en faire acheter l'intérêt par un peu d'ennui. Quand pourrons-nous obtenir grâce de nos voisins? Quand

Digitized by Google

renonceront-ils enfin à ces copies dégénérées de leur unique et grossier bouffon, Falstaff? Mais, après avoir affronté dans les romans ces insupportables figures, n'est-ce pas calamité que de les retrouver ici? Non, tout ce que les romanciers anglais ont de plus lourdes plaisanteries, ni le capitaine Polwerth de Cooper, ni le capitaine Launton, dans l'*Espion*, avec une vivandière et un sergent dont il est accompagné, plus un chirurgien qui se plaint toujours de ce qu'on s'y prend mal pour sabrer les hommes, ni un bon nombre de pesantes figures, dans les plus mauvais romans de W. Scott, rien de tout cela n'équivaut pour l'ennui au chirurgien Van Scolpvelt, et au cuisinier Louis, l'un avec son goût pour la chair humaine et les amputations, comme l'autre avec son amour pour la chair de tortue et la sauce piquante. Si vous lisez ce livre et que vous suiviez mon conseil, quand vous verrez sur une page le nom de Louis ou celui de Van Scolpvelt, tournez vite; le feuillet est pestiféré. Grâce, au nom du ciel, de cet insupportable comique! W. Scott, lui-même, ne sait pas le faire passer. Cooper, Horace Smith, Maturin, et tant d'autres encore, nous en ont saturés!

Sauf ces mauvais momens, ce livre amuse et intéresse. Que voulez-vous? c'est la mer et l'Orient! La mer, il est vrai, y parle un peu trop sa langue, et nous aurions souvent besoin d'un vocabulaire nautique pour nous intéresser au péril d'un homme qui se noie. Mais l'Orient! l'Orient, avec son ciel de feu, sa végétation de pourpre, sa vie toute rayonnante, toute voluptueuse, toute passionnée! Voilà ce qui nous touche, nous hommes du nord, ce qui nous charme et nous afflige à la fois, ce qui nous fait battre le cœur de désir, ce qui nous fait mourir d'ennui. Comme nous abandonnerions notre nébuleuse Angleterre, notre sèche et stérile Italie, pour cette terre qui a senti le premier souffle de la création, pour cette molle et magnifique Asie, dormant sur ses tapis d'écarlate, au profond roulement de ses fleuves, aux brises palpitantes de ses mers! C'est là qu'on vit et qu'on meurt : ailleurs on végète et on s'éteint. Voyez l'Inde, voyez l'Ile-de-France, voyez Bornéo, ou Madagascar, comme elles sont riantes, ardentes, colorées même dans ce livre! Comme sur ces rivages embaumés dansent les femmes à la peau brune et transparente! comme les serpens énormes se replient et s'entrelacent dans les fraîches cavernes à la chaleur du jour! comme ce monde est encore frais de la main du Créateur! comme on lui a laissé sa virginité! comme tout y est grand et dans le bien et dans le mal!

Digitized by Google

Mais ceci devient une description. Non, c'est l'impression qu'on rapporte de ce livre; et puisqu'il la donne, il n'est pas une œuvre sans talent. Nous nous permettons bien de n'avoir pas une foi profonde à l'authenticité de ces récits; Trélawney nous semble un personnage fictif sous un nom véritable. Mais quel que soit l'écrivain qui ait pu couvrir de ce nom le héros, fils de sa pensée, il a sans doute vu l'Asie, ou du moins il l'a bien comprise. L'ami et le compagnon de Byron est revenu, comme lui, épris des beautés de l'Orient, et il les a fait passer dans ce livre, où la nature doit être vraie, si les événemens ne le sont pas.

—

V. *Petit Essai sur l'enseignement de la rhétorique;* par l'abbé Marcel, ancien professeur de rhétorique. Chez Hachette.

Cet opuscule est écrit avec chaleur, avec esprit, avec originalité. Si l'université n'avait pas encore la prétention, en passant à peu près condamnation sur la morale, d'être fort supérieure quant aux études, il serait inutile de lui prouver l'incroyable faiblesse de son enseignement. Mais puisqu'elle tient encore à se faire admirer de ce côté-là, on peut voir, dans ce livre, comment elle se charge de former des orateurs, combien minutieuses, étroites, mesquines, serviles sont ses prescriptions.

Il en est tout autrement de l'auteur de cet écrit. Il demande qu'on laisse à la pensée sa libre allure, que l'enthousiasme ne soit pas consigné sur des cahiers de corrigés, que, s'il y a quelque part une plante forte et vigoureuse, elle ne soit pas mise sous une cloche de verre. Il prend ses élèves pour des hommes, et les traite comme tels. Il n'a d'autre secret que de parler à leur imagination et à leur âme; il leur ouvre tous les chefs-d'œuvre et ne fait que diriger leur choix. Enfin, il y a dans toutes ses idées un esprit de noblesse, de franchise, de liberté, qui ferait peur certainement à notre libérale université, et qui ne serait pas de mise sous l'habit galonné d'un conseiller de l'université, comme il l'est sous la soutane d'un prêtre.

En tout, ceci est écrit avec verve et une plénitude de pensées qui est rare aujourd'hui; peut-être, dans quelques expressions d'une élégance un peu vulgaire, au milieu d'un style ordinairement plein d'originalité; peut-être, dans un ordre de composition un peu trop marqué, et où chacune des idées, venant se développer à son tour, ne laisse pas assez voir le fil qui les unit; peut-être, dans une habitude de phrase ora-

Digitized by Google

toire qui fait trop nuage sur les détails techniques et l'exposition positive de la méthode, reconnaît-on encore le professeur de rhétorique; mais au moins ce professeur est animé, brillant, plein de sens, comme le sont beaucoup d'autres, sans doute, mais comme il serait à désirer que tous le fussent.

—

VI. *Soupirs poétiques*; par Mlle Félicie d'Ayzac. Chez Delaunay, libraire-éditeur, Palais-Royal.

On l'a dit bien des fois, l'élégie est la seule poésie de notre époque d'individualisme. Avec la foi et les croyances communes, la poésie abandonne la société, et se concentre dans la solitude du cœur humain. Mais il est de belles âmes qui peuvent lui offrir un asile digne d'elle; ce sont celles qui souffrent le plus de leur isolement, dernières fleurs restées sur un sol engourdi, mais s'ouvrant à l'espérance d'un soleil qui viendra les faire épanouir. Les *Soupirs poétiques*, de mademoiselle d'Ayzac nous révèlent un de ces cœurs toujours jeunes, purs et sensibles. Elle se complaît dans les souvenirs d'un bonheur qui n'est plus; mais ses regrets ne troublent point la paix de son âme; ils y naissent rafraîchis des parfums du premier âge, et le sentiment religieux, la résignation qui ne l'a jamais abandonnée dans ses peines les plus cruelles, donne à sa lyre quelque chose de doux et de tendre comme la voix d'un ange consolateur. Elle chante alors l'*Adieu*, le *Souvenir*, la *jeune Italienne*, *Retour à la vie*, la *Prière*, la *Chapelle abandonnée*. Elle nous fait pleurer sur le sort de la jeune Esther, mourant au jour de sa fête, couronnée de fleurs, sur le sein de sa mère, entourée de compagnes venues pour la féliciter.

Sur ses genoux tremblans, débile elle chancelle,
Cherche des yeux sa mère, et va tomber près d'elle.

. . . . . .

Savans! accourez tous; rappelez de la vie
La source, hélas! soudain dans ses veines tarie....
Vain espoir!.... l'art s'épuise en efforts superflus,
Et les yeux maternels qui ne la verront plus,
Egarés, délirans, pleins de sang et de larmes,
Se ferment.... Quel réveil succède à ses alarmes!
O mère infortunée! ôtez, ôtez ces fleurs!
Enlevez ces festons! cachez à ses douleurs
Cette robe à longs plis, cette riche ceinture,

Digitized by Google

Ces voiles éclatans, baignés de tant de pleurs,
D'un ange qui n'est plus triste et vaine parure;
Surtout cachez cet or, ces fins et doux tissus,
Cachez ces dons récens que la vierge a reçus.
Et vous, loin de ces murs emmenez cette mère!
Ici la danse, ici, tout souriait naguère,
Ici des chants de joie; et sur ce triste seuil
Je n'entends que des pleurs, je ne vois qu'un cercueil!...

Il y a de la vérité et de l'abandon dans ce tableau. C'est là la caractère distinctif de mademoiselle d'Ayzac; et ces quelques vers peuvent donner une idée de son talent. *Elisa* est encore une pièce qu'on lira avec plaisir. Elle s'adresse à un enfant de quatre ans.

Oiseau tombé du nid dans une nuit d'orage,

mais reçu par une seconde mère loin des bords qui l'ont vu naître. Cette élégie est la peinture la plus transparente des sentimens du poète; c'est un épanchement qui a débordé son âme, heureuse d'avoir un enfant pour confident de ses peines, et de laisser tomber quelques larmes sur un berceau qui ne trahira pas le secret de ses douleurs.

Après la lecture d'Elisa, il nous est impossible d'être sévère dans la critique de l'ouvrage. On y trouvera sans doute quelques vers traînans, inachevés, en général peu d'énergie et de profondeur dans les pensées, défaut trop ordinaire chez les femmes poètes; mais du moins mademoiselle Félicie d'Ayzac n'a ni la fadeur ni les prétentions de la plupart d'entre elles. Elle n'a vu dans la poésie que l'expression douce et naïve des sentimens; et dans la solitude, son cœur n'a su se parler à lui-même que le langage de la nature.

Quelques morceaux des soupirs poétiques ont déjà été publiés; trois pièces, parmi lesquelles une ode, ont été couronnés aux jeux floraux; et mademoiselle d'Ayzac se trouve ainsi avoir réuni toutes les conditions qui ouvrent l'entrée à l'Académie de Toulouse. Mais les femmes ont-elles droit aux honneurs académiques? et n'a-t-il pas été décidé qu'elles étaient juges incompétens dans les arts d'imagination?

La lenteur de certains progrès est inexplicable chez nous. « Quel dommage, disait Kant, que les lis ne filent pas! » La terre de France conserve cependant encore de nobles restes de chevalerie; et le jour où les lis pourront filer verra

Digitized by Google

tomber plus d'une interdiction brutale. Pour hâter cette émancipation désirée et peut-être nécessaire, le souvenir de Clémence Isaure était un assez bel antécédent; il eût dû protéger la vierge qui reçut en son honneur trois fleurs nouvelles de poésie, et son admission au nombre des mainteneurs eût été le plus bel éloge que la ville des capitouls peut adresser à la patronne de sa gloire littéraire. Mais les lecteurs des Soupirs poétiques sauront réparer l'oubli des maîtres de la *gaie science;* et ils aimeront à mettre le nom de mademoiselle Félicie d'Ayzac auprès du nom de la fondatrice des jeux Floraux.

VII. *Satires, Contes et Chansonnettes*; par M. Boucher de Perthes (1).

Chaque siècle a son cachet qui n'appartient qu'à lui seul et qui doit être fortement empreint sur chacun de ses ouvrages destinés à vivre; si le poète n'a pas reproduit le siècle dans ses vers, s'il n'a pas peint ses vertus ou ses vices, ses passions ou son apathie, ses croyances ou son désespoir, il a manqué d'âme pour le comprendre, il a usurpé un titre auquel il n'avait aucun droit, ce n'est plus qu'un faux prophète.

Les poésies de M. Boucher de Perthes ne nous semblent guère de nos jours; nous concevons encore parfaitement la satire, peut-être même est-ce la poésie qui convient le mieux à la société, car bien rarement elle fut travaillée par autant d'égoïsme, et de cupidités. Mais il lui faut des satires qui mettent à nu plus que ses travers, afin qu'elle en soit honteuse; alors, poète, vous lui aurez rendu service, et vos vers ne seront plus de vaines boutades contre vos amis et vos aventures. Jusque-là vous n'avez rien fait. — Malheureusement les satires que nous avons sous les yeux sont écrites presque sans intention. Ce que l'auteur signale dans ses vers est de fort mince intérêt. Il semble avoir adopté quelque chose du genre et de la tournure de Boileau, mais à quelle distance n'est-il pas de son modèle!

Rien ne révèle non plus dans sa poésie ce coloris brillant, cette fraîcheur, cette nouveauté d'expression, gracieuse comme une robe de jeune fille, heureuse conception de la nouvelle école; pâle et sans formes dessinées, elle ne se distingue pas par un air de famille, un caractère d'originalité qui pût permettre de lui assigner un âge, une patrie.

La narration de M. Boucher de Perthes est monotone et

(1) A Paris, chez Treuttel et Wurtz, libraires, rue de Lille, 17.

Digitized by Google

froide, l'esprit est rarement frappé de ces traits piquans, de ces saillies ingénieuses et naïves qui vont si bien au conteur; il décrit plutôt qu'il ne conte, et semble se mettre peu en peine de l'ennui qu'il nous cause. Dans ce conte intitulé Keranrou, il s'est montré avare tout-à-fait de faits et d'actions, il nous occupe de détails sans intérêt, et nous laisse arriver à la fin sans avoir rien vu, rien appris si ce n'est que *Plouigeau* est renommé pour *son lait et son beurre*. Nous ne pardonnerons pas facilement au poète de n'avoir trouvé sur sa lyre que des sons aussi fidèles pour chanter notre vieille Armorique si neuve et si riche de souvenirs. Nos côtes rocheuses, nos vieux châteaux bretons auraient dû lui inspirer de plus nobles harmonies si, au lieu d'un conte insignifiant, il avait esquissé notre vieille histoire.

Cependant, au milieu des vers du conte de Keranrou, nous avons rencontré un mot tout simple et tout original.

> Voici la salle et l'antique tenture
> Où des chasseurs brillent les vieux exploits,
> Le sanglier et le cerf aux abois,
> Chiens et chevaux, les prés et la verdure,
> *Tout a cent ans.*

Ce *tout a cent ans* est à nos yeux un trait remarquable, c'est vraiment faire un tableau d'un coup.

Après les contes, arrive une foule de chansonnettes : ce genre est presque un anachronisme ; depuis Favart, on a laissé au village Batienne et Lucas. Ces chansonnettes nous paraissent pour la plupart sèches et peu intéressantes ; rien n'y révèle les mœurs champêtres dans ce qu'elles ont de simple et de naïf ; l'auteur n'a pas deviné les espiègleries gentilles, les malices heureuses des amours du hameau ; sa poésie manque d'abandon. Il semble éprouver peu d'émotions, et les vers vont rarement au cœur du lecteur, parce que l'inspiration ne les a pas tous conçus dans le sien.

Avouons cependant qu'au milieu de toutes ces chansonnettes, nous en avons lu quelques-unes qui ne sont pas sans agrément. La *Vraie Romance* est une critique bien faite des lieux communs dont on surcharge la poésie ; elle est vive, pleine de gaîté, et approche de la rondeur poétique et vraiment chansonnière de Béranger. La *Nanette* est remarquable de sentiment et de simplicité ; nous pourrions encore en ajouter une demi-douzaine qu'on lira avec plaisir.

Digitized by Google

REVUE

EUROPÉENNE.

DU SYSTÈME PÉNITENTIAIRE

DES ÉTATS-UNIS,

ET DE SON APPLICATION EN FRANCE;

PAR MM. G. DE BEAUMONT ET A. DE TOCQUEVILLE (1).

Nous avons essayé, il y a un an, de présenter à nos lecteurs quelques idées sur le système pénitentiaire, idées bien vagues, bien incomplètes, et que nous-mêmes nous devions croire bien hasardées. Les seules prisons de la Suisse pouvaient nous donner en Europe quelques lumières sur ce système; mais il y est bien moins avancé, bien moins parfait que dans les prisons de l'Amérique. Et c'est surtout d'après celles-ci, qui nous sont connues aujourd'hui, que l'on arrive à apprécier les services que l'humanité peut retirer d'établissemens de cette nature.

Les premiers essais y ont été infructueux. La prison de Philadelphie (Walnut-Street), dont le duc de Liancourt se fit le panégyriste, et qui, la première, donna à l'Eu-

(1) Un vol. in-8. Chez Fournier jeune.

Digitized by Google

rope quelque idée de ces institutions, imitée par plusieurs états de l'Union, ne produisit cependant pas les résultats qu'on attendait. Enormément coûteuses, ces maisons voyaient sans cesse rentrer dans leur sein les criminels qui en étaient sortis. Tandis que la plupart des prisonniers étaient confondus pêle-mêle, comme ils le sont dans les prisons de France, les plus grands coupables étaient enfermés chacun dans une cellule, seuls et ne travaillant pas; aussi, la folie, le désespoir, le marasme, les maladies s'emparaient-ils d'eux : le suicide ou des tentatives désespérées d'évasion mettaient souvent fin à leurs jours.

On passa à de nouvelles idées. Dans la prison d'Auburn (New-York), dans celles de Cherry-Hill et de Pittsburg à Philadelphie, on chercha à appliquer l'emprisonnement absolu dans une cellule, soit à la totalité, soit à un plus grand nombre de condamnés. Mais ce changement ne produisit aucun bien.

On ne se découragea pas. De nouvelles réformes furent opérées dans les prisons de Pensylvanie; l'état de New-York ne cessa de s'occuper des siennes avec une rare persévérance et une noble prodigalité, et enfin on arriva à des résultats plus heureux.

En 1823, M. Elam-Lynds était directeur de la prison d'Auburn dans l'état de New-York. Doué d'une rare fermeté, d'une grande expérience des hommes, d'un courage et d'une activité de soldat, il appliqua à cette maison une idée nouvelle, qui devait remplacer d'infructueuses tentatives. Il garda pour la nuit seulement l'emprisonnement cellulaire, établit le travail en commun pendant le jour; et, mêlant ainsi les deux systèmes qui, pris à part, n'avaient eu que des résultats malheureux, il se fit remarquer de la législature par un ordre plus complet, et une discipline plus satisfaisante.

On vota la fondation d'une prison nouvelle. Déjà maître, par la force morale de son esprit, de l'âme des condamnés qui étaient sous sa garde, M. Elam-Lynds prend avec lui cent

Digitized by Google

de ces détenus, les mène, sans murailles pour les emprisonner, sans asile pour se mettre lui-même à l'abri, sur les bords de l'Hudson, et dans le terrain désigné pour être celui du nouveau pénitencier. Là il les met à l'ouvrage, les fait, malgré eux, charpentiers et macons. et par la seule force de sa volonté, oblige les prisonniers a construire leurs prisons. Cet établissement est connu aujourd'hui sous le nom de Singsing.

Ces tentatives plus heureuses donnèrent de l'émulation aux différens Etats qui étaient déjà entrés dans la voie de la réforme pénitentiaire. Ils imitèrent les innovations qui venaient d'être faites. Et l'Amérique possède aujourd'hui huit établissemens ainsi réformés, produisant des résultats utiles, et dont quelques-uns sont un revenu pour l'état, au lieu d'être une charge financière.

Le système suivi dans ces établissemens n'est pourtant pas le même partout, et on peut les diviser en deux classes. L'une d'elle qui a pour modèle les prisons de Pensylvanie (Pittsburg et Cherry-Hill), l'autre qui suit le système d'Auburn ou de Singsing, dans l'état de New-York.

Le premier de ces systèmes est l'emprisonnement solitaire, mais avec le travail. Le condamné qui arrive trouve une cellule pour y passer la nuit, une cour pour s'y promener, une Bible qu'il peut lire et les instrumens nécessaires à son labeur. Le chapelain de la prison et les directeurs viennent l'y visiter; c'est là le monde pour lui; il ne voit pas un seul de ses compagnons de prison, et sort sans avoir su même leurs noms. On sent que cet emprisonnement, bien rigoureux, et bien cruel à la vérité, doit étrangement porter l'esprit de l'homme à la réflexion, qu'il devient plus disposé alors à recueillir soit des exhortations salutaires de la part de ceux qui le visitent, soit des souvenirs d'une première éducation religieuse, soit enfin les conseils ou les reproches de sa conscience.

Les réformateurs d'Auburn ont reculé devant cette réclu-

Digitized by Google

sion si complète et si effrayante ; ils ne l'ont gardée que pour la nuit ; pendant le jour, les condamnés travaillent ensemble, mais sans pour cela se connaître, se parler, se corrompre ; la loi du silence le plus rigoureux leur est imposée, et elle s'exécute.

Du reste, dans un système comme dans l'autre, on n'applique ce principe que pour agir sur l'esprit et l'âme du condamné ; il ne faut pas lui laisser un instant de liberté d'action : il n'y a pas un de ses mouvemens qui ne lui soit imposé, pas une des heures de sa vie qui n'ait son emploi forcé. Un régime sain, mais dur ; une surveillance perpétuelle parce qu'elle est invisible, et qui seule peut assurer l'observation du silence et l'assiduité au travail ; les rapports fréquens et personnels du chapelain et du directeur avec le prisonnier, très peu de rapports avec les gardiens subalternes, nulle communication des prisonniers entre eux ni avec les étrangers, et enfin, l'emploi des punitions corporelles, complètent le système.

Il y a loin de là sans doute à nos prisons de France, à nos maisons centrales, par exemple, qui sont en comparaison de ces établissemens un séjour de liberté, mais aussi de corruption, où le condamné reçoit non seulement les lettres, mais les visites de ses proches, où les étrangers, curieux et autres, parcourent les ateliers librement, où de longues heures sont données à la récréation, où, pendant le travail même, le silence n'est interdit qu'autant qu'il peut gêner le travail, où le condamné reçoit en argent une partie du fruit de son labeur, et trouve à deux pas de son atelier une cantine pour dépenser cet argent, en vin ou en tabac, où il n'y a ni peine corporelle ni séparation pendant la nuit.

Aussi, la première chose qu'on se demande, c'est si, dans l'intérêt même du condamné, et dans la conviction du bien moral qui en résultera, la société peut infliger à l'homme qu'elle punit un régime aussi rigoureux. Les législateurs de Genève ont reculé devant la loi du silence, mouvement honorable de respect pour les droits de l'humanité, mais ou-

Digitized by Google

bli absolu de ce qui constitue la base du système pénitentiaire ! Ils n'ont pas compris, d'ailleurs, que se faire une pareille question, c'est mettre en doute la légitimité de toute espèce de peine. Si la société ne peut, par suite d'une faute, acquérir, même pour un nombre d'années déterminé, un droit absolu sur la liberté, les actions et le temps de l'homme, elle ne peut avoir davantage un droit restreint, parce que la limite entre le permis et l'illicite serait ici arbitraire et insaisissable. Le condamné appartient à la société, ou il ne lui appartient pas; il ne peut être mis en prison, ou bien une fois mis en prison, il doit obéir en tout ce qui est utile, moral, nécessaire; en tout ce qui ne met en danger ni sa santé, ni sa vie, ni son intelligence ou son âme. Or, il est prouvé, par l'expérience, que du système américain, quelque rigoureux qu'il soit, le condamné sort avec une santé meilleure, une vie dont le terme moyen est plus long, une intelligence mieux formée, une âme moins corrompue que le condamné qui sort de nos prisons.

Nous croyons funeste et fausse, quoique honorable, la philantropie qui, uniquement préoccupée du bien-être matériel du condamné, mettrait volontiers du duvet dans sa couche, et du vin dans son verre, qui changerait les prisons en commodes hôpitaux, et arriverait, sans le vouloir, à faire oublier qu'on est là pour subir une peine. Cette tendance a été celle de la philantropie en France, où, il faut le dire, elle n'y était que trop poussée par la négligence, par la situation malsaine, par le régime dur et mauvais, sans être répressif, qu'elle avait remarqués dans nos prisons. Que la vie, que la santé de l'homme ne souffrent jamais : c'est le devoir de la plus simple humanité de les mettre à l'abri. Mais, hors de là, la liberté, la commodité, les douceurs accordées trop facilement, nuisent non seulement à la réforme morale, mais en dernier résultat au bien physique lui-même. L'état sanitaire de nos prisons, comparé à celui des établissemens américains, en serait au besoin la preuve. Les lois de Pen-

Digitized by Google

sylvanie et de New-York ont été sages et profondes lorsqu'elles ont prescrit textuellement que la nourriture fût saine, mais grossière, que le coucher fût dur, que l'on ne bût que de l'eau, etc...; régime physiquement meilleur pour des hommes enfermés dans une prison; régime moralement nécessaire afin d'abattre l'orgueil et l'insoumission du condamné, et de le faire souvenir qu'il est là pour expier. On va voir que cette pensée se lie à l'idée fondamentale de tout système pénitentiaire.

Voilà donc le droit de la société reconnu. Examinons maintenant comment il s'exerce.

Comme toute faute est presque toujours un acte d'orgueil, tout crime une révolte de l'homme contre sa loi, le premier pas à faire pour le corriger, c'est de l'obliger à sentir sa faiblesse. Plus il est isolé, nu, plus il sent de près la main supérieure qui le frappe, plus les quatre murs qui l'enferment resserrent autour de lui leur invincible enceinte; et plus aussi il découvre combien il est peu de chose, et combien il a besoin de se soumettre au mécanisme puissant de la société qui l'environne. Cette absence de toute liberté extérieure, de toute distraction étourdissante, fait en outre rentrer l'homme en lui-même et le fait descendre à un ordre de réflexions morales qui lui était jusque-là étranger. Ainsi, point d'heures de récréation, point de distribution de vin et d'argent, point de rapports avec le dehors; tout le temps est rigoureusement divisé entre le sommeil, les repas, le travail, l'école et l'instruction religieuse.

La question ainsi dégagée de ces considérations accessoires, reste le choix à faire entre le système de l'emprisonnement absolu ou de la réclusion cellulaire, même pendant le jour, et celui de la réclusion pendant la nuit et du silence durant le jour, entre Pittsburg et Cherry-Hill d'un côté, Auburn et Singsing de l'autre.

On peut dire, en faveur du premier système, qu'en isolant l'homme d'une manière plus complète, il lui fait mieux sentir

Digitized by Google

sa faiblesse, qu'il laisse plus de temps et plus de liberté à sa conscience pour lui suggérer d'utiles réflexions, que sa santé n'en souffre pas, puisqu'auprès de sa cellule, il a une cour dans laquelle il peut faire de l'exercice; qu'enfin, on a eu à se louer de ses résultats.

Mais, sans parler des dépenses de constructions qu'entraînerait un tel système, il nous semble que, si en Amérique il a eu quelques résultats utiles, il s'en faut de beaucoup qu'il eut les mêmes avantages dans nos contrées. Dans un pays où l'instruction élémentaire est plus généralement répandue, et où l'éducation laisse plus ordinairement dans la pensée de l'homme des impressions religieuses, les méditations dans la solitude sont plus favorables à un retour vers le bien, et le condamné, seul vis-à-vis de la Bible, qui devient le seul aliment de son esprit vide et de ses mains oisives, retrouve, presque malgré lui, d'heureuses dispositions au fond de sa conscience. Il n'en serait pas de même dans notre pays. Quelque livre que vous laissiez au prisonnier, les trois quarts du temps, il sera incapable d'en déchiffrer une ligne; quelque profonde que soit sa solitude, sa pensée, en remontant vers les impressions les plus anciennes et les plus oubliées, ne retrouvera, au lieu de religieux souvenirs, que des pensées de désordre et des exemples d'improbité.

D'un autre côté, le condamné américain arrive souvent dans la prison, réduit, par l'abus des liqueurs fortes, à un état d'abrutissement presque animal, qui a éteint son imagination et endurci d'avance son âme aux amertumes de la solitude. Il est souvent (je parle des plus abrutis) comme la bête qui, tranquille dans sa cage, boit, mange et dort, et satisfaite dans ses besoins corporels, n'est pas tourmentée de sa réclusion. Le condamné français, au contraire, peut bien être avili, mais cet avilissement de son âme n'est pas celui de la brute. Ses excès sont d'une autre nature; son imagination, plus méridionale, reste ardente et éveillée; sa passion pour la liberté est toujours la même; son caractère plus

Digitized by Google

sociable souffre davantage de la réclusion. Son esprit fécond et actif s'épuise en tentatives d'évasion, en projets insensés, en rêves pleins de démence. De là, si on voulait le contraindre à la solitude absolue, adviendraient probablement les maladies, la folie, le désespoir, le suicide, les crimes sur la personne des gardiens, et toutes les aberrations monstrueuses et funestes que peut enfanter, livrée à elle-même, la pensée ardente de l'homme.

Mais nous ne voyons pas de motif pour que, repoussant la réclusion absolue de Pittsburg, on ne cherche pas à imiter dans notre pays le système d'Auburn et de Singsing. Réclusion pendant la nuit, commandée par le plus simple sentiment d'honnêteté et de morale, silence, travail, assujettissement perpétuel, durant le jour; nous ne croyons pas que les imaginations françaises ne pussent se faire à cette contrainte, et la pensée morale s'y améliorer.

Dans les ateliers des maisons pénitentiaires, on n'emploie pas, pour faire observer le silence, la présence et l'autorité d'un gardien qui peut être distrait, négligent, facile à tromper. La surveillance est à la fois plus sûre et plus facile. Dans une galerie qui règne le long de l'atelier, sont pratiquées d'étroites ouvertures, par lesquelles on peut examiner tout ce qui se passe. De cette manière les prisonniers peuvent toujours être vus et ne savent jamais s'ils le sont. MM. de Beaumont et Tocqueville, en parcourant les prisons, ont souvent examiné, de cette manière, la contenance des prisonniers, et ils les ont toujours vus maintenus par cette surveillance invisible dans l'ordre et dans le silence.

On trouve à Singsing une preuve de l'étonnante discipline opérée par ce système. « Les détenus de cette prison sont occupés à extraire de la pierre dans des carrières situées hors de l'enceinte du pénitencier; de telle sorte que neuf cents criminels, surveillés par trente gardiens seulement, travaillent en liberté, au milieu d'une campagne ouverte, sans qu'aucune chaîne charge leurs pieds ni leurs mains. Il est

Digitized by Google

clair que la vie des gardiens appartiendrait aux détenus, si la force matérielle suffisait à ces derniers; mais la force morale leur manque. » (P. 49.)

« Le 23 octobre 1828, un incendie éclata dans la prison d'Auburn; il consuma une partie des édifices dépendans de la prison. Comme il devenait menaçant pour la vie même des détenus, on fit sortir ceux-ci de leurs cellules; mais l'ordre ne fut pas troublé un seul instant parmi les prisonniers; tous s'occupèrent avec ardeur à éteindre le feu, et pas un seul ne tenta de profiter de cette circonstance pour s'évader. » (P. 79.)

Ce degré de discipline ne nous paraît pas incompatible avec l'esprit de nos compatriotes, et M. Elam Lynds nous semble avoir bien jugé le caractère français, lorsqu'il disait à ses visiteurs, en parlant des prisonniers de cette nation qui se sont trouvés sous sa garde : « Qu'ils étaient de tous les plus faciles à gouverner, que c'étaient ceux qui se soumettaient le plus vite et de meilleur grâce à leur sort, quand ils le jugeaient inévitable, et que, s'il en avait le choix, il aimerait mieux diriger une prison en France qu'en Amérique. » (Appendice, n. 11, p. 338.)

Une question se présenterait encore dans l'application du système américain à nos prisons de France, celle de l'emploi des punitions corporelles. Il est certain qu'aux États-Unis elles forment la base de toute répression pour les prisonniers, que c'est à l'emploi de ce châtiment ou plutôt au droit d'en user que l'on attribue l'ordre et la discipline des prisons, la rareté des punitions et même la soumission intérieure du prisonnier, fondée sur le sentiment de toute sa faiblesse individuelle. Mais convaincre un homme de sa faiblesse, n'est pas lui ôter toute fierté personnelle, le soumettre et même l'abattre, n'est pas le dégrader et l'avilir; et, dans nos mœurs, où l'usage des peines corporelles est interdit au juge et au gardien des prisons, je dirais presque au maître d'école et au père de famille, l'effet qu'on pourrait en attendre serait peut-être manqué. Resteraient donc les autres moyens de correc-

Digitized by Google

tion employés en Amérique, la plus grande sévérité du régime, la diminution de nourriture, la privation de quelques commodités pour le coucher, enfin la réclusion absolue; et ces moyens, contrebalancés en un autre sens, par des adoucissemens et des récompenses, en cas de bonne conduite, pourraient ne pas être insuffisans.

Mais, comme nous le disions l'année dernière, il y a dans tout ceci une question importante et qui domine, ou plutôt qui absorbe toutes les autres : le choix des hommes.

« Le poste le plus important à remplir dans la prison est, sans aucun doute, celui de surintendant; il est en général confié, dans les pénitenciers des Etats-Unis, à des hommes honorables et propres par leur talent à des fonctions de cette nature. C'est ainsi que la prison d'Auburn a eu tour à tour pour directeurs M. Elam Lynds, ancien capitaine de l'armée, et M. Gershom Powers, juge de l'Etat de New-York. A Wethersfield, M. Pillsbury; à Sing-sing, M. Robert Wiltse; à Boston, M. Austin, ancien capitaine de marine, sont tous des hommes distingués par leurs connaissances et leur capacité. A une grande probité et à un sentiment profond de leurs devoirs, ils joignent beaucoup d'expérience et cette parfaite connaissance des hommes, si nécessaire dans leur position. Parmi les surintendans des pénitenciers d'Amérique, nous avons surtout remarqué M. Samuel Wood, directeur de la nouvelle prison de Philadelphie, homme d'un esprit supérieur, qui, par l'influence de ses sentimens religieux, a abandonné une carrière lucrative pour se vouer au succès d'un établissement utile.

« Nous avons été frappés de l'importance qu'on attache au choix des individus qui dirigent ces établissemens. Aussitôt que le système pénitentiaire paraît aux Etats-Unis, on voit le personnel changer de nature. On ne trouvait que des hommes vulgaires pour être geoliers d'une prison; les hommes les plus distingués se présentent pour administrer un péni-

Digitized by Google

tencier, où il y a une direction morale à imprimer. (1re part., chap. 2, sect. 2.)

Ceci nous conduit à une question plus générale sur laquelle nous sommes heureux de voir nos faibles conjectures confirmées par l'expérience des auteurs de cet ouvrage.

« Ce système d'autorité, d'uniformité, de centralisation, disions-nous, applicable peut-être aux intérêts matériels, est nul et détestable quand il s'agit d'une action morale. Pour agir sur les hommes, il faut des hommes, non du papier, non une abstraction gouvernementale. Que les boues et les lanternes n'en aillent pas plus mal pour être régies d'en haut par l'omni-science ministérielle, cela est possible; mais que la prédication se réglemente, que la vérité morale se casse et se façonne en articles d'ordonnances, qu'une lettre morte, une froide circulaire prescrive comment il faut réformer des âmes perverses; cela ne se peut. »

Nous rapprocherons de ces paroles, qui étaient le fondement principal de nos observations, les déductions pleines de logique, de raison, et de sagacité que nous trouvons dans cet ouvrage :

« Le second obstacle (à l'établissement des prisons pénitentiaires) que renferme nos lois se trouve dans l'extension trop grande qu'a reçue, chez nous, le principe de centralisation, qui forme la base de notre société politique.

« Il est sans doute des intérêts généraux pour la conservation desquels le pouvoir central doit garder toute sa force et son unité d'action.

« Toutes les fois qu'il s'agit de défendre le pays, d'assurer sa dignité au-dehors et sa tranquillité au-dedans, le gouvernement doit donner une impulsion uniforme à toutes les parties du corps social; c'est un droit dont on ne saurait le dépouiller sans compromettre la sûreté publique et l'indépendance nationale.

« Mais autant cette direction centrale imprimée aux objets d'intérêt général est nécessaire à la force politique d'un pays

Digitized by Google

tel que le nôtre, autant cette même centralisation appliquée à des objets d'intérêt local, nous semble contraire au développement de la prospérité intérieure.

« Il nous a paru que le succès des nouvelles prisons des Etats-Unis, est dû principalement au système d'administration locale sous l'influence duquel elles se sont formées.

« En général, les premiers frais de construction se font avec économie, parce que ceux qui exécutent le plan sont les mêmes qui paient la dépense. Il y a peu de malversations à redouter de la part des agens inférieurs, parce que ceux qui les font agir sont près d'eux pour les surveiller; enfin, quand l'édifice est construit et l'établissement institué, les mêmes hommes, qui ont pris un vif intérêt à le créer, s'occupent avec ardeur de le mettre en action, et après même que le système qu'ils y ont introduit est en vigueur, ils ne cessent d'en surveiller l'exécution. Ils en sont préoccupés comme d'une chose qui est leur ouvrage, et au succès de laquelle leur honneur est intéressé.

« Dès qu'un État a ainsi fondé un établissement utile, tous les autres, animés d'un heureux esprit d'émulation, se montrent jaloux de l'imiter.

« Nos lois et aussi nos mœurs, qui, en France, laissent tout à faire au pouvoir central, donneraient-elles au système pénitentiaire les mêmes facilités pour se fonder parmi nous et se maintenir? Nous ne le pensons pas.

« S'il ne s'agissait que d'une loi à créer, cette centralisation serait loin d'être un obstacle; en effet, il serait beaucoup plus facile à notre gouvernement d'obtenir des chambres l'adoption, pour toute la France, du système pénitentiaire, qu'il ne l'a été en Amérique, aux gouverneurs des divers Etats, de faire consacrer ce même principe par les différentes législatures auxquelles il a fallu le demander.

« Mais après que ce principe est écrit dans la loi, il faut encore le mettre à exécution : c'est ici que chez nous commencent les difficultés.

Digitized by Google

« Il est à craindre que les édifices que le gouvernement fera construire pour cet objet ne soient établis sur un plan peu économique, et que les dépenses de construction, surveillées par des agens secondaires, n'excèdent de beaucoup les devis qui auront été présentés? Et cependant, si les premiers essais sont trop dispendieux, ils décourageront l'opinion publique et les partisans les plus zélés du système pénitentiaire. En supposant ces premiers obstacles vaincus, ne faut-il pas redouter l'indifférence de la localité pour le succès d'un établissement qui ne sera pas son ouvrage, et qui cependant ne prospérera point s'il n'est protégé que par le zèle administratif des employés de la prison? Enfin, comment le pouvoir qui est au centre, et dont l'action est uniforme, pourra-t-il faire subir au système pénitentiaire les modifications qui seraient nécessaires à raison des mœurs et des besoins locaux? »

Aussi les auteurs arrivent-ils à proposer, au lieu des maisons centrales qui reçoivent chacune les détenus de plusieurs départemens, l'établissement dans chaque département d'une prison pénitentiaire, dont le département aurait lui-même la direction, le réglement et la surveillance.

Nous irions plus loin.—Il nous semble que cette action morale de l'homme sur l'homme, que cet assujettissement de l'individu et cet abattement de sa force personnelle dans lequel on fait consister la base de la réforme pénitentiaire, est d'autant plus facile et plus sûr qu'il s'exerce sur un moins grand nombre d'hommes à la fois, et que le chef de l'établissement peut plus aisément prendre à part et séquestrer pour sa réforme morale chacun de ceux dont la garde lui est confiée. Nous l'avouons, nous attachons moins d'importance qu'on ne le fait, aux détails d'organisation matérielle et de disposition intérieure. Ces beaux plans sur lesquels s'est exercé le génie de Bentham, ces rêves architectoniques, ces prisons merveilleuses dans lesquelles des milliers des condamnés étaient artistement disposés, ne nous paraissent guère autre

Digitized by Google

chose qu'une fantaisie de l'imagination, fort coûteuse quand on prétend la réaliser. Le génie du réformateur n'est pas celui de l'architecte, et ce que nous voudrions seulement serait un logement sain, spacieux et sûr, où un petit nombre de prisonniers seraient placés à l'aise, aussi isolés que possible les uns des autres, aussi rapprochés que possible de l'homme qui les dirige et veut les réformer. Le luxe des constructions et la magnificence des plans nous paraît ici fort déplacée, et toute cette architecture philantropique, non seulement inutile, mais ruineuse.

Nous voudrions donc qu'on évitât, autant que possible, les constructions nouvelles, et que pour cela on accommodât, autant que possible, nos prisons d'arrondissement au système pénitentiaire. Les bâtimens vides et inoccupés ne manquent pas en France, et, si l'on appelait chaque arrondissement à posséder sa prison pénitentiaire, on n'aurait pas dans chacune un nombre de prisonniers assez grand pour qu'il fallût recourir à des dépenses de construction. Des prisons cantonnales, comme il en existe déjà un assez grand nombre, recevraient les simples prévenus et les condamnés pour les délits les plus légers. Quant aux autres, qui sont enfermés aujourd'hui, soit dans les prisons d'arrondissement, soit dans les maisons centrales, ils seraient retenus au pénitencier de l'arrondissement, et comme, dans les petites villes au moins, leur nombre n'excéderait pas celui de trente ou quarante, on n'aurait que plus de facilité, soit pour la disposition matérielle des lieux, soit pour la surveillance et l'action morale.

De cette manière, le système commencerait peut-être à marcher. Les villes qui auraient le plus de zèle et de ressource, fonderaient elles-mêmes les premières leurs pénitenciers, les autres suivraient, et certes, si avec bonne foi, conscience, impartialité, on cherchait des hommes capables de conduire ces maisons, il n'y a guère d'arrondissement, nous croyons pouvoir le dire, où il ne s'en trouvât quelqu'un. Par-là, la plus grande plaie de notre système de prisons recevrait un

Digitized by Google

soulagement. Les maisons centrales, si profondément corrompues, et qui fournissent un chiffre de récidives supérieur à celui des bagnes, quoiqu'elles reçoivent des condamnés moins coupables, cesseraient de s'ouvrir à de nouveaux prisonniers, et ce foyer de corruption ne serait plus alimenté sans cesse. Rassemblés en petit nombre, surveillés de près, soigneusement séparés les uns des autres, les condamnés éprouveraient l'action la plus proche, et, pour ainsi dire, la plus individuelle qu'il est possible d'exercer. Enfin le progrès s'opérant et le système prenant de la force, on pourrait étendre la réforme jusqu'aux bagnes, et renfermer désormais dans les pénitenciers les coupables que les cours d'assises envoient dans les ports. Alors il n'y aurait plus qu'un seul système de répression uniforme et rationnel, comme le désirent les philantropes, et chaque ville gardant ses criminels, serait comme comptable envers elle-même de leur réforme, et comme chargée moralement des droits et des devoirs de la société envers eux.

Nous croyons qu'en France surtout, où l'argent n'abonde pas, ce qu'on voudra entreprendre sur une grande échelle manquera infailliblement. On parle toujours d'établissemens modèles, de prisons et d'écoles modèles, et l'on ne pense pas que ces établissemens, destinés probablement à être plus beaux, plus grands, plus complets que les établissemens particuliers, seront aussi plus difficiles à établir, et que leur mauvais succès peut compromettre tout le système. Il faut commencer par ce qui est le plus aisé; il vaut mieux faire peu, mais faire plus sûrement. Sans rien exiger d'une manière impérieuse, sans imposer un joug sous lequel tous ne peuvent pas également se courber, il vaut mieux, ce me semble, demander à chacun dans sa sphère, ce qu'il lui est possible et loisible d'opérer. Ne prétendez pas qu'en un mois, en un an, des prisons pénitentiaires s'élèvent dans tous vos chefs-lieux ou dans toutes vos sous-préfectures. Mais excitez, exhortez, aidez; faites-les surgir là où elles peuvent

Digitized by Google

naître; donnez de l'argent et des conseils, non des prescriptions impérieuses. Rapetissez votre plan autant que possible, et rendez-le par-là plus simple, afin que plus facilement il s'exécute; marchez lentement, progressivement, en commençant par le particulier pour arriver au général, par le petit pour arriver au grand. C'est ce que nous disions autrefois, et ce que la lecture de ce livre nous engage à répéter.

Eh! mon Dieu! il n'y a qu'un seul résultat vrai et positif à tirer de toutes ces études; c'est qu'en ces choses, les systèmes arrêtés d'avance ne sont rien, et que l'action présente est tout. S'il y avait en Amérique, à la tête de ces maisons, d'autres hommes que ceux que nous avons nommés, moins fermes, moins éclairés, moins actifs, ces maisons périraient. Lisez la conversation de M. Elam Lynds avec les auteurs de cet ouvrage (Appendice n° 11), morceau précieux et tout fondé sur l'expérience; où il n'y a pas une idée générale, pas une théorie absolue, mais où la puissance exercée sur les hommes apparaît reposant tout entière dans le caractère même de l'homme qui a su les dompter.

Ainsi de quoi s'agit-il en dernière analyse? D'un système, d'un réglement, d'une législation uniforme comme pourrait l'élaborer un ministre dans son cabinet? Je vous défierais d'en trouver les élémens dans ce livre, car le petit nombre de réglemens en forme qui y sont rapportés sont tellement locaux, tellement appropriés aux idées particulières de l'homme qui les met en exécution, qu'il serait impossible d'en tirer un plan général. Il ne s'agit pas de cela, mais après avoir trouvé un homme honnête, capable, zélé, de lui remettre entre les mains les prisonniers, de lui donner sur eux tout le pouvoir que soi-même on peut avoir, et puis de le laisser faire. Maintenant le système pénitentiaire est dans la tête de celui que vous honorez de cette marque de confiance, ou bien il n'est nulle part.

Avant de finir, il ne faut point oublier une dernière con-

Digitized by Google

sidération que nous avions traitée autrefois et sur laquelle nos convictions sont confirmées par la lecture de ce livre. Nous voulons parler de l'accession du clergé. Voici comment les auteurs traitent cette question, et l'on verra qu'avec un point de vue qui n'est pas entièrement le nôtre, ils arrivent néanmoins à reconnaître les mêmes nécessités, et sont obligés de subir les mêmes résultats.

« En Amérique, le mouvement qui a déterminé la réforme des prisons a été essentiellement religieux. Ce sont des hommes religieux qui ont conçu et accompli tout ce qui a été entrepris : ils n'agissaient pas seuls ; mais ce sont eux qui, par leur zèle, donnaient l'impulsion à tous, et excitaient ainsi dans tous les esprits l'ardeur dont eux-mêmes étaient animés ; aussi la religion est-elle encore aujourd'hui dans toutes les prisons nouvelles un des élémens fondamentaux de la discipline et de la réforme : c'est son influence qui produit seule les régénérations complètes ; et même à l'égard des réformes moins profondes, nous avons vu qu'elle contribue beaucoup à les faire obtenir.

« Il est à craindre qu'en France cette assistance religieuse ne manque au système pénitentiaire.

« N'existerait-il pas quelque tiédeur de la part du clergé pour cette institution nouvelle, dont la philanthropie chez nous semble s'être emparée ?

« Et, d'un autre côté, si le clergé français se montrait zélé pour la réforme morale des criminels, l'opinion publique le verrait-elle avec faveur chargé de cette mission ?

« Il y a chez nous, dans un grand nombre, contre la religion et ses ministres, des passions qui n'existent point aux États-Unis, et notre clergé subit aussi des impressions inconnues aux sectes religieuses de l'Amérique.

« En France, où, pendant long-temps, l'autel a lutté, de concert avec le trône, pour défendre le pouvoir royal, on ne s'est point encore habitué à séparer la religion de l'autorité,

Digitized by Google

et les passions dont celle-ci est l'objet ont coutume de se porter sur l'autre.

« Il résulte de là qu'en général l'opinion se montre peu favorable à ce qui est protégé par le zèle religieux ; et, de leur côté, les membres du clergé éprouvent peu de sympathie pour tout ce qui se présente sous les auspices de la faveur populaire.

« En Amérique, au contraire, l'État et la religion ont toujours été parfaitement séparés l'un de l'autre ; et on y voit les passions politiques se soulever contre le gouvernement, sans s'adresser jamais au culte. Voilà pourquoi la religion y est toujours hors de débat ; et c'est ce qui explique l'absence de toute hostilité entre le peuple et les ministres de toutes les sectes.

« Nous devons ajouter sur ce point une dernière observation : c'est qu'aux Etats-Unis, le secours des hommes voués au culte venant à manquer, la réforme des prisons ne se trouve pas, par cela même, privée du secours de l'influence religieuse.

« En effet, la société des Etats-Unis est elle-même éminemment religieuse, et ce fait a encore une grande influence sur la direction des établissemens pénitentiaires : une foule d'hommes charitables qui ne sont engagés dans aucun ministère religieux consacrent cependant une partie de leur existence à la réforme morale des criminels ; comme les croyances sont vivement enracinées dans les mœurs, il n'y a pas jusqu'au dernier employé de la prison qui n'ait des principes de religion. Par cette raison, il ne profère jamais une parole qui ne soit en harmonie avec les sermons du chapelain. Le détenu aux Etats-Unis respire donc dans le pénitencier une atmosphère religieuse qui lui arrive de toutes parts, et il est plus accessible à cette influence, parce que son éducation première l'y a disposé, et qu'il a toujours vécu dans une société où un grand respect pour la religion est professé.

« En général, les condamnés chez nous n'ont pas des dis-

Digitized by Google

positions aussi favorables; et, en dehors de la prison, l'ardeur du zèle religieux ne se rencontre guère que dans les ministres du culte.

« Si on les éloigne du pénitencier, l'influence de la religion disparaîtra; restera la philantropie pour réformer les criminels. On ne peut contester qu'il y ait chez nous des hommes généreux qui, doués d'une sensibilité profonde, sont ardens à soulager toutes les misères et à guérir toutes les plaies de l'humanité : jusqu'à présent leur attention, exclusivement occupée du sort matériel des prisonniers, a négligé un intérêt plus précieux, celui de leur réforme morale; on conçoit cependant très bien qu'appelée sur ce terrain, leur bienfaisance ne se ferait pas attendre, et quelques succès naîtraient sans doute de leurs efforts. Mais ces hommes sincèrement philantropes sont rares : le plus souvent la philantropie n'est chez nous qu'une affaire d'imagination. On lit la vie d'Howard, dont on admire les vertus philantropiques, et l'on trouve qu'il est beau d'aimer comme lui l'humanité; mais cette passion, qui naît dans la tête, n'arrive pas jusqu'au cœur, et souvent elle va s'éteindre dans un article de journal.

« Il y a donc, dans nos mœurs et dans l'état actuel des esprits en France, des obstacles moraux contre lesquels le système pénitentiaire aurait à lutter s'il était établi tel qu'il existe aux Etats-Unis. Ces obstacles que nous signalons pourront sans doute ne pas exister toujours. Une hostilité durable de l'opinion publique contre la religion et ses ministres n'est point chose naturelle, et nous ignorons jusqu'à quel point une société peut se conduire long-temps sans le secours des croyances religieuses. Mais ici nous ne devons point devancer le présent; et, parmi les obstacles actuellement existans, qui nuiraient au système pénitentiaire en France, celui que nous venons de signaler est sans contredit un des plus graves. »

Nous avons tout cité, même ce qui dans ce morceau nous paraît une appréciation moins exacte des circonstances, parce

Digitized by Google

que cette différence entre les auteurs et nous, n'en fera que mieux ressortir la nécessité où ils se trouvent amenés comme nous, de reconnaître comme indispensable l'accession du clergé.

Il y a même plus, et l'on voit que ce qu'ils craignent ici, ce n'est pas que son action soit stérile, inefficace, imprudente; c'est seulement qu'il ne veuille pas la prêter, ou que l'opinion publique ne l'accepte pas.

Oui, sans doute, il ne dépend ni de nous, ni du pouvoir, s'il le voulait, ni de personne, de vaincre les préjugés de ce qu'on appelle l'opinion, et de la reconcilier avec le bien qu'elle méconnaît. L'ordre social où nous vivons, dérangé dans sa moralité, inharmonique avec lui-même, présente toujours, lorsqu'il s'agit de quelque grand bien à faire, une grave et, en apparence, une invincible difficulté : lorsque les élémens la vitalité sociale ne sont pas d'accord, comment pourraient s'opérer ces grandes réformes qui ne semblent possibles que par leur concours ?

Mais si à quelqu'un il appartient de vaincre les obstacles, c'est au clergé lui-même. Si quelqu'un peut élever une voix harmonieuse au milieu de ce combat discord de la matière et de la pensée; si quelqu'un peut se porter conciliateur entre les forces sociales mal accordées, et leur faire, ne serait-ce que durant un jour, déposer leurs querelles pour quelque grand œuvre de bien public, c'est lui sans doute, lui qui peut toujours se retirer dans le sanctuaire, et se rasseoir dans la vérité; c'est lui, qui, chassé de toutes les places dans la société humaine, aurait encore son poste divin, seule tribune d'où la voix peut se faire toujours entendre, et d'où la vérité descendra toujours. Il ne doit pas oublier que ces préjugés dont nous parlions, doivent en partie leur origine aux fautes mêmes et aux erreurs de ses propres membres, et qu'à nul plus qu'à lui, il n'est donné de contribuer à les dissiper, en appelant à lui la confiance des peuples. Recevoir, comme un bienfait et comme une gloire, toute occasion de faire le

Digitized by Google

bien, accepter la mission la plus humble, la plus difficile, la plus pénible, comme étant la plus digne d'être ambitionnée, ne regarder ni au temps ni à la place, mais prendre de quelque part qu'elle vienne, et de quelque manière quelle soit donnée, toute situation où peut s'accomplir le grand précepte de la charité : c'est là son devoir, c'est là son vœu, c'est là son ambition.

Du reste, plus ces fondations auront un caractère privé, moins le gouvernement y prendra une part directe, plus il se contentera d'une pure assistance ou d'une surveillance éloignée, moins en un mot on fera de ceci, ce qu'on a la manie de faire de toute chose, une affaire politique; moins aussi les préjugés présenteront de résistance, plus il sera facile de trouver un accommodement entre les aveugles préventions des uns et le zèle peut-être imprudent des autres. Qu'on ne fasse pas de tout ceci du tapage administratif et une affaire de Moniteur, mais que, le jour où, dans sa petite ville, un homme dévoué s'offrira à prendre quelque soin des prisonniers; on les lui remette sans emboucher sur la trompette un hymne à la philantropie gouvernementale; qu'on lui laisse achever son œuvre paisiblement, obscurément, sans bruit, sans gloire, mais aussi sans contrainte. Ce ne sera point l'affaire de l'autorité, mais celle de cet homme. On ne dira pas que le gouvernement se fait jésuite, parce qu'il veut faire du bien; ni qu'il tourne à la congrégation, car cet homme ne sera pas son délégué, ni cette maison sa maison; il l'aura laissé faire comme il laisserait faire d'autres.

Il faut en finir. Nous avons omis plus d'une question importante, mais dont l'importance est secondaire. Nous invitons surtout nos lecteurs à examiner ce qui est relatif à la situation financière de ces prisons. Ils verront que, lorsqu'elles sont bien administrées, elles deviennent une source de revenu pour l'état, et que, si, en France, à cause de la différence du prix de la main d'œuvre, on peut difficilement espérer un résultat aussi avantageux, il reste néanmoins établi que, de tous

Digitized by Google

les genres de prisons, celui-là une fois établi et bien conduit, est le moins dispendieux. Le travail en effet, devenant pour le prisonnier une ressouree contre l'amertume de sa position, et l'obligation au silence rendant son labeur plus assidu, il travaille à peu près comme un ouvrier ordinaire. De plus, son travail appartient à l'Etat, ou, s'il en retire quelque argent, ce pécule ne lui est jamais remis qu'à sa sortie de prison. Il est évident qu'il ne peut en être autrement, et, quant au pécule, il nous semble qu'en laissant au chef de l'établissement le droit de refuser ou d'en accorder un plus ou moins considérable, qui ne serait jamais payé qu'à la sortie de prison, on mettrait en sa main un utile moyen d'encouragement ou de répression.

Il faudrait encore parler des maisons de refuge où sont placés les jeunes condamnés et des enfans que, par une rigueur tout-à-fait contraire à nos mœurs, un jugement enlève à leurs parens à cause de leur mauvaise éducation ou de leur mauvaise conduite. En appliquant cette institution uniquement aux enfans condamnés, vagabonds, ou renfermés sur la demande de leurs parens, on ferait quelque chose d'essentiellement utile. La dureté du régime pénitentiaire accablerait la faible organisation d'un enfant; il lui faut un régime plus libre, plus doux, plus facile. Nous voudrions pouvoir faire connaître celui des maisons de refuge d'Amérique; mais il faudrait pour cela abuser trop long-temps de l'attention de nos lecteurs. Une maison de cette nature existait à Paris, les jalousies administratives sont parvenues à en détruire à peu près, les excellens résultats; à force de gênes, de précautions, de contraintes imposées, et, pour ne pas perdre un iota d'un pouvoir dont on ne sait faire rien de bon, on a eu la gloire de restreindre dans le cercle le plus étroit cette admirable fondation, et de laisser quelques centaines d'enfans de plus pourrir dans la corruption des prisons ordinaires. Une pareille institution serait un corollaire indispensable d'une maison pénitentiaire, et nous désirons que l'attention des

Digitized by Google

hommes éclairés se porte sur les détails précieux que les auteurs donnent à cet égard.

Et ensuite (il en est de cela comme de toutes les choses humaines) rien n'est parfait, rien ne répond complétement à toutes les espérances. La foi chrétienne et l'étude du cœur de l'homme nous apprennent sans doute qu'il n'y a pas de crime sans possibilité de repentir, et que dans les âmes les plus coupables il y a encore un fonds immense de régénération et d'espoir. Mais que de circonstances il faut pour le retrouver! Comme à cette réforme la parole humaine, la pensée humaine sont impuissantes! combien il faut s'attendre à éprouver d'échecs pour un triomphe! Ne nous imaginons pas rendre à tous ceux qu'une éducation dépravée ou de funestes exemples ont pervertis, le sentiment inné de leurs devoirs, et cette vertu intime que la foi seule peut donner! ne nous fions pas à des semblans de conversion, souvent plus facilement revêtus par les âmes les plus perverses, et ne croyons pas rendre à la société des hommes véritablement honnêtes au lieu des scélérats qu'elle nous a remis. C'est là un résultat heureux, mais rare et partiel, du système pénitentiaire; ce n'est ni son effet le plus commun ni le but qu'il faut principalement envisager. Rendre à la société des hommes qui respectent ses lois et vivent de leur travail; que ce soit en eux vertu, foi, intérêt personnel, hypocrisie même, c'est déjà lui rendre un service immense.

« Je ne crois pas, dit M. Elam Lynds, à la réforme *complète*, excepté pour les jeunes délinquans. Rien de plus rare, à mon avis, que de voir un criminel d'un âge mûr devenir un homme religieux et vertueux. Je n'ajoute point de foi à la sainteté de ceux qui sortent de prison, et je ne crois pas que les conseils du chapelain ni les méditations du détenu fassent jamais de lui un bon chrétien. Mais mon opinion est qu'un grand nombre d'anciens condamnés ne retombent point en récidive, et que même ils deviennent des citoyens utiles, ayant appris en prison un état et y ayant contracté l'habitude con-

Digitized by Google

stante du travail. Voilà la seule réforme que j'aie jamais espéré produire, et je pense que c'est la seule que la société puisse demander.»

Obtenir cela, c'est déjà un noble bien; et comprenons que, même pour ce bien, la foi religieuse peut seule travailler utilement.

Maintenant, quelles tentatives seront faites pour de telles réformes, et quel succès en doit-on attendre? Il ne nous est pas permis de le décider. Louons toujours ceux qui croient au bien public, soit que notre foi les soutienne, soit même que, confians encore en un grand mouvement social auquel ils croyaient il y a trois ans, ils demandent toujours une onde vive au rocher stérile de leur révolution. Louons plus encore ceux qui n'ont craint ni des travaux, ni des voyages, ni des études, dans une pensée de bien public, et qui, partis non sans quelque faveur qu'on croyait devoir encore à la philantropie de leur entreprise, sont revenus, si je ne me trompe, disgraciés. S'il leur était besoin d'une consolation, ils auraient celle d'avoir laissé, comme gage de leur zèle, un travail utile, impartial, consciencieux, sans pensée systématique et sans vue exclusive, sans passion aucune, plein d'ordre, de clarté, de vérité. Nous connaissons maintenant le vrai et le faux, le bon et le mauvais sur le système des prisons de l'Amérique. Aux éloges vagues et emphatiques de quelques philantropes qui n'avaient rien vu, succède un exposé de faits par des hommes qui ont vu et vu avec sagacité; et le jour où l'on aura l'esprit libre pour s'occuper de semblables choses, leur livre sera certes le premier et le plus utile document dans cette question.

F. C.

Digitized by Google

DE L'ENSEIGNEMENT

DE LA PHILOSOPHIE EN FRANCE

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE;

PAR L'ABBÉ BAUTAIN,

Professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg (1).

Voici un livre comme il s'en fait peu de nos jours; un livre complétement desintéressé de tout effet oratoire, où les idées se touchent plus que les mots, où la pensée ne se précipite point, mais coule à pleins bords dans le lit spacieux qu'elle s'est fait; un livre court, sans art, *simplement simple*, comme madame Geoffrin l'a dit de Malesherbes; un livre écrit d'un style clair, plein, abondant, mais entièrement dénué de recherche et de manière. Rare originalité par le temps qui court ! M. Bautain n'est pas un poète, c'est un sage. Il ne pindarise point; il parle. Oui, en vérité !

Pour moi, j'ai ouï les oracles de la Sorbonne de 1828, et je trouve du charme à cette philosophie parlée. Il y a dans ce calme et cette simplicité je ne sais quoi d'évangélique qui contraste sans trop de désavantage avec le faste de l'enseignement éclectique; et, pour ma part, ceci ne me fait regretter ni M. Cousin ni son trépied.

M. Bautain n'est certes point inconnu des lecteurs de la

(1) Brochure in-8. — Paris, Dérivaux, rue Percée-Saint-André, 11, et Paulin, place de la Bourse.

Digitized by Google

Revue européenne. Ceux-ci n'ont point oublié le fragment si haut de pensée, qui parut dans notre livraison de juin 1832 *sur l'Impuissance de la raison humaine à fonder la science métaphysique*. Ils n'avaient pas besoin d'être avertis pour apprécier tout ce qu'il y a de remarquable dans la confidence récente qu'il nous a faite (1). Toutefois le philosophe, le prêtre de Jésus-Christ, ne s'est encore montré à eux qu'à demi. Pour le mesurer tout entier, il faut lire son écrit sur l'*Enseignement de la philosophie en France au dix-neuvième siècle*, simple préface pourtant d'un *Manuel de philosophie* qui sera publié cette année.

M. Bautain n'est point un homme de bruit. Sorti de l'école normale en 1817, si je ne me trompe, et dès lors placé, par l'opinion de ses condisciples et de ses maîtres, à la tête de tous les élèves de M. Cousin, il n'eût tenu qu'à lui assurément de nous donner depuis ce temps deux ou trois volumes de *fragmens philosophiques*. Il n'en a rien fait : bien plus, il a refusé de prendre place dans la première publication de ce genre que nous ayons due à M. Cousin. Appelé, en quittant l'école, à professer la philosophie dans la ville la plus docte peut-être de notre France, à Strasbourg, il se mit en communication intime avec le mouvement spéculatif de la pensée allemande. Mais, pour faire imprimer sa doctrine, il attendit qu'il eût une philosophie.

« J'ai cru, dit-il, comme beaucoup d'autres, que la mesure de l'absolu et du possible se trouvait dans ma raison, et que ma volonté était sa loi à elle-même. J'ai cherché la vérité en moi, dans la nature et dans les livres. J'ai frappé à la porte de toutes les écoles hu-

(1) *Revue* de février, t. V, p. 635 et suiv.

Digitized by Google

maines ; je me suis abandonné à tout vent de doctrine. Grâce au ciel, je n'ai pu pactiser avec le matérialisme ni me rouler systématiquement dans la fange. Mais j'ai été idolâtre de la beauté, esclave de l'imagination ; et, au milieu des prestiges des arts et de l'enchantement des images, mon âme est restée vide et affamée... — Alors j'ai raisonné avec Aristote ; j'ai voulu refaire mon entendement avec Bacon ; j'ai douté méthodiquement avec Descartes ; j'ai essayé de déterminer avec Kant ce qu'il m'était possible et permis de connaître ; et le résultat de mes raisonnemens, de mon renouvellement, de mon doute méthodique et de ma critique a été que je ne savais rien et que peut-être je ne pouvais rien savoir. — Je me suis réfugié avec Zénon dans mon for intérieur, dans ma conscience morale, cherchant le bonheur dans l'indépendance de ma volonté ; je me suis fait stoïcien.... Mais, ici encore, je me suis trouvé sans principe et sans direction, sans but, sans nourriture, sans bonheur, ne sachant que faire de ma liberté, et n'osant l'exercer de peur de la perdre. — Alors je me suis tourné vers Platon. Ses spéculations sublimes ont élevé mon esprit comme sur des ailes. J'espérais arriver par les *idées* à la contemplation de la vérité pure, de la beauté éternelle.... J'étais enflé de science et d'idées ; j'avais appris à discourir magnifiquement sur le bien, mais je ne savais pas le pratiquer. Je pressentais beaucoup ; je voyais peu, et je ne goûtais rien. Je n'étais ni meilleur ni plus heureux pour être plus savant ; et, au milieu de mes rêves de vertu et de perfection, je sentais toujours dans mon sein l'hydre de l'égoïsme, qui se riait de mes théories et de mes efforts. — Dégoûté des doctrines humaines, doutant de tout, croyant à peine à ma propre raison, ne sachant que faire de moi

Digitized by Google

et des autres au milieu du monde, je périssais, consumé par la soif du vrai, dévoré par la faim de la justice et du bien, et ne les trouvant nulle part. — Un livre m'a sauvé; mais ce n'était point un livre sorti de la main des hommes !.... Je l'avais long-temps dédaigné, et ne le croyais bon que pour les crédules et les ignorans. J'y ai trouvé la science la plus profonde de l'homme et de la nature, la morale la plus simple et la plus sublime à la fois. J'ai lu l'Evangile de Jésus-Christ avec le désir d'y trouver la vérité; et j'ai été saisi d'une vive admiration, pénétré d'une douce lumière, qui n'a pas seulement éclairé mon esprit, mais qui a porté sa chaleur et sa vie au fond de mon âme. Elle m'a comme ressuscité !.... Les écailles sont tombées de mes yeux; j'ai vu l'homme tel qu'il est et tel qu'il doit être; j'ai compris son passé, son présent, son avenir, et j'ai tressailli de joie en retrouvant ce que la religion m'avait enseigné dès l'enfance, en sentant renaître dans mon cœur la foi, l'espérance et la charité (1). »

Ce n'est point là une amplification de rhétorique; c'est le récit littéral des longues études et de la conversion soudaine de M. Bautain. Lui aussi s'était enivré de la fougue ardente de son esprit, du succès de sa parole, je dirais presque du son de sa propre voix. Lui aussi régnait sur un auditoire avide de l'entendre, avide de le voir. Lui aussi avait eu l'insigne honneur d'être suspendu du professorat par M. Corbière. Eh bien ! c'est précisément alors, sous le coup d'une disgrâce aussi poignante pour l'éloquence, d'une disgrâce dont quelques autres ne se sont

(1) Extrait de *la Morale de l'Evangile comparée à la morale des philosophes*, discours couronné à Châlons-sur-Marne; par M. Bautain. — Broch. in-8, 1827. — Mêmes libraires.

Digitized by Google

point consolés, que la foi lui revint, et avec la foi la lumière.

Alors aussi M. Bautain s'imposa de sérieux travaux. Strasbourg possède une école de médecine renommée, et les études médicales y sont dominantes parmi la jeunesse qui suit les cours publics. L'impulsion matérialiste que ces études ont reçue en France ne pouvait échapper à un regard comme celui de M. Bautain. Il dut s'apercevoir de bonne heure que tout enseignement spiritualiste glissait sur des intelligences prévenues, qui ne voyaient là que des idéalités et des systèmes, n'accordant d'importance véritable qu'aux phénomènes observés par les sciences naturelles. Il conçut le dessein de les suivre sur ce terrain et de les forcer dans ces retranchemens qu'ils croyaient inexpugnables, c'est-à-dire de démontrer la spiritualité de l'être humain par la physiologie même. Il subit publiquement les épreuves universitaires qui mènent au grade de docteur de médecine, et publia sur le problème fondamental de la science physiologique, *sur la vie*, une thèse glorieuse et de la plus grande portée.

Deux ans après, en 1828, M. Bautain entra dans les ordres sacrés. Il fut suivi dans le sanctuaire par l'élite des intelligences qu'il avait conquises ou rendues à la vraie foi, par des professeurs distingués, par de jeunes israélites, avocats ou médecins à Strasbourg, à Nancy, en Grèce, aujourd'hui ses coopérateurs dans la direction du petit séminaire de Strasbourg, qu'il a acceptée sans quitter sa chaire de la faculté des lettres. Tous ces disciples lui sont venus, ou plutôt lui ont été donnés d'en haut. Il n'est allé au-devant d'aucun; et, s'il m'était permis de raconter les circonstances de la vocation de la plupart, on verrait certes que le bras de

Digitized by Google

Dieu n'est pas raccourci, et que la grâce n'est point un vain mot.

Enfin M. Bautain s'est ressouvenu des espérances qu'on avait fondées sur lui vers 1820, alors que M. Cousin lui disait : « Mon lot à moi, c'est de faire l'histoire de la philosophie; mais vous ferez, vous, une philosophie. » Un grand nombre de catholiques, et ce fait est à la connaissance personnelle de l'auteur de cet article, le pressaient avec instance et depuis long-temps de publier un résumé de ses leçons. Il va céder à leurs prières, et dès à présent il offre au public le discours préliminaire de son livre.

Ses vues sur l'enseignement de la philosophie au dix-neuvième siècle ne sont, nous l'avons dit, qu'une introduction au *Manuel de philosophie* que nous prépare M. Bautain. Mais ce pérystile fait pressentir le temple.

Dès les premières pages, on reconnaît un homme qui sait par cœur le temps où il vit. Quel esprit doué de réflexion, quelles que soient d'ailleurs ses convictions politiques, ne voit point comme lui « la société comme suspendue en l'air, n'étant plus soutenue sur le sol que par quelques points d'appui et des étais artificiels ? » Qui ne sent l'inanité des efforts de « cette multitude de travailleurs qui s'empressent à des fondations nouvelles, et qui se combattent au lieu de s'entr'aider, parce qu'il faut absolument que l'édifice soit assis sur leur base ou qu'il s'écroule ? »

« Nous sommes censés avoir encore une religion : nous nous reconnaissons, du moins officiellement, peuple chrétien; qu'en est-il en réalité ? Chacun vous expliquera le christianisme à sa manière : les uns comme une illusion pieuse, peut-être même une duperie; les autres comme une doctrine utile, mais qui doit être entendue

Digitized by Google

d'une certaine façon, et ils se mettront à dogmatiser; d'autres, comme un mélange de vérités et de fables, accumulées et confondues par les siècles, et dont il faut faire le triage pour en prendre ce qu'il vous convient. D'autres enfin respectent intérieurement la religion, comme une condition nécessaire de l'ordre social, et participent à son culte autant qu'il faut pour apaiser leur conscience, mais pas assez pour compromettre leur raison aux yeux du monde, en paraissant croire à des vérités que le monde repousse. »

Vous le voyez, ce ne sont pas là des lieux communs de prédicateur. Ce n'est pas non plus l'invective brûlante de l'*Essai sur l'indifférence*. C'est un homme qui a vécu avec son siècle, qui le connaît de longue date, et qui dit ce qui est, sans amertume; de sorte qu'il suffit de rentrer un moment en soi-même et d'interroger ses propres observations pour s'écrier, comme devant un portrait ressemblant : C'est bien cela !

« Et, sous le rapport de la moralité, où en sommes-nous ? La morale chrétienne, il est vrai, est toujours regardée par le grand nombre comme la plus pure et la plus sublime : mais on se contente de l'admirer, sans la croire obligatoire dans la pratique, parce que, sans la foi au dogme dont elle ressort, elle n'a point de sanction. Du reste, l'égoïsme dévore la société actuelle; tout le monde le voit, le dit et s'en plaint. On n'entend que lamentations sur la corruption des hommes du temps, qui, n'ayant plus d'autre motif de conduite que leur intérêt, sont toujours prêts à violer la justice pour se satisfaire : hommes desquels on ne peut espérer rien de grand, rien de stable, parce qu'il n'y a en eux ni générosité ni dévoûment. Et pour qui voulez-vous que l'homme se dévoue, quand il

Digitized by Google

n'aime que lui ? est-ce pour un homme comme lui ? A quel titre, puisqu'il est son égal ? est-ce pour la société ? Qu'est-ce que la société pour qui n'y voit que des individus réunis pour faire mieux leurs affaires ? Alors viennent les grandes phrases philosophiques : il faut se dévouer à la justice, à la vérité, au bien absolu ; c'est une dictée de la conscience, c'est le grand *impératif catégorique*. Tout cela est très bien : mais où sont les héros qu'a faits le grand impératif catégorique ? Il en est de ces sublimes théories comme de toutes les autres ; c'est le *moi* qui en est le point de départ et l'aboutissant. Quand on fait tout sortir de l'homme, on ramène inévitablement tout à lui. — Il faut donc convenir que, dans la société actuelle, telle qu'elle va, en dehors du cercle des vrais chrétiens, *qui savent comment il faut vivre, parce qu'ils savent ce qu'il faut croire*, il n'y a vraiment point de principe fixe de moralité, et par conséquent aucune semence de vertu : ou plutôt, il n'y a qu'un seul principe des actions humaines, c'est le *moi*, l'intérêt propre, l'égoïsme se déguisant sous toutes les formes, même les plus gracieuses, les plus lumineuses, mais restant au fond ce qu'il est, un serpent. »

Je demande pardon à M. Bautain de déflorer ainsi par avance l'impression que ne peut manquer de faire sa brochure. Mais tout y est tellement serré que l'analyse devient impossible ; il faut transcrire, et, quand on a commencé une fois, on ne sait comment s'arrêter.

Il faut voir maintenant les conséquences politiques de cette anarchie intellectuelle et morale. « La société marche au jour le jour, comme chacun. On est content pourvu qu'on vive. La vie publique n'est pas mieux réglée que la vie privée. La législation est dominée par les

Digitized by Google

intérêts, par les passions des partis, et l'administration, sans principes fixes, s'abandonne aux circonstances et subit la nécessité du moment. »

« Cependant, au milieu de ce bouleversement d'idées, de ce chaos d'opinions, de l'agitation désordonnée qui en est la suite, l'âme humaine, faite pour le bien, le réclame sans cesse, et son intelligence cherche encore la vérité. Jamais les hommes n'ont été moins satisfaits, en général, de leur état, plus avides de changement, sans prévoir ce qu'ils gagneront à changer. De là tant d'efforts infructueux, et qui nous épuisent en de vaines expériences. Comme l'homme ne croit plus qu'à lui, il est aussi réduit à lui-même. Son activité n'est que l'exaltation d'un moment, car il ne sait pas ce qu'il veut, ni où le prendre. Aussi, dans la vie publique, comme dans la vie privée, rien n'est lié, suivi, rien n'est constant : tout va par saut, par saccades, par mouvemens brusques et comme au hasard. C'est une autre toile de Pénélope où l'on défait la nuit ce qu'on a fait le jour; et cependant on veut fonder, on veut tout refaire à neuf, on ne prétend à rien moins qu'à bâtir pour l'éternité. Les chartes, les constitutions, les lois, les organisations, etc., doivent être à toujours, et le toujours va périr demain. Où trouver le remède à un tel mal ? Nous voulons de l'ordre, mais sans subordination; nous voulons de la paix, mais sans repos; nous voulons de la stabilité, et nous repoussons ce qui est éternel.

« Le plus grand malheur de notre siècle, c'est que la foi religieuse lui manque, et elle lui manque parce qu'on a séparé la foi de la science, parce qu'on les a déclarées incompatibles, sinon contraires. De là l'espèce d'aversion, de dégoût qu'il éprouve pour tout ce qui se rap-

Digitized by Google

porte à la foi, et le dédain ou l'indifférence avec laquelle il entend toute parole qui se présente sous cette forme ou avec ce caractère. C'est de la science qu'il veut; c'est donc par la science qu'il faut lui parler. L'enseignement scientifique doit être le canal salutaire par où un peu d'eau vive sera versée dans les cœurs brûlans et desséchés. La philosophie, voilà notre dernière ressource pour arriver à la vérité, lorsque la foi est morte. »

Mais ici se présente une grave difficulté. De quelle philosophie entendez-vous parler? Trois écoles se partagent aujourd'hui, bien qu'inégalement, l'enseignement philosophique de l'université de France : ce sont l'école de Condillac, l'école écossaise, et l'école éclectique. En dehors de l'université, dans la plupart des séminaires, on retrouve l'ancien rationalisme scolastique, et, là où quelque chose du mouvement actuel des esprits a pénétré, la philosophie dite du *sens commun*. M. Bautain les passe en revue et les écarte toutes après mûr examen.

Le condillaciisme s'en va. Restauré et modifié sous l'empire par un homme d'esprit, il n'en a pas moins péri sous les conséquences matérialistes dont, à son insu, il s'était fait complice. Toute intelligence qui a de l'avenir s'est retirée de lui. Et, en effet, quand bien même le matérialisme ne serait pas logiquement le dernier mot de cette doctrine, qu'est-ce qu'une philosophie qui professe ne rien savoir de Dieu, presque rien de la nature intime de l'homme et de sa destination ultérieure; qui s'enferme hermétiquement dans un coin de la science, l'idéologie, et là même s'arrête aux opérations inférieures de l'intelligence, refusant de rendre raison des illuminations soudaines du génie, de la conception des idées universelles, de la contemplation de l'idéal ou des idéaux, n'y voyant

Digitized by Google

que des hallucinations, ou tout au plus des effets complexes de la sensation, de la mémoire et du raisonnement ?

L'école écossaise n'est guère plus viable, et, tout en la remerciant d'avoir remis l'observation psychologique en honneur et contribué ainsi à augmenter la masse des matériaux philosophiques, M. Bautain ne fait point quartier à cette philosophie toute concentrée en définitive dans la conscience de chaque philosophe, impuissante à poser scientifiquement des principes et des lois, pointillant dans l'homme, faisant de la physique à propos de métaphysique, et n'allant au fond de rien, osant tout au plus affirmer que l'homme a une âme (matérielle ou immatérielle, on ne sait, peut-être le saura-t-on un jour), mortelle ou immortelle, il n'importe, comme si une morale rationnelle pouvait être imposée à qui ne sait d'où il vient, ni où il va, qui ne sait même pas au juste ce qu'il est !

La théorie éclectique est plus large sans doute : elle admet une philosophie de l'*inobservable*; mais un assemblage de membres et d'organes, pris çà et là, ajustés avec plus ou moins d'art, ne peuvent constituer un corps vivant. D'ailleurs, pour dégager la part de vérité que contient chaque système de la masse d'erreurs qui l'enveloppe, il faut un critérium, une règle infaillible, et où l'éclectique ira-t-il la prendre ? Ce n'est point dans une doctrine humaine, puisqu'aucune ne renferme la vérité pure, et que c'est justement pour cela qu'il faut de l'éclectisme. Ce n'est pas dans la raison individuelle, puisque le jugement de l'individu est sans autorité pour d'autres que lui. On parle de *raison universelle*; mais c'est toujours un homme qui s'en déclare l'organe, et quand le

Digitized by Google

philosophe me dit : Voici le langage de la raison absolue ! cela ne signifie rien, sinon : voici ce que, moi, dans ma raison propre, j'ai jugé conforme à la raison absolue. — Ainsi l'éclectisme n'a point de doctrine proprement dite : c'est un brillant tableau de l'histoire des philosophies successives ; ce n'est point une philosophie. Son dernier résultat est, dans les esprits, une sorte d'indifférence pour la vérité, parce qu'à force de la leur montrer partout, ils en sont venus à ne l'apercevoir nulle part ; et, dans la conduite de la vie, avec une grande prétention au sublime, avec tous les semblans de l'héroïsme, c'est l'aversion pour tout ce qui gêne et contrarie, la confusion du succès et du bon droit, l'abandon à la fatalité, la servitude de la nécessité sous les dehors de l'indépendance.

Quant aux séminaires, les jeunes gens du monde n'y vont pas, et c'est déjà un grave motif de croire que le salut de la société ne viendra pas de ce côté. Que sera-ce si, tout en gardant les formes et le langage du moyen âge, la scolastique contemporaine n'en a plus la foi, ni la science ; si, au lieu de partir de la parole traditionnelle et sacrée, elle est cartésienne dans son esprit, ce qui explique sa sécheresse et sa stérilité ? Chose étrange ! On impose sans scrupule le doute préalable de Descartes, ce reniement simulé de la foi, à ceux qui devront être un jour les apôtres de la foi ! On leur dit de la déposer à la porte de l'école, sauf à la reprendre quand ils en sortiront. On leur enseigne à raisonner sur Dieu et son existence, sur l'homme et ses devoirs, comme si Dieu ne nous avait jamais rien appris de lui, de notre âme et de sa loi. On leur recommande de remettre sous le boisseau, pour un an ou deux, le flambeau que la religion a fait luire, dès l'enfance, dans leur entendement, pour ne voir

Digitized by Google

et ne juger les vérités métaphysiques que par leurs lumières naturelles. N'est-ce pas comme si on leur disait d'aller étudier les phénomènes de la nature dans les ténèbres de la nuit, à la lueur d'une torche ? Aussi combien de ces jeunes âmes qui ne retrouvent plus au sortir de l'école cette foi vierge dont on les a dépouillés ! Il leur arrive trop souvent ce qui est arrivé au monde moderne tout entier. Il a supposé n'avoir point de foi, et, en raisonnant d'après cette supposition, il s'est accoutumé à s'en passer, et a fini par n'en plus avoir. »

De plus, la scolastique n'est point une doctrine : c'est seulement une méthode. Elle réduit l'enseignement philosophique à la logique et encore à la partie la plus technique de la logique. Là le plus grand philosophe est celui qui dispute le plus intrépidement, à tort ou à raison, et on supplée par l'appareil des formes syllogistiques au manque d'idées, de science, de vérité, de nourriture et de vie.

Nous voici en présence de la doctrine du *sens commun*. Ici, nous devons le dire, de lointains, mais précieux rapports avec M. de la Mennais, des sympathies rendues plus vives par sa noble attitude nous commandent de renvoyer à l'écrit que nous analysons en courant. M. Bautain, qui ne l'a point approché, qui, d'ailleurs, ne pouvait, sans forfaire à la vérité, oublier ni épargner un tel adversaire, reproduit d'abord contre lui des objections connues, auxquelles le puissant lutteur de l'*Essai* a tenté d'échapper par des distinctions logiques, et c'est déjà un malheur, pour une règle fondamentale de la certitude, d'équivoquer sur les mots, et d'avoir besoin d'être défendue par des distinctions. M. Bautain lui oppose de plus de graves raisons qui lui sont propres, et sa conclusion est que la

Digitized by Google

doctrine dite du *sens commun* n'est ni philosophique ni catholique. Qu'il nous soit permis d'ajouter que la solution d'un problème unique, quelque fondamental qu'il soit, ne saurait constituer à elle seule une philosophie, pas plus que le seuil ne constitue un édifice. M. de la Mennais l'a senti lui-même depuis long-temps, et nous regrettons que M. Bautain ait adressé directement à l'illustre écrivain des reproches qui ne portent déjà plus que sur la partie retardataire de son école. Nous reconnaissons, du reste, avec M. Bautain que le *sens commun* a trouvé peu de sympathie dans les hommes du siècle, qui veulent de l'évidence et non de l'autorité, qui veulent voir la vérité par eux-mêmes et non faire de la philosophie par commission, ne croyant pas que la raison de tout le monde ait été chargée de penser pour la raison de chacun.

« Voilà donc, s'écrie M. Bautain, tout ce que nous offre l'enseignement philosophique de notre temps !.... Dans la spéculation comme dans la vie sociale, on demande aujourd'hui quelque chose de fixe, de certain, de nécessaire, sur quoi on puisse poser. On est las de commencer et de recommencer toujours pour ne finir jamais. On veut le progrès, mais un progrès qui laisse quelque chose derrière soi, et qui, tout en frayant l'avenir, ne rompe pas avec le passé et ne compromette point le présent. On veut en un mot une science véritable, la science de l'homme, de ses rapports nécessaires, de ses lois : on veut une sagesse qui ne passe point ! Où trouver l'une et l'autre ?

« Ce ne sera ni dans la sensation transformée de Condillac ni dans la stérile idéologie de ses disciples. Elles ne se trouvent pas dans les observations psychologiques de

Digitized by Google

l'école écossaise, qui n'a de puissance que pour saisir des phénomènes, c'est-à-dire des ombres; elles ne sont point dans l'éclectisme, qui confond le vrai et le faux, le juste et l'injuste, fait de la vérité avec toutes les erreurs, et de la sagesse avec toutes les folies. Les trouvera-t-on dans cette pauvre scolastique qui s'épuise à combattre sans cesse avec des argumens sans base des argumens contraires qui ne valent pas mieux et qui se reproduisent sans cesse? Les trouvera-t-on enfin dans les prétendus oracles du sens commun, que chaque prêtre de ce Dieu inconnu interprète à son gré; dans le témoignage infaillible de la raison générale dont chaque raison privée se fait l'interprète? Non, certainement non! Il n'y a dans tout cela que des opinions, des théories, des systèmes: c'est toujours l'homme qui parle à l'homme; et ainsi tout ce qu'il enseigne est variable, incertain, transitoire comme lui. Aussi toutes ces prétendues philosophies s'emparent de la raison, envahissent l'esprit, exaltent l'intelligence; mais elles n'ont point d'accès au cœur... Elles n'atteignent point la volonté, qui reste en dehors du cercle de leur influence, et continue d'agir d'après ses mobiles vulgaires, à peu près comme si ces théories n'existaient pas.

« Où donc aujourd'hui puiser des croyances et chercher des convictions? Car jamais on n'a eu plus besoin de croire qu'en ce siècle, où l'on affecte de ne croire à rien pour ne croire qu'à soi. On le dit tout haut; et, avec une espèce de désespoir, au milieu de l'angoisse du doute, on estime heureux ceux qui croient; on voudrait pouvoir croire, et on ne sait à quoi se prendre! On aimerait à concilier la dignité de l'intelligence, qui réclame des idées, de la science, avec le cri du cœur qui demande de la foi....

Digitized by Google

« Le christianisme a résolu tous ces problèmes... Cette voix, qui a parlé à l'homme au commencement des temps, et qui a continué à lui parler par l'enseignement prophétique, est celle qui lui a parlé aussi au milieu des temps; toujours la même, malgré la révolution des siècles, elle annonce toujours, au milieu des choses qui passent, celles qui ne passent point. — Ce n'est pas la voix d'un homme; car l'homme n'apparaît qu'un instant sur la scène du monde, et disparaît. — Ce n'est pas la voix de tous les hommes : tous, au contraire, ont besoin de l'entendre et de l'écouter. — C'est une voix surhumaine que le ciel envoie à la terre. Elle a parlé dans l'Eden; elle a parlé dans le désert de Sennaar; elle a parlé sur le mont Oreb, au Sinaï, au Jourdain, sur le Golgotha... Elle a parlé, et elle parle au capitole du monde chrétien. C'est la voix de Dieu même !

« Et, afin que les accens de cette voix, en retentissant à travers le monde par les échos des siècles, ne fussent point altérés et confondus, ils ont été fixés par l'Ecriture. Et ce dépôt sacré a été transmis d'âge en âge, avec un religieux regret, par un peuple de l'ancien monde qui subsiste encore aujourd'hui au sein de la société moderne comme une ruine indestructible, puis par une autorité permanente à qui Dieu a confié les mystères de l'ancienne et de la nouvelle alliance....

« Oui, nous l'affirmons avec confiance, tout homme qui veut une philosophie sérieuse (et surtout qui est décidé à ne pas reculer devant les conséquences, quand il aura acquis l'évidence des principes), tout homme qui ne cherche point dans la philosophie autre chose que la philosophie même, c'est-à-dire la science et la sagesse; pour celui-là, il n'y a plus d'autre ressource aujourd'hui

Digitized by Google

que d'entrer franchement dans le système chrétien. Ce système, le plus ancien de tous, puisque son origine remonte à celle de l'homme, les domine tous; et le voilà encore debout, au milieu des opinions humaines ruinées, malgré les efforts impuissans de tant de générations qui l'ont attaqué en passant! Ce système est le plus vaste de tous; car il embrasse l'histoire de l'humanité, les destinées du ciel et de la terre. Il a élevé le regard de l'homme à des hauteurs qu'il n'avait jamais atteintes; il l'a fait plonger jusque dans les profondeurs des mystères divins! Seul, il a donné à l'homme la connaissance de l'homme; il lui a appris ce qui fait véritablement en lui l'humanité et comment cette humanité, tombée du trône, peut de nouveau reprendre sa couronne, sa puissance et sa gloire. C'est de toutes les doctrines la plus forte, la plus vivante; car son influence ne s'est pas bornée, comme celle des systèmes humains, à quelques hommes, à quelques écoles, à quelques peuples; mais elle a pénétré, remué, changé des millions d'hommes dans tous les siècles et dans tous les lieux: influence universelle ou catholique, qui, triomphant dans sa marche calme et patiente des temps et de l'espace, montre par-là même d'où elle tire son origine, où elle puise sa vertu, vertu à laquelle ses ennemis mêmes sont forcés de rendre hommage quand ils avouent que le christianisme a changé la face du monde!

« Ainsi cette doctrine ne fût-elle qu'une doctrine humaine (ce qui serait plus inconcevable que tous ses mystères), elle serait encore la plus profonde, la plus vaste, la plus cohérente, la plus lumineuse, la plus pure; donc la plus philosophique qui ait jamais été annoncée aux hommes.

« Eh bien! comme philosophe, c'est avec ces titres à

Digitized by Google

la main que nous proposons aux hommes du siècle les principes de cette doctrine comme base de la science, comme fondement de la vraie sagesse. Je leur demande de faire taire pour un temps les préjugés anti-religieux qu'on respire aujourd'hui avec l'air, et de se résoudre à examiner ce qu'ils ont peut-être jugé avec trop de légèreté, ou rejeté sans examen. Ils se doivent à eux-mêmes cette satisfaction, afin d'en finir une fois avec le christianisme, afin d'en reconnaître la sagesse ou la folie.

« Je présente le code de la doctrine chrétienne à ceux qui ont de la foi, comme à ceux qui n'en ont pas, et je leur dis : Il n'y a pas une question philosophique un peu profonde qui ne trouve sa solution dans ce livre ; il n'y a pas une vérité, objet de l'étude des philosophes, qui n'y soit annoncée, exposée.

« Et je ne demande pas qu'on m'en croie sur parole. Je ne viens pas ici dogmatiser, moi qui ne reconnais ce droit à aucun homme. Je ne m'autoriserai pas du caractère sacré du livre pour dire : Voici la parole de vérité, et ainsi toute science doit s'y trouver ! Car c'est justement ce qui est en question ; et je n'oublie pas que je parle surtout à des hommes qui ne croient pas, qui doutent pour le moins, et qui ne peuvent être ramenés à la foi que par l'intelligence. Le temps de la foi simple est passé : elle est le caractère et le privilége des époques de spontanéité, et le monde a trop réfléchi, trop raisonné, depuis plusieurs siècles, pour croire encore de cette façon. Aujourd'hui on veut voir et savoir avant de croire. — Ajoutez à cela que presque tout ce que la jeunesse voit, entend, apprend, la porte au doute, à la méfiance, à la critique, au mépris de la parole religieuse, en un mot, à l'incrédulité : car ce que cette jeunesse estime le plus,

Digitized by Google

ce qu'on lui présente comme la chose la plus noble, la plus désirable, la plus excellente, la science, est malheureusement de nos jours en hostilité ouverte avec l'enseignement chrétien. Elle se fait gloire de lui rester étrangère, de la regarder avec indifférence, sinon avec dédain, pendant que cet enseignement, de son côté, en se séparant trop de la science humaine, se laisse accuser d'être en arrière de l'époque et de ne connaître ni les hommes, ni les besoins du siècle. »

M. Bautain du moins n'encourra pas ce reproche. Il s'est longuement préparé à la mission qu'il remplit en ce moment. Les sciences mathématiques, les sciences naturelles lui sont familières. L'antiquité grecque, le syncrétisme alexandrin, la spéculation allemande n'ont point d'arcanes dont il n'ait sondé le mystère et apprécié la valeur. On peut juger, par ce qui précède, si le monde présent lui est inconnu. Il a tout vu, tout entendu, tout pénétré; il ne s'est point hâté de paraître, et cette continence de publicité suffirait, ce semble, pour révéler en lui une force peu commune.

Et maintenant le voilà qui pose nettement la question du siècle; le voilà qui fouille dans les entrailles de la société, telle que les révolutions et les sophismes nous l'ont faite, et qui la somme de regarder le christianisme face à face, avant de le congédier du monde européen qui est son œuvre. La parole sacrée, suivant M. Bautain, doit fournir les principes, les vérités fondamentales de la sagesse et de la science; mais c'est au vrai philosophe qu'il appartient de développer ces principes, de démontrer ces vérités par l'expérience, en les appliquant aux faits de l'homme et de la nature; *donnant ainsi à l'intelligence l'évidence de ce qu'elle avait d'abord admis de confiance, ou cru*

Digitized by Google

obscurément. Il s'agit donc de retrouver dans l'étude de l'homme, dans l'histoire de l'humanité, dans l'intime observation du monde physique, les preuves de ce que le livre des révélations nous dit du monde et de l'homme. Tout en posant la tradition sacrée comme base de la philosophie, il ne repousse aucun autre moyen de connaître; il appelle au contraire à son aide toutes les sciences humaines. — A cette psychologie transcendante que la révélation seule peut fonder, parce qu'elle seule peut dire ce qu'est l'âme, le principe vital dans l'homme, il joint une psychologie expérimentale qui recueille et examine tous les phénomènes de la vie intérieure, tous les faits de la réflexion, de la conscience, du sens intime : certain de retrouver dans ces résultats de l'observation psychologique la pleine justification des données supérieures. — Le témoignage de la conscience individuelle ne lui suffit pas : il en appelle à la conscience de l'humanité, manifestée par son développement écrit dans l'histoire. Il interpelle aussi la raison générale, non comme autorité infaillible ou comme juge, mais comme témoin; il n'exclut pas même l'histoire des opinions et des erreurs humaines, sachant qu'au fond de toute erreur qui s'accrédite il y a une parcelle de vérité, et qu'à l'aide d'un critérium infaillible qui manque à l'éclectisme rationaliste, le catholique peut l'en dégager par un feu épurateur, au creuset de la vraie science. — Enfin, à l'étude de l'homme sous toutes ses formes, dans toutes les périodes de son existence individuelle ou sociale, et par tous les moyens, il associe celle de la nature, et, par l'observation de ses phénomènes, à tous les degrés, dans tous les ordres, sous toutes les formes, il retrouve les lois constantes qui règlent cette nature et ce qui vit en elle,

Digitized by Google

recueillant dans ces lois les traces de la parole éternelle qui les a établies, qui les maintient, et qui se révèle ailleurs à notre intelligence d'une manière moins médiate et plus pure. Ainsi tout se tient dans cette doctrine : les choses visibles sont les ombres des choses invisibles, les lois physiques ont leur prototype dans le monde métaphysique, et la science de la nature est à la science de l'homme ce que la science de l'homme est à celle de Dieu.

Je ne sais, mais quand un homme qui a beaucoup étudié et à qui nul ne conteste de savoir beaucoup, quand un homme qui a passé par tous les doutes de l'époque présente, qui n'ignore rien de ce que ses contemporains ont appris, se lève, et, dans un langage tellement dépourvu d'artifices oratoires et si exempt de tout appareil scientifique qu'un lecteur inattentif pourrait ne pas apercevoir la profusion de vues qui en fait la sève, offre à la superbe de l'esprit du jour une satisfaction aussi complète, je ne vois pas, je l'avoue, quelle pourrait être l'excuse de ceux qui fermeraient les yeux et refuseraient de lire son travail. Pour moi, forcé de l'écourter en le copiant, de mutiler sa pensée, tout en empruntant ses paroles, pour ne pas mettre un livre dans un article, j'ai la confiance que les hommes de mon âge ne s'en tiendront pas à une maigre et trop insuffisante analyse, et, pour citer une dernière fois M. Bautain, je leur dirai :

« Jeunes hommes, qui aimez le bien, qui cherchez le vrai, dont l'âme veut sentir, dont l'intelligence veut voir, et qui espériez en la philosophie, voici un homme de votre siècle qui a cherché laborieusement la vérité et le bien, et qui est enfin parvenu à en retrouver la source ! Voici un philosophe qui vient vous proposer une voie

Digitized by Google

nouvelle pour arriver à la sienne : nouvelle, parce qu'elle n'est plus frayée de nos jours, quoiqu'elle soit aussi ancienne que le monde ! — Y a-t-il encore de la foi chrétienne dans votre cœur ? il doit tressaillir à cette annonce ! Quoi de plus doux que de voir sa foi justifiée par la science ? Quoi de plus consolant que de pouvoir admirer, par l'intelligence, ce qu'on a goûté et pressenti par l'âme ? — La foi de votre premier âge est-elle étouffée par les illusions des sens, les prestiges de l'imagination, les égarements de la raison, par les passions du cœur, ... comme l'étincelle dort sous la cendre ? Ah ! je l'espère, et Dieu sait si je le désire ! cette foi sera réveillée par le souffle de l'Esprit de vérité ! comme vous, j'avais cessé de croire : je voulais l'évidence du vrai, sans la forme, sans l'expression de la vérité ; je voulais la voir pure, en elle-même, sans voile, et je ne songeais pas qu'elle m'eût accablé de son éclat.

« Je l'acceptai enfin, telle que Dieu nous l'a donnée, J'ai lu, j'ai vu et j'ai cru. Ecoutez donc une voix amie qui vous appelle à la foi par la science. Ah !... du moins, si elle n'a pas le bonheur de vous y conduire, de contribuer à vous remettre en possession du plus grand de tous les biens, elle vous laissera, j'en suis sûr, la conviction que, de toutes les doctrines qui ont paru sur la terre, le christianisme est la plus profonde, la plus vaste, la plus sublime, celle qui renferme la plus pure sagesse et la plus haute science, la plus philosophique, en un mot ; et qu'ainsi, s'il y a une parole de vérité dans le monde, c'est là qu'il faut la chercher ! »

TH. FOISSET.

Digitized by Google

DE LA RÉFORME

DE L'ÉGLISE ANGLICANE.

La réforme de l'Eglise anglicane est une des questions les plus importantes de ce siècle, où tout est en question, où il n'y a pas une base de la société qui ne soit menacée d'une subversion prochaine. C'est le coup de grâce du protestantisme, qui, après la chute de l'établissement anglican, ne subsistera plus dans le monde qu'à l'état de simple opinion philosophique. Dans un des derniers numéros de la *Revue européenne* on a analysé, avec quelque étendue, un travail de lord Henley sur les réformes politiques et financières à introduire dans la constitution de l'Eglise nationale, et l'on a pu voir qu'encore que le plan fût tracé par une main amie, sa mise en œuvre équivaudrait à une destruction totale de l'Eglise anglicane.

Nous mettons aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs un projet de réforme, conçu sous le point de vue théologique, et proposé par une des lumières de cette Eglise (1). On verra par-là où en est le protestantisme dogmatique, à quelles pauvres transactions, à quels moyens humains il demande le maintien de ses prérogatives et de son existence matérielle. Le docteur Arnold veut arriver à contenter tout le monde, et à rasseoir l'édifice d'un établissement religieux sur un système de concessions qui permettrait d'englober les sectes les plus opposées dans leur liturgie, comme dans leur symbole. Il exclut pourtant de son traité les quakers et les catholiques, les uns parce qu'ils sont trop

(1) *Principles of Church reform*, by Thomas Arnold. D. D. Head master of rugby School, and late fellow of oriel college, Oxford.

Digitized by Google

simples, et les autres parce qu'ils sont trop conséquens pour le signer.

Le savant docteur commence par appeler l'attention sur les différens motifs qui font solliciter une réforme. On ne saurait nier que parmi ceux qui la réclament avec le plus d'insistance, il n'y en ait un grand nombre qui attachent fort peu d'importance aux avantages spirituels résultant d'un établissement religieux; pour ceux-là la réforme de l'Eglise veut dire tout simplement sa destruction. Les sectes dissidentes sollicitent aussi très vivement la réforme, encore qu'on ne puisse leur supposer quelque sollicitude pour une Eglise dont elles se sont publiquement séparées. Le docteur Arnold conclut de cette observation qu'en supposant la réforme opérée et les abus détruits, les trois quarts de ceux qui s'élèvent aujourd'hui contre l'Eglise anglicane continueraient à la combattre comme par le passé : idée fort juste, mais qui détruit précisément, par sa base, le système de transaction proposé par l'écrivain. Ce qui manque au protestantisme, c'est la foi, et il n'est pas de combinaison humaine, de substilités diplomatiques, et de complaisances de docteurs qui puissent la donner.

Le docteur Arnold ne se contente pas, à l'exemple des autres avocats de l'Eglise, de faire ressortir la violente injustice qu'il y aurait à déposséder les propriétaires de bénéfices ecclésiastiques, d'un droit acquis; il va plus loin, et s'efforce de montrer qu'aucune réforme ne peut être introduite dans la constitution financière de l'établissement protestant, sans que cette réforme ne devienne un principe de misère pour le pays et de souffrance pour les classes les plus malheureuses; il en conclut qu'il n'y aurait pas de plus grande folie, sous le rapport même des intérêts temporels de l'Angleterre qu'une tentative de réforme qui menerait à une subversion de l'Eglise.

Il considère, dit-il, toutes les propriétés ecclésiastiques comme dérobées, par le seul fait de leur destination pie, à

Digitized by Google

l'égoïsme des propriétaires et à l'esprit exclusif des familles; il les regarde comme un fonds commun destiné aux besoins du plus grand nombre. De quelque côté de l'Angleterre que l'on porte ses pas, on ne peut s'empêcher d'être frappé du caractère égoïste et exclusif de la propriété héréditaire; tout en elle, dit l'auteur, est approprié aux intérêts individuels d'une petite minorité sans entrailles pour les souffrances d'autrui. Les résultats pernicieux de ce système aussi anti-social qu'anti-chrétien, ne se font que trop sentir dans la condition des pauvres en Angleterre. Or, suivant le docteur, il faut considérer les propriétés ecclésiastiques comme placées en dehors de cet égoïsme universel, et comme destinées à faire descendre l'aisance dans les diverses classes de la société. En un mot, le système financier de l'Eglise anglicane lui semble un correctif nécessaire aux abus de la grande propriété, un contre-poids démocratique à l'influence d'une aristocratie oppressive. La vue d'un clocher, s'écrie le docteur, n'est-elle pas pour le malheureux un signal d'espérance, ne lui indique-t-elle pas qu'il y a là, autour de l'église, des biens qui n'appartiennent pas à des riches avides, des biens dont il peut espérer d'avoir sa part? La propriété ecclésiastique a cet heureux effet d'assurer à chaque paroisse, à chaque petite division de territoire, le bénéfice de la résidence obligée d'une personne qui ne doit avoir d'autre souci en cette vie que de répartir des bienfaits autour d'elle, que de se dévouer à soulager toutes les misères et toutes les douleurs. L'écrivain fait un tableau chaleureux de la charité et du dévoûment du prêtre, mis en regard avec les vertus humaines du citoyen : « Séparé de tout intérêt particulier; accoutumé par son éducation et ses habitudes à se livrer aux plus hautes et aux « plus purés contemplations; lié par ses engagemens au service de tous; doué par cela même de plus de délicatesse « et de libéralité de cœur que les hommes les plus élevés « par leur naissance; placé dans une situation sociale assez « élevée pour inspirer le respect, mais pas assez haute pour

Digitized by Google

« écarter de lui la sympathie populaire; revêtu d'un carac-
« tère qui ôte à son influence cette orgueilleuse hauteur qui
« est le propre des influences aristocratiques; prêt à donner
« conseil quand on le lui demande, et plus utile encore par
« les bons exemples que ses mœurs et la sagesse de sa con-
« duite répandent incessamment autour de lui, le ministre
« se trouve placé au centre de la corruption et de l'égoïsme,
« comme un être supérieur aux influences malfaisantes de
« l'atmosphère dans laquelle il est plongé : puissance bien-
« faisante, destinée à les écarter, ou à en atténuer les dan-
« gers. »

N'est-il pas curieux, je dirai presque plaisant, si un tel mot n'était méséant en une telle matière, de voir défendre par de tels argumens la constitution de l'Eglise protestante? Que ne s'avisait-on de ces judicieuses observations au seizième siècle, quand Henri VIII, ses évêques et ses barons déprédateurs, accaparaient les biens des monastères qui étaient bien véritablement les domaines des pauvres? N'y a-t-il pas quelque impudence à transformer les bénéfices protestans actuels en propriétés de communauté, lorsque ces biens doivent nourrir une femme et des enfans, d'ordinaire fort nombreux et dont il faut assurer l'avenir, lorsque, dans plus de la moitié de l'Angleterre, les revenus en sont dépensés par des titulaires qui n'y résident pas? Je ne connais pas de plus sanglante critique de la réforme, de plus complète apologie du célibat et de la discipline catholiques, que celle du docteur Arnold. Il n'y a rien à répondre à cela, et il faut sans doute que l'Eglise établie soit étrangement compromise pour avoir recours à de tels argumens et à un tel défenseur.

Si l'apologie de la doctrine catholique sort des observations du docteur sur les propriétés ecclésiastiques et le caractère moral des prêtres, elle ne résulte pas moins clairement du système de fusion qu'il compose laborieusement pour réunir toutes les sectes dissidentes dans le giron de l'Eglise anglicane. Le savant théologien d'Oxford semble croire

Digitized by Google

que les différences qui séparent les communions chrétiennes sont à peu près insignifiantes. Il ne reconnaît aucune autorité infaillible en mesure de décider les questions de dogmes, et dès lors il trouve tout simple que les impressions personnelles de chacun influent et sur sa croyance et sur sa liturgie. Aussi condamne-t-il sans hésitation l'usage constant de l'Eglise dont il est un des dignitaires, d'exiger, sous certaines exclusions, et même, en d'autres temps, sous des pénalités sévères, l'engagement de soutenir certaines opinions, et de se conformer à certains rites et à certaines pratiques. Le docteur Arnold fait très justement observer que les autorités ecclésiastiques qui avaient établi cette obligation avaient trop vite oublié qu'elles-mêmes s'étaient soulevées contre des prétentions analogues d'infaillibilité, et qu'en ce faisant, elles avaient renoncé à toute possibilité d'imposer leurs propres opinions. L'auteur paraît croire également que c'est surtout aux efforts tentés par l'Eglise anglicane pour maintenir intacts sa liturgie et son symbole, qu'il faut attribuer la naissance d'une multitude de sectes; et il reconnaît que l'existence de ces sectes innombrables présente dans la Grande-Bretagne le plus triste spectacle, que les efforts des chrétiens sont divisés, et qu'ils épuisent, dans la guerre qu'ils se font les uns aux autres, cette vigueur qu'ils ne devraient, en ce siècle, employer que contre leurs adversaires communs, c'est-à-dire contre le parti anti-chrétien, que le docteur Arnold appelle le parti athée.

Mais comment arriver à changer un tel état de choses? comment rendre de l'unité à ces efforts isolés, de l'harmonie à ces pensées éparses et hostiles? Le seul moyen, selon le docteur Arnold, serait de réconcilier des élémens qui tous se sont conquis une situation dont on ne saurait les expulser, et de former un établissement national, aux bénéfices matériels, duquel toutes les sectes viendraient prendre part. Il considère, dit-il, la désunion comme contraire à l'essence du christianisme, *encore que la religion doive nécessairement ac-*

Digitized by Google

cepter des opinions personnelles et libres; et il se demande, appuyé sur ce beau principe si logique et si lumineux, s'il ne serait pas possible de constituer une Eglise nationale qui embrasserait toutes les variétés d'opinions, toutes les formes de l'adoration, de la liturgie et de la prière, opinions et liturgie qui, du reste, devraient partir d'une même base : l'adoration d'un même Dieu, et la foi dans un même Sauveur. Ecoutons l'auteur :

« Le problème gît à former une unité religieuse par l'agglomération d'opinions et de rites différens. Considérons d'abord la nature des diverses opinions religieuses.

« Avant qu'on signale une telle union, comme injurieuse pour la cause du christianisme ou comme impraticable, on nous permettra de rappeler qu'il est quelques points sur lesquels les différentes sectes chrétiennes sont d'accord.

« Nous croyons tous en un seul Dieu, être spirituel et parfait, qui nous a créés, ainsi que l'univers, qui gouverne toutes choses par sa providence, qui aime le bon et abhorre le méchant.

« Nous croyons tous que Jésus-Christ est venu dans le monde pour notre salut, qu'il est mort, et qu'il est ressuscité d'entre les morts, pour prouver que ses vrais serviteurs ne mourront pas éternellement, mais ressusciteront comme il est ressuscité pour la vie éternelle.

« Nous croyons tous que les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament contiennent la révélation de la volonté de Dieu; que cette révélation est la seule qui ait été faite aux hommes antérieurement et postérieurement; que c'est un étendard de foi et une règle de pratique; de telle sorte que nous reconnaissons toute l'autorité de ce livre, *encore que nous l'entendions en des sens fort différens.*

« Nous avons tous, *à quelques exceptions près,* la même notion du bien et du mal, du juste et de l'injuste. Nous croyons tous que les péchés seront punis; que l'orgueil et la sensualité sont au nombre des plus grands péchés; que l'abnégation,

Digitized by Google

l'humanité, la charité sont de grandes vertus. Nous croyons tous que notre premier devoir est d'aimer Dieu, et notre second d'aimer le prochain.

« Considérant maintenant que les chrétiens s'entendent sur tous ces grands objets, est-il déraisonnable de penser que des hommes unis par des affections religieuses et des espérances communes pourront finir par vivre les uns avec les autres dans une même Eglise nationale ?

« *Il est vrai que leurs croyances diffèrent sous des rapports importans, et qu'ils ne pourraient accepter un même symbole* sans paraître sanctionner ce qu'ils considèrent réciproquement comme des erreurs. Mais *n'y aurait-il pas moyen de laisser toute liberté à chacun?* D'ailleurs les presbytériens, les méthodistes de toutes les nuances, les indépendans, les anabaptistes et presque toutes les autres sectes, si nombreuses en Angleterre, ne diffèrent véritablement, sur des points très graves, qu'en ce qui est relatif aux formes du gouvernement de l'Eglise.

« Restent les quakers, les catholiques romains et les unitaires, dont la réunion dans un même faisceau offrirait de plus grandes difficultés. Il est certain qu'aussi long-temps que ces sectes conserveront leur caractère actuel, il semble impossible de les réunir dans une commune Eglise nationale chrétienne, l'épithète de nationale excluant les quakers et les catholiques, celle de chrétienne excluant les unitaires. Mais ce qu'il y a d'exclusif et d'insensé dans ces différentes sectes tient surtout à l'opposition imprudente qu'on leur a faite; l'extravagance, d'un côté, provoque l'extravagance de l'autre. *Si, au lieu de formuler des dogmes exclusifs* et d'une orthodoxie étroite, la nouvelle Eglise nationale s'attachait à *rendre son langage le plus général et le plus extensif possible*, en protestant surtout contre l'habitude de restreindre les questions dans des points de vue particuliers, nul doute qu'on finirait par s'entendre; car on ne chercherait plus alors la victoire, mais la vérité.

Si un pareil morceau était écrit par un homme vulgaire,

Digitized by Google

on se bornerait à le citer comme un chef-d'œuvre d'absurdité et de niaiserie; mais que dire quand c'est là le dernier mot d'un théologien éminent, et la profession de foi en quelque sorte officielle d'une grande partie de l'Eglise anglicane? Il est inutile de faire remarquer qu'une réforme fondée sur de telles bases ne serait autre chose qu'une dissolution complète de l'Eglise, et que la profession de foi du nouvel établissement conçu par le docteur Arnold, ne pourrait être qu'un vague déisme mêlé de quelques notions sociniennes.

Pour faire cesser les dissidences fondées sur les formes du gouvernement ecclésiastique, le théologien anglican propose de changer entièrement la constitution de l'Eglise, en y faisant prédominer l'influence laïque au lieu de l'influence sacerdotale. Il voudrait que l'élection populaire vînt donner de la vie à l'organisation nouvelle, et que rien ne pût se faire sans l'avis et l'autorisation d'un conseil séculier, composé de membres de toutes les sectes. Là où l'on ne pourrait pas s'entendre pour composer une liturgie assez large et assez vague pour satisfaire aux scrupules de chacun, il ne faudrait pas hésiter à permettre l'emploi de rituels différens, et l'on devrait assigner aux auditeurs de toutes les croyances des heures différentes pour la prière, le prêche et les autres cérémonies. La belle Eglise que voilà! L'admirable établissement que celui du docteur Arnold! Que l'on réclame en ce siècle la plus complète extension du principe de la liberté individuelle dans la société politique, rien de plus nécessaire et de plus naturel; mais prétendre fonder la société des intelligences et des cœurs sur l'anarchie, c'est là un degré de démence auquel il semblait difficile d'arriver. Triste et inévitable effet des situations fausses, d'obscurcir l'entendement, d'amoindrir l'intelligence, et d'abaisser jusqu'à la subtilité des âmes appelées à comprendre le bien et à l'aimer!

L. DE C.

Digitized by Google

DE L'ÉTAT MORAL ET INTELLECTUEL

DE LA PRUSSE.

Pour connaître et bien apprécier l'état intellectuel et moral de la Prusse et de Berlin, il est nécessaire d'avoir une idée juste de la nature de sa constitution; car la Prusse, quoiqu'elle n'ait pas de charte, a une constitution, et aucun peuple peut-être n'a une constitution qui lui soit plus propre et plus intime que la Prusse. Ici la constitution est véritablement le tempérament même de la nation, l'équilibre et le mouvement bien proportionné des divers élémens qui la forment, la manifestation de sa vie. La théorie de l'état telle que Hegel l'a conçue paraîtrait, chez nous, quelque chose de monstrueux : ce panthéisme politique qui engloutit la nation dans la pensée et la volonté du prince, qui fait du prince plus que l'état encore, qui en fait comme l'incarnation même de la notion rationnelle de l'état, ne pouvait naître qu'en Prusse, où l'idée de l'état plane au-dessus de tous les rapports de la vie, pénètre dans tous les divers systèmes de la nation, les forme, les règle et les modifie, et fait de la Prusse toute entière comme un seul tissu où tous les fils se tiennent fortement tressés ensemble, et qui ne laisse qu'une légère effilure dans les lisières que forment les dernières classes de la société.

En Prusse, on ne connaît pas cette misère abrutissante qui contraste d'une si horrible manière avec le faste et la pompe de l'opulence. Quoique le commerce n'y ait ni la même importance, ni la même activité qu'en Angleterre et en France, le peuple y est beaucoup moins malheureux; il peut toujours, avec son travail, gagner de quoi subsister, et, d'ailleurs, il tient médiatement à l'état, parce qu'il est sous la dépendance

Digitized by Google

immédiate de ceux qui dépendent immédiatement eux-m
de l'état, et il tient encore à celui-ci d'une manière
directe par l'éducation gratuite qu'il peut en recev
par les aumônes qui sont une branche de l'administ
ce qui est vrai de celles mêmes qui sont le produit d
lectes faites dans les assemblées religieuses, puisc
glise est identifiée avec l'état, et que les fonctions e
tiques sont, sous ce rapport, des places comme les
conférées par l'état, et placées sous la direction imm
l'état, qui a la haute administration des conscien
liturgies qu'il peut prescrire, par le dogme et les
qu'il peut modifier.

Ce qui préservera la Prusse de la tempête révolu
c'est l'équilibre où se tiennent tous les ordres et
classes de la société. Il n'y a point de ces contraste
qui existent chez nous, et qui tracent entre les div
de la société des sillons plus profonds que ceux que
aristocratique du moyen âge avait creusés entre la
le clergé et les vilains. Là où ces immenses distanc
n'existent pas, on ne trouve point non plus ces i
tables antipathies, ces haines, ces mécontentemen
sent, ces efforts convulsifs vers un avenir qu'on es
leur; il y a plus de repos et de stabilité, parce que le
étages de la société étant plus rapprochés, il faut f
de chemin pour passer de l'un à l'autre. Dans les
contraire, où chaque classe forme une caste, et e
des autres par des fossés profonds qu'on ne peut fra
sur des ponts d'argent, le repos est impossible,
toute l'activité de l'homme est occupée à franchir
qui le séparent des classes plus élevées; tout est ef
tension et tumulte. En France, le tissu de l'état e
et serré à la vérité. Chaque fil est frappé plusie
fortement ajouté aux fils déjà tissés; mais le peupl
si misérable, forme comme une longue frange qui p
du tissu, et avec laquelle on peut effiler entièreme

Digitized by Google

Sans doute, il y a en Prusse beaucoup d'abus et de défauts dans le système gouvernemental; mais il n'y a pas de vices comme chez nous. Il y a encore des vieilleries, de vaines formalités, des cérémonies qui n'ont plus de signification, une étiquette quelquefois mesquine. Mais en Prusse, la noblesse n'est séparée de la roture que par des titres et des cordons qui ne coûtent rien au peuple; la titulature est très compliquée, et forme dans la roture même une espèce de hiérarchie et de noblesse purement honorifique. Le titre s'attache tellement à la personnalité de celui à qui il est conféré qu'il forme une propriété inaliénable, et comme un caractère ineffaçable qu'il communique à tout ce qui s'identifie à lui. Ainsi chaque titulaire transporte son titre à sa femme, et souvent ne lui apporte que son titre en dot. Mais ce titre est précieux pour la femme comme chez nous le titre de baronne ou de marquise; c'est pour elle une noblesse qu'elle ambitionne. Plus le titre est long, plus il apporte ordinairement d'honneur ou d'argent, et rien n'est flatteur pour une femme comme de s'entendre appeler *frau-wirkliche-geheime-oberregierungsräthin*, c'est-à-dire madame la conseillère-réelle-intime du gouvernement supérieur. La langue allemande se prête avec une merveilleuse docilité à toutes les formes de titres que la politique peut inventer, et personne ne sait prononcer avec autant d'agilité et de souplesse ces titres à longues queues que le fashionable allemand, qui trouve le moyen de produire tous ces titres en aussi peu de temps que nous en mettons à dire : madame la comtesse. L'évêque même, le curé, le prédicateur, le professeur, transportent leurs titres à leurs femmes, et on dit madame l'épiscopesse, madame la prédicatrice. Je ne sais comment nous féminiserions le mot curé, en évitant une expression ridicule.

Ainsi, en Prusse, la société monte de degrés en degrés de l'étage inférieur jusqu'au trône par une progression ascendante de titres; le passage d'un degré à l'autre est presque imperceptible : il s'agit d'ajouter seulement quelques syllabes.

Digitized by Google

au titre ou quelques lignes au ruban. Les cordons se nouent aussi les uns aux autres et attachent aux quatre pieds du trône toute la hiérarchie rubannée; et l'aigle noir, et l'aigle rouge, planant de la Vistule au Rhin, vont porter les faveurs royales, et s'abattent sur ceux que le mérite ou la protection distinguent. Sous ce rapport donc les exigences de la vanité et de l'ambition sont bien plus satisfaites que chez nous; et comme il n'y a ni grandes fortunes à envier, ni une noblesse entièrement séparée de la roture et jalousée par celle-ci, il y a plus de sécurité et de calme.

La centralisation en Prusse est peut-être portée aussi loin qu'en France; mais dans un sens tout opposé. Chez nous, la centralisation est absorbante, en Prusse, elle est diffusive; en France, l'état tout entier est dans l'hôtel du président du conseil; en Prusse, le gouvernement est partout. En France et en Prusse, la centralisation est un panthéisme politique; mais avec cette différence que chez nous le premier ministre, semblable au Brama des Indiens, anéantit toutes les individualités en les absorbant. Au lieu qu'ici, la puissance publique est comme la divinité des Grecs, identifié avec la nation même, présente partout sous des dénominations différentes; c'est le Pan politique assis sur les autels des temples, dans les chaires des églises et des universités. Au bureau des censeurs; dans les foyers des théâtres; distribuant l'aumône aux pauvres; jouant avec les enfans dans la cour du Gymnase; assise dans la famille à laquelle elle sert de pénate; recevant l'enfant au sortir du sein maternel, le baptisant et lui conférant, par le baptême, le caractère de chrétien et de Prussien; attachant la couronne virginale autour du front de la fiancée; debout, comme un prêtre, au lit du moribond, elle reçoit son dernier soupir, et le conduit jusqu'à la tombe sur laquelle elle reste plantée comme une croix jusqu'à ce que le corps soit devenu tout-à-fait terre, et tout cela se fait sans violence, mais avec ordre, par suite d'un plan bien ordonné, invariablement suivi. Le gouver-

Digitized by Google

nement se fait tout à tous pour gagner tout le monde à son autorité.

S'il y a en Prusse moins de liberté qu'en France, il y a incontestablement plus de *libertés*. L'état forme autour de la vie privée et publique un cercle immense hors duquel aucune individualité ne peut s'échapper; mais dans lequel chacun peut se mouvoir librement. Chez nous, au contraire, les journaux et les chambres forment autour du gouvernement un cercle où chaque individu qui possède assez d'argent pour être député et assez de talent pour être journaliste, peut dominer d'une certaine manière le gouvernement lui-même par l'opinion publique. Chez nous donc il peut y avoir conflit, au lieu qu'en Prusse, avec le système actuel, toute réaction politique est impossible. Une réaction, une révolution ne pourrait avoir lieu que par l'armée, et encore la landwer seule pourrait l'opérer, car tout le reste de l'armée est engréné dans l'état; une hiérarchie parfaitement organisée, une subordination inaltérable comme le caractère prussien, y soumet l'inférieur à son supérieur.

La religion prête à l'état une force immense; le gouvernement prussien a cherché à devenir centre religieux pour le protestantisme en Allemagne, comme Rome l'était pour l'Europe dans le moyen âge. Il a, pour cela, par l'ascendant seul de sa puissance, opéré la réunion de l'Eglise luthérienne et de l'Eglise réformée; et ces deux confessions, qu'un abîme de sang et de haine séparait depuis trois siècles, entre lesquelles l'impétueux Luther ne voulait voir aucune possibilité de réconciliation, se sont paisiblement réconciliées et embrassées par ordonnance du roi, sans toutefois qu'on exigeât d'aucune le sacrifice de ses convictions. L'union dans le culte a été seule prescrite. Une nouvelle liturgie, plus accommodante, et dans laquelle chaque confession pouvait trouver l'expression faiblement nuancée de ses croyances religieuses, a confirmé l'union; et aujourd'hui le luthérien qui reconnaît dans l'eucharistie le vrai corps et le vrai sang de Jésus-Christ, et le

Digitized by Google

calviniste qui n'y voit que la figure de ce corps et de ce sang, reçoivent l'eucharistie du même pasteur, la parole de Dieu du même prédicateur. Quelques réclamations se sont fait entendre; mais il a fallu céder. La politique prussienne est mille fois plus adroite et plus habile que la nôtre. Le gouvernement prussien a vu qu'on ne pouvait agir sur le peuple que par la religion; que le peuple est religieux par nature, premièrement parce qu'il est moins vicieux et moins corrompu que les classes élevées, et, en second lieu, parce qu'il est plus malheureux et plus pauvre, et qu'à défaut de bonheur et de consolations terrestres, il lui en faut de surnaturelles. Il avait éprouvé, dans les années de revers, ce que c'est qu'un peuple irréligieux ou ignorant. Une seule bataille avait suffi pour détruire cette puissance en apparence si formidable, tandis que l'Espagne, avec sa foi souvent superstitieuse, n'avait pu être domptée par la main de fer qui brisait et pulvérisait l'Europe entre ses doigts: il a senti que c'est à l'autel que doit se rattacher le patriotisme du peuple, et que la religion est pour lui le seul principe de nationalité. Les convictions religieuses du monarque, qui est attaché de cœur et d'âme à la pure doctrine de Luther, ont aussi contribué au développement religieux en Prusse, et ce développement a été en même temps l'aurore de la régénération de cet état, si humilié sous Napoléon.

Depuis ce temps, le gouvernement n'a rien négligé pour faire pénétrer l'esprit religieux du pur protestantisme dans les dernières classes de la société. Il lui a fallu pour cela combattre, sans toutefois paraître despote, les deux ennemis du protestantisme dogmatique, le catholicisme et le rationalisme placés, comme deux abîmes, l'un derrière, et l'autre devant lui. Il a senti que ni le catholicisme ni le rationalisme ne peuvent former une Eglise nationale, parce que l'un est trop vaste pour pouvoir être contenu dans les limites d'un état, et cherche sans cesse, en vertu de son infinie diffusibilité, à s'étendre et à se répandre davantage, et que l'autre,

Digitized by Google

ennemi de tout ce qui est positif, cherche à placer la société dans une éternelle fluctuation. Il a donc eu recours au protestantisme pur, tel que Luther l'avait fait et tel que les princes qu'il avait appelés à son secours l'avaient modifié, à ce protestantisme tout en faveur des princes, qui leur transmet tous les droits de la puissance ecclésiastique, qui change la couronne en tiare, et le sceptre en bâton pastoral. L'Eglise est devenue la fiancée de l'état, et chaque citoyen est le fruit de leur embrassement. Le curé est, en cette qualité, officier civil et ecclésiastique; les chrétiens seuls jouissent des droits et des priviléges du citoyen. Le baptême est une cérémonie religieuse et civile en même temps, par laquelle un individu acquiert des droits au bonheur en cette vie et en l'autre, et devient à la fois citoyen du ciel et de la Prusse. Ainsi les Juifs, dans ce système faux et étroit, sont exclus de la société; ils ne peuvent être citoyens, et n'ont d'autre droit que celui de satisfaire aux charges et de payer l'impôt. Il faut, pour qu'ils puissent acquérir des droits politiques, que l'eau du baptême les délivre de la damnation éternelle et civile. Ainsi la dénomination de juifs leur reste, on les appelle juifs baptisés, et pour plusieurs, le baptême est une pure cérémonie civile qui leur ouvre la porte de l'état sans leur ouvrir celle du ciel. Il en est de même pour les mariages, les registres civils sont dans les sacristies, et dans ce temple est conservée l'arche où sont déposés les titres civils et divins de chaque homme.

Le clergé protestant, en sa qualité de fonctionnaire civil, a aussi une grande influence sur l'éducation. Sans doute un tel système a ses avantages, parce qu'il rend plus difficiles les réactions dans un sens contraire à l'état, mais il a aussi d'immenses inconvéniens; car la réaction, pour être plus difficile, n'en devient pas moins à la longue inévitable, lorsqu'elle est provoquée par les injustices ou l'étroitesse des gouvernemens. L'exemple des Bourbons, depuis la restauration, est une leçon terrible pour les gouvernemens qui essaient de mêler

Digitized by Google

l'Eglise avec l'état. Ce mélange doit attirer de plus grands maux, et doit les attirer plus promptement quand l'état est catholique, parce que l'amalgame de l'Eglise catholique et de l'état est plus contre la nature des choses que celui des Eglises protestantes, celles-ci ayant été formées par l'état lui-même qui les a secourues et empêchées de périr. Mais, quoique plus tardifs, ces maux sont nécessaires; le premier danger et le plus grand c'est l'hypocrisie, qu'une telle union favorise, et ce mal est d'autant plus affligeant que ceux mêmes qui agissent loyalement, passent pour hypocrites, et que le mot de dévot devient une injure; l'impiété, l'intolérance irréligieuse, la calomnie s'emparent de tout, inventent de nouveaux mots pour désigner les partis, établissent des catégories d'exclusion, parlent et reparlent de jésuitisme, de prosélytisme, de congrégation, etc.; et au fond de toutes ces calomnies, il y a quelque chose de vrai qui leur a donné naissance; il y a des faits incontestables qu'on généralise et qu'on transforme en principes. Quiconque est de bonne foi ne peut nier que les jésuites, sous la restauration, se sont trop appuyés sur l'état, et se sont trop présentés comme les apôtres de Dieu et du gouvernement, et que par conséquent le mot jésuitisme n'exprimât quelque chose de vrai au fond. Or ici les mêmes dangers existent sous une autre forme. En Prusse, le parti luthérien strict cherche à pousser le gouvernement dans des voies analogues; on parle de jésuitisme, de congrégation comme on en parlait en silence, avant la révolution de juillet. On voudrait établir une véritable Eglise nationale fondée sur un symbole commun et qu'on pourrait opposer, et à l'unité compacte du catholicisme, et à l'anarchie du rationalisme. Bien des illusions peuvent avoir lieu; bien des hommes, honorables d'ailleurs, peuvent croire servir Dieu, tandis qu'ils ne servent que l'état, derrière les joies du ciel vers lesquelles on aspire, apparaissent les joies et les honneurs de la terre auxquels on se résigne ici-bas; les récompenses surnaturelles et ci-

Digitized by Google

viles, les grâces de Dieu et les dons du prince, les places des élus dans le ciel, et les places des élus du ministère, éblouissent les regards par leur bizarre mélange.

Il faut rendre cette justice au roi de Prusse : quoique protestant rigoureux il a su s'opposer aux conseils qui lui étaient donnés par certains partis et par certains journaux ; son bon sens et sa modération ont empêché bien des abus : il n'a point cherché à terminer d'une manière violente les discussions qui se sont élevées entre les rationalistes et les luthériens, et il a respecté la liberté de la chaire universitaire, la seule tribune que possède l'Allemagne. Ceux qui connaissent le prince royal, et qui ne se laissent pas abuser par les préjugés que la malice ou la défiance entretient toujours contre les princes, s'accordent tous à lui attribuer une âme noble, une intelligence élevée, une tolérance rare dans un prince, et l'amour sincère d'une liberté sage qui respecte les droits de tous, et qui ne donne pas à la calomnie le privilége d'opprimer l'innocence et la vertu. Ceux qui ont eu quelques rapports avec lui attendent de son règne un véritable développement de liberté, tandis qu'un autre parti cherche à le représenter comme un piétiste intolérant, livré à l'aristocratie, et disposé à lui sacrifier tout : excitant ainsi contre lui les préjugés, la haine et la défiance.

L'esprit religieux s'est singulièrement développé en Prusse, surtout parmi le peuple ; car, pour les hautes classes, il est souvent difficile dans un état où l'Eglise est comme une institution du gouvernement, et où la religion est protégée par l'exemple et les faveurs du prince, de discerner ce qu'il y a de vrai et de simulé dans la dévotion. Les piétistes qui sont dans l'Eglise protestante ce qu'était la congrégation sous les Bourbons, et qui précisément à cause de cela méritent tous les éloges et tous les reproches qu'on peut faire à celle-ci, répandent à profusion la Bible et quelques livres ascétiques et populaires. Plusieurs généraux et officiers supérieurs piétistes cherchent à former dans leurs régimens des associations

Digitized by Google

pieuses. Les piétistes se distinguent de la congrégation par un caractère qui me semble tenir à la nature même des deux confessions. Ce qui caractérise le catholicisme, c'est la généralité et l'unité : aussi la congrégation était-elle devenue une vaste association répandue dans les provinces, et dont les membres étaient liés entre eux par des principes et des conseils communs. Le protestantisme, au contraire, est plus une religion individuelle, comme il ne reconnaît aucune autorité dans l'ordre religieux. Ces associations, déterminées par des principes communs, ne peuvent être que très peu nombreuses, parce qu'il est rare qu'un grand nombre de personnes, qui n'ont point de centre d'union, s'accordent parfaitement entre elles. Les associations protestantes se bornent donc nécessairement à des cercles de parens ou d'amis qui se réunissent pour prier ensemble, pour chanter des cantiques, s'édifier par des conversations ou des lectures ascétiques. Dans les divisions militaires qui sont commandées par des piétistes, on trouve quelquefois de petites associations de soldats qui se réunissent aussi pour s'édifier mutuellement. On peut même regarder la *Gazette évangélique* comme l'organe et le centre de toutes ces petites associations particulières; c'est elle qui constate les progrès qui ont lieu dans le développement de la piété; qui encourage, par ses conseils et par ses spéculations religieuses, le zèle de ces sociétés, c'est à elle qu'aboutissent tous les fils de ce tissu si varié, mais en même temps si compact.

Les frères moraves forment en même temps, dans l'Eglise protestante, la partie monachale, et leur influence est très grande : ils sont liés entre eux par la communauté des biens comme les moines catholiques, et au lieu que ceux-ci renonçaient au mariage, les frères maraves doivent subir l'épouse qui leur est imposée; ce qui vaut bien le vœu de chasteté. Leur direction religieuse les met naturellement en rapport avec les piétistes, dont ils forment comme une branche en dehors de tous ces cercles et de toute intrigue, soit politique, soit reli-

Digitized by Google

gieuse. On trouve un petit nombre d'hommes éclairés, d'une bonne foi incontestable, pleins de zèle, mais en même temps de prudence, de tolérance et de charité qui ont frayé une route toute nouvelle : regardant la confession extérieure comme quelque chose de purement accidentel, ils considèrent la religion comme le rapport immédiat de l'homme à l'Homme-Dieu, dans aucun moyen extérieur, cherchent par conséquent à dénouer peu à peu les liens qui enlacent l'Eglise à l'état, et qui confondent dans un mélange bizarre la religion et la politique. C'est parmi ces hommes que se forme le germe d'un véritable développement dont il est permis, même aux catholiques les plus sincères, d'attendre un heureux résultat : ces hommes font dans le protestantisme, et avec les différences que doit nécessairement produire la diversité de confession, ce que M. de Lamennais a fait parmi les catholiques.

(*La suite à un numéro prochain.*)

Digitized by Google

DU GENRE COMIQUE EN ITALIE.

PREMIER ARTICLE.

Giovine piansi, or' vecchio omai vo' ridere : « J'ai pleuré étant jeune, mais aujourd'hui que je suis vieux, je veux rire. » C'est Alfieri qui disait cela, et le farouche auteur de *Virginie* et de *Philippe II*, las d'effrayer la voluptueuse Italie par ses fantasmagories républicaines, se prit à la fouetter de son ironie âpre et mordante. La comédie fut entre ses mains le jeu d'une âme blasée, qui déprime tout, parce qu'en tous lieux elle n'a trouvé qu'amertume; nulle franche gaîté, nulle expansion de cette vie sociale qui s'écoule à petit-bruit, si naïve dans son intimité, si bizarre dans ses caprices; mais un mouvement continuel de doctrines abruptes s'emparant de la satire comme d'une arme nouvelle pour dominer un monde insouciant et moqueur. L'oligarchie et l'absolutisme devinrent les polichinelles de ce singulier génie; le Forum de Rome antique et l'enfer même quelquefois (1), le théâtre de ses drames. Il faisait beau voir parader sur ce théâtre les physionomies ridées de la politique; le noble Vénitien avec ses yeux de vautour et sa face blême; le plébéien enrichi de Brescia ou de Bergame, insolent, curieux, voleur, tranchant du grand seigneur, beaucoup plus même que l'aristocrate. Puis alors, le poète, retombant de tout son poids sur cette Italie corrompue, que son imagination avait long-temps rêvée puissante et énergique comme au temps de Brutus et de Lucrèce, cette Italie *où domine la volupté la plus affreuse, où la vieillesse est méprisée, où l'on recherche plutôt la licence et*

(1) V. *la Finestrina.*

Digitized by Google

la frivolité que l'austère vertu (1), il s'écriait, dans l'exaltation du délire : *Spettatori, fischiate à tutto andare l'autor, gli attori, è l'Italia, è voi stessi; questo è l'applauso debito à vostri usi;* « Spectateurs, sifflez hardiment l'auteur, les acteurs, « l'Italie et vous-mêmes; c'est l'applaudissement dû à vos « mœurs ! ».

L'Italie est un vieillard, et c'est pour cela qu'elle aime à conter et à rire; c'est pour cela qu'elle est folâtre et ingénue, que tout est spontané dans son ivresse; tout, jusqu'au travail de l'esprit pèse à sa vieille tête; elle a trop parcouru la vie en se jouant, pour en avoir fait une étude morale, et les folles joies lui vont mieux que l'esprit caustique et observateur. Rien de mystérieux, rien de voilé, rien d'allégorique ne convient à son caractère; chez elle le ciel est pur, les formes coulantes et harmonieuses, la langue insinuante et d'une candeur qui ne sait rien dissimuler; demandez-lui des récits, des monumens, des tableaux, et sa merveilleuse imagination s'épandra en de charmantes images; mais ne cherchez point dans ses œuvres, des expressions symboliques, des vues d'avenir, et cette fermentation inquiète de l'âme qui s'élance au loin, avide, altérée, révélant en traits ineffaçables sa mystérieuse agitation. En Italie tout est plus calme, tout plus irréfléchi; le monde extérieur y apparaît sous des couleurs si attrayantes qu'il y a paresse à percer au-delà; l'esprit n'y est pas vulgaire peut-être, cet esprit sémillant et railleur de nos contrées septentrionales; mais la société entière, petite ou grande, populace ou aristocratie, s'identifie dans une même susceptibilité nerveuse que la moindre émotion met en jeu. C'est la patrie des illusions, des contes, de la poésie; parce que tout y flatte les sens, parce que la vie

(2) . . . . . Dove più regna voluttà smoderata, ove si sprezza più la saggia canizie, ove si cerca leggierezza ne' libri, è corruttela più che seda virtù.

Il conte C. Gozzi : l'Angellino Belverde, att. V, sc. I.

Digitized by Google

s'y écoule dans un enchantement continuel. Vous trouverez chez ce peuple des monumens grandioses, mais surtout frappans par leur harmonie symétrique et élégante; des temples que le soleil pénètre de toutes parts, qu'une musique enivrante fait retentir de son incessante mélodie, comme si ces âmes légères craignaient la méditation rêveuse qui se nourrit de recueillement et de silence. Vous trouverez chez lui des pastorales suaves comme l'air qu'il respire, des poëmes où l'imagination la plus inépuisable s'évertue en prestigieux caprices, où la gaîté est franche, ouverte, mais sans avoir cette finesse qui parle à demi mot, et laisse à l'esprit actif le soin d'achever sa moqueuse pensée.

Le comique italien n'est point le comique de Molière; ce n'est point cette vérité d'aperçus, ce tact d'observation, cette expression badine et ironique qui font de notre poète un inimitable modèle. La langue italienne, plus harmonieuse, plus abondante que la française, n'a point cependant au même degré cette délicatesse de nuances qui vient peut-être chez nous d'une plus grande retenue dans la vie extérieure. Il y a un laisser-aller dans les mœurs italiennes qui se parade au grand jour; on n'y sent jamais le besoin de ces mots à signification élastique qui se prêtent avec une facilité merveilleuse à toutes les formes de la pensée, sans la dessiner grossièrement. *Le lecteur français veut être respecté*, et de là deux idiomes tout-à-fait distincts dans notre langue; celui du peuple, abrupte, raide, inflexible; et celui de la haute société, Protée insaisissable, dont la puissance magique, sous chacune de ses transformations, ne saurait être égalée. En Italie, au contraire, il n'y a qu'un seul idiome, harmonieux et nu comme la vie, comme les habitudes du peuple qui en fait usage : aussi n'est-ce point là qu'il faut chercher cet esprit de satire, de jeux de mots, d'épigrammes, échappant à toute froide analyse, et piquant d'autant plus au vif que l'aiguillon sait mieux se glisser ina-

Digitized by Google

perçu sous le voile de l'enjouement et de la plaisanterie (1).

D'autre part, le tact de l'observation demande un caractère naturellement grave, philosophe, réfléchi, et j'ai dit que la masse des Italiens ne l'était pas. Leur société, d'ailleurs, toute compacte, toute d'une pièce, dans ses qualités et ses travers, manque de cette légèreté d'instinct qui nous fait prendre plaisir à la mise en scène de nos ridicules, parce que nous avons toujours la ressource de les rejeter sur notre voisin; que la société chez nous est toute morcelée, toute individualiste, et qu'il est plus facile dès lors de se détacher du tableau pour en mieux critiquer l'ensemble. La comédie de mœurs ne convient donc nullement au caractère italien; il lui faut plus de mouvement, plus d'exagération; on ne sait pas rire en Italie du bout des lèvres, mais à grands éclats; le comique des situations y va mieux que le comique des paroles. Et de même, lorsque le vieillard, secouant sa blanche chevelure, relève avec fierté un front que l'âge n'a point altéré, il lui faut d'effrayans tableaux, dés émotions brûlantes, de poignantes tragédies. Ce sera Ugolin rongeant le crâne de l'archevêque Roger; Françoise de Rimini fendant l'air avec son amant dans un tournoiement continuel; Guido Anastagi chassant à courre la belle qui l'a méprisé, et l'abandonnant chaque vendredi à la fureur de ses boules-dogues; Juliette expirant de douleur sur le cadavre de Roméo : *je vous dirai la dolente aventure et l'affreux malheur qui arrivèrent à deux nobles amans* (2).

Ainsi tout est extrême dans ce caractère italien, les joies, les rêveries, les terreurs; tout est extrême et dramatique; le drame est partout en Italie, dans la vie, dans les mœurs, dans la littérature. Il y donne un mouvement étrange et in-

(1) Les jeux de mots et les calembourgs de Pasquin sont d'une telle franchise qu'ils n'ont, le plus souvent, aucun sel.

(2) Ce sont les premières paroles de la touchante nouvelle de *Roméo et Juliette*, qui est la 9e du 2e vol. de Bandello. *Verrò à dirvi un pietoso caso e i sfortunio grandissimo che a dui nobilissimi amanti avvenne.*

Digitized by Google

connu dans toutes les autres littératures, à l'épopée; tantôt il l'active, l'agrandit, la passionne comme une scène de Shakespeare; tantôt il en fait une conversation railleuse et animée, avec sa futilité caustique, son pêle-mêle jamais confus, et son exagération follement enjouée. C'est là, à parler juste, la véritable comédie italienne, la comédie de tableaux, d'anecdotes romanesques et de situations grotesques et bizarrement amenées. Qui ne se rappelle le combat d'Astolphe, son voyage à la lune, la fuite précipitée d'Angélique qui s'est désaltérée à la fontaine de la Haine, devant Renaud qui s'est désaltéré à la fontaine de l'Amour; puis ces deux vieux démons cachés dans les ruines d'une chapelle à Roncevaux, afin de guetter au passage les âmes des Sarrasins tués à la bataille; et l'enfer s'ébaudissant de joie, dansant des moresques et des farandoles pour leur fêter la bienvenue :

.... Si fece più d'una moresca
Giù ne l'inferno, e tafferugia à tresca (1).

On voit que l'imagination se développe à son aise dans ce genre de poésie sans s'astreindre à aucune règle; point de vraisemblances strictement requises, point d'unité, point d'intrigue et de péripétie s'accomplissant méthodiquement, mais une spontanéité de conception et de paroles répondant avec une insaisissable variété à la pensée active du poète. Il y a une telle fécondité, une telle pétulance dans le génie italien, que l'improvisation lui est comme naturelle; et ce cachet original, indépendant, de l'improvisation, se retrouve en Italie à tous les ouvrages étrangers aux formes et aux traditions classiques, tels surtout que l'épopée romanesque et le conte.

Le conte, comme l'a fait l'Italie, lui appartient exclusivement. Il emprunte à tous les genres, à la comédie, à la tra-

(1) *Morgante Maggiore*, c. 26.

Digitized by Google

gédie, à l'histoire, à l'apologue; et répand, avec sa bonhomie causeuse, ses vives couleurs, la richesse de diction dont l'ont revêtu les grands maîtres, un intérêt tout nouveau sur les petites aventures qui faisaient l'amusement des cours du moyen âge. Comme tableau de la société, le conte acquiert une importance historique, au moins égale à celle des chroniques toutes farcies de prouesses et de batailles. Ce sont autant de petits drames où les petites intrigues, les petites habitudes, la licence, les ambitions, les jalousies apparaissent vivantes et animées, empreintes encore de tout le mouvement de ce monde turbulent et conteur dont ils ne font que reproduire l'expressive physionomie. Chez les peuples à imagination vive, le conte est un besoin; c'est le roman prenant possession des petits détails de la vie; c'est l'illusion se rapétissant à la hauteur du foyer, et prolongeant dans la causerie domestique son influence trompeuse et idéale. Nul cadre n'est plus souple, plus flexible que celui du conte, pour se prêter à toutes les fantaisies du jour, à toutes les impressions, à toutes les curiosités. Aussi rien de plus varié que le ton, le sujet, le genre d'émotion que savaient mettre en jeu cette nuée de conteurs grands et petits, qui amusaient le peuple, le soir, sous le beau ciel de Naples; ou venaient divertir les cours bruyantes d'Urbin et de Ferrare. Aux âmes douces et tendres, on redisait le conte du faucon, de ce bel oiseau, dernier bien d'un amant ruiné, qui le mit à mort pour mieux régaler sa belle.

> Hélas! reprit l'amant infortuné,
> L'oiseau n'est plus, vous en avez dîné!

Aux vieux chevaliers qui, vingt fois, avaient vu les âmes de leurs pères combattant près d'eux dans les batailles, et bouillonner le sang de saint Janvier, et le diable prenant plaisir à faire cheoir leur Missel durant la messe, lorsque la fatigue du métier assoupissait tant soit peu leur mâle attention; on rappelait comment Jésus-Christ et saint Pierre furent

Digitized by Google

hébergés par le joueur Federigo dans les Abruzzes, ce qui le sauva; car jamais saint Pierre ne put se résoudre dans la suite à fermer la porte du ciel à un si brave homme et si bon vivant (1). Quelquefois la société demandait à grands cris de joyeux contes, et alors les récits acquéraient une liberté grivoise et toute la gaîté folâtre de la comédie. C'est dans les contes italiens que Regnard est allé puiser l'idée si joviale de Crispin enfoui sous les draps de son maître, et dictant d'une voix mourante et contrefaite le testament de Géronte à maître Scrupule.

> Je suis ravi, messieurs, quoiqu'à l'extrémité,
> De vous voir, tous les deux, en parfaite santé, (2).

Une autre forme d'ouvrage, le poëme héroï-comique, frère cadet de l'épopée romanesque, répondait également bien à cette vivacité d'esprit qui cherche surtout le comique dans l'ironie et l'exagération. Laurent de Médicis dans ses *Beoni* (buveurs), Burchillo, Berni, la Casa, exploitèrent heureusement cette veine inépuisable de quolibets et de facéties trop souvent licencieuses. On ne saurait exprimer à quelles dégoûtantes allusions, ces auteurs (Laurent de Médicis seul excepté) consacraient leurs petits vers pétillans de malice et d'impudence; on ne saurait imaginer avec quelle continuité et sous quelle multiplicité de formes, ils reproduisaient les idées les plus grossières, expressions froides, hideuses, d'une corruption invétérée. Nous n'avons rien de pareil en France, pas même le naïf Ronsard, Saint-Gelais et Brantôme. Tassoni est le premier qui releva le poëme héroï-comique de cette boue; et pourtant on se tromperait de croire qu'il conserve toujours le parfum de bon goût du *Lutrin* et de *Ver-Vert*;

(1) Ceci est une tradition napolitaine; les traditions de ce genre sont très multipliées dans le midi de l'Italie. On peut s'en convaincre en lisant *le Conte des Contes*.

(2) *Le Légataire*, act. IV, sc. VI.

Digitized by Google

une grossièreté sans verve, sans esprit se trouve souvent accolée chez lui à tout ce qu'il y a de plus pur dans l'expression et de plus mordant dans la satyre. C'est moins la plaisanterie de Boileau et de Gresset, que celle de Ragotin et mademoiselle la Caverne, dans le *Roman comique*. Mais toute mélangée que soit cette gaîté factice, souvent elle est heureuse, et ses transitions subites, instantanées, des peintures les plus suaves aux plus grotesques tableaux en font le chef-d'œuvre du genre dans la littérature italienne.

Tassoni était un grand seigneur comme Brantôme, au parler suffisant, au laisser-aller aristocratique; mais pauvre, mais n'ayant que la cape et l'épée, mais obligé de servir comme secrétaire un puissant cardinal, il contracta de cette humiliation incessante une verve de raillerie haineuse, et dès lors plus incisive que les récits superficiels et jaloux du sire de Brantôme. Tous les deux avaient au reste une égale opinion d'eux-mêmes, un égal soin de prôner leur nom à la race future. Ainsi nous avons l'épitaphe de Brantôme longuement écrite de sa main : « Passant, si par cas, ta curiosité s'étend « de savoir qui gît sous cette tombe, c'est le corps de Pierre de « Bourdeille..... Il n'a dégénéré, grâce à Dieu, de ses pré- « décesseurs; il fut homme de bien, d'honneur, de valeur « comme eux, aventurier en plusieurs guerres et voyages « étrangers et hasardeux..... Plusieurs de ses compagnons « non égaux à lui, le surpassèrent en bienfaits, états et « grades, mais non jamais en valeur et en mérite; le conten- « tement et le plaisir ne lui en sont pas moindres. »

Nous avons une pièce analogue du Tassoni; mais chez lui un rire plein d'amertume vient témoigner sans cesse d'une âme profondément ulcérée. « Moi, Alexandre Tassoni, sain de « corps et d'esprit (si l'on en excepte cette fièvre qui tour- « mente tous les humains et qui leur fait espérer de vivre « après leur mort), voulant, dans l'état où je me trouve, « déclarer mes dernières volontés, seul soulagement qui nous « reste pour adoucir l'amertume d'une aussi grande perte

Digitized by Google

« qu'est celle de la vie; je laisse mon âme à ce que j'ai de « plus cher, à son premier principe, invisible, ineffable, « éternel. Pour mon corps, destiné à la corruption des vers, « j'eusse été d'avis qu'on le brûlât, afin qu'il n'infectât per- « sonne; mais, cela étant contraire aux usages de la religion « dans laquelle je suis né, je prie ceux dans la maison des- « quels je mourrai, n'en ayant point qui m'appartienne; ou, « si l'on me trouvait mort, n'ayant point d'autre couverture « que la voûte du ciel, je prie, dis-je, les charitables voi- « sins de m'enterrer dans un lieu béni. Mon intention se- « rait qu'à ma pompe funèbre on ne vît qu'un prêtre, la pe- « tite croix, un seul cierge, et que pour la dépense on n'en « fît pas d'autre que celle d'un sac où l'on fourrerait mon « corps, et d'un crocheteur qui voulût bien s'en charger. « Toutefois je laisse à la paroisse où sera mon cimetière, « douze écus d'or, sans la moindre obligation, le don que « je lui fais me paraissant fort mince, et d'autant plus que je « ne le lui fais que parce que je ne puis l'emporter. Je donne « à un certain Marzio, mauvais sujet que j'ai eu d'une cer- « taine Lucia, de la vallée de Garfuguano, du moins à ce « qu'elle prétend, cent écus pour qu'il puisse s'en faire hon- « neur au cabaret, etc. »

Quelle amertume! quel dédain! Le cadre dans lequel Tassoni s'est proposé d'enchasser sa moquerie vindicative fut emprunté par lui aux traditions modénaises. On prétendait que, durant les longues guerres, les coups d'épingle par lesquels les petites cités d'Italie s'agaçaient réciproquement au moyen âge, un seau avait été enlevé dans les faubourgs de Bologne, par les guerriers de Modène. « Spinamonte, « Rolandino, Aliprando et Foschiera, épuisés de chaud et « de fatigue, trouvèrent, non loin de la porte, un puits et « un seau tout neuf qu'ils descendirent vite, afin de don- « ner un peu de frais à leur gorge altérée; mais la poulie « rompue sautillait et ne tournait guère; mais la corde « était embrouillée, mais l'eau n'apparaissait appétissante et

Digitized by Google

« limpide qu'à une grande profondeur; aussi le seau fut-il « long-temps dans son voyage. A peine de retour, tous les « paladins l'environnent avec ivresse; mais Rolandino y « avait à peine posé les lèvres, que voilà de côté et d'autres « plus de cent épées terribles et menaçantes. On entend crier : « *Tue, tue;* les fils de Saint-Gémignan (1) sautent en selle; « Spinamonte, qui avait saisi le seau pour boire, répand l'eau, « rompt la corde, et, se faisant de l'ustensile un bouclier contre « l'ennemi, bat fièrement en retraite au milieu de ses com- « pagnons, qui font à son trophée un rempart de leur cou- « rage. » La lutte devient âpre et sanglante, les nez et les oreilles pleuvent comme grêle; c'est un combat d'honneur qui n'admet ni repos ni trêve. Oh! certes, jamais Pâris n'eut tant de peine à ravir Hélène ! aussi l'arrivée des triomphateurs fut-elle une fête nationale à Modène. Cinquante jeunes filles, vêtues de blanc, portèrent à leur rencontre, dans d'élégantes corbeilles, du pain, du vin, des œufs, des tourtes, de suaves fricassées et de la gélatine (2) : le seau fut glorieusement déposé dans la cathédrale, au bruit des acclamations et des fanfares, et tout se termina par un festin.

On pense bien qu'un tel exploit dut blesser profondément l'orgueil patriotique des enfans de Bologne. Ils envoyèrent redemander le seau, et sur le refus de ceux de Modène, une guerre acharnée s'engagea; guerre fertile en accidens grotesques, en saccagemens, en prises de villes, où les dieux de la fable se mêlent aux aventures terrestres avec une bourgeoise naïveté, et qui ne finit que de lassitude. Quant au seau, il demeura toujours à Modène.

Le principal défaut de cette composition, c'est la diffusion des récits, et les dénombremens interminables que l'auteur se

(1) Tassoni appelle les Modénais *Gemignani*, et les Bolonais *Petroni*, du nom des saints protecteurs de leurs villes.

(2) Portavan pane, vin, torta a buon dato
Uova sode, frittate, e gelatine
Al famoso drappello affaticato. (C. I, st. 57.)

Digitized by Google

plaisait à multiplier, afin de mieux décocher les traits de la satire contre toutes les personnes dont il avait à se plaindre, et mieux exalter ses amis. Dante, à cet égard, lui avait donné l'exemple, et Tassoni s'est empressé de l'imiter avec une verve d'acrimonie qui épuise tout ce qu'il y a de poignant dans la haine. A l'époque de son séjour à la cour de Savoie, sa jactance insupportable, sa morgue, ses continuelles jalousies, et peut-être aussi la manie qu'il avait de se faire peindre tenant une figue, avec ces deux vers :

> Dextera cur ficum quæris mea gestet inanem ?
> Longi operis merces hæc fuit : aula dedit (1),

lui avaient fait de nombreux ennemis. Quelques pamphlets furent lancés contre le poète humoriste ; ils ne lui épargnaient pas les épithètes, et lui-même, à son tour, se promit bien de ne pas les épargner. Au nombre des libellistes s'était surtout fait remarquer le secrétaire du comte de Culagne ; le comte était un gentilhomme ferrarais qui avait remporté, peu de temps auparavant, à la surprise générale, le prix d'un tournoi où il avait eu de redoutables adversaires. Tassoni lui attribua le coup, qui, par l'entremise bienveillante d'un de ses gens, venait le frapper ; aussi son irritation fut-elle au comble : *Si Dieu me prête vie*, dit-il, *je lui ferai voir qu'il eût mieux valu pour lui avoir affaire au diable*, et de fait, il avait raison, car jamais diable ne sut calomnier avec une telle virulence de sarcasme et d'ironie. Le *Seau enlevé* était sous presse au moment où Tassoni conçut cette haine outrée contre le comte de Culagne ; il en arrête subitement l'émission, y ajoute deux chants uniquement consacrés au comte, et lance à la postérité le nom de Culagne, avec un tel vernis de ridicule, qu'il est demeuré proverbe en Italie.

(1) Tu demandes pourquoi ma main est armée de cette figue inutile ! c'est là la seule récompense qu'aient reçue de longs travaux. — La cour me l'a donnée !

Digitized by Google

Il faudrait ici traduire tout le neuvième chant de *la Secchia*, pour donner une idée de la malice avec laquelle Tassoni parvint à tourner contre son ennemi les armes qui semblaient même devoir lui être les plus favorables. Ainsi le comte avait paru avec avantage à la passe d'armes de 1620; sa victoire avait excité autour de lui beaucoup de ces petites jalousies qui ne pardonnent pas, parce qu'elles se fondent sur l'amour-propre. Tassoni sut en profiter; tantôt le comte n'est, suivant lui, qu'un pied-plat chamarré de soie et d'or, un lâche, chez qui le danger excite de telles révolutions abdominales que force est aux plus aguerris de prendre la fuite autour de lui; tantôt il lui fait jouer le rôle le plus singulièrement grotesque dans un tournoi que son pinceau s'est étudié à faire ressortir par le plus brillant coloris. Le jeune fils d'un magicien a résolu de lutter avec les plus vaillans guerriers, afin de mériter l'amour de sa belle; nombre de rivaux se présentent; mais il est à savoir que le magicien, craignant pour la vie de son enfant, lui a donné une armure enchantée, contre laquelle la force et le courage ne peuvent rien. La lâcheté seule a le singulier privilége de déjouer le charme, car le magicien s'était flatté que nul poltron n'oserait tenter les chances d'un combat sanglant et périlleux. Galcotto vient le premier sur un vigoureux cheval de Thrace; son adversaire ne paraissait pas avoir plus de seize ans, tant sa chevelure était blonde encore, et sa grâce naïve et juvénile sur le coursier noir qu'il faisait voltiger dans l'arène; et pourtant, au premier choc, Galcotto est renversé. Un guerrier pompeusement orné d'or et d'azur lui succède, mais l'adversaire s'est tout à coup transformé en un géant, qui le prend dédaigneusement entre le pouce et l'index, et le jette à la rivière. Je n'ai point ici l'intention de reproduire au menu les accidens de cette joute fantastique et railleuse; il suffit de savoir que les plus intrépides chevaliers éprouvent le sort des rivaux d'Astolphe, lorsque du moindre attouchement de sa lance magique il faisait rouler dans la poussière Sacripant

Digitized by Google

et Gradasse. Sitôt que les chevaliers, irrités de l'obstacle invincible qui semblait protéger leur adversaire, voulaient lutter à l'épée et enfreindre ainsi la loi du combat, la terre tremblait, et des monstres hideux surgissaient inopinément pour faire justice des coupables. « Un âne apparut, qui avait des souliers pour oreilles et un boyau pour queue; ses oreilles frappaient de mort ceux qu'elles pouvaient atteindre, ou bien sa queue infecte et souillée, leur rafraîchissait affreusement le visage (1). » De telles abominations avaient terrifié la foule; nul contendant ne se présentait dans la lice, lorsque tout à coup voici venir un guerrier vêtu de jaune et brandissant une lance démesurément longue; il montait une blanche cavale, et son cimier portait l'effigie d'une panthère; mais son allure était incertaine et gênée, comme s'il venait à contre-cœur. C'était le comte de Culagne; las des quolibets dont on insultait à son courage, il a résolu de profiter de l'occasion pour se mettre au niveau de tout le monde, en se faisant battre comme les plus braves. Les trompettes sonnent, la cavale s'élance au galop, elle semble dominée par un enthousiasme électrique que ne partage pas son maître; le comte serre les jambes, clot les yeux, grince des dents, et subit ainsi grotesquement l'impétuosité de sa monture. Mais, ô prodige! à peine le champion invaincu a-t-il senti la lance de Culagne, que, par un mouvement de rotation subitement entrepris, il vient donner du nez en terre. L'admiration des assistans est au comble; les acclamations, les trépignemens, les fanfares accueillent le vainqueur; le comte saisit fièrement le bouclier d'or, prix du combat, et s'adressant au nain

(1) È un asinello usci, che due stivali
Per orecchie, e una trippa avea per coda;
Con l'orecchie feria colpi mortali
È la coda inzuppata era di broda:
Volta poppia, è tuona è all' improviso
Fulmina, e a fresco gli dipigne il viso. (*C.* IX, *st.* 53.)

On voit que je n'ai pas rendu toute l'énergie du texte.

Digitized by Google

qui le porte : « Va dire à ton maître, que ma famille est originaire d'Espagne, et que sa renommée s'étend bien au-delà des colonnes d'Hercule. Le fameux don Quichotte, le prince des chevaliers et des héros s'unit un jour à une jeune et brave fille des pays étrangers, et de leur amour provint don Phlégéton-le-Bel, mon illustre père. Mon père acquit de riches domaines en Italie, et de toute manière il se fit un nom glorieux dans la mémoire des hommes. Il ne lui manqua que les chants de Turpin pour effacer Roland, car jamais brave ni paladin ne sut égaler son courage. Cette épée seule pouvait opérer de plus hautes merveilles; et, afin que toute chose soit connue, dis à ton maître que je suis le comte de Culagne ! » et le comte de Culagne vivait, pendant que son nom parcourait ainsi l'Italie, baffoué, honni, livré au plus amer ridicule, surtout lorsqu'à la pompeuse harangue du triomphateur, le page répondait d'un air bénin : « Mon maître avait dit que le charme ne saurait être rompu que s'il se présentait un guerrier tellement couard, qu'il ne pût trouver son égal en terre; messire, vous avez rompu le charme (1). »

Assurément la vengeance du Tassoni était complète, et cependant ce n'était encore que le prélude des accusations infâmes qu'il se plut à accumuler contre le comte. Le dixième chant de son poëme est odieux. Culagne s'y montre d'abord épris d'une jeune guerrière, Renappina, qui joue un grand rôle dans les combats du seau, Renappina se joue de lui, le plaisante, le berne; mais le pauvre Culagne n'en persiste pas moins dans son amour; et, afin de mieux venir à ses fins, il commence tout simplement par comploter la mort de sa femme. Ici domine le comique des tréteaux de la halle; au

(1) ... Non potea cader Melindo a terra,
Se non venia un guerrier tantò codardo
Che non trovasse paragone in terra.

J'ai, du reste, abrégé la réponse qui est trop longue dans le texte, ce qui lui fait perdre de sa malice.

Digitized by Google

lieu d'avaler le poison qui lui est destiné, la comtesse de Culagne, qui est instruite de tout, administre à son mari une large potion émolliente, laquelle produit les effets accoutumés. Tassoni se plaît à les décrire minutieusement; puis viennent des scènes que le moindre sentiment religieux aurait dû lui faire rayer de son livre. En définitive, Culagne est provoqué en combat singulier par un chevalier qu'il avait insulté grossièrement lorsqu'il le croyait en prison. Ce cartel produit un tel effet sur ses esprits, qu'il faillit tomber en défaillance. *Oh! qu'il voudrait s'être tu, et se retrouver avec toute sa gloire hors de la périlleuse entreprise! Il sent son cœur qui tremble et le courage qui manque à sa colère!* Cependant le jour fatal était venu; alors le comte de Culagne convoque ses amis, et, d'une voix dolente, leur apprend que ses membres sont perclus de douleurs; on se presse autour de lui, on le rassure, on le frictionne; l'action devient d'un comique achevé, empreint toutefois de cet esprit Diafoirus qui inspira le Pourceaugnac de Molière. Nombre de barbiers et d'apothicaires, ces *mousquetaires à genoux*, comme disait Boursault, accourent armés de remèdes insinuans et de courage. Culagne se prête à tout; puis, sentant le mal s'aggaver avec les soins qu'on lui donne, il veut, dit-il, pourvoir à son héritage; et, d'une voix éteinte : « Je lègue au roi de Tartarie ma lance; mon écu, au sultan de Syrie; ma brave épée, à « l'empereur Frédéric; au peuple romain, mon corselet; à « l'honneur de notre siècle, la reine de la mer Adriatique, « l'un de mes brassards; l'autre, à la cité des fleurs (Florence; mon casque, à l'empereur de Grèce; quant au cimier que j'avais coutume de porter dans les cembats, il « revient de droit au sire de Cornouailles (1). »

Cependant il y avait grande rumeur autour du lit de Culagne; on prétendait que le mal était surtout au cœur; la

(1) C'est ici un de ces mauvais jeux de mots qui ne sont que trop fréquens dans les auteurs italiens, même les plus châtiés.

Digitized by Google

moqueuse Renappia, cette belle dédaigneuse, envoie un de ses pages lui dire, que, ne voulant pas que l'honneur le suive au tombeau, elle a accepté le cartel à sa place, et qu'elle va se battre pour lui. A cette nouvelle, le comte de Culagne bondit de honte et de colère; il se lève deux fois sur son séant, puis retombe d'abattement et d'effroi. Heureusement, son médecin lui administre à la sourdine une large coupe de malvoisie; la liqueur traîtresse produit un merveilleux effet; le visage du comte s'enlumine; son regard, sa démarche, sa voix ne sont plus les mêmes; un feu brûlant circule dans ses veines; il demande à grands cris son coursier et ses armes, et vole fièrement au combat. Il faudrait ici prodiguer indéfiniment les citations pour donner une idée de la marche triomphale de Culagne au milieu des guerriers modénais qui portent, les uns sa lance, et d'autres son bouclier. Rien n'est oublié, pas même le parasol et l'escopette (1). Or, les rivaux se joignent; mais, aux premiers coups, un large sillon rouge apparaît sur la bedaine du comte. *Je suis mort*, s'écrie-t-il, *du secours! vite, du secours! ou mon âme s'échappe*. On l'emporte; on le couche, on le déshabille; mais voici bien une surprise nouvelle; la peau fine et lisse du comte ne présentait nulle part d'inquiétantes solutions de continuité. On admire, on va aux enquêtes, et définitivement un large ruban écarlate qui faisait partie de l'accoutrement de l'intrépide champion vient trahir la cause innocente de ses mortelles frayeurs.

Tel est l'épisode le plus saillant du poëme du Tassoni; quant au seau qui semblait devoir être le sujet principal de l'ouvrage, il en est à peine question, et ce n'a été qu'un texte aux récits sardoniques de l'écrivain. Si je me suis étendu longuement sur cette conception singulière, c'est qu'elle me semble parfaitement propre à faire connaître le génie italien, le genre

(1) L'interprete Zannin venia di trotto
Sopria d'un asinel' portando in fretta
L'orinale, un' ombrella, e una scopetta.

Digitized by Google

de facéties qui lui plait, et la manière dont il les met en jeu. Sous ce rapport, il serait assez curieux de rapprocher la *Secchia rapita* des poëmes héroï-comiques qui ont acquis une haute célébrité en France et en Angleterre. Nous ne parlerons point de don Quichotte, où la fatuité et la morgue espagnoles se révèlent avec une telle abondance de satire et d'imagination, qu'on ne saurait le ravaler au niveau des œuvres futiles qui nous occupent. Au reste, tout futile qu'il soit, le poëme héroï-comique a cet avantage, que, ne vivant que de traits et de saillies, il rend mieux que tout autre l'esprit de la nation à laquelle il appartient. C'est une débauche où les masques tombent, où les caractères se développent avec tout l'abandon de la spontanéité. En Angleterre, cette débauche est souvent toute intellectuelle; il faut de grandes circonstances et l'attrait invincible du rostbeef et du chambertin pour que le génie anglais outrepasse la retenue qui lui est habituelle. Oh! alors il devient burlesque, grivois, conteur, brut, je le sais; mais c'est un cataclysme qui, bien qu'assez souvent renouvelé, ne peut être rangé parmi les accidens de la vie ordinaire. Dans la vie ordinaire, il y a quelque chose de sévère, ou, pour mieux dire, d'abstrait, dans la physionomie anglaise, qui ne suppose pas les épanchemens naïfs de la rieuse et folâtre Italie. Elle semble plutôt faite pour l'esprit que pour la gaîté; elle se plaira aux créations ingénieuses, aux personnifications d'idées allégoriques auxquelles la satire ne se mêle qu'avec toute la délicatesse de bon ton d'une civilisation capricieuse et difficile. Ce sera tantôt la Mélancolie, *déesse pâle, rêveuse, soupirant sans cesse et couchée sur un lit fait exprès pour entretenir ses noirs soucis. La bizarrerie est à ses côtés, et à son chevet est la migraine* (1); ailleurs, la Méchanceté, *vierge antique; elle a la peau rude, noire et ridée, les mains pleines de prières, et le sein rempli de satires* (2); ou bien l'affectation, *qui, avec un air de langueur,*

(1) Pope. *The rape of the lock*, c. IV.
(2) Pope, *ib.*

Digitized by Google

montre sur son teint les roses de la première jeunesse ; elle grasseye, penche indolemment la tête, et s'évanouit méthodiquement; elle s'enfonce nonchalamment dans le duvet d'un lit magnifique, enveloppée d'une robe, soit par raison de maladie, ou par ostentation. Ainsi nos belles éprouvent des maladies d'éclat, et chaque déshabillé nouveau amène une indisposition nouvelle (1).

Ces passages de la *Boucle de cheveux* (the rape of the lock) présentent un aperçu de la manière anglaise, de cette critique, toute d'images badines et légères. Le poëme entier de Pope est sur ce ton d'allusions pleines de finesse, de satires plus gracieuses que la louange, de comique riant sans être folâtre, et dont les formes sveltes ne sont que légèrement esquissées (2). Vous diriez une de ces jeunes filles de Lawrence, à la nature blonde, au front indécis et rêveur, où tout ce qu'il y a de charmant dans la candeur fraîche et ingénue se révèle avec des traits onduleux et flottans. Ah! ce n'est point là la brûlante Italie, avec ses yeux noirs, ses âpres couleurs, et les passions qui, toutes jeunes, impriment leurs traces sur sa figure. Mettez-la en joie, et sa gaité fera des pochades, tandis que la muse timorée d'Albion cherchera, dans le fini du dessin, toute la malice de ses caricatures. Ecoutez plutôt le sylphe Ariel penché sur l'oreiller de Bélinde :

Think not, when woman's transient breath is fled.

« Ne crois pas que, lorsque les femmes meurent, leurs goûts meurent avec elles; elles les conservent toujours; si elles ne jouent plus, elles regardent avec plaisir les cartes qu'elles ont aimées; la vue d'un jeu d'hombre les divertit et les amuse; si elles ne brillent plus dans leurs chars, elles aiment au moins à voir des équipages magnifiques; leurs âmes

(1) Pope, *ib.*

(2) Pope n'a pas toujours montré un aussi bon goût; et, comme les individus à caractère froid, lorsque les Anglais se laissent aller, ils vont loin.

Digitized by Google

retournent toujours à leur premier élément dont elles empruntent leur caractère. » Et plus loin : « Nous garantissons les belles des piéges qu'on leur tend dans les bals et dans les mascarades nocturnes ; en vain on les lorgne pendant le jour, en vain on chuchotte avec elles dans les ténèbres ; nous les rendons froides et dédaigneuses, même lorsque l'occasion favorable les invite au plaisir, que la danse les anime, que la musique leur amollit le cœur... Nous offrons sans cesse de nouveaux objets à leur vanité ; et les riens brillans qui les agitent varient continuellement. Les sylphes opposent de belles perruques à de belles perruques, des nœuds d'épée à des nœuds d'épée ; de petits-maîtres chassent d'autres petits-maîtres, et un équipage efface un autre équipage ; enfin tout ce qui est capable de séduire est repoussé par des charmes plus puissans. Ce que les mortels aveugles appellent légèreté et coquetterie n'est que l'effet de la sage conduite des sylphes. »

Certes, il est impossible de trouver une moquerie plus aimable et plus badine. Il y a souvent aussi de la grâce et une grâce exquise dans les poésies italiennes ; mais alors elle est séduisante, moelleuse, et ne sait pas se nuancer avec cette teinte de malice du poète anglais. L'épisode d'Endymion, dans l'ouvrage du Tassoni, est un charmant modèle ; mais alors le poète saisit la palette d'Anacréon, et met de côté le fouet d'Archiloque.

Dormiva Endimion tra l'erbe è i fiori
Stanco dal faticar d'un lungo giorno, etc.

« Fatigué du travail d'un long jour, Endymion dormait sur l'herbe et les fleurs. Or, pendant qu'une brise légère le caressait mollement, de petits amours détachaient son arc et son carquois ; à ses belles paupières, à l'éclat de son visage, ils l'avaient pris pour Cupidon, leur frère ; puis, les uns l'ornent de guirlandes, d'autres lui font un collier, d'autres lui posent une couronne. Le vent, le ruisseau, la prairie se tai-

Digitized by Google

sent; ils semblent dire tout bas : — « C'est l'amour qui repose ! » et plus loin : « Ame charmante et dormeuse, que crains-tu ? »

> Anima bella, disse, è dormigliosa,
> Che paventi !

C'est dans l'expression de ces idées suaves et délicates que triomphent surtout les Italiens. *La Boucle de cheveux enlevée* offre comme la quintescence de la plaisanterie; elle excite moins le rire que ne le fait la *Secchia rapita*, mais elle vous cause de ces jouissances intimes qui ont toujours pour vous un nouveau charme. La *Secchia*, au contraire, vous parle sur tous les tons; tantôt âpre et burlesque, elle exprime naïvement les excès d'une folle joie; tantôt séduisante et moelleuse, mais alors sans malice, sans fiel, elle vous berce de son enivrante mélodie.

Le *Lutrin* et *Vert-Vert* occupent comme le point intermédiaire entre le poëme du Tassoni et celui de Pope. Il y a chez eux moins de plaisanteries grotesques que dans le Tassoni, et plus de gaîté, d'invention, de mouvement, que dans Pope. C'est qu'en effet le caractère français forme le point de transition entre la froideur septentrionale et la chaleur pétulante du midi : c'est que nous avons plus de vivacité, plus de feu, plus d'entraînement que l'habitant de Hampton-Court ou de Hyde-Park; mais moins, beaucoup moins de cette exaltation de tempérament, de cette imagination ardente qui travaillent les fainéans du *Corso* et de *Chiaja*. Notre gaîté n'est pas du délire comme en Italie, ni de la rêverie comme en Angleterre, c'est l'expression la plus animée, la plus soudaine d'une organisation électrique. Nul peuple n'aperçoit le ridicule plus vite, ne le pousse, ne le pourchasse avec plus d'acharnement et d'ironie. Il y a en France une telle promptitude d'instinct, qu'on s'y plaît aux croquis, aux réticences; le rire largement dessiné des Italiens ne nous va guère plus que la bouche finement plissée de la fatuité anglaise. On

Digitized by Google

trouve d'ailleurs chez nous plus qu'ailleurs peut-être, de cet esprit d'observation qui ne laisse rien passer de la vie habituelle, pas un travers, pas un caprice, sans s'en faire vite le malicieux écho. Notre imagination est sans contredit moins féconde que celle du Tassoni, de Pulci ou de l'Arioste; nous nous traînons péniblement à terre, tandis qu'ils voltigent dans un monde idéal tout éblouissant de prestiges et de féerie; mais par cela même que nous avons moins d'imagination, nos couleurs sont plus vraies; elles expriment mieux ces nuances du monde où chacun de nous joue son rôle, noir ou écarlate, sans bien se voir, sans se douter de lui-même, avec une confusion d'idées qui ne s'éclaircit bien que lorsqu'on lui présente la glace. Et remarquez ces différences dans les divers poëmes que nous examinons : rien de mince et de futile comme les sujets qui en font la base; un seau enlevé, une boucle de cheveux ravie à une belle par un orgueilleux baron, et qui finit, après divers accidens, par se métamorphoser en étoile; une dispute de préséance; la démoralisation, la conversion et la mort d'un perroquet; assurément on ne peut rien imaginer qui prête moins à l'amplification et au sarcasme; et cependant chacun de ces poëmes a cinq et six chants, celui même du Tassoni en a douze, car personne plus que les Italiens n'aime à prolonger son rire; or, c'est dans le développement de chacune de ces actions que se répercute admirablement le caractère de chaque pays.

Pope crée autour de nous tout un monde de gnomes et de sylphes, mythologie abstraite, sans effets comiques, sans grande variété, et qu'il parvient cependant à revêtir d'une grâce inimitable; puis il se plaît à tracer des portraits savamment dessinés, plutôt que jetés avec inspiration et feu. C'est la méthode de la Bruyère.

« Bélinde seule attire les regards; elle porte à son cou une croix étincelante qu'un juif aurait baisée et qu'un infidèle aurait adorée : la vivacité de son esprit paraît dans ses yeux, qui s'arrêtent aussi peu que ses pensées; elle sourit à

Digitized by Google

tout le monde, mais sans favoriser particulièrement personne; elle réprime les désirs sans offenser les amans : éblouissante comme l'astre du jour, elle frappe les spectateurs et répand de tous les côtés une lumière égale; elle plaît sans songer à plaire; son air est noble sans orgueil; sans hauteur, elle imprime le respect; tant de grâces pourraient cacher des défauts, si les belles avaient des défauts à cacher (*if belles had faults to hide*). Supposé qu'elle partage les faiblesses de son sexe, on la voit et on oublie tout. »

La critique de mœurs n'est que secondaire chez le poète anglais et jetée comme par mégarde. « Il érige à l'amour un autel composé de douze gros volumes de romans français; il y met trois jarretières, un gant avec d'autres pareils trophées de ses premières aventures. Les lettres, les billets doux allument le feu, trois gros soupirs qu'il pousse excitent la flamme, etc. » Et dans le joli discours d'Ariel à la troupe des sylphes et des sylphides :

« Pour nous, nous présidons aux belles; notre étude, vous le savez, est de garantir du vent du nord la poudre de leurs cheveux, d'empêcher que le parfum des essences ne s'évapore, d'emprunter aux fleurs nouvelles les couleurs les plus vives, de dérober quelques gouttes de l'arc-en-ciel pour en faire une eau perlée qui conserve la fraîcheur de leur teint, d'arranger artistement leurs cheveux, de conduire le jeu de leur physionomie quand elles rougissent, de leur inspirer les beaux airs, et de leur donner souvent même en songe l'idée d'une mode nouvelle ou d'un élégant falbala.... Vous donc, esprits, soyez attentifs à vous acquitter de l'emploi dont je vous honore. Zephirette prendra soin de l'éventail de Bélinde; à toi, Brillant, je confie ses boucles d'oreilles; Momentille gardera sa montre; Crispisse veillera sur ses beaux cheveux; et moi, Ariel, j'observerai Mirine, sa chienne. Mais cinquante sylphes d'élite, etc. »

To fifty chosen sylphs, of special note,
We trust th' important charge, the petticoat.

Digitized by Google

C'est là le *nec plus ultrà* de la malice de Pope dans la *Boucle de cheveux*, et nous l'en félicitons. Les peines dont Ariel menace ceux des sylphes qui enfreindront ses commandemens, sont assez originales : « Celui qui ne remplira pas l'office que mes soins prévoyans lui confient, paiera cher sa faute. Il servira de bouchon à quelque flacon de cristal; il sera cloué avec des épingles; il sera jeté dans une eau immonde; il demeurera plusieurs années en sentinelle au trou d'une aiguille; de la gomme et de la pommade lui colleront les ailes. En vain il se fatiguera pour essayer de voler, des vapeurs stiptiques condenseront sa légère essence, qui se rétrécira comme une fleur flétrie; ou bien le malheureux, tel qu'un autre Ixion, attaché à une roue, éprouvera le mouvement impétueux d'un moulin à café, gémira dans la fumée d'un chocolat brûlant; ou tremblera, épouvanté de cette vaste mer qu'il verra toujours écumante à ses pieds. »

Le comique de Pope ne va pas plus loin. Il y a cette analogie entre le poète italien et le poète anglais, que ni l'un ni l'autre n'ont prétendu faire une étude morale; c'est dans la bigarrure des costumes dont il affuble ses personnages, dans le caractère follement enjoué qu'il leur donne; c'est dans les extravagances de l'imagination que Tassoni puise à pleines mains le comique, tandis que les créations de Pope sont tout aériennes, et n'ont rien de terrestre et de matériel. Aussi transportez les héros de *la Boucle de cheveux*, la charmante Bélinde, par exemple, au milieu du brouhaha des guerriers de Modène; et tous ses jolis traits s'évanouiront; et sa gaîté rêveuse s'évanouira; et il ne restera plus d'elle qu'une longue face droite et blême, comme ces intrépides milords qu'on voit parcourant le carnaval de Rome, parmi les clameurs, les ris, les dominos, les polichinelles, accablés de pastilles et de quolibets, sans que leur noble attitude perde un seul instant de l'impassibilité d'une figure de cire.

Nous faisons mieux, je crois; nous conservons notre indi-

Digitized by Google

vidualité sans choquer celle des autres, à Rome comme à Londres. C'est qu'il y a en France une flexibilité de caractère qui se prête admirablement à toutes les fantaisies, à tout le fou rire des autres peuples, pourvu qu'il ne soit empreint ni de morgue ni de pédanterie. Sous ce rapport, *Vert-Vert* est notre expression la plus vraie; il n'a aucun rapport ni avec l'ouvrage de Pope ni avec celui du Tassoni; il en diffère même essentiellement en ce que le comique chez lui ne vient que de la satire, satire peut-être injuste; mais tout au moins badine et mordante, et dont la critique de mœurs fait tout le fond. Il n'y a dans Gresset ni le mysticisme des allusions de Pope, ni le chaos d'événemens qui se pressent sous la plume du Tassoni. C'est la raillerie la plus franche et en même temps la plus délicate, sans affectation, sans grotesque, sans rien de ce qui idéalise le plaisir ou le fait dégénérer en orgie; et c'est par le mélange heureux de ces qualités, peut-être, que, déguisé à l'anglaise ou à l'italienne, *Vert-Vert* a partout excité la même sympathie (1). Le style pourtant est un des principaux mérites de ce poëme, et le style ne se traduit pas; on ne peut rendre ni avec la prose ni avec l'octave cette légèreté du vers qui joue avec l'harmonie et la cadence, court, vole, s'arrête avec une variété insaisissable et une moqueuse bonhomie. On ne reproduit pas cette modulation de la rime, tantôt négligée, capricieuse, s'enchevêtrant comme au hasard, et ajoutant, par ses retours imprévus, à la finesse d'une causerie badine; tantôt sévère, revenant à temps égaux, et imprimant, par ses chutes plus graves, une nouvelle solennité au discours.

Pars, va, mon fils, vole où l'honneur t'appèle;
Reviens charmant, reviens toujours fidèle;

(1) Les traductions de *Vert-Vert* sont fort nombreuses à l'étranger. On estime surtout celles de Goëtz en allemand, de Vincenzi en vers italiens, et la traduction espagnole intitulée : *Filino-Elysio*.

Digitized by Google

Que les zéphyrs te portent sur les flots,
Tandis qu'ici, dans un triste repos,
Je languirai, forcément exilée,
Sombre, inconnue, et jamais consolée :
Pars, cher Vert-Vert, et dans ton heureux cours,
Sois pris partout pour l'aîné des amours.

Puis, la narration redevient badine et légère :

Tel fut l'adieu d'une nonain poupine,
Qui, pour distraire et charmer sa langueur,
Entre deux draps avait à la sourdine
Très souvent fait l'oraison dans Racine,
Et qui, sans doute, aurait de très grand cœur
Loin du couvent suivi l'oiseau parleur.

Cette mélodie de la rime se prêtant avec flexibilité aux caprices du poète, et l'immense avantage qu'il peut en retirer pour ses tableaux, ont manqué au Tassoni et à Pope. Chez Pope, les consonnances marchent gravement accolées deux à deux comme dans Boileau, sans diversité aucune, sans aucune de ces finesses de goût qui sont si antipathiques avec la monotonie. Ce bruit incessant et solennel est d'autant plus pénible que les idées de Pope sont plus fraîches, plus aériennes, qu'elles échappent davantage aux perceptions des sens. L'octave du Tassoni a une toute autre élégance. Ces six premiers vers à rimes croisées, où la pensée reste comme suspendue pour s'accomplir avec deux vers pleins, présentent une simple et heureuse combinaison; mais cette combinaison ne varie pas; elle développe constamment la phrase poétique avec les mêmes accidens d'harmonie et de forme. C'est un rhythme grave, qui sait exprimer les idées sérieuses avec grâce et énergie, mais qui n'est ni assez fécond, ni assez souple pour suivre une conversation entrecoupée et badine, pour voltiger avec elle, aussi divers et aussi svelte que la pensée. Ce défaut, heureusement, est racheté dans le Tassoni, par le genre de comique qu'il a mis en œuvre. Tassoni n'avait point une gaîté naturelle et ouverte comme Gresset,

Digitized by Google

mais c'était un homme à saillies, et qui savait produire d'heureux contrastes en appliquant à des conceptions frivoles les formes solennelles de l'épopée. Alors cette mélodie de l'octave, loin de fatiguer, contribue même à donner une nouvelle vivacité aux folies du poète, par le désaccord satirique qu'elle présente entre la pompe du vers et la futilité du sujet.

Vorrei cantar quel memorando sdegno,
Ch' infiammò gia ne' fieri petti umani
Un' infelice è vil secchia di legno
Che tolsero ai Petroni i Gemignani.
Febo, che ni raggiri entro lo' ngegno
L'orribil guerra è gli accidenti strani,
Tû, che sai poëtar, servimi d'ajo,
È tienmi per le maniche del sajo.

« Je voudrais chanter cette haine implacable qu'excita jadis dans le cœur des mortels, un malheureux et vil seau de bois enlevé par les fils de Saint-Gémignan, aux fils de Saint-Pétrone. Apollon, ô toi! qui révèles à mon génie les vicissitudes étranges de cette horrible guerre, prince des poètes, tiens-moi lieu de Mentor, et ne quitte pas la manche de ma jacquette. » C'est le même style épique, la même opposition macaronique que dans Boileau.

Je chante les combats et ce prélat terrible
Qui par ses longs travaux et sa force invincible,
Dans une illustre église exerçant son grand cœur,
Fit placer, à la fin, un lutrin dans le chœur.

Je n'ai rien dit jusqu'à présent du *Lutrin*, parce qu'il me semble que ce poëme, tout parfait qu'il soit, ne porte pas aussi exclusivement que *Vert-Vert*, le cachet original du pays auquel il appartient. Boileau ne vivait que de souvenirs classiques; c'était un Grec de l'Académie, un Romain des parties fines d'Horace, et s'il lui prenait parfois envie d'être d'Auteuil ou de Versailles, ce n'était que pour refléter la

Digitized by Google

pompe éblouissante du grand roi. Sous ce rapport, il est vrai, *le Lutrin* est l'expression assez fidèle de son époque. C'est toujours un éclat harmonieux de pensées, de style, d'images: le rire même ne s'y montre qu'avec solennité,

Comme un recteur suivi des quatres facultés.

On ne saurait trop louer la richesse et l'abondance de la poésie de Boileau; Chapelle lui-même lui rendait justice lorsque, gémissant sur la pauvreté de ses vers, il ajoutait avec un sentiment de douleur :

Mais quant à monsieur Despréaux,
Il en compose de forts beaux !

Fort beaux en vérité, fort étudiés, et fort savans! En vain seulement y chercherait-on cette légèreté moqueuse, cet abandon plein de charme que savait leur inspirer Gresset. Il y a quelque chose d'artificiel dans la gaîté de Boileau; on voit que c'est un homme grave qui veut rire, tandis que Gresset rit sans y penser. *Le Lutrin* n'en reste pas moins un chef-d'œuvre de plaisanterie et d'imagination; et ce qu'il y a de singulier, c'est que c'est encore l'ouvrage le moins cosmopolite de son auteur. On y trouve en effet une certaine critique de mœurs qui n'étaient pas renouvelées de l'antique, et cela est fort méritoire, car Boileau avait un tel faible pour l'antique, que tout chez lui n'en était le plus ordinairement que la fidèle expression. Art poétique, épîtres, satire même, cette image caustique de travers et de coutumes qui passent si vite avec le temps, tout chez lui est sur le ton d'Horace. Il semble que la société n'a pas fait un pas depuis l'an de grâce 6 ou 10, que le bruit des ridicules, si actuels, si plaisamment stygmatisés par Molière, n'arrivait pas jusqu'au jardin d'Auteuil; et l'on pourrait fort bien prendre le tout pour une vieille médaille, si n'étaient quelquefois les noms

Digitized by Google

de Pradon et de Cassagne, et les éloges obligés du grand roi (1).

Si maintenant nous revenons au Tassoni, nous ne saurions partager l'enthousiasme patriotique d'Apostolo Zeno, qui plaçait son ouvrage bien au-dessus de *la Boucle de cheveux* et du *Lutrin*. Une prolixité fatigante dans les récits, une gaîté, et des plaisanteries souvent burlesques, tels sont les principaux défauts de la *Secchia*, et en général de presque tous les poëmes qui ont voulu l'imiter en Italie. L'imagination d'ailleurs y est chaleureuse et féconde jusqu'à la profusion, le style d'un agrément et d'une pureté rares, la critique vindicative et acérée. C'est l'Italie avec ses passions, ses haines, son génie entraînant et causeur. Infiniment plus régulière dans son action, *la Boucle de cheveux* à son tour a trop peu d'action; elle est trop froide, trop inanimée, trop vaporeuse; c'est le nord avec sa sévérité guindée et ses brouillards. *Le Lutrin* est solennel comme la cour de Louis XIV, mais plein de mouvement et de vie; chez lui comme à la cour, la plaisanterie n'est jamais badine, les peintures jamais enjouées; tout se ressent de la présence du maître; heureux encore lorsqu'on parvient à rendre comme Boileau, l'harmonie et l'élégance qui règnent dans les palais. Quant à *Vert-Vert*, c'est moins un poëme qu'un conte, et il ne saurait dès lors avoir l'importance de la *Secchia* et du *Lutrin;* mais la satyre y est si facile, si légère, la gaîté si vive et si candide, le style d'une finesse de goût et d'une souplesse si continues, qu'il peut sans désavantage rivaliser avec de gros et très gros poëmes. C'est la France, avec son goût exquis; sa causerie moqueuse et spirituelle, s'impressionnant vite, et roulant avec une inconcevable variété sur des riens. C'est aussi Gresset, excellent

(1) La plupart des satires de Boileau, sans en excepter celle même sur les embarras de Paris, sont imitées d'Horace et de Juvénal. Quelquefois, il est vrai, la copie surpasse le modèle, mais le canevas, la raillerie, les idées, tout était tracé.

Digitized by Google

homme, mais d'une flexibilité de caractère qui le faisait effleurer tout et voltiger avec l'inconstance du papillon; d'abord jésuite, puis homme du grand monde, philosophe, habitué des cabinets verts, et en définitive bon provincial, parfait bourgeois d'Amiens, bien avec le maire et fort bien avec le chapitre. Si nous voulions poursuivre cette biographie des poètes dont les ouvrages nous ont occupés, nous verrions combien leur caractère et leurs habitudes se reproduisent admirablement dans leurs vers. D'abord Tassoni, fort et robuste, chez qui le rire à quelque chose de convulsif comme aux têtes de Michel-Ange, gentilhomme humilié et sur qui l'humiliation pèse comme un remords; Pope, plébéien, catholique, proscrit, et à qui le triomphe de tant de causes d'achoppement donne une fatuité maladive et irritable; petit du reste, chétif, rabougri, et par cela même peut-être d'une moins féconde imagination; Boileau enfin dont la vie régulière et posée s'écoule gravement comme les cinq actes d'une tragédie antique avec intrigue et péripétie.

J'ai dit que le rire chez les Italiens était un excès; mais, comme à tous les peuples à passions ardentes, les excès leur plaisent. Aussi les poëmes héroï-comiques pullulent-ils dans leur littérature, tandis que nous en avons fort peu nous autres sur le moule du *Lutrin* et de *Vert-Vert*. Je ne puis parler ici des poëmes romanesques, tels que le *Morgante Maggiore*, l'*Orlando innamorato* et l'*Orlando furioso* d'une tout autre importance littéraire, et où la comédie de situations et de tableaux s'élève à la hauteur de l'épopée; mais, tout en me restreignant dans ce qui fait l'objet de ce travail, il me faudrait encore citer une multitude d'ouvrages grands et petits, enfans de *Bracciolini*, *Batdovini*, *Redi*, ou des joyeux convives d'Uberto Strozzi à Mantoue. C'était dans les festins de Strozzi, que, déguisés sous les qualifications bizarres de *cotogno*, *agresto*, *mosto*, le coing, le verjus, le mou, s'émettaient cette foule de rians opuscules, d'éloges facétieux du

Digitized by Google

fénouil, des œufs durs, des ricottes (1), des radis (2), de la fève, de la salade (3), des cornes, des omelettes, de la folie (4), de la saucisse et du mensonge (5). Dans un ordre plus relevé, on applaudissait au *Scheno degli dei* de Bracciolini, charmant ouvrage où les dieux de la fable sont fouettés du plus amer ridicule, mais auquel je préférerais cependant quelques-uns des dialogues de Lucien. Les vins de la Toscane trouvaient un chantre plein de verve dans le physicien Redi (*Bacco in Toscane*). Malheureusement, la plupart de ces poëmes, ceux surtout de l'école Bernesque, se ressentaient des orgies au milieu desquelles ils étaient composés. On dirait, à parcourir la littérature italienne du siècle des Médicis, que toute religion, toute pudeur s'étaient évanouies. De jeunes princesses accueillaient les plus licencieux ouvrages, encourageaient les auteurs; et, modestes comme les Pampinea, les Néiphile, les Elissa de Bocace, à peine une légère rougeur trahissait-elle sur leur front l'odieux des récits qui charmaient leurs loisirs.

Pauvre Italie! si belle, si heureusement douée, si brillante de fécondité et d'imagination! elle n'a jamais connu d'autres bornes que ses caprices. Enfant gâté de la fortune, elle a joui largement de tout ce qu'elle avait reçu, sans souci du lendemain, sans que la voix du passé éveillât en son cœur le besoin de pensées plus graves. Et pourtant elle est religieuse, elle croit; mais sa foi ductile et assouplie n'est plus pour elle qu'un palliatif contre le remords. Les cérémonies saintes sont des fêtes pour elle; elle y prend joie, comme à une expansion de sa vie ordinairement solitaire et retirée: mais où trouver cette simplicité de cœur, ce sentiment d'un bonheur intime, cette expression méditative, que les mystères et les consolations du catholicisme inspirent à l'âme croyante?

(1) Ces trois pièces sont de Varchi.
(2) Brouzino.
(3) Tous les deux de Molza.
(4) Tous les trois de Lasca.
(5) V. Martelli.

Digitized by Google

Sera-ce sur ces faces distraites qu'on voit errer dans les galeries des basiliques, promenant de grands yeux noirs sur les pompes du culte, applaudissant par habitude aux accords sublimes de Pergolèse ou d'Allegri, et confondant dans une même admiration le feu d'artifice de la Saint-Pierre et la bénédiction papale ? Et pourtant il suffit à ce peuple, pour être grand, de le vouloir ; c'est pour cela que sa terre ne sera jamais stérile. De beaux génies s'y trouveront toujours, génies suaves et mélodieux, inspirés par la religion, le sentiment du beau, les émotions douces, et cette harmonie qui exalte les forces de l'âme, et en révèle si merveilleusement les mystères : Canova, Cimarosa, Manzoni, Pellico, hommes rares, et types sublimes de ce que l'Italie pourrait être !

EUGÈNE DE LA GOURNERIE.

Digitized by Google

SOCIÉTÉ DES CONCERTS

DU CONSERVATOIRE.

PREMIÈRE SÉANCE.

Belle institution ! ! Noble monument élevé à l'art, pour en conserver et protéger l'existence contre les turpitudes mercantilles qui menacent de l'anéantir ! ! Rare assemblée d'artistes qui sentent et comprennent, se passionnent et admirent, obéissent au génie dont ils sont les fidèles interprètes, n'usurpent point sa place au soleil, mais la lui font plus large, au contraire, réunissent leurs talens, leurs efforts, leurs amours-propres en faisceau, et se font piédestal pour élever des statues. Rien ne les décourage : souvent les ouvrages du grand homme qu'ils ont adopté sont hérissés de difficultés rebutantes; souvent, aux premiers essais des vastes compositions du Schakespeare musical, l'intelligence de la pensée profonde leur échappe, les yeux et les doigts sont trop occupés pour que l'inspiration puisse naître; mais le maître a su implanter dans l'âme des exécutans une telle confiance en lui, qu'ils ne s'en prennent qu'à eux-mêmes de demeurer froids devant la nouvelle partition. Ils redoublent d'attention, ou répètent deux fois, trois fois, dix fois, s'il le faut; enfin le cahos se débrouille, le nuage se dissipe, la pensée poétique apparaît debout, étincelante, un enthousiasme électrique se communique spontanément, l'émotion est née, et les cris d'admiration s'élancent de chaque pupitre, accompagnés de la grêle reten-

Digitized by Google

tissante des archets sur le bois des violons. C'est l'armée d'Egypte au milieu du désert, applaudissant à la soudaine apparition des gigantesques Pyramides.

Où trouver en Europe le pendant d'un pareil orchestre ?... Je laisse à ceux qui ont parcouru l'Allemagne, qui ont entendu la société philharmonique de Londres, le soin de prononcer après la comparaison ; quant à moi, qui n'ai encore vu que l'Italie, je n'essaierai pas même d'en établir une. — Le programme du concert du dimanche, 17 mars, était ainsi composé : La symphonie pastorale, la grande scène du Freichütz (monologue d'Agathe), un quintetto de Reicha (pour instrumens à vent), l'ouverture de la Fiancée du Brigand, un Credo de Cherubini, et l'ouverture du Roi des Génies, de Weber. Nous suivrons dans l'analyse l'ordre inverse de l'exécution, et pour cause.

L'ouverture du Roi des Génies était inconnue à Paris; elle renferme de beaux effets et des traits énergiques dont Weber s'est servi plus tard dans Oberon; mais on est désagréablement surpris d'y trouver plusieurs cadences usées et une marche d'harmonie vulgaire et scolastique. Sans doute cet ouvrage doit être rangé parmi ceux de la première jeunesse de l'auteur, bien qu'il nous paraisse encore à mille toises au-dessus de ce que nous entendons journellement dans les théâtres, et qu'on décore du nom d'ouverture. — M. Cherubini a été fort applaudi ; l'*Incarnatus* de son Credo est une chose admirable d'expression et de couleur ; nous regrettons de ne pouvoir en dire autant du *Resurrexit*, qui nous a semblé manquer de noblesse et d'originalité. — M. *Bies*, auteur de la *Fiancée du Brigand*, est un des élèves les plus distingués de Beethoven ; il jouit en Allemagne d'une fort belle répu-

Digitized by Google

tation de pianiste-compositeur. On avait dit beaucoup de mal de son ouverture avant de l'entendre; ce jugement anticipé nous a paru injuste sous beaucoup de rapports.

L'instrumentation en est parfaite, l'harmonie vigoureuse, le mouvement plein de feu; plusieurs effets stridens et incisifs décèlent l'inspiration dramatique; mais je crois qu'il y a abus de modulations et d'idées violentes; j'ai entendu beaucoup de *brigands*, et n'ai pu entrevoir *la fiancée*; c'est à peine si une pauvre petite phrase mélodique apparaît un instant, pour être étouffée presque aussitôt sous les cris forcenés de la bande sauvage. — O quintetto de Reicha que me veux-tu?... Passons. — Voici venir Agathe, la jeune fille allemande, avec sa chevelure blonde, son cœur et son âme de vierge, son amour timide et voilé. Elle est seule dans sa modeste chambre ouverte aux rayons de la lune, seule comme Marguerite attendant Faust, comme elle inquiète et en larmes, comme elle confiante dans la protection de la mère de Dieu, comme elle, priant à mains jointes, pour arracher à l'enfer l'homme qui lui a dit : « Je t'aime. »

Oh! que tout cela est poétiquement rendu par la pensée musicale de Weber!!! Quelle virginité dans cette prière, quelle clarté douce et mélancolique est répandue sur cet orchestre, quelle confiance, quel abandon naïf dans la mélodie, et quel choix d'accords!!! Puis, quand Agathe, apercevant au loin son amant, s'écrie : « C'est lui! » Quelle explosion de passion, de joie, d'ivresse, d'enthousiasme, d'amour éperdu!!! Mais cet élan, bientôt comprimé par une pudeur angélique, se calme et devient un murmure passionné, qui semble échapper des lèvres de la jeune fille, malgré ses efforts pour le contenir. Sublime, sublime, sublime!! récitatif, prière, alle-

Digitized by Google

gro, chant, orchestre, tout. Mon Dieu que c'est beau ! c'est l'idéal de l'amour du Nord, comme le monologue du second acte de la Vestale est l'idéal de l'amour brûlant du Midi : deux choses inaccessibles, inimitables. Certes, Spontini et Weber, après avoir écrit chacun une telle page, ont pu lever la tête, et, la main sur le cœur, se dire avec l'assurance du génie : « Je suis un grand poëte. »

Mademoiselle Dorus était *chargée* du rôle de la jeune Allemande, mais c'est une jeune Française que nous avons entendue. Pas de critique sur son exécution, elle ne comprendrait pas. Nous nous permettrons en revanche de faire observer à M. Habeneck que le mouvement de la prière était trop vif. Le défaut de langueur enlève à ce morceau beaucoup du caractère pieux et tendre qui en fait le charme principal. Nous n'oserions émettre cette opinion si M. Benedict, élève de Weber, qui a conduit lui-même le Freichütz, à Vienne, pendant fort long-temps, d'après les traditions qu'il tenait directement de l'auteur, ne nous avait vingt fois fait entendre cet andante sur un mouvement beaucoup plus lent.—A nous Beethoven à présent. Voilà Michel-Ange qui s'avise d'emprunter la palette de Poussin, et qui fait un grand et admirable paysage. L'auteur de la symphonie héroïque de Fidelio veut peindre le calme de la campagne, les douces mœurs des bergers. Oh ! mais entendons-nous : il ne s'agit pas des bergers roses-verts et enrubanés de M. de Florian ; diable ! ne plaisantons pas, c'est de la nature vraie qu'il s'agit ici. Il intitule son premier morceau : « Sensations douces inspirées par l'aspect d'un paysage riant. » Les pâtres commencent à circuler dans les champs avec leur allure nonchalante, leurs pipaux qu'on entend tantôt au loin, tantôt tout près ; de ravissantes phrases vous caressent délicieu-

Digitized by Google

sement comme la brise embaumée du matin, des vols ou plutôt des essaims d'oiseaux babillards passent en bruissant sur votre tête, et de temps en temps l'atmosphère semble chargée de vapeurs : de grands nuages viennent cacher le soleil; puis tout d'un coup ils se dissipent et laissent tomber d'aplomb, sur les champs et les bois, des torrens d'une éblouissante lumière.

Voilà ce que je me représentais en entendant ce morceau; et je crois que, malgré le vague de l'expression instrumentale, bien des auditeurs ont été impressionnés de la même manière que moi. Plus loin est une *scène au bord de la rivière*. Contemplation... L'auteur a sans doute créé cet admirable adagio couché dans l'herbe, les yeux au ciel, l'oreille au vent, fasciné par mille et mille doux reflets de sons et de lumière, regardant et écoutant à la fois les petites vagues blanches, scintillantes du ruisseau, se brisant avec un léger bruit sur les petites pierres blanches, scintillantes du rivage; c'est délicieux.

A présent, le poète nous jette au milieu d'une *réunion joyeuse de paysans*. On danse, on rit avec modération d'abord; la musette fait entendre un gai refrain accompagné d'un basson qui ne sait faire que deux notes. Beethoven a vraisemblablement voulu caractériser par-là quelque bon vieux paysan allemand, monté sur un tonneau, armé d'un mauvais instrument délabré, dont il tire à peine les deux sons principaux de la basse fondamentale, la dominante et la tonique. Chaque fois que le hautbois entonne son chant de musette naïf et gai comme une jeune fille endimanchée, le vieux basson vient souffler ses deux notes; la phrase mélodique module-t-elle, le basson se tait, compte ses pauses tranquillement, jus-

Digitized by Google

qu'à ce que la rentrée dans le ton primitif lui permette de replacer son imperturbable *fa ut fa*. Cet effet, d'un grotesque excellent, a échappé presque complètement à l'intelligence des auditeurs. La danse s'anime, devient folle, bruyante. Le rhythme change; un air grossier, à deux temps, annonce l'arrivée des montagnards aux lourds sabots; le premier morceau, à trois temps, recommence plus animé que jamais; tout se mêle, s'entraîne; les cheveux des femmes commencent à voler sur leurs épaules; les montagnards ont apporté leur joie bruyante et avinée; on frappe dans les mains, on crie, on court, on se précipite; c'est une fureur, une rage...., quand un coup de tonnerre lointain vient jeter l'épouvante au milieu du bal champêtre, et mettre en fuite les danseurs.

Tempête. Je désespère de pouvoir donner une idée de ce prodigieux morceau; il faut l'entendre pour concevoir jusqu'à quel degré de vérité peut atteindre l'imitation musicale entre les mains d'un homme comme Beethoven. Ecoutez, écoutez ces raffales de vent chargées de pluie, ces sourds grondemens des basses, le sifflement aigu des petites flûtes qui nous annoncent une horrible tempête sur le point d'éclater; l'ouragan s'approche, grossit; un immense trait chromatique, parti des hauteurs de l'instrumentation, vient fouiller jusqu'aux dernières profondeurs de l'orchestre, y accroche les basses, les entraîne avec lui, et remonte, en frémissant, comme un tourbillon qui renverse tout sur son passage : alors les trombonnes éclatent; le tonnerre des timbales redouble de violence. Ce n'est plus de la pluie, du vent; c'est un cataclysme épouvantable, le déluge universel, la fin du monde. En vérité, cela donne des vertiges; et, pour mon compte, toutes les fois que j'entends cet orage, l'émotion que j'en

Digitized by Google

ressens est si forte, que je ne sais trop distinguer si c'est plaisir ou douleur. — La symphonie est terminée par *l'action de grâces des paysans après le retour du beau temps;* tout alors redevient riant; les pâtres reparaissent et se répondent sur la montagne; le ciel est serein, les torrens s'écoulent peu à peu; le calme renaît, et, avec lui, des chants agrestes dont la douce mélodie repose l'âme ébranlée et consternée par les horreurs sublimes du tableau précédent.

L'exécution a été à la hauteur de la composition: ensemble, vigueur, intelligence générale, grâce et expression, énergie foudroyante, rien n'y a manqué. Admirable orchestre !!!

HECTOR BERLIOZ.

Une *Ode à la nation française* a été adressée au bureau de la *Revue européenne*. Le talent que nous avons remarqué dans cette pièce, les sentimens communs qui nous unissent à l'auteur, dont la personne nous est inconnue, nous auraient déterminé à l'insérer dans ce recueil, si nous ne nous étions imposé, à cet égard, des règles dont nous ne croyons pas devoir nous départir.

Digitized by Google

VUES

SUR L'HISTOIRE CONTEMPORAINE,

PAR M. LOUIS DE CARNÉ.

(Cet ouvrage paraîtra dans le courant du mois prochain. On souscrit, dès à présent, chez Paulin, libraire, éditeur, place de la Bourse, 10, et au bureau de la *Revue européenne*. Deux vol. in-8. Prix : 12 fr.)

Les lecteurs de la *Revue européenne* et du *Correspondant* nous permettront de leur annoncer avec quelque satisfaction la publication prochaine d'un travail important dû à l'un des fondateurs de ces deux recueils.

Quelle que soit l'importance des ouvrages périodiques dans notre temps, ce serait mal comprendre sa mission que de dépenser toute son activité intellectuelle dans des études et des esquisses. M. de Carné l'a compris, et il ouvre devant nous une route où nous espérons que plusieurs de nos amis entreront par la suite. Sous le titre de *Vues sur l'Histoire contemporaine*, il envisage l'époque actuelle dans ses principales phases, il s'attache à caractériser surtout la restauration, dont son livre présentera en quelque sorte l'histoire. Il n'est pas de question importante dans l'ordre religieux ou politique que l'auteur n'ait occasion de toucher, et nos lecteurs connaissent depuis trop long-temps sa manière pour n'être pas assurés qu'il porte dans ces investigations un esprit nourri de faits, une impartialité consciencieuse et le sentiment de toutes les convenances. Le travail de M. de Carné se résume en des conclusions

Digitized by Google

que les partis pourront contester, mais qui méritent d'être pesées avec la plus scrupuleuse attention. Il éclaire d'un jour nouveau l'histoire de la restauration, et l'arrachant au domaine des passions contemporaines, il tire son apologie des circonstances contre lesquelles elle s'est brisée.

La conclusion politique de M. de Carné est que, dans les circonstances où elle se trouvait forcément placée, la restauration était impossible; sa conclusion philosophique, c'est qu'en ce siècle toutes les questions d'organisation politique sont, pour ainsi dire, primées par des questions d'un ordre supérieur, par des nécessités qu'il faut savoir comprendre et subir.

La démonstration de ce principe, que nous appellerions volontiers l'idée mère de notre école, résultera, nous l'espérons, de la série d'investigations auxquelles s'est livré notre collaborateur, à qui les circonstances ont permis de méditer dans la retraite sur les enseignemens qu'une vie active lui a fournis en d'autres temps.

Nos lecteurs connaissent déjà quelques fragmens du travail de M. de Carné; trois articles sur la restauration lui ont valu des encouragemens auxquels il s'est efforcé de répondre. Nous vivons dans des relations trop intimes avec l'auteur, nous sommes en quelque sorte trop solidaire de sa pensée, pour louer en lui autre chose que de nobles sentimens et des inspirations chrétiennes. M. de Carné ne nous le permettrait pas; la seule autorisation qu'il nous accorde est celle de conserver, vis-à-vis de lui, toute notre indépendance de critique, et d'exprimer sans restriction, après la publication des *Vues sur l'Histoire contemporaine*, les points sur lesquels il pourrait nous arriver d'être en dissidence.

Digitized by Google

ASSOCIATION

DES ÉTUDES ALLEMANDES.

M. d'Assailly, 10 fr. — M. Henri de Cugnac, à Lille, 10 fr. — M. Bureau, curé à Champigneulles, près Nancy, 3 fr. — M. Freschard, curé à Gondrecourt, 5 fr. — M. Ligier, vicaire, *ibid.*, 5 fr. — M. l'abbé Fournier, à Nantes, 5 fr. — M. Thibeaud, docteur médecin, *ibid.*, 5 fr. — M. Baudot, négociant, *ibid.*, 5 fr. — M. Legouais, docteur médecin, *ibid.*, 5 fr. — M. Lallier, notaire, *ibid.*, 5 fr. — M. Orain, curé à Savigny-sur-Orge, 6 fr. — M. Paul Lamache, étudiant en droit, 2 fr. — M. Devaux, étudiant en médecine, 2 fr. — M. de Chambrulard, à Langres, 30 fr.

De graves fautes d'impression se sont glissées dans la lettre que M. Guiraud a bien voulu nous adresser. Nous nous empressons de les rectifier.

Page 90, ligne 17 : raisons, *lisez :* mesures.
Page 93, ligne 21 : les yeux, *lisez :* ces yeux.
Page 95, ligne 14 : la professaient, *lisez :* les professaient.
Même page, ligne 20 : ces arceaux, *lisez :* les arceaux.
Page 96, *ôtez* le *que* devant Moïse.
Page 97, ligne 1 : et les sublimes choses sans atteindre, *lisez :* sublimes choses *qui* sans atteindre.
Même page, ligne 15 : force, *lisez :* face.
Même page, ligne 17 : y *conduise* de nouveaux *nuages*, *lisez :* y *suscite* de nouveaux *mages*.
Page 100, ligne 14 : *présente* ce même besoin, *lisez : a* même besoin.

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

I. *Destination de l'Homme de Fichte*, traduit par M. Barchou de Penhoën (1).

Le moyen-âge avait commencé à élever sur les fondations de la philosophie du paganisme, l'édifice d'une philosophie chrétienne, édifice curieusement travaillé, bizarrement découpé, avec des flèches perdues dans les airs, des contreforts brisés, de sombres labyrinthes, des rosaces éclatantes de lumières, de frêles piliers s'effilant sous des voûtes hardies; édifice inachevé, comme les cathédrales gothiques, mais où vivait une pensée divine; plutôt suspendu au ciel qu'appuyé sur la terre. Descartes vint, et sous sa main puissante croulèrent thèses et anthithèses, questions et réponses, distinctions et conclusions, tout ce vain formalisme sous lequel se cachait la pensée active des Anselme, des Alexandre Hales, des Richard de Saint-Victor, des Thomas-d'Aquin, des Bonaventure. Le doute universel, océan sans rivages et sans îles, engloutit pêle-mêle tous ces précieux débris. Rien ne surnage, pas même quelques *rari nantes*. Mais Descartes ne détruisait que pour reconstruire. Dans ce désert sans bornes, il a marqué de l'œil, sous la surface des flots, un roc immobile; il s'écrie : *Je pense*, et croit sentir le sol s'affermir sous ses pieds. Mais sa parole est sans écho, pas une pierre ne remue à sa voix; sa pensée, sans objet, reste stérile. Alors il dit : *Je suis*, et s'imagine sortir des abstractions pour prendre place dans le monde réel. Il est, mais il est seul, seul il ne peut produire. Enfin, il dit à voix basse : *Je crois*; et dès lors il rentre en communication avec l'univers, avec Dieu, l'homme et la nature. Il rassemble quelques fragmens, il bâtit, mais pour un jour. Sa foi n'est plus vivante. Il l'évoque pour qu'elle lui rende la réalité des objets extérieurs, comme on évoque un fantôme, et la laisse aussitôt se recoucher dans son tombeau. Après lui, on ne l'évoque plus. On reprend la tentative audacieuse de tout reconstruire à priori, de récréer le monde, soit par la pensée, soit par la sensation, mais au rabais, pour ainsi dire, aux moindres frais possibles, avec le moins possible de données antérieures, de postulats,

(1) 1 vol. in-8. Chez Paulin, place de la Bourse.

Digitized by Google

comme disait l'école. Partant de la table rase, on voudrait n'admettre rien qui ne fût démontré par la pensée. A ce qui se présente comme immédiat, on demande des titres de créance, on veut lui faire justifier de ses pouvoirs devant la pensée. Mais la pensée qui n'est qu'une médiation, ainsi qu'Hegel l'a reconnu, n'est, qu'autant que quelque chose est avant elle. C'est ce quelque chose qui précède la pensée, cette première prémisse à laquelle on remonte de raisonnement en raisonnement; ce point de départ, en un mot, qui, depuis Descartes, a fait le désespoir de la philosophie. Pour être, elle a besoin d'un commencement, et elle ne peut arriver à ce commencement qu'après avoir parcouru le cercle entier. Elle est contrainte de se jeter brusquement *inter medias res*, avec une assertion arbitraire plus ou moins habilement déguisée. L'école sensualiste part du fait de la sensation, que lui dénie le scepticisme; mais au premier pas, Reid l'arrête et lui démontre qu'elle a fait des emprunts à un ordre d'idées qu'elle rejette. A son tour, l'école écossaise s'expose au même reproche, et, appuyée en apparence sur l'examen et l'expérience, elle impose comme articles de foi ses faits de conscience, dont elle se refuse à rendre compte. Une pensée de Kant fut regardée comme un trait de lumière : Avant d'opérer, dit-il, il faut vérifier l'instrument dont on se sert. Soumettons à l'analyse les forces de l'entendement. Vain espoir ! cet examen ne se fait qu'à l'aide de l'entendement. C'est vouloir connaître avant de connaître, savoir nager avant de se mettre dans l'eau. Reinhold, plus franc que ses devanciers, reconnaissant le vide de leurs tentatives, propose de débuter par une hypothèse, sauf à l'admettre ou à la rejeter définitivement, suivant qu'elle se trouverait plus tard confirmée ou détruite. Par quoi ? il l'ignore. C'était au fond la manière vulgaire de procéder, ou plutôt c'était reconnaître toute science et toute certitude pour purement hypothétique.

Fichte parut, disciple de Kant, mais successeur immédiat de Descartes. Il voulut reprendre position sur cette pointe de rocher où Descartes n'avait pu se maintenir. Comme Médée, il dit : *moi*, et ce fut assez de ce monosyllabe pour en faire jaillir tout un monde. Il prétendit surtout à la rigueur philosophique, à ne rien admettre au-delà de son postulat, réduit, comme l'on voit, à la moindre expression. Il est curieux d'observer de près ce tour de force logique.

Moi est moi : voilà la première proposition de Fichte. Nous ne la contesterons pas, bien qu'elle fasse du *moi* un être ab-

Digitized by Google

solu, indépendant, abstrait. Il passe à la seconde : *Moi n'est pas non moi*, proposition qui semble évidente par elle-même, pure identité, mais sous laquelle se cache l'assertion fondamentale de Fichte. Le *non moi* pour lui n'est qu'une négation, il n'est rien par lui-même, il n'a qu'une existence subordonnée au moi. Il est clair que sous cette expression générale, Fichte comprend quatre choses différentes. Le non moi proprement dit, opposé au moi, simple négation de l'être, néant, mort, dégradation de l'être par suite du péché; 2° la nature, passage du non être à l'être, non encore pénétrée par le moi; 3° le non moi d'un autre moi, créature intelligente comme moi; 4° enfin, le non moi qui surpasse tout moi créé, et ne peut se reconnaître, comme vérité absolue du moi, que par le sacrifice et l'abnégation du moi. Ces quatre choses, qui n'ont d'analogue qu'une négation, Fichte les confond dans une opposition commune au moi. Mais cette opposition n'a rien de réel; une vaine ombre ne saurait faire obstacle aux envahissemens du moi. Aussi il marche à pas de géant. Tout ce qu'il touche, il se l'approprie. Il ne connaît le monde extérieur que par ses sensations. Ses sensations ne sont que des modifications de lui-même. C'est donc lui seul qu'il voit, qu'il touche, qu'il sent au-dehors. A la vérité, il est arrêté un instant par cette croyance invincible qui nous porte à supposer aux objets une existence en dehors de nous, indépendante de nous. Mais il revient sur lui-même pour franchir cette barrière. Le moi se dédouble pour former la conscience. Il est sujet et objet, regardant et regardé. Il se voit au-dehors de lui, il se voit comme non moi. Ainsi, si nous croyons voir les objets hors de nous, c'est que nous nous voyons nous-même, hors de nous, diversement modifiés. Mais qui donc nous modifie? ce ne peut être le non moi qui n'est rien, qui n'est que le point où nous cessons d'être. Ainsi, le moi est tout, il est absolu, seulement il n'est pas infini; il n'est que susceptible de s'étendre indéfiniment. Soleil lumineux, il repousse de toutes parts le non moi qui l'environne, qui le limite comme la nuit, et qui cède partout à l'énergie de ses rayons. De là, carrière indéfinie pour l'esprit humain, jusqu'au moment où, ayant absorbé, s'étant approprié la nature, vainqueur de tous les obstacles que lui-même s'était faits, il devient Dieu, car Dieu n'est que le dernier terme du moi.

Le système de Fichte suppose une force prodigieuse d'abstraction. Il ne prend rien comme donnée, ni la conscience, ni les objets, ni fait primitif, ni notion primitive, ni formes

Digitized by Google

de la connaissance. Il part d'un acte volontaire, de l'activité libre du moi, et en déroule, par une sorte d'évolution, le monde intérieur et le monde extérieur, ou plutôt il les crée. Les notions de temps et d'espace que tous les autres systèmes admettent, implicitement ou non, comme données, il les tire de l'acte du moi, qui, se modifiant lui-même, se voit tantôt un, tantôt autre, tantôt ici, tantôt là, tandis que la conscience de son activité demeure toujours la même sous ces modifications, et lui apparaît comme un lieu d'où l'on peut tirer partout des lignes, marquer partout des points, en un mot comme l'espace. De là l'idée de divisibilité, de limitation, qui est le lien de tout le système, puisqu'elle seule unit le réel et la négation, le moi et le non moi. Le moi absolu, sujet, est sans limites; le moi objet est limité : comme tel, il s'oppose au non moi, le combat, tend à l'absorber. Ainsi, après avoir anéanti le non moi, Fichte le fait revivre sous le nom du moi objectif, absorbé à son tour par le moi subjectif, et se trouve ramené à son point de départ, le moi dans son orgueilleuse solitude.

Tel sera toujours le sort de tout système de la raison pure, qui, procédant par opposition de deux termes, dont l'un n'est que la négation de l'autre, se trouve, en réalité, n'agir que sur un seul, par la raison qu'une chose et sa négation, ou, pour mieux dire, une chose et rien, ne sont pas deux choses. De là, pour ces systèmes, nécessité de créer des fantômes, de prêter la réalité à des entités, de tourmenter des abstractions; tout cela, pour revenir au point de départ dont, au fond, on ne s'est pas écarté d'un pas. C'est ainsi qu'Atlant, dans l'Arioste, apparaît à ses adversaires sous mille formes bizarres, monté sur son hippogriffe, fondant sur eux du haut des airs, se relevant, les assaillant de nouveau, tandis qu'en effet il n'a pas levé les yeux de dessus son livre magique. L'hippogriffe de Fichte, c'est son activité libre. Il a tiré de son hypothèse tout ce qu'on en pouvait tirer; il l'a épuisée, et en a ainsi prouvé l'insuffisance; il a rendu superflu tout système postérieur qui n'admettrait pas de plus larges bases. C'est un chapitre définitivement clos dans l'histoire de la philosophie.

Ce n'est pas pourtant dans l'ouvrage dont nous annonçons la traduction qu'il faut chercher l'exposition complète et rigoureuse de ce système remarquable. Les Allemands, difficiles, il est vrai, ne classent *la destination de l'homme* que parmi les ouvrages de morale, et non parmi les œuvres phi-

Digitized by Google

losophiques de l'auteur. Fichte y a peint d'une manière presque dramatique ses doutes, ses incertitudes; les premières lueurs qui apparaissent, s'éteignent, se rallument pour disparaître encore; sa joie et son triomphe, au moment où il croit toucher terre, jetent l'ancre définitivement. Le doute, la science, la croyance sont les trois parties de cette trilogie. Dans la première, la fatalité lui apparaît, l'enserrant de toutes parts. Une force universelle anime l'univers, dort dans la pierre, végète dans la plante, se meut dans l'animal, pense dans l'homme, s'y contemple, s'y dédouble, pose, en face l'un de l'autre, l'être et la conscience de l'être, et rend ainsi raison de tous les phénomènes du monde extérieur et du monde intérieur, de tous, jusqu'à cette liberté dont nous croyons avoir la conscience. Désir, volonté, indécision, résolution, c'est la conscience de la lutte, de l'accord, de la prépondérance d'une des trois forces qui nous constituent. Nos vices et nos vertus sont déterminés par cette lutte, nous sont forcément imposés, sans cesser d'être vices ou vertus. Le repentir n'est que la conscience de la défaite de la force la plus noble, mais non une preuve de liberté. Le cœur se débat en vain contre cette inflexible nécessité; la raison est subjuguée; l'intelligence, satisfaite, se repose dans un système complet.

Cependant la volonté s'indigne, et brise le cercle de fer où l'on prétend l'enfermer. Tout a disparu comme de vains fantômes : le doute règne seul, plus profond qu'auparavant.

Au second acte, l'auteur est en proie à de douloureuses angoisses, agité de songes pénibles, maudissant une existence d'où il a vu disparaître toute vérité, toute réalité. Il invoque la lumière; un esprit lui apparaît, esprit raisonneur, un peu moqueur, qui entreprend à son tour de reconstruire le monde, en le déduisant tout entier des lois de la pensée. Conscience du moi, conscience des choses extérieures, principe de causalité par lequel on va du moi aux choses du dehors, principe de limitation, espace, temps, force; tout cela n'est qu'émanation, que conséquence de ces lois qui peuvent se réduire à celle-ci : toute science suppose deux choses distinctes : la chose sue et celui qui sait. Le moi ne peut se saisir qu'à condition d'être distinct de lui-même. Pour se connaître, il faut qu'il se brise en *objet* et en *sujet*, dont l'identité primitive échappe à la conscience qui n'est que le résultat de ce brisement. De ce jeu de la pensée opposée à elle-même sortent comme d'une illusion d'optique toutes les apparences phénoménales, toutes les lois de l'univers. Mais quoi ! si l'être pen-

Digitized by Google

sant lui-même, engendré par la pensée, en vertu d'une loi de la pensée, n'était que le produit d'un jeu pareil? A ce doute, l'esprit ne répond que par une amère ironie. Il disparaît et laisse son interlocuteur doutant de sa propre existence et reconnaissant l'inanité de toute science.

Celui-ci demeure seul. Le désespoir lui rend le courage. Par un effort gigantesque de sa volonté, il ressaisit la chaîne qui lui échappe. Il substitue sa volonté, son activité libre, et à cette force fatale de la nature, et à cette loi de la pensée. Lui, le moi voulant, agissant, et non plus seulement pensant, sera le principe, le centre, le créateur. Averti par l'expérience de ses doutes antérieurs, il ne s'arrête plus à sonder le nouveau terrain où il replace son édifice déjà deux fois renversé. Il le relève d'un seul bloc, et pousse un cri de triomphe; il entonne un hymne délirant; comme ces conquérans qui dissimulent leur faiblesse réelle sous des victoires multipliées, il se soumet tout ce qui l'entoure, il s'empare de l'avenir. La nature n'a plus de mystères, d'obstacles, de périls pour l'humanité. La guerre est abolie, la civilisation ne connaît plus de barbares, le mal va disparaître du milieu des sociétés humaines, à l'époque où sera consommé leur affranchissement. Le plus capable sera le souverain; aucune perturbation nouvelle n'empêchera plus les hommes de graviter vers le bien, de toutes les puissances de leur âme. Fichte pousse même la sollicitude jusqu'à s'inquiéter de ce que deviendra alors la société, n'ayant plus de progrès à faire. Mais ce n'est pas tout; ce n'est pas seulement dans la suite des temps que ce magnifique rêve doit s'accomplir. Pourquoi, d'ici là, tant de générations passeraient-elles inutiles? Non, dès aujourd'hui, je puis sans mourir, vivre de la vie éternelle, devenir citoyen du monde intelligible, prendre possession du ciel; car le ciel n'est pas seulement au-delà de la tombe; il est aussi sur la terre. Pour cela, il suffit de vouloir, d'écouter la voix intérieure de la conscience.

Ce mysticisme théiste recèle sans doute une grande vérité. C'est que la volonté de croire, la foi précède tout acte de l'intelligence; mais cette volonté suppose aussi quelque chose d'antérieur. Fichte, lui même, admet une voix intérieure à laquelle la volonté se soumet. Qu'est-ce que cette voix intérieure? Est-ce la volonté, la raison, la fatalité? toutes les difficultés reparaissent. A la philosophie catholique seule, il appartient de sonder les mystères de la volonté. Là aussi l'homme est double, parce que tout dualisme

Digitized by Google

tient au brisement originel produit par le péché. Tout dualisme aussi se résout, non par l'anéantissement d'un des termes, mais par la médiation, grande loi reconnue par Hégel et par Schelling.

L'erreur de tout rationalisme, c'est de ne voir dans l'homme qu'un ensemble de facultés abstraites, sensibilité, raisonnement, volonté. Oui, l'homme est tout cela, mais il en est aussi le limon pétri de la main de Dieu, animé de son souffle, jeté par lui sur la terre, où il a reçu la parole divine qui l'a fait sortir de la chaîne des êtres mortels. C'est là le grand fait primitif, le fondement de toute tradition, l'élément historique de l'humanité; élément qu'oublie la philosophie, et sans lequel elle n'est qu'un jeu d'abstraction. En un mot, l'homme n'a point sa raison en lui-même; c'est hors de lui, avant lui, au-dessus de lui, qu'il faut la chercher.

L'impression que produit à la lecture la Destination de l'homme, a quelque chose de singulièrement pénible. Le lecteur, tout étourdi de ce fracas de systèmes tombant les uns sur les autres, songe à se garer de la chute de quelque monde, et cherche avec anxiété la véritable pensée de l'auteur dans cette suite de déductions qu'un mot vient souvent annuler. Au fond pourtant, c'est le même système développé à trois reprises; la construction de l'univers par une force unique.

Fichte m'a fait oublier son traducteur. Cet oubli serait injuste. Ceux-là seuls qui ont essayé la langue philosophique, et surtout la langue de la philosophie germanique, peuvent apprécier le mérite d'une difficulté vaincue, dont le lecteur se doute à peine. Fichte, s'il vivait encore, s'étonnerait de se trouver si clair, d'avoir été si bien compris. Le résumé que M. Barchou a mis en tête de sa traduction, témoigne d'une haute intelligence philosophique, et fait attendre, avec impatience, le grand travail qu'il nous promet sur la philosophie de l'Allemagne moderne.

II. *Histoire de l'Ordre des Assassins*, par J. de Hammer, traduit par MM. Hellert et de La Nourais (1).

C'est parmi les nombreuses révélations que les savans font de nos jours à l'histoire, une révélation de plus que cet ouvrage de M. Hammer. A travers les destinées de la grande

(1) Chez Paulin, place de la Bourse.

Digitized by Google

œuvre de Mahomet, il suit la marche d'un ordre qui mine sourdement la doctrine du prophète, s'attachant, comme un ver rongeur, au califat de Bagdad, représentant des vrais croyans. Il la suit jusqu'à la chute de cette puissance qui entraîna dans sa ruine tout un monde, toute une constitution religieuse et sociale, comme fit, deux siècles après, Constantinople. A part les idées protestantes qui s'y rencontrent çà et là, et les obscurités provenant de la nature du sujet, et quelquefois de la traduction qui, bien que libre et facile, se ressent toujours un peu de la monotonie allemande, je me suis félicité de pouvoir être ainsi initié plus avant aux mystères de la société orientale du moyen-âge : et je ne doute pas que ce livre ne jette aux cœurs qui, comme le nôtre, aiment à contempler les enseignemens de l'histoire, un désir bien vif de connaître cette Asie, représentée jusqu'ici sous tant de formes, et que nous ignorons encore. Les dogmes, la constitution de l'ordre mystérieux des assassins nous y sont en partie dévoilés, et dans cette description, je crois que l'auteur à parfaitement atteint le but qu'il s'était proposé : « montrer la désastreuse influence des sociétés secrètes sous des gouvernemens faibles, et ensuite, exhumer les trésors historiques si importans, si rares, et souvent trop dédaignés de la littérature orientale. »

Il serait bien difficile en effet de dédaigner, après la lecture de cet ouvrage, ce vaste champ ouvert maintenant aux recherches des Occidentaux, car je ne sais rien de plus dramatique que cette époque. C'est une suite d'empires qui s'affaissent et d'empires qui s'élèvent, une série de savans, de grands princes, de conquérans fameux, et puis un poignard invisible levé sur la tête de chacun d'eux. Au fond du tableau, la sombre forteresse d'Alamout, avec son grand-maître, dont les lieutenans répandus au loin sont comme les bras étendus pour saisir les victimes. Certes, c'est quelque chose, que nous faire étudier cet ordre gigantesque, dont la secrète influence allait, s'étendant sur les trois parties du monde. Il n'est personne, sans doute, qui ne connaisse le récit de Marco-Polo, qui ne sache qu'au moyen-âge, en Asie, il existait un homme farouche et isolé dans les montagnes, et à sa disposition des glaives qui ne manquaient jamais leur coup, car le paradis, dans l'éternité, était la récompense des fidèles assassins. Mais on ne sait pas aussi bien quelle était la puissance réelle de cet homme, et comment il pouvait se soutenir au milieu des attaques réité-

Digitized by Google

rées des princes d'alentour, qui ne s'arrêtaient pas toujours à la crainte du poignard. Il est curieux de pénétrer ce mystère et de sonder la constitution politique et religieuse de l'ordre des Assassins.

Une division fondamentale existait entre ceux qui en faisaient partie; elle avait pour source la distinction de la doctrine secrète et de la doctrine publique. Celle-ci consistait à observer simplement les préceptes de l'islamisme, à se priver de vin et de musique, et à reconnaître pour successeur de Mahomet et chef de la religion le calife d'Egypte, représentant de la secte des Ismaïlites, mais qui après tout, pour le grand-maître des Assassins, n'était qu'un fantôme dont il se servait pour obtenir une soumission parfaite, une obéissance aveugle. Cependant, pour agir sur les masses que ses doctrines avaient pénétrées et qui s'étendaient sur une surface de pays assez considérable, il ne suffisait pas d'un seul homme, il fallait que le chef de l'ordre se choisît des amis dévoués qui pussent le remplacer dans les diverses provinces où il était besoin d'agir d'une manière plus immédiate, et capables en même temps d'étendre au loin, par tous les moyens possibles, sa domination. C'était le but de la doctrine secrète, et chacun prenait rang dans l'ordre, suivant son degré d'initiation. Au point le plus élevé de cette échelle apparaissait le grand maître, le Vieux de la Montagne, Scheikh-al-Dschebal, qui disposait de tout en souverain absolu et envoyait ses ordres aux daïlbekir, grands-recruteurs ou grands-prieurs, ses lieutenans, et qui, sous le premier grand-maître, fondateur de l'ordre, Hassan-ben-Sabah, étaient au nombre de deux, seulement, dans le Kouhistan et la Syrie, car lui-même occupait le Dschebal, centre de sa puissance. Les daïlbekirs avaient sous leurs ordres les daïs, ou maîtres initiés, espèce de missionnaires qui parcouraient l'Asie, s'insinuant dans la confiance des grands et des princes pour les faire concourir à leurs vues. Puis venaient les réfiks, ou compagnons, voués à toujours à la défense de la secte et de la religion; les fédavis ou sacrés, véritables assassins, et les lassik, qui semblent avoir été les novices.

Le lien qui unissait tous ces hommes, était la doctrine secrète à laquelle ils participaient plus où moins, et que les daïs, ou missionnaires initiés, communiquaient à ceux des degrés inférieurs, suivant le réglement qui leur avait été donné par Hassan-ben-Sabah. « C'était, pour ainsi dire, leur

Digitized by Google

catéchisme; il s'appelait Askhinaï-Risk, connaissance de sa vocation, et renfermait des données indispensables pour choisir habilement les sujets capables d'être initiés aux secrets de l'ordre. » Il contenait d'abord des maximes de prudence qui devaient convenir aux daïs. C'étaient ordinairement des sentences allégoriques, dont le véritable sens n'était connu que d'eux, et qui les instruisaient de leurs devoirs. Ils apprenaient ensuite la tecnis, c'est-à-dire la science de s'insinuer dans la confiance des personnes. Puis, quand, à l'aide de ces connaissances, ils s'étaient rendus maîtres de l'esprit d'un homme, quand ils étaient parvenus à suivre ses passions et à les diriger à leur gré, ils lui exposaient les contradictions et les absurdités du Coran, et faisaient naître en lui le scepticisme le plus complet en matière de doctrine religieuse positive. Alors ils pouvaient lui inculquer plus facilement les idées et les opinions des assassins; peu à peu ils l'amenaient à prêter serment à la parole du maître, et c'est probablement alors, je pense, qu'il était considéré comme réfik, c'est-à-dire destiné à soutenir les dogmes religieux de l'ordre, ou comme daï, pour les répandre. Mais ici même on pouvait n'avoir pas encore atteint le dernier degré, et n'être que dkhaheri, c'est-à-dire renfermé dans le culte extérieur. Pour arriver à l'interprétation allégorique de la parole de Dieu, au Teevil, pour être initié au culte intérieur, avoir le titre de bateni, il fallait posséder la confiance du grand-maître; et ces hautes doctrines, « qui apprenaient à ne considérer comme essentielle que la pratique du culte intérieur, et à regarder avec indifférence l'observation ou la violation des lois de la religion et de la morale, » et se résumaient dans ces mots : ne rien croire et tout oser, étaient celles seulement des supérieurs de l'ordre. Ils ne les laissaient pas percer au dehors, mais observaient extérieurement, comme le peuple, ou les profanes, les préceptes de l'islamisme, car « la politique du fondateur de l'ordre était de ne faire connaître ses préceptes d'athéisme et d'immoralité qu'aux gouverneurs, et jamais aux gouvernés; de contraindre les peuples à obéir aveuglément aux ordres de leurs chefs, et de les faire servir à l'exécution de ses projets ambitieux, les premiers, en les accoutumant à une complète abnégation d'eux-mêmes; les seconds, en les laissant librement satisfaire toutes leurs passions.

C'était là, certes, de puissans moyens pour arriver à la domination : pourtant, peut-être n'auraient-ils pas suffi, s'ils

Digitized by Google

n'avaient été corroborés par la politique de ces hommes, dont la règle fondamentale était de s'emparer de tous les chateaux-forts, afin de soumettre de là plus facilement les peuples, et en particulier, par l'institution des fédavis, *sacrés*, sanglans instrumens de vengeance et de tyrannie. Ce sont eux qui figurent dans le récit de Marco-Polo, et dans les historiens des croisades, et qu'on transportait pendant leur sommeil dans des jardins délicieux, où ils goûtaient toutes les joies du paradis, excités encore par d'enivrantes pastilles d'herbage, haschische, qui leur on fait donner le non d'Haschischin, mangeurs d'herbes, d'où nous avons fait *Assassins*. Endormis de nouveau, quand ils se réveillaient ensuite à la vie ordinaire, ils étaient prêts à tout sacrifier pour leur maître, afin de gagner à leur mort ce paradis, séjour de tant de délices. Ce sont eux dont le vêtement, teint des couleurs de l'innocence et du sang, le blanc et le rouge, présentait sous la forme d'une vivante allégorie l'alliance de la fidélité et du meurtre; garde du grand-maître, qui ne quittait pas un instant le poignard, car elle devait être toujours prête au premier signal à consommer un crime.

Et toute cette terrible institution fut le fruit des méditations d'un homme, d'un savant profondément versé dans les sciences métaphysiques, mais dévoré d'une insatiable ambition! Cet homme, Hassan-ben-Sabah, avait puisé les élémens de sa constitution, et le réglement dont nous avons parlé, dans les doctrines des Ismaïlites de l'Egypte, cette mère des sociétés secrètes, à la loge du Caire, dont lui-même avait été missionnaire; mais l'invention d'un corps d'assassins n'appartient qu'à lui. Les malheurs et la ruine d'une foule d'ambitieux qui l'avaient précédé lui avaient appris que, pour bien des choses, le poignard valait mieux que l'épée; aussi, pendant près de cent ans, cette arme servit sourdement ses desseins et ceux de ses successeurs. Mais, en 1167, Hassan II qui n'avait ni l'expérience, ni le savoir de ceux qui l'avaient précédé, commit la faute énorme de montrer au grand jour les doctrines secrètes de l'ordre. Selon une tradition répandue parmi les Ismaïlites, le grand Imam, invisible depuis Ismaïl, le septième successeur d'Ali, dont ils tirent leur nom, doit apporter un jour une révélation nouvelle qui abolira toutes celles qui auront précédé. Hassan, donc, rassembla le peuple à Alamout, et lui lut de prétendues lettres par lesquelles l'Imam invisible le déclarait son calife; puis « il fit dresser des tables, et ordonna au peuple de rompre le jeûne (on était au mois de Ra-

Digitized by Google

mazan), et de se livrer à tous les plaisirs, comme aux jours de fêtes ; car, disait-il, c'est aujourd'hui le jour de la révélation de l'Imam. » Et l'insensé ne voyait pas qu'arracher ainsi le peuple à ses vieilles croyances, l'initier à une doctrine qui niait tout le passé, pour ne rien établir à la place qu'une licence sans bornes, c'était le lancer au milieu d'un effroyable débordement de libertinage et d'immoralité, c'était appeler sur sa tête à soi le poignard dont on avait jusque-là disposé souverainement ! En conséquence, il fut assassiné ; et, depuis lors, malgré l'amende honorable de Dschelaleddin, qui fit semblant de brûler publiquement les ouvrages du premier Hassan, l'ordre, pressé de tous côtés par des ennemis puissans et nombreux, depuis le célèbre Saladin jusqu'au chef des Mongols, Houlakou, alla toujours en dépérissant; car les peuples étaient désabusés, et les armes des fédavis eux-mêmes s'étaient émoussées.

Cette vie secrète de l'ordre des Assassins, et ce dépérissement successif au moment où cette vie s'est révélée au dehors, sont un fait que M. de Hammer a saisi avec la plus grande habileté, et qu'il a développé dans tout son ouvrage. En le généralisant, et en affirmant que, pour toute société qui agit par des moyens secrets, la publicité de ces moyens est le commencement de la décadence, je crois qu'il ne s'est point trompé. Toutefois il y a bien des réserves à faire pour certaines applications de ce principe ; et, par exemple, je doute fort que les jésuites aient dû leur influence à *leurs doctrines cachées sur la révolte et sur le régicide*, et leur chute à la divulgation de ces doctrines : sans doute, tout ce qu'on a dit et écrit contre eux à ce sujet n'a pas peu contribué à les discréditer dans l'esprit des peuples; mais on n'a rien prouvé, et souvent même les accusations ont été contradictoires. Aussi, jusqu'à preuve contraire, je croirai que leur grandeur ne tenait pas à ces choses, mais à l'habileté, bien innocente sans doute, avec laquelle ils savaient distinguer le génie et le talent, mais à la science et à la vertu qui brillaient parmi eux quand leurs missionnaires formaient des peuples en Amérique, ou allaient étonner, par leurs hautes connaissances, la cour de l'empereur de Chine, la plus savante de ces temps.

Quant aux Templiers, je passerais plus aisément condamnation sur eux. Leur doctrine, loin d'être encore complètement éclaircie, nous est pourtant déjà dévoilée en partie, grâces aux découvertes de M. de Hammer lui-même. Les singuliers rapports de cet ordre avec celui des Assassins viennent encore

Digitized by Google

fortifier les données fournies par leurs monumens et par le grand procès dans lequel ils succombèrent; et je pense qu'on peut, sans crainte de se tromper, leur appliquer la règle énoncée plus haut : Une fois une constitution secrète, et qui a intérêt à l'être, dévoilée, il n'y a plus d'avenir pour elle. Aussi je ne comprends guère leur réapparition à ce siècle, quand bien même ils auraient à leur tête un mystérieux Ferragus de la façon de M. de Balzac : mais ce sont gens inoffensifs, et qui, je crois, ont hérité de leurs ancêtres, s'ils en ont hérité quelque chose, à peu près les mêmes lambeaux que les restes d'Ismaïlites qui vivent maintenant en Syrie, autour de Masziat, ont hérité des leurs, et qui consistent, en général, à observer au-dehors avec une rigoureuse fidélité tous les devoirs de l'islamisme, bien que dans leur intérieur ils ne se fassent aucun scrupule de les violer. Ceci soit dit toutefois sans prétendre appliquer aux templiers de nos jours cette dernière réflexion, qui n'est qu'un dire des musulmans de Syrie, jaloux sans doute des libertés que se donnent les Ismaïlites leurs voisins. Je n'oserais me permettre un tel soupçon à l'égard de ces hommes dont la foi brille, plus pure et plus éclatante, sans doute, après une éclipse de quelques siècles.

Je ne terminerai pas ces courtes observations sans rendre grâces aux traducteurs qui veulent bien nous faire connaître les produits de l'érudition allemande, surtout quand ils ont pour objet cette Asie qui a vu tant de grandes choses : je m'en félicite d'autant plus que M. de Hammer est loin d'avoir épuisé son sujet, et que son livre, comme je l'ai dit, est un appât jeté à ceux qui sont avides de découvrir les trésors que recèle le champ encore inexploré de l'histoire orientale. Heureux, dirai-je avec lui, en finissant, heureux l'écrivain qui saura les découvrir !

—

III. *Sur l'Histoire de la papauté;* par M. Henrion.

Dans un siècle où on a épuisé toutes les conséquences du protestantisme, où les esprits, lassés d'une indifférence dont les fruits ont été si amers, en sont venus à chercher le bien-être dans des systèmes d'économie politiques élevés à la dignité de religion, il est bon de faire jeter un regard en arrière et de montrer l'histoire d'un passé si plein de vie, de force, en un mot si plein de foi; il est bon de faire voir aux hommes qui soupirent après une ère de bonheur, de liberté

Digitized by Google

et d'union générale, qu'ils l'ont dépassée, parce qu'ils ont déjà rejeté depuis long-temps le seul moyen d'y parvenir : tel a été le but de M. Henrion, dans son Histoire de la papauté.

Attentif à se montrer dégagé de toute prévention, l'auteur de l'histoire des ordres religieux ne fait ici que citer des faits; il s'est contenté de réunir, dans trois petits volumes, tout ce que les évêques de Rome ont fait pour l'humanité. Cette histoire abrégée est la plus belle, la plus juste apologie qu'il pût faire.

Son ouvrage est divisé en cinq grandes périodes; la première, depuis l'établissement du saint-siége jusqu'à Constantin, comprend toute l'histoire des trois premiers siècles de l'Eglise, lorsqu'elle s'efforce de se constituer en société publique, malgré les persécutions et les tortures; on y voit la lutte de l'ancien monde sans foi, sans croyance, avec elle, jeune, vigoureuse de sa foi aux vérités qu'elle enseigne. L'issue de la lutte n'est pas douteuse. Mais si le Christ avait tant souffert pour régénérer le monde, il fallait aussi que l'Eglise portât sa croix; et presque tous les papes de cette période se présentent à nous revêtus de la robe de martyr.

Arrive Constantin, et alors, selon M. Henrion, commence la seconde époque. La vérité est établie : la croix domine la terre. Cependant il ne suffit pas d'avoir reconstitué la morale dans le monde; et si l'Eglise n'a plus à craindre les persécutions violentes, elle doit redouter les attaques plus pernicieuses de l'erreur, et se défendre contre un pouvoir souvent envahisseur. Aussi, jusqu'au neuvième siècle, le saint-siége se présente-t-il à nos yeux comme une sentinelle vigilante, chargée de veiller à la sûreté de sa milice et à l'inviolabilité de la religion. C'est à cette époque surtout que se fait sentir son action civilisatrice, lorsque des nations barbares viennent de toutes parts détruire ce vieil empire romain pour lequel les vérités du christianisme étaient trop fortes. Enfin paraît Charlemagne, et la grande œuvre des papes de cette période est terminée; désormais la liberté de l'Eglise est assurée. Ici commence la troisième époque, et la religion a de nouveaux combats à soutenir.

Le pape n'est plus sujet; il est roi, il est souverain d'un peuple : mais si cette puissance temporelle jointe à la puissance morale assure l'Eglise contre tout envahissement, en même temps elle ouvre la carrière à toutes les passions, et parmi les papes qui régnèrent alors à Rome, nous ne voyons

Digitized by Google

plus et les vertus et le désintéressement qui brillaient chez les premiers souverains pontifes; nous voyons l'ambition susciter une foule d'anti-papes qui veulent porter la tiare, et déchirent ainsi le sein de l'Eglise par de longues divisions. Cependant, malgré les taches qui déparent l'histoire des papes d'alors, la papauté est toujours intacte, toujours sublime, toujours elle agrandit sa sphère d'activité; alors elle fait l'éducation de la monarchie européenne, elle vient protéger le sujet contre les scandales et la tyrannie du pouvoir, et elle donne en même temps à l'autorité un caractère sacré, puisque l'Eglise seule a le droit de la juger; c'est là sans doute ce qui faisait dire à Jean Muller en parlant de Grégoire VII, qui lança des lettres fulminantes contre Henri IV et Philippe Ier : « Il fut l'homme de son temps. »

Ce fut toutefois dans cette période que l'Eglise grecque se sépara de l'autorité du saint-siége, image de la grande séparation qui devait arriver un jour à la voix de Luther.

Mais voici les croisades, c'est la quatrième période qui commence : alors le saint-siége est au faîte de la gloire; il est enfin parvenu à réaliser une théocratie pure, une vaste république dont il est le chef. Les croisades sont entreprises; le servage est détruit : malheureusement, le relâchement pénètre de toutes parts ce vaste édifice; une réforme est nécessaire, mais non celle de Luther. Léon X, voyant la grande société européenne entièrement catholique, voyant le vrai, l'utile réalisés sur la terre autant que possible, veut régénérer les arts, leur donner une marche qui soit en harmonie avec les croyances religieuses et politiques : déjà Saint-Pierre de Rome, les Vierges de Raphaël avaient montré ce que pouvait le catholicisme. Mais la réforme de Luther vient tout retarder; d'un même coup elle vient saper et les fondemens de la société européenne, et les bases de la religion, et la régénération des arts.

Tels sont les malheureux auspices sous lesquels s'ouvre la cinquième période de la papauté. Jamais l'Eglise, jamais l'autorité du saint-siége n'avaient été attaquées avec autant d'acharnement : aussi voyons-nous la papauté continuellement occupée à combattre le protestantisme. Dans cette lutte, elle ne s'occupe plus que de la défense de la vérité; elle ne dispose plus de la couronne des rois; elle laisse les peuples qui l'ont abandonnée se livrer à toutes les fluctuations du rationalisme politique, et elle soupire en silence après les temps meilleurs où la société, lassée de sillonner une longue mer de

Digitized by Google

tempêtes, viendra se réfugier enfin dans un port tranquille et sûr, dans le sein du catholicisme. Du reste, si la papauté est attaquée vivement, elle se défend avec avantage; car, depuis Clément VII, qui ferme la quatrième période, nous ne voyons aucun anti-pape, et tous les souverains pontifes sont des princes aussi distingués par leur science que par leur vertu. Le clergé lui-même s'est réformé; et jamais, depuis dix siècles, il ne s'était montré au monde avec un aussi beau caractère qu'aujourd'hui.

Tel est le plan général de l'ouvrage de M. Henrion, plan heureux et bien suivi. On pourrait cependant demander à l'auteur des aperçus plus larges sur un si vaste sujet. Dans son dernier chapitre, dans sa philosophie de l'histoire de la papauté, on est surtout frappé de cette absence de pensées profondes qui eût pu faire jaillir de faits si féconds retracés d'ailleurs avec art.

Toutefois une haute, une unique pensée domine cet ouvrage; c'est celle de la grande unité de l'Eglise, de l'infaillibilité du pape. Plusieurs grands écrivains en ont montré la nécessité; M. Henrion en a établi l'existence par l'histoire; et lorsqu'on a parcouru les vies de deux cent cinquante-cinq papes, dont presque tous ont été des grands hommes, des bienfaiteurs de l'humanité, on conçoit pourquoi Bossuet et Fénélon s'écriaient autrefois : « O sainte Eglise romaine! si je t'oublie jamais, puissé-je m'oublier moi-même, que ma langue se sèche et demeure immobile dans ma bouche! » et l'on s'écrie avec le nouvel apologiste de la papauté : « Salut, ô sainte Eglise romaine, éprouvée par dix-huit siècles de bienfaits! salut, ô sainte Eglise! Puissent les peuples qui te méconnaissent aujourd'hui, puisse la France se réunir enfin et à jamais à ta chaire immortelle! »

—

IV. *Bulletin des colonies agricoles françaises*, premier numéro. Prix, 50 c. Abonnement pour une année, 5 fr.

Le nombre de ceux qui ne possèdent rien, et qui ne trouvent même pas dans leur travail les moyens de subvenir aux besoins rigoureux de leur famille, augmente tous les jours, et leur position devient d'autant plus malheureuse que la masse des richesses qui existent déjà dans la société, augmentant de son côté par les efforts habiles de ceux qui en possèdent déjà et qui savent en créer de nouvelles, l'intervalle qui sépare ceux-ci des premiers, s'accroît sans cesse. Leur nombre,

Digitized by Google

leurs passions, leurs intérêts, le droit en vertu duquel ils réclament leur part dans ces richesses sociales, ou du moins les moyens d'acquérir ce qui est indispensable à leur existence, constituent une des questions les plus graves qui s'agitent sous nos yeux. Tous les partis politiques l'exploitent; ils essaient de s'en faire une arme, en en faisant peser la responsabilité sur leurs ennemis; chacun l'envisage de son point de vue, et cherche à la résoudre dans son intérêt personnel.

L'auteur de cet écrit, catholique et propriétaire, nous propose une solution qui, loin de compromettre et les intérêts de la religion et ceux des propriétaires, tournerait à l'avantage des uns et des autres. Dans un premier écrit qui a été inséré dans ce recueil l'année dernière, nous avons vu comment il était parvenu à détruire la mendicité autour de lui, en occupant et rendant agriculteurs ceux qui s'y livraient. Aujourd'hui, il veut nous montrer comment il occupe et élève les enfans de manière qu'ils soient assurés d'obtenir une existence laborieuse, mais indépendante pour eux d'abord, puis pour la famille qu'ils sont appelés à fonder un jour; et ce n'est pas un simple projet qu'il nous expose, c'est le fruit d'une expérience de trente années qu'il nous communique, et qu'il a été assez heureux pour appliquer avec un plein succès. Il ne nous propose que d'imiter ce qu'il a déjà fait et bien fait : il a fondé des *colonies agricoles* d'enfans dont il a fait de bons et habiles agriculteurs; et il nous promet, dans une suite d'écrits dont celui-ci est le prospectus, de nous initier à ces divers procédés qu'il emploie pour en assurer le succès.

Nous ne pouvons examiner aujourd'hui l'immense influence que peuvent exercer de semblables établissemens, nous y reviendrons plus tard, et nous nous contentons d'appeler l'attention et l'intérêt de tous nos lecteurs sur ce projet.

V. *Histoire de Rasselas, prince d'Abyssinie*, par Johnson, traduction nouvelle, par madame***, chez Baudry.

Une jeune femme morte à vingt ans, après avoir en vain cherché à combattre le funeste ébranlement causé à sa santé, par le spectacle de nos malheurs politiques, avait consacré quelques heures de loisir à cette traduction, et la publication de cette œuvre modeste est un hommage rendu à sa mémoire par ceux qui pleurent, une douce, mais une bien faible consolation pour eux.

Digitized by Google

Il nous a été permis de jeter les yeux sur une notice qui n'est point destinée au public, et où sont révélés, dans un langage plein de charme et de simplicité, les vertus et les talens de cette femme, enlevée au monde lorsqu'elle était encore pour lui presque un enfant, autre fleur flétrie avant de s'être épanouie tout-à-fait; son imagination déjà vive, mais douce, mélancolique et un peu grave, ses impressions d'épouse, de mère, de chrétienne, de femme élevée et pensive, à un âge où tout cela est pour l'ordinaire si loin d'un cœur de femme et où cette vie de la pensée, vie grave et sainte, poursuivie par des souvenirs de plaisir ou de vanité, ne se retrouve pas, même en face des ruines de l'antiquité ou sur les degrés du sanctuaire. S'il nous était permis d'entrer dans ces confidences de famille, nous voudrions citer quelques lignes empruntées à des notes éparses, rapides, dictées par l'impression du moment, mais pleines d'âme, de poésie et quelquefois d'un douloureux pressentiment; mais nous ne violerons pas ces secrets de la douleur. A une gloire modeste comme celle-là, convient, ce qu'elle eût choisi elle-même, la retraite et la confidence amicale; celui qui a vu s'éteindre entre ses bras cette femme idole de sa pensée, a bien voulu, pour satisfaire au juste orgueil de sa douleur, donner au public une œuvre d'étude, de travail, de patience; mais des inspirations plus intimes et plus spontanées ne devaient être connues que de ceux qui partageaient ses regrets.

Cette traduction d'un des ouvrages les plus classiques de la langue anglaise, est facile, fidèle, élégante. Elle est supérieure à la plupart de celles qui se font aujourd'hui; elle n'a ni la légèreté infidèle de quelques-unes, ni la littéralité souvent barbare des autres; elle témoigne d'une connaissance approfondie des deux langues, et d'une maturité de style qui étonne dans une jeune femme de cet âge, comme aussi le choix de cet ouvrage où respire une pure morale, témoigne de l'âme vertueuse qui l'a choisie pour objet de ses études; il y a dans l'un et l'autre une simplicité pure et limpide qui se fait aimer sans effort, et si l'hommage rendu par l'éditeur à une âme pure dont l'aile n'a fait que toucher un moment la terre, laisse dans l'esprit une tristesse profonde, il y a néanmoins dans tous ces souvenirs d'un être chéri, comme dans le sentiment qui les a recueillis, tant de charme, tant de paix, tant d'espérance et de consolation chrétienne, que c'est un repos pour notre pensée, qu'une pensée si une, si aimante et si pure.

Digitized by Google

VI. *Derniers Chants du Soir;* par E. Bourlet-Delavallée.

Charme la longueur des nuits par tes chants et remplis nos âmes d'une douce tristesse. (OSSIAN.)

Oui, il nous faut des *Chants du soir*, des derniers Chants du soir, pour rendre un peu de fraîcheur à nos pensées qui ont roulé brûlantes pendant tout le jour, pour ramener doucement notre âme au calme et à la prière. Il nous fallait, après les rumeurs du jour, le mouvement, le pêle-mêle des idées, le bruit étourdissant des hommes et de la terre; il nous fallait un dernier Chant du soir, qui vînt, comme jadis le Chant du couvre-feu, nous inviter à nous recueillir et nous élever à Dieu.

Il nous faut, après les communications d'une littérature impure, après la fantasmagorie des drames de sang et de boue, quand l'esprit est encore tout pénétré d'horreur; il nous faut un dernier Chant qui calme et qui console,... ainsi que dans le délire de la fièvre brûlante, il faut une voix amie, une douce voix de mère ou de sœur pour nous rappeler à la tranquillité.

Le jeune poète a eu là une bonne pensée. Il a vu le trouble de l'âme humaine, et, comme David, il a pris sa lyre pour calmer Saül. S'est-il élevé à la hauteur de son sujet, nous ne le pensons pas.

Les *Chants du soir* sont des *psalmodies*, des *rêveries*, des *souvenirs*, des poésies douces et pures qui font du bien à lire, mais qui laissent beaucoup à désirer pour l'esprit et aussi pour le cœur. On est étonné d'y trouver de la froideur, froideur dans l'inspiration, froideur dans la forme et dans le rhythme. Nous aurions voulu une expression plus chaleureuse, plus vivante; des pensées plus approfondies, et en général plus de pensées. Nous aurions voulu aussi plus de naïveté, plus de naturel, des communications plus ingénues. Il faut que la poésie soit sentie d'après nature, et non pas élaborée dans l'isolement d'un cabinet de travail.

« Le cœur seul est poète, » a dit A. Chenier.

Un autre écueil que M. Bourlet-Delavallée n'a pas assez fui, et que notre divin Lamartine lui-même n'a pas toujours évité, c'est la *monotonie*. Je sais que les *Chants du soir* ne peuvent pas être brillans et folâtres comme ceux du matin; mais, pour charmer l'auditeur, il ne faut pas l'endormir tout-à-fait. La voix qui psalmodie le cantique saint peut être mélancolique; mais n'a-t-elle donc sur sa lyre qu'une seule corde pour l'accompagner?

L'idée qui domine dans les *Chants du soir* est l'idée de la

Digitized by Google

mort. Elle y est partout répandue comme un voile funèbre. Certes, c'est une grande et belle chose à méditer... Mais il ne faut pas qu'elle soit toujours là, fixe, décharnée et menaçante; il ne faut pas qu'elle fasse peur au poète. Le poète doit parfois lui passer par dessus le corps, et s'envoler libre et joyeux au champ de l'Espérance! L'espérance manque dans les poésies de M. Bourlet-Delavallée.

Malgré ces imperfections, on lira avec plaisir les *Derniers Chants du soir*; on y trouvera les révélations d'une âme douce, tranquille, triste, des pensées consolantes, des pensées chrétiennes, et parfois aussi des images gracieuses, telles que celle-ci :

O toi! si belle d'innocence,
Joyeuse enfant dont l'ame pense
Comme les anges dans le ciel!
On ne peut savoir à ton âge
Que souvent le plus doux breuvage
Dans la coupe cache le fiel....

Cependant ton œil angélique
Parfois languit mélancolique,
Et pénétra mon pauvre cœur;
Comme si ta jeune pensée
Déjà se rêvait délaissée,
Ou se rappelait un malheur!

Les *Chants du soir* sont accompagnés d'une sorte d'*introduction* qui contraste singulièrement avec leur manière, et qui est en effet d'un auteur différent. Dans les vers de M. Bourlet-Delavallée, pureté, rectitude, simplicité souvent froide. Dans la préface de M. Lépaulard, au contraire, complication, multiplicité, prodigalité d'ornemens contournés en festons, en arabesques, en volutes, en spirales. C'est comme serait un cadre gothique autour d'un tableau de David.

On trouvera dans cette préface de l'étrangeté de style, du néologisme, du vagabondage de pensées, du brillant, du *chatoyant*, de tout, même de belles idées : mais nous aimerions mieux les lire tout simplement en français, au lieu de devoir, pour les comprendre, nous tendre l'esprit comme à la lecture d'un ouvrage allemand.

En vérité on en conserverait un violent mal de tête, si on ne rencontrait, de distance en distance, de ces mots qui réjouissent et égayent à force de pousser au sublime; de ces naïvetés pittoresques qui font rire, comme par exemple les poètes sublimes comparés sérieusement à des *aérostats gonflés* du souffle de Dieu; puis les *chants automnaux*; ... puis

Digitized by Google

l'homme qui ne pourra jamais *cliger l'œil* avec sécurité, ... c'est-à-dire dormir en paix; puis celui qui voit *tous ses muscles se tendre comme des cordages pour déraciner ses os;*... puis cette description singulière de l'exécution d'un criminel : *plouf!... Le couteau lui a traversé la gorge; bien détaché! le voilà double, la tête galope d'un côté, sans jambes, le corps se promène de l'autre.*

Nous le répétons, ce genre de *beautés* contraste tout-à-fait avec celui des vers de M. Bourlet-Delavallée, qui sont dans le genre paisible et tranquille. Celui-ci a suivi la ligne droite, au lieu de prendre la ligne tortueuse et en zig-zag qui conduit je ne sais où. Il a compris que la littérature ne doit pas être flétrissante pour le cœur, et désespérante pour la pensée, comme la vue d'un crime; mais, au contraire, fraîche et jeune, pour ranimer encore la société et lui redonner la vie.

Nous nous plaisons d'autant plus à lui adresser ces paroles, qu'il est jeune encore, et que par conséquent il y a pour lui de l'*avenir*, et pour nous des espérances à conserver. Nous en avons le gage dans ces vers :

Et d'autres jours pour moi pourront briller encore,
Peut-être accoudée des sons de la mandore
Redirai-je aux échos des chants mystérieux;
Peut-être consolant cet exil où nous sommes,
Ainsi rappellerai-je à la foule des hommes
L'espoir sacré des cieux.

—

VII. *Essais d'économie politique*, par C. de Coux. 2e Essai (1).

L'économie politique naquit au dix-huitième siècle; cette science fut commencée par des écrivains qui ne savaient autre chose de l'homme, sinon qu'il doit naître, se sustenter, se reproduire et mourir. Le problême social fut par eux formulé de la manière suivante : Trouver les moyens d'augmenter la somme des richesses, en proportion de l'augmentation de la population, sauf à attaquer celle-ci dans sa source, et à la restreindre dans ses développemens. L'école anglaise vint rétrécir encore le champ nouvellement défriché de la science, en faisant abstraction complète de l'individu, pour s'en tenir aux résultats sociaux, en ne considérant les hommes que comme des chiffres destinés à se groupper dans une formule algébrique. Que pouvaient, en effet, les économistes, pour le bonheur de l'homme individuel? Leur était-il donné de lui apprendre à être sobre, continent, dispos pour le travail, à mettre en valeur les instrumens de richesses qu'il

(1) Chez Gaume frères, libraires, rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice, 5. Ces Essais, au nombre de vingt-six, sont divisés en trois séries, qui formeront un volume de 300 à 400 pages.

Digitized by Google

avait reçus de la Providence? L'homme ne travaille pas d'instinct comme l'oiseau chante, il travaille par devoir; il fait un acte de vertu et d'obéissance à Dieu, en travaillant; si vous voulez élever son travail à sa plus haute puissance, si vous voulez surtout que les résultats fructueux n'en soient pas perdus, expliquez-lui donc et sa nature et sa destination.

Sortie d'une donnée fausse et anti-sociale, l'école anglaise devait arriver infailliblement à ce résultat d'augmenter, outre mesure, la richesse générale, ou du moins les signes représentatifs de cette richesse, tout en plaçant la masse des travailleurs dans la position la plus précaire et la plus pénible qui fut jamais; de telle sorte, qu'au sein de la richesse nationale, chaque jour augmentée, la population anglaise a fort ressemblé à ce roi de la fable qui mourait de faim parce qu'autour de lui tout se changeait en or.

M. de Coux s'est donné une tâche éminemment sociale. Ardemment dévoué au bien-être des classes souffrantes, l'esprit nourri de toutes les théories des économistes, en mesure de comparer tous les faits, toutes les conditions sociales, ayant passé la plus grande partie de sa vie aux Etats-Unis, en Angleterre, poursuivant une idée féconde avec cette active persévérance de chrétien qui ne fait pas de la philantropie un moyen de popularité bannale, il a compris que le moment était venu de moraliser la science, de lui rendre son élément de vie, de l'arracher à l'état de théorie pour en faire un puissant moyen d'amélioration et de bonheur. L'introduction de l'élément moral dans la science des richesses, voilà la pensée destinée à se développer successivement dans le cours de ces Essais que nous recommandons vivement à nos lecteurs. Il est consolant de voir que le cercle des méditations sociales grandit enfin devant nous, et qu'on aspire de toutes parts à laisser là l'inanité des questions politiques, pour aborder de front le grand problème, celui de l'amélioration du sort des masses. Nous avons déjà signalé à nos lecteurs les beaux travaux de M. de Rannoville, qui s'étendent chaque jour par les plus heureuses applications; dans notre numéro prochain, nous analyserons, avec détail, un important ouvrage de M. Huerne de Pommeuse, sur les *Colonies agricoles*.

Le cours de M. de Coux est un pas de plus fait dans cette large route, au bout de laquelle, au moins, il y aura autre chose que des déceptions. Nous en entretiendrons souvent nos lecteurs, sous les yeux desquels nous mettons, en terminant, le programme des Essais que l'auteur doit successivement publier.

Digitized by Google

REVUE

EUROPÉENNE.

DU PROJET DE LOI

SUR

L'INSTRUCTION PRIMAIRE.

Quand Leibnitz disait fièrement : *Qu'on me laisse réformer l'éducation, et je réformerai le monde,* il savait bien qu'au fond il ne s'engageait pas plus qu'Archimède en demandant un point d'appui pour remuer la terre. Il ne lui fallait non plus qu'un point d'appui pris hors de la société. C'est elle, en effet, qu'il faudrait réformer avant de pouvoir réformer l'éducation. De ces deux tâches, la dernière n'est peut-être pas la plus facile : si l'éducation fait la société, la société à son tour fait l'éducation. On voit bien quelquefois une mère libertine réussir à élever sa fille dans des principes austères; mais il n'en va pas ainsi de deux générations successives; celles-ci ne sont point deux êtres distincts, ayant une vie à part, ce sont deux instans d'une même existence; instans divers en apparence, mais où l'homme comme le peuple se retrouve

Digitized by Google

le même au fond, quoique soumis à des circonstances nouvelles, agité de passions différentes. Une génération ne peut être entièrement détachée de celle qui la précède, ni sans influence sur celle qui la suit. Il existe entre elles une loi de continuité, grande loi de l'humanité, loi bienfaisante, sans laquelle l'œuvre mystérieux auquel la Providence appelle tour à tour les nations comme les ouvriers de sa vigne, serait sans cesse bouleversé de fond en comble, recommencé *ab ovo;* loi qui préside au développement comme à la décadence, qui empêche l'un d'avorter en fleurs éphémères, l'autre de se changer en chute soudaine et mortelle. Pas plus que l'homme ne va en un jour de l'innocence à la corruption, ne revient de la dégradation au sentiment de sa dignité, on ne voit une génération athée succéder à une génération vraiment religieuse, ou une génération qui comprenne la liberté suivre une génération avilie par l'esclavage. Sans donte il est des illuminations soudaines, des aveuglemens subits; mais ce sont là de ces coups où la main divine se montre à nu, et où l'homme n'a point à se mêler. Dans le cours naturel des choses, les peuples sont fils de leurs œuvres, les générations sont solidaires, et quand un brusque changement étonne le monde, c'est un masque qui tombe. Le changement était fait depuis long-temps dans les cœurs.

L'histoire ne nous offre d'exemple d'une réforme complète et durable dans les mœurs d'un peuple, que sous l'influence de l'introduction, ou ce qui est plus rare, du rajeunissement d'une croyance religieuse. Quant à une réforme par l'éducation c'est tout au plus dans la mythologie, dans l'histoire fabuleuse des Lycurgue et des Pythagore qu'il faut le chercher; encore là même se lie-t-elle

Digitized by Google

à l'introduction d'un culte nouveau. L'entreprise des jésuites, l'idée la plus grandiose du seizième siècle, malgré des prodiges de persévérance, de science, de politique; l'unité de but, la variété des moyens; malgré le nombre d'hommes distingués qu'a produits cet ordre célèbre, prédicateurs, missionnaires, astronomes, ingénieurs, hommes d'état, écrivains, quelquefois guerriers et commerçans; malgré cette universalité de temps, de lieux, de connaissances à laquelle rien de ce qui touche l'humanité n'était étranger, a complètement échoué dans l'exécution. Et cependant quel corps enseignant fut jamais comparable au leur? Quel institut fut à la fois et plus capable et plus près de s'emparer du monopole de l'éducation? Eh bien, là n'était pas leur force. Leur force était en Europe dans leurs confesseurs, à la Chine dans leurs astronomes, au Paraguay dans leurs administrateurs. De leurs écoles sont sortis leurs plus cruels ennemis, et la génération qui renversa leur puissance. Ils avaient agi sur les hommes faits; les enfans leur échappèrent.

Et pourquoi? c'est que la part de l'éducation proprement dite est bien peu de chose en comparaison de l'action constante, universelle de la société, qui baigne de toutes parts ces âmes novices qu'on voudrait isoler d'elle. En vain parquez-vous vos enfans dans un collége, les entourez-vous d'un cordon sanitaire; en vain craignez-vous pour eux vos erreurs, vos préjugés, vos exemples. Cet air que vous respirez ils le respirent aussi; vous-même le leur apportez. La première éducation, celle des nourrices, et la dernière, celle du monde, vous défient toutes deux. Et dans l'intervalle qui les sépare combien de fois vous-même, involontairement, détruisez-vous le résultat de vos efforts! combien de fois vos sentimens

Digitized by Google

secrets, vos affections ou vos mépris mal déguisés démentent-ils vos leçons, et le rôle que vous vous êtes imposé? Encore, ce rôle vous le jouez de bonne foi; c'est bien sérieusement que vous voulez faire respecter à vos enfans ce que vous avez perdu l'habitude de respecter. Mais ceux par qui vous vous faites seconder ou remplacer, n'ont pas même ce motif de contrainte. Ils remplissent avec dégoût une tâche prescrite; à peine dissimulent-ils devant vous; bien ou mal gagné, leur salaire leur suffit. Et tous ces professeurs, ces maîtres d'études, ces surveillans; les visites de parens, les sorties des élèves, ne sont-ce pas autant de point de contact avec la société, ses idées et ses maximes? Contre tout cela, que peut une leçon d'une heure donnée par un aumônier ou le catéchisme d'un curé? Voyez plutôt la Restauration. Habituée à gémir sur les erreurs et la dépravation du siècle, elle a voulu élever à neuf une génération religieuse et monarchique. Qu'a-t-elle épargné pour cela? discipline monastique introduite dans les colléges, épuration des professeurs, enseignement confié au clergé, ou du moins mis sous sa surveillance; que pouvait-elle de plus? Et à peine âgée de quinze ans, cette génération escalade le Louvre, et dévaste Saint-Germain-l'Auxerrois.

Disons-le donc. Il est possible, quoique difficile, d'agir d'une manière vive et soudaine sur la société adulte. Un culte nouveau, une réforme religieuse, un renouvellement de ferveur peuvent quelquefois transformer un peuple, changer ses conditions d'existence, je veux dire ce fonds commun d'idées et de croyances qui forma primitivement le lien de sa nationalité. Quelquefois même un grand homme, un Charlemagne, un Napoléon frappe vivement les âmes par l'éclat de ses actions; il s'empare

Digitized by Google

des imaginations, il devient un dieu sur la terre. Alors, il dépend de lui de donner aux esprits une direction nouvelle. Mais rarement son œuvre est durable; elle ne survit à son auteur que comme le crépuscule au soleil. Enfin, dans un ordre inférieur, il arrive parfois qu'une idée émise par un homme d'esprit devient dominante pour un temps, et efface en apparence toutes les autres. Tel fut Louis XVIII avec sa charte de 1814. Ce qui fit sa force fut moins le mérite de la charte en elle-même, que le cours qui lui fut donné, sorte d'agiotage élevant à un haut prix un papier sans valeur intrinsèque, et créant ainsi un bien-être réel. La nation, préocupée de l'idée nouvelle qu'on avait jetée à ses disputes, la prit au sérieux, plia pour un temps ses anciennes animosités aux formes courtoises du tournoi représentatif, et joua de grand cœur à la fiction constitutionnelle.

Mais on n'a prise sur la jeunesse que par les hommes, c'est-à-dire par l'action lente et réfléchie de la société. Ainsi, point de réforme subite par l'éducation, et par subite, j'entends celle qui s'accomplit dans le cours d'une vie d'homme. C'est une illusion que de prétendre créer *à priori* une génération toute différente de celle qui l'a précédée. On ne rompt point, quoiqu'on fasse, le lien moral entre les pères et les enfans; on ne répudie point les avantages ni les charges de l'héritage. Les institutions monastiques, qui faisaient une société hors de la société, ont pu diriger leur action contre celle-ci; mais elle ne peut agir contre elle-même.

Cette illusion pourtant est ordinaire à tous ceux qui, à tort ou à raison, mécontens de l'état de la société en rêvent un meilleur. Aveugle et ingrate elle a mal accueilli leurs utopies; ils les réservent pour des cœurs

Digitized by Google

neufs, pour des intelligences vierges : l'avenir les vengera du présent : les enfans les consoleront de l'injustice des hommes. Or aujourd'hui quel est celui qui trouve la société à sa guise, cette société qui s'agite pour changer de place, et marche sans savoir où elle va ? Et notez-le bien ; ce ne sont pas seulement les hommes du passé, ce sont aussi les hommes du siècle qui appellent une réaction contre le présent. Vainement répètent-ils qu'il faut mettre l'éducation en harmonie avec la société actuelle, ses besoins et ses désirs. Ses besoins, oui ; mais, par-là ils entendent ce qui lui manque, c'est à elle en réalité qu'ils en veulent. Vainement s'est-elle prêtée le plus bénévolement du monde à toutes les expériences qu'on a tentées sur elle ; a-t-elle accepté avec reconnaissance gouvernemens, constitutions, lois, telles qu'on les lui a faites et refaites. On se doute enfin que tout cela n'agit qu'à la surface ; qu'au fond, le type moral d'un peuple ne s'altère que par degrés insensibles. On s'aperçoit que la liberté réside dans les mœurs, et non dans les formes gouvernementales, dans une combinaison plus ou moins ingénieuse des pouvoirs. On demande des institutions, comme supplément à l'insuffisance des lois, comme intermédiaire entre celles-ci et les mœurs. Le mot de *loi* lui-même, ce mot jadis magique, ce remède universel, cette idole, sous le char de laquelle se laissait broyer une foule fanatique, a perdu son prestige. On sent qu'il n'y a rien à faire par des assis et levés, rien à faire avec la société telle qu'elle est. Il faut donc la refaire par l'éducation. Le mot fameux de M. Royer-Collard ne signifie rien autre chose (1).

(1) Le jour où la Charte fut jurée, l'instruction universelle fut promise, car elle fut nécessaire. (*Discours de M. Royer-Collard à la distribution des prix de* 1817).

Digitized by Google

Illusion de toutes parts ! illusion à qui veut rappeler le passé, cette naïveté et cette vigueur primitives que les siècles ont éteintes; illusion à qui veut empiéter sur un avenir qui n'appartient à personne. Des deux côtés on s'exagère l'influence de l'éducation, de cette éducation du moins qui se laisse imposer, réglementer, réduire en système et en formules.

C'est d'en haut qu'un mouvement doit partir si un mouvement doit avoir lieu. D'en haut, je ne veux pas dire de ce que la Restauration appelait les hautes classes. On a vu ce que pouvait l'exemple de ces hautes classes, et si leur piété prétendue a fait beaucoup d'imitateurs. Je parle des supériorités intellectuelles, celles de l'homme fait sur l'enfant, de l'homme instruit sur l'ignorant. Le seul service réel que la Restauration eût pu rendre à la religion qu'elle favorisait, elle l'a négligé. Une haute école des études ecclésiastiques eût fait plus de bien durable que cinquante séminaires. Là, l'universalité des sciences eussent été enseignées dans leurs rapports avec le catholicisme. Car le catholicisme qui est universel aussi touche à toutes les sciences; ou pour mieux dire, partout, hormis dans ce qui est mathématiques pures ou simple nomenclature, il existe une double science, la science catholique et la science rationaliste ou protestante. Histoire, philosophie, jurisprudence, médecine, physique, chimie, tout se partage suivant cette double tendance. La lutte est partout. En Allemagne, où la science protestante a long-temps dominé, l'équilibre est aujourd'hui rétabli; la science catholique marche au moins l'égale de sa rivale; nulle part elle n'est vaincue ou réduite au silence. En France, tout reste à faire encore. Cette noble tâche eût été celle de l'école dont nous parlons. Là, tout ce que la science et la religion réunies

Digitized by Google

comptent d'hommes éminens, eussent été appelés; le gouvernement ne serait intervenu que pour les constituer en une vaste université, et leur laisser ensuite liberté pleine et entière, sous une simple surveillance. Il ne leur eût imposé aucun dogme, aucune doctrine, aucune méthode. Toutes les facultés, au lieu d'être disséminées, s'y fussent trouvées rapprochées, et se prêtant un appui mutuel *. De là seraient sortis des professeurs de séminaires, égaux ou supérieurs à ceux des colléges; le clergé se fût affranchi de cette infériorité intellectuelle qu'ont trop souvent à déplorer les amis de la religion. Tout, jusqu'aux petites écoles ecclésiastiques, aux écoles des frères, se fût ressenti de cette impulsion bienfaisante. Ainsi de degrés en degrés une instruction forte et salutaire se fût infiltrée jusque dans les derniers rangs de la société.

La création d'une école normale fut un essai de ce genre, mais inspiré par un autre esprit et demeuré incomplet. Différences immenses! Dépourvue de l'esprit catholique qui est l'esprit d'unité, cette institution, abandonnée à elle-même, eût dégénéré en coterie, si l'action du gouvernement ne s'y fût pas fait continuellement sentir, si la nomination des professeurs, la direction des études n'eussent pas été sous la main immédiate de l'administration; partant, point de liberté. Point d'universalité non plus, car de cinq facultés, deux seulement y étaient représentées. On peut même dire que si l'école normale se fût renfermée strictement dans les termes de la mission qui lui avait été donnée, ses résultats eussent été nuls. Que lui demandait-on? Des professeurs pour les colléges. Que demandait-on à ces professeurs? De savoir

* Nous en demandons pardon à notre collaborateur, sous la Restauration une telle école était impossible, et c'est pour cela que nous nous sommes montrés peu favorables à cette institution.

Digitized by Google

ce qu'ils devaient enseigner, et rien au-delà; l'instruction qu'ils devaient plus tard donner à leurs élèves, un peu plus approfondie seulement, mais limitée aux mêmes objets. On devait de plus y apprendre à enseigner (1), comme si cela s'apprenait autrement que par la pratique, comme si l'art d'enseigner pouvait se réduire en formules. Autant eût valu apprendre dans le père Lebossu à faire un poëme épique. Heureusement pour l'école normale, maîtres et élèves firent au-delà de ce qu'on exigeait d'eux. Aucun ne se borna à une étude spéciale : les géomètres étudièrent l'histoire et la philosophie, les philologues ne négligèrent pas les sciences naturelles : au lieu de simples répétitions prescrites par la loi de 1808, des conférences s'établirent où chacun put prendre part à son choix, sans distinction de vocation exclusive. Là chacun apporta le tribut de ses connaissances variées; on y travailla de concert avec une merveilleuse ardeur, non à s'approprier une science déjà faite, mais à l'étendre, à la refaire. Aussi il en sortit en philosophie, en histoire, en politique, une école qui jeta ses reflets sur toutes les parties de l'enseignement, école qui eut ses beaux jours, sa part d'influence sur la société, et qui, malgré quelques prétentions pédantesques et les injustes ridicules dont on a voulu la charger, n'en fut pas moins l'expression la plus pure, la plus élevée de tout ce qu'il y a de bon et de vrai dans les idées nouvelles; école de transition qui détruisit l'œuvre matérialiste du dix-huitième siècle, et eut du moins la gloire d'aspirer à fonder.

Ainsi l'école normale ne fut, dans le fait, qu'une école transcendante; elle ne fit des professeurs qu'en faisant des

(1) Loi de 1808, art. 10.

Digitized by Google

savans. C'est qu'on enseigne mal quand on ne sait que juste ce qu'on doit enseigner. Celui qui ne sait que lire et écrire, quand même il le saurait parfaitement, ferait un triste instituteur primaire. Tout enseignement en effet a un double but, ou plutôt il est but et moyen ; but, comme obtention de connaissances indispensables ou utiles, et en même temps moyen de développer l'intelligence. Sous ce dernier rapport, bien plus important encore que le premier, on sent tout ce qui est exigé du maître, combien le superflu est chose nécessaire. L'enseignement brut et matériel ne suffit pas ; il faut féconder les esprits, leur ouvrir des échappées de vue sur un horizon plus vaste. Tout cela ne se fait qu'à l'aide d'idées accessoires ; non qu'il faille résumer une encyclopédie, mais il faut au moins poser des pierres d'attente, indiquer les points de transition d'une connaissance à l'autre. Or pour cela le maître doit dominer son sujet, l'embrasser d'une vue claire dans toute son étendue, en connaître les confins et les aboutissans, avoir au moins fait quelques pas sur les routes diverses qui s'en échappent pour gravir les hauteurs de la science. Que de choses aussi qui sans entrer dans le cercle des études s'y rattachent sous la main d'un maître intelligent, habile à saisir chaque occasion de développer le jugement, le caractère de ses élèves ! Ce n'est que d'un point de vue élevé qu'il peut apprécier leurs qualités et leurs aptitudes, leur donner une direction et un fonds de ces notions préliminaires qui ne sont d'aucune science, et tiennent à tout dans la vie. D'où vient la supériorité de l'Allemagne en fait d'éducation primaire? On peut le dire hardiment, c'est de ces grands centres scientifiques, de ces universités dignes de ce nom qui déversent constamment sur le pays des flots d'hommes profondément

Digitized by Google

instruits, en peuplent non seulement les capitales, mais les moindres cités. Là un maître d'école de campagne est quelquefois un philologue distingué; des philosophes, des savans qui commencent leur réputation se pressent dans les derniers rangs de l'enseignement, et celui qui enseigne les premiers élémens est souvent capable de faire parcourir à ses élèves le cercle entier des études transcendantes. Les hommes y surabondent; ils y sont supérieurs à leurs fonctions, au lieu que chez nous ils manquent. On y a le luxe, et nous n'avons pas le nécessaire. Ce mal ne peut se réparer qu'avec le temps, et surtout avec une nouvelle organisation donnée à nos écoles supérieures, organisation qui doit reposer sur deux points principaux: liberté entière sous une simple surveillance de bon ordre, et universalité de l'enseignement.

C'est là sans doute une voie bien détournée et bien lente pour arriver à l'amélioration de l'enseignement primaire, c'est pourtant la seule qui puisse mener à un résultat efficace. Autrement on travaille en serre chaude; on aura quelques fruits hâtifs, mais âcres au goût et prompts à se corrompre, je veux dire une instruction populaire incomplète, incohérente, nullement harmonisée avec la vie civile ou morale. On peut par des méthodes artificielles favoriser le développement exclusif de telle ou telle faculté au détriment des autres; on peut même sans presque exercer aucunement l'esprit lui implanter immédiatement des connaissances assez étendues; l'enseignement mutuel et d'autres méthodes très ingénieuses ont résolu ce problème. Mais que résulte-t-il de ces tours de force, de ce mécanisme admirable? On devait s'y attendre, une machine. L'enseignement mutuel est jugé sous ce rapport. Ses partisans

Digitized by Google

mêmes avouent que les élèves, instruits par ce mode et passés plus tard dans d'autres écoles, y ont donné des marques d'infériorité évidente; qu'ainsi, en hâtant l'instruction, il émousse les forces de l'esprit, et laisse après lui une débilité morale. Sans doute dans l'application l'habileté du maître corrige les vices de la méthode. Mais en France on a surtout prôné l'enseignement mutuel comme un procédé qui dispensait d'avoir des maîtres, ainsi que les procédés mécaniques dispensent d'avoir des ouvriers. Le maître était-il bon ou mauvais, instruit ou non, peu importait. La méthode allait toute seule. Il n'était plus le premier mobile, l'âme de l'école; il n'en était que le chef de police. Son rôle était amoindri, effacé autant que possible; il fallait qu'on l'aperçût à peine derrière ses moniteurs. Les élèves devaient s'instruire tout seuls, sans lui, sans direction morale. On ne tarissait pas sur cette substitution d'un rouage aveugle à la force intelligente, car dans ce siècle chaque fois qu'on ravit à l'homme une portion d'indépendance ou d'action, on applaudit au nom de la dignité et de la liberté humaine. Ainsi envisagé, le système de l'enseignement mutuel est le pire de tous. Par-là même qu'il a en soi quelque chose de pétrifiant, il demande plus qu'un autre à être vivifié par l'âme et le cœur du maître. Loin de pouvoir se passer de maître, ou se contenter du premier maître venu, il a besoin plus que tout autre d'une grande supériorité dans le maître. C'est là sa condition inexorable sans laquelle il ne fait que du mal, et qui explique ses tristes résultats dans beaucoup de lieux où il a été appliqué. Levier puissant entre des mains habiles, il n'est ailleurs qu'un instrument d'abrutissement lettré.

Par l'invention de l'enseignement mutuel on a cru

Digitized by Google

avoir tourné le problème qui se présente le premier, lorsqu'on s'occupe d'instruction primaire : *trouver des hommes*. Mais par le fait on n'a pas avancé d'un pas. S'il en faut moins, il les faut supérieurs. Ces hommes, à qui les demander? à l'enseignement primaire lui-même? Il ne nous donne que des écoliers. Au sortir des bancs, choisissez les meilleurs de ces écoliers, je le veux; ce seront toujours des écoliers, des moniteurs instruisant leurs condisciples. Entre eux et ceux-ci, il n'y aura pas cet intervalle, cette supériorité nécessaire à celui qui doit diriger. Forcément donc, vous demanderez vos maîtres à des écoles d'un degré supérieur. Mais à ces écoles il faut aussi des professeurs, il les faut tirés de plus haut. Ainsi, de proche en proche, vous remontez toujours à la nécessité d'un foyer central d'études transcendantes; de proche en proche vous traversez la société d'une extrémité à l'autre en lui demandant son concours; et ce n'est que quand les lumières et l'instruction seront assez généralement répandues dans ses régions moyennes pour qu'elles puissent vous offrir par milliers des hommes parmi lesquels vous choisirez les plus capables, qu'il sera temps de donner une grande impulsion à l'enseignement primaire. C'est donc aux degrés supérieurs de l'enseignement qu'il faut d'abord s'adresser; c'est par eux qu'eût dû commencer l'affranchissement. A eux seuls la liberté eût été bonne à quelque chose.

Des trois obstacles qui jusqu'ici ont toujours frappé d'impuissance la bonne volonté passagère des gouvernemens : défaut d'argent, défaut d'hommes, défaut de principes universellement reconnus, le premier est sans doute le plus facile à vaincre, bien que le projet de loi du 2 janvier ne fournisse que des moyens insuffisans.

Digitized by Google

Onze à douze mille communes (1) en France, manquent d'écoles. Ce sont naturellement les plus pauvres, et leur revenu ne dépasse guère 100 ou 200 francs. Le produit des 3 centimes ne montera donc qu'à 60 ou 120 francs. Il y a loin de là, même à ce minimum si exigu de 200 francs que la loi accorde à l'instituteur primaire. Mais il y a encore un local à acheter, des bâtimens à construire, à réparer, un mobilier à acquérir, à renouveler. Comment forcer les conseils municipaux à voter ces dépenses, même dans la limite de leurs 3 centimes? Seront-elles inscrites d'office malgré eux au budget communal? Il leur sera facile de refuser leur concours dans l'exécution. Les fonds seront bien encaissés par le percepteur, mais on ne bâtira pas, on ne réparera pas, on ne présentera pas de candidat. Le conseil municipal comptera toujours sur le conseil général; celui-ci, dont rien n'oblige le vote, comptera sur le gouvernement et lui laissera le plus possible à faire. Le gouvernement ne pouvant tout faire, ne fera rien du tout. Les obligations respectives des divers corps devraient être plus exactement déterminées, comme elles le sont dans le système américain qu'on a pris pour modèle (2).

(1) Rapport au roi, 19 octobre 1832.

(2) Voici, suivant MM. de Beaumont, comment se répartit dans l'état de New-York la charge des écoles communales :

Allocation de l'Etat aux divers cantons.	100,000 dol.
Taxation volontaire des cantons..	124,556
Nota. Cette taxation doit être au moins égale à la somme allouée par l'Etat.	
Fonds communal.	14,095
Rétribution des élèves.	821,986
TOTAL. . . .	1,060,637

En France, la rétribution des élèves doit se compter pour peu de chose. C'est ce qu'on a perdu de vue.

Digitized by Google

Ces inconvéniens au reste peuvent se lever par des dispositions plus précises, hors ceux qui tiennent à l'apathie ou à la mauvaise volonté des corps municipaux. Mais supposons un maire plein de zèle, un conseil disposé à le seconder, des ressources suffisantes, un local installé, pourvu de son mobilier, de livres, de tableaux. Il ne reste plus qu'un maître à choisir. Est-on libre dans ce choix? ne faut-il pas dans les villages accepter celui qui se présente, trop heureux même d'en trouver. Il faut s'applaudir quand il n'est pas d'une ignorance grossière, ou d'une honteuse perversité de mœurs. On ne peut être difficile là où il serait si nécessaire de l'être. Lisez dans le premier traité d'éducation élémentaire le détail des qualités exigées dans le maitre, puis comparez avec ce que nous avons, et étonnez-vous ensuite des résultats.

Votez donc des instituteurs comme vous avez votés des centimes! On essaie, il est vrai, d'en improviser au moyen des écoles normales primaires. Mais ces écoles, telles du moins qu'elles ont été conçues, nous semblent vicieuses. Qu'en veut-on faire? D'abord, des écoles spéciales pour des professeurs primaires, c'est-à-dire pour des jeunes gens sans moyens d'existence, sans autre carrière ni autre ambition que les pénibles fonctions et le traitement nécessiteux d'un maître d'école. Là, n'entreront que ceux qui, soit par leur position, soit par leur peu de capacité, ne pourront s'ouvrir un autre chemin. C'est avec le rebut des autres écoles que l'on veut former des maîtres! Quelle émulation à attendre de ces élèves, auxquels aucun but attrayant n'est proposé, que ne vient pas stimuler la vue de condisciples d'un mérite supérieur ou de prédécesseurs qui se sont élevés à force de talens?

Digitized by Google

S'il venait par hasard à s'y développer un homme de génie, qu'aurait-il à faire que d'en sortir au plus vite? Se résoudrait-il à la perspective de devenir et de rester maître d'école à 200 francs? Son exemple serait donc perdu pour ses camarades. De là dégoût, langueur apathique parmi ces jeunes têtes courbées sous l'impitoyable niveau d'une commune médiocrité. Hé! dans ces écoles quelle pâture donnerait-on à leur esprit? Un enseignement chétif et mesquin, celui-là même qu'un jour ils seront appelés à répandre dans les hameaux. La lecture, l'écriture, les élémens de l'arithmétique, quelques notions de grammaire, un peu de dessin linéaire, un peu d'arpentage même, sans doute c'est bien là une instruction suffisante pour le laboureur ou l'artisan, mais suffit-elle aussi pour celui qui se destine à la noble tâche d'élever des hommes?

Le tort de cet enseignement est surtout d'être incomplet, même dans la limite étroite qu'il s'est imposée; je veux dire d'exercer exclusivement une ou tout au plus deux des facultés de l'esprit, et encore celles de l'ordre le moins élevé, la mémoire et le raisonnement, l'étroit, le sec raisonnement, le raisonnement mathémathique. L'intelligence qui conçoit et qui découvre, l'imagination, le jugement, le sentiment du bon et du beau, toutes ces facultés bien autrement précieuses, ne reçoivent aucune culture. Or sans l'équilibre harmonique des facultés l'homme reste un avorton ou un monstre au moral, comme il l'est au physique par le développement incomplet ou démesuré d'un de ses membres. A la science il faut un contre-poids moral ou religieux; après d'arides études, il faut parler au cœur et à l'imagination; le beau doit s'associer à l'utile, l'action à la pensée. L'étude des

Digitized by Google

langues anciennes ne s'est maintenue si long-temps comme base de toute instruction, malgré son peu d'utilité pratique, que parce que les divers exercices auxquels elle donne lieu sont merveilleusement propres à mettre successivement en jeu toutes les forces intellectuelles. Elle a des nomenclatures et des mots pour la mémoire, toute une philosophie abstraite dans les élémens du langage, un travail pour l'intelligence et le jugement lorsqu'il s'agit d'arracher un sens et une pensée à un assemblage de mots inconnus. Elle initie au sentiment du beau et du poétique; elle fortifie l'esprit par l'habitude, si nécessaire, d'une attention soutenue. Enfin, elle se prête, comme un véhicule commode, à toutes les notions qu'on veut lui confier; histoire, morale, religion, philosophie, tout cela, sous la direction d'un professeur habile, trouve une place accessoire dans l'étude des langues. Sous ce rapport, nous la croyons difficile à remplacer, et notre vœu serait que les instituteurs primaires en reçussent au moins quelques élémens. Cette utopie, au reste, est à peu près réalisée dans quelques parties de l'Allemagne. Au moins si l'on y renonce pour les écoles normales, faudrait-il y suppléer en donnant plus de développement à tout ce qui peut se rattacher au point de vue moral ou esthétique : l'étude de la langue française, non pas réduite à l'orthographe, mais approfondie dans la formation de ses élémens; l'histoire, pourvu qu'elle ne soit point étudiée dans un résumé et renferme autre chose que des noms, des dates ou des banalités de l'école voltairienne; quelques notions de métaphysique et de littérature générale; enfin, ce que les Allemands appellent exercices de pensée et de style, sur lesquels il faudrait beaucoup insister, et qui sont vivement recommandés

Digitized by Google

par plusieurs comités, notamment ceux de Strasbourg (1). Ces mêmes comités demandent aussi que les écoles normales soient déclarées partout accessibles aux externes, comme elles le sont en plusieurs endroits, à Colmar par exemple; que les élèves de ces écoles soient admis à fréquenter les cours des facultés des lettres et des sciences. Avec cet enseignement plus étendu, et ouvertes à toutes les vocations au lieu d'être réservées à une seule, les écoles normales ne seraient tout simplement que des écoles intermédiaires, comme les *mittelschulen* en Allemagne. Car que dire de ces classes expérimentales, destinées à faire des essais *in vilibus animis?* Nous concevons fort bien des écoles spéciales pour les carrières qui, en outre des connaissances générales, demandent des études toutes particulières, inutiles à la plupart des hommes. Mais ici ce sont justement ces connaissances générales qui importent. A quoi bon la spécialité? à quoi bon limiter le nombre des élèves, exclure précisément ceux dont la capacité supérieure eût donné un peu de mouvement et de vie?

Les écoles secondaires pourraient facilement devenir une pépinière d'instituteurs, sans pourtant qu'on exigeât de ceux-ci le cours entier des études. Le défaut de ces écoles est que l'instruction y est, pour ainsi dire, *unilatérale*. Quelques années y sont uniquement consacrées à l'étude du latin; les autres études viennent plus tard. Qu'en résulte-t-il? C'est qu'un élève qui quitte l'école au bout de deux ou trois ans ne sait rien qu'un peu de latin : d'histoire, de géographie, de mathématiques, de littérature française, de tout ce qu'il lui serait utile de savoir, pas un mot. Il ne sait que ce qui ne lui servira jamais de rien, et encore il le sait mal. Il serait facile

(1) *Journal de l'Instruction primaire*, février 1833.

Digitized by Google

pourtant de faire marcher de front les diverses études, ainsi qu'on le fait en Allemagne (1), de manière qu'à toutes ses périodes l'instruction acquise constituât un tout harmonique et complet. Alors d'année en année, l'un plus tôt, l'autre plus tard, on verrait se détacher du gros de la troupe des élèves munis de tout le bagage scientifique que comporte la carrière qu'ils embrassent. Beaucoup de jeunes gens, appelés à des professions industrielles qui les forcent à abandonner de bonne heure les écoles, retireraient au moins quelque fruit du temps qu'ils y ont passé. Beaucoup y entreraient qui, aujourd'hui, en sont éloignés par l'impossibilité de consacrer à l'étude six ou sept années de leur vie. Ainsi dans notre société toute matérialisée se répandraient ces connaissances générales, cette culture morale qui relèvent l'homme absorbé et abruti par les travaux manuels ou les intérêts positifs.

Tout se tient dans l'éducation; et le grand vice du projet, vice signalé et encore aggravé par M. Daunou, est d'avoir trop isolé l'enseignement primaire de l'enseignement supérieur, d'avoir méconnu les liens intimes qui les unissent tous deux. La faute, je le sais, en est aux circonstances, aux exigences qui ne savent pas attendre. La Charte de 1830 avait promis une loi; il a fallu une loi. Elle parlait spécialement de l'enseignement primaire; on n'a pensé qu'à l'enseignement primaire. La question universitaire, en soulevant des passions et des intérêts, a faussé le véritable point de vue. Les uns, en haine du monopole et pour ravir du terrain à l'université, ont rompu la chaîne qui unit les écoles des divers degrés. Les partisans de l'université, désespé-

(1) Rapport de M. Cousin.

Digitized by Google

rant de maintenir leur position, se sont cantonnés dans l'enseignement supérieur, renonçant à l'enseignement primaire, et traçant autour d'eux un large fossé de démarcation de peur qu'on ne les suivît dans leur fort. De projet de loi en projet de loi, de 1831 à 1833 la part de l'université est toujours devenue moindre, et son nom a fini par disparaître. Nous croyons pour nous que le système universitaire a besoin d'une refonte complète, mais que l'enseignement élémentaire ne saurait s'en détacher, et doit en faire le premier échelon.

Qu'on n'ait pas pris le temps de laisser mûrir des hommes, qu'on ait voulu des résultats immédiats, notre blâme ne saurait être ni entier ni sévère. Nous savons bien que si l'on ne voulait améliorer que rationnellement et systématiquement, aucune amélioration ne se ferait jamais. Mais en courant au plus pressé, il ne faut pas se dissimuler l'insuffisance de ce qu'on fait, il faut aussi fonder pour l'avenir. On donne la liberté à l'enseignement primaire. C'est à merveille, bien que ce soit un présent à peu près inutile ainsi que l'exposé du projet ministériel le fait entendre un peu dédaigneusement, mais non sans raison. Mais pourquoi cette liberté resterait-elle stérile? parce qu'on la refuse à l'enseignement supérieur, pour qui ses avantages seraient plus précieux, ses inconvéniens moins sensibles, à l'enseignement transcendant pour qui elle est sans dangers et riche en promesses d'avenir.

Dans l'état actuel des choses, et lorsque les hommes manquent aux places, la concurrence établie entre des ignorans et des incapables ne saurait être qu'illusoire et funeste. Il n'y aura pas concurrence de savoir, mais de de savoir faire et d'intrigue. Se figure-t-on dans une mi-

Digitized by Google

sérable commune rurale deux écoles en rivalité, se disputant trente ou quarante enfans dont un quart peut-être sont en état de payer une rétribution mensuelle de quelques sous? Quand une seule école ne saurait subsister par ses propres forces, sans la subvention de la commune ou du département, qui penserait sérieusement à en établir une seconde? Là où la concurrence sera possible sera-ce le meilleur maître, ou le meilleur spéculateur qui l'emportera? Ces deux qualités sont-elles forcément réunies sur la même tête? Fiez-vous, pour en décider, au bon sens de pères de famille qui ne savent pas lire, lorsque tous les jours des classes plus éclairées se laissent engouer au charlatanisme, lorsque vous ne pouvez trouver des hommes pour en garnir vos comités cantonnaux (1)! N'attachons pas au mot de liberté une vertu occulte et magique; n'en attendons pas des prodiges. Ce qu'elle nous donnera nous l'accepterons avec reconnaissance. La spéculation, nous l'espérons du moins, n'en profitera guère. La charité en usera quelquefois.

Ici nous regrettons de ne pas voir dans le projet actuel, non plus que dans le projet amendé, quelques-unes des dispositions du projet de M. Barthe (2 janvier 1831), relatives aux fondations, notamment celle qui autorisait les fondateurs d'écoles à s'en réserver, à eux ou aux leurs, l'administration et la surveillance. Le véritable moyen d'encourager ces fondations serait d'assurer dans l'avenir, l'exécution du vœu des fondateurs. L'école une fois fondée, devient ce qu'en Angleterre on appelle une corporation, et ce que nous nommerions une personne civile, capable de recevoir et de posséder, et toujours régie par le titre constitutif de son existence. La magistrature de-

(1) Rapport au roi du 21 avril 1828.

Digitized by Google

vrait intervenir, non pour autoriser ou pour interdire, mais pour constater en quelque sorte l'état civil, reconnaître l'individualité qui s'élève, et homologuer la charte constitutionnelle de chaque établissement, lorsqu'elle n'a rien de contraire à l'ordre public. Sur ce sujet comme sur celui des associations, mentionnées également dans les précédens projets, le projet actuel est d'un laconisme qu'on peut interpréter dans un sens favorable à la liberté, mais qui peut-être aussi n'est qu'un appel tacite aux restrictions antérieures. La loi ne reconnaît que l'instituteur ou le chef de l'école; à l'égard de l'association dont il émane ou du fondateur elle se tait, elle les ignore. Est-ce pour leur laisser pleine liberté? Nous l'espérons, mais ne peut-on pas craindre aussi?

Evidemment, on a voulu ici esquiver des questions délicates, les fondations et les legs pieux, les corporations religieuses et enseignantes. Pour celles-ci seules la liberté d'enseignement est quelque chose. Qu'on songe à ce qu'elles ont fait depuis quelques années, bien qu'elles soient loin d'avoir été favorisées par l'administration et surtout par les autorités locales; qu'on pense aux deux cents écoles fondées dans la Bretagne, par les frères de l'instruction primaire, aux cinq écoles d'adultes établies à Paris par les frères de Saint-Yon, et fréquentées par plus de huit cents ouvriers, aux perfectionnemens introduits dans les écoles chrétiennes, qui toutes donnent au moins l'enseignement du deuxième degré, et beaucoup, celui du premier degré avec le dessin linéaire, tandis que la presque totalité des instituteurs ne dépassent pas le troisième; au mode de l'enseignement mutuel, adopté dans plusieurs d'entre elles, et perfectionné sous le nom de méthode mixte, ou méthode simultanée-mu-

Digitized by Google

tuelle; aux services rendus par les sœurs qui, en beaucoup d'endroits, instruisent les garçons, services qui ne figurent sur aucun tableau statistique, parce que l'inspection de leurs écoles a été retirée à l'université par une ordonnance de Charles X; qu'on se rappelle que cet enseignement, donné par les congrégations religieuses, est partout gratuit, et qu'il suffit parfois du zèle d'un seul homme, tel que M. Jean de La Mennais, pour en fonder une nouvelle qui couvre de ses écoles cinq départemens.

L'esprit élevé du ministre qui a présenté le projet de loi, et plusieurs de ses actes (1), nous sont un sûr garant que toutes les questions relatives aux congrégations enseignantes, sont résolues par lui dans un sens vraiment libéral. Mais il savait à quelles susceptibilités il avait à faire. Il a tout laissé dans le vague, se réservant l'interprétation dans l'application; car il a senti qu'une loi ne vaut que par l'usage qu'on en fait, par l'action d'une volonté persévérante.

Des discussions qu'on peut prévoir, et qui presque toutes, à juger de l'esprit général de la chambre, porteront sur des minuties réglementaires, une seule sera vraiment sérieuse. L'éducation primaire sera-t-elle exclusivement communale comme le voulait M. Daunou, ou dépendante, non plus de l'université, on a cédé sur ce point, mais du ministère de l'instruction publique ainsi que cela résulte implicitement des deux premiers projets ministériels? Adoptera-t-on enfin un système mixte, comme dans le projet de M. Guizot? Les débats entre les comités cantonnaux et les comités d'arrondissement, ne sont pas autre chose. M. Daunou élague soigneusement

(1) Lettre au supérieur général des frères des écoles chrétiennes, 2 février 1833.

Digitized by Google

toute influence du pouvoir. Les brevets de capacité sont délivrés par une commission émanée du conseil général. Le gouvernement des écoles, c'est-à-dire le choix des maîtres car gouverner n'est que choisir des hommes, se partage entre le conseil municipal qui nomme et le comité cantonnal qui vérifie et révoque. La direction et la surveillance sont aussi réparties entre eux, immédiates de la part de l'un, absolues de la part de l'autre. Le comité cantonnal seul est appelé à suppléer à la commune, à faire ce qu'elle a négligé de faire. Il décide en dernier ressort, il ne reconnaît aucune autorité supérieure. Sa composition le rend indépendant du gouvernement, dont deux fonctionnaires seulement y trouvent place. Tout est donné à cette double influence locale; tout est renfermé dans l'étroite limite du canton. Le préfet n'intervient que pour forcer le vote des fonds de la part du conseil municipal.

M. Guizot, au contraire, ne laisse au conseil municipal que ce vote obligé. Il le force à se démettre en faveur d'un comité local de surveillance pris dans son sein. Ce comité inspecte, surveille, propose, mais ne décide rien que provisoirement. Il se réfère au comité d'arrondissement. Celui-ci inspecte aussi, nomme, révoque; il a l'action réelle. Toutefois le premier, ayant l'action immédiate, conserve la grande part d'influence. Le comité d'arrondissement compte parmi ses membres de droit quatre fonctionnaires à la nomination du pouvoir qui, par leur résidence forcée au chef-lieu, formeront habituellement la majorité; car les membres du conseil-général et du conseil d'arrondissement n'étant point choisis *ad hoc*, s'acquitteront avec négligence de leurs fonctions, et laisse en réalité la direction à leurs quatre collègues fonction-

Digitized by Google

naires. Eux-mêmes d'ailleurs, sont encore et seront longtemps le produit du choix ministériel. Outre cette influence indirecte, le ministre se réserve l'inspection de ses délégués, l'institution à donner aux maîtres d'école, la décision en dernier ressort sur leur révocation, la nomination des commissions chargées de délivrer les brevets de capacité, et la direction absolue des écoles normales, attribuée à l'université (1). Ce sont là de grandes et belles attributions, mais qui seront contestées, et que déjà la commission de 1833 s'est efforcée d'amoindrir.

Si nous pouvions avoir des municipalités, organes sincères des besoins et des vœux des communes, si la composition de la plupart d'entre elles, l'esprit étroit et intolérant qui y règne, nous inspiraient la même confiance qu'à l'honorable M. Daunou, nous n'hésiterions pas à soumettre avec lui l'instruction primaire à un régime exclusivement communal. D'un autre côté nous allons dire tout à l'heure pourquoi l'administration supérieure nous semble incapable de diriger l'enseignement. Il ne reste donc qu'à neutraliser les uns par les autres, ainsi que l'a fait M. Guizot, les inconvéniens des deux systèmes : l'apathie, la lésinerie, les jalousies et la courtisannerie de village, l'esprit de parti des autorités locales, par l'impulsion partie d'en haut, et en retour, la manie réglementaire et dogmatique, l'esprit routinier, le zèle d'uniformité symétrique de l'administration, par l'action variée, les essais d'innovation des comités. Entre ces deux directions, et comme correctif nécessaire, vient s'interposer la liberté, seul moyen d'échapper aux haines politiques, aux mesquines tracasseries, aux méthodes imposées.

(1) Réglement sur les écoles normales primaires, 14 décembre 1832.

Digitized by Google

A côté de la liberté d'enseignement et comme garantie exigée à cause d'elle vient la censure ou l'intervention des tribunaux, intervention insolite, contraire à nos habitudes légales. Les tribunaux jusqu'ici n'étaient appelés à prononcer que sur des faits positifs, clairement définis par tel ou tel article du code. Le code lui-même tâchait de matérialiser le délit, de le réduire à des caractères visibles et palpables, en écartant autant que possible la considération du bien ou du mal moral. Ici c'est justement la moralité qui se juge, le for intérieur de l'homme, bien plus que ses actes, qui se scrute. Là commence une réaction contre l'esprit tout mathématique de notre législation. C'est une expérience à faire, il est vrai, mais qui vaut la peine d'être tentée. Cette censure, d'ailleurs, ne pouvait être mise en d'autres mains. Les municipalités sont trop près de l'instituteur; il y a chez elles trop d'ignorance et de petites passions. Les comités d'arrondissement, outre leur insouciance, seront trop influencés par des considérations étrangères : l'embarras d'une enquête à faire, de témoins à entendre; la répugnance à priver de son emploi un père de famille, la difficulté de pourvoir à son remplacement. Dans l'autorité administrative il y a trop d'habitudes despotiques, trop d'arbitraire; ce serait, d'ailleurs, lui rendre la haute main qu'on veut lui retirer. Il ne reste donc que les tribunaux; et, quelque nouvelle que soit cette tâche pour eux, nous sommes convaincus qu'ils la rempliront mieux que personne.

Sans doute cette appréciation de moralité rencontrera des difficultés particulières. Les idées du bien et du mal ne sont pas tellement innées, tellement invariables, qu'elles ne se laissent modifier des dispositions naturelles,

Digitized by Google

de la manière de voir de chacun. L'instituteur irréligieux, le maître superstitieux ou fanatique seront diversement jugés suivant que leur opinion sera partagée ou non par leurs juges. En théorie, point de milieu. Il faut ou une règle positive et irréfragable de moralité, obligatoire pour tous, telle que l'était, au moyen-âge, la loi religieuse, ou bien un code détaillé et précis dont les formules saisissent le fait, et lui accolent la peine, non suivant son mérite, mais suivant l'intérêt de la société. Cette loi abstraite de la raison, qu'on veut faire planer au-dessus de toutes les autres, s'applique à merveille toutes les fois que les deux autres systèmes s'accordent. En cas de dissidence elle se tait, c'est-à-dire dans toutes les grandes questions qui divisent l'humanité.

Et voilà que nous sommes ramenés à ce que nous avons signalé comme la dernière et la plus grande des difficultés qui s'opposent à l'établissement d'un système général d'éducation : le défaut de principe et d'unité. Heureux, a dit un orateur du gouvernement, le pays qui ne connaîtrait qu'une loi religieuse comme une loi civile! Quand tout est lutte dans la société, la même lutte doit se retrouver aussi dans l'enseignement. Celui-ci ne peut rester isolé du mouvement qui tourbillonne autour de lui! Qu'on regrette la majestueuse unité du moyen-âge, ou qu'on invoque, avec le progrès des lumières, le nivellement et l'uniformité des intelligences, ce ne sont là que des vœux qui ne peuvent rien contre le fait. Le fait c'est la guerre, la guerre qui est partout, dans la science et dans la politique, dans le tumulte des affaires et le silence du cabinet, dans les chambres et dans les écoles. C'est cette guerre qui dure depuis trois siècles, et qui, après avoir passé par tant de phases, changé si souvent de face et d'objet, va tout à

Digitized by Google

l'heure se ramener à ses élémens primitifs. Tout ce gigantesque édifice qui s'était adossé à l'antique donjon du catholicisme : trône, aristocratie féodale, communes, corporations, tout cela n'est plus que ruines que l'herbe recouvre, et où croît une végétation nouvelle. Mais le vieux catholicisme est encore debout, opposant au vent de la fortune sa bannière sanglante et mutilée. Malgré ses larges blessures, il peut dire, comme ces soldats du grand Frédéric, de ceux qui les lui ont faites : Ils sont morts! et, toute foi à part, on peut prédire qu'il usera encore plus d'un adversaire. D'un autre côté, ses ennemis, quoique lassés, sont nombreux et puissans; il ne faut pas s'attendre à leur voir lever le siége. Que deviendront les écoles, jusqu'à ce que la querelle soit ajustée? Se partageront-elles en deux camps opposés? resteront-elles neutres, indifférentes? surseoiront-elles à tout enseignement religieux ou moral, jusqu'après la décision définitive? Le pouvoir les laissera-t-il sans frein et sans règle, ou bien quelle règle osera-t-il leur imposer? Voilà des questions que le projet de loi n'a pas même abordées, quoiqu'il les ait implicitement soulevées. Nous ne lui reprocherons pas sa timidité; une décision légale est impossible.

Quel est le principe de notre législation? c'est l'indifférence de l'état envers tous les cultes. L'état tel qu'on le conçoit, simple agglomération d'intérêts matériels, se reconnaît sans croyance, sans principe, sans volonté qui le règle, autre que le caprice du souverain, roi, peuple, ou chambres. Il ne s'occupe point des doctrines, il n'en professe aucune, et les laisse toutes professer. Il ne voit en elles ni le vrai ni le faux; il ne voit que les actes qu'elles produisent, et dans ces actes que l'utile ou le nuisible. Il récompense l'un et punit l'autre dans le seul

Digitized by Google

but de son propre avantage. Nous ne combattons pas cette idée de l'état, ainsi faite; elle n'est que la reconnaissance d'un état de chose impossible à détruire. Nous voulons seulement montrer son insuffisance à résoudre d'une manière générale et théorique, la question qui nous occupe.

L'état donc n'aurait pas le moins du monde à se mêler de l'éducation morale : l'instruction matérielle lui suffit. Voilà le système dans toute sa rigueur. Mais à l'user on voit bien vite que les doctrines enfantent plus d'actes que les peines ou les récompenses n'en peuvent prévenir. L'état se lasse de punir, il s'épuise à récompenser. Il veut attaquer le mal dans sa racine. Le voilà conduit à s'immiscer dans l'éducation, au moins pour proscrire telle ou telle doctrine, non comme fausse, qu'en sait-il, et que lui importe? mais comme nuisible. Mais de quel droit faire prévaloir ses intérêts sur ceux de ce qui peut être la vérité? Puis comment combattre une doctrine autrement que par une doctrine? La force des choses l'emporte sur la fiction : l'état dément son impartialité prétendue : il reconnaît un vrai et un faux, il professe une doctrine; pour agir sur les intelligences, il se fait intelligence. D'abstraction pure, d'être de raison, il devient être moral et religieux, ayant une croyance, une loi suprême. Il courbe son front, rend hommage à un supérieur et se fait le serviteur d'une idée.

Ainsi l'état, sans s'abdiquer lui-même, ne peut rester étranger à la direction morale de l'éducation; il ne peut s'y immiscer sans violer son principe d'indifférence. S'il professe il a dès lors une doctrine, un ensemble de croyances, en un mot une religion de l'état, soit qu'il la prenne toute faite, soit qu'il se la fasse lui-même. Ne

Digitized by Google

soyons point dupes des mots. Ne croyons pas qu'une phrase insérée ou supprimée dans une charte, constitue l'absence ou l'existence d'une religion de l'état. Il y a religion de l'état, toutes les fois que l'état prend pour règle et fait enseigner dans ses écoles une doctrine religieuse quelconque, plus ou moins positive, plus ou moins développée.

Pressé dans cette alternative, ou de se rallier à une religion, ou de renoncer à toute action sur l'instruction morale et religieuse, il croit y échapper en interprétant ces mots comme on entendait, en 1819, ceux de morale civile et religieuse, en se réfugiant dans un vague déisme, dans une sorte d'éclectisme, qu'il rendra aussi inoffensif que possible. Il l'amoindrira, le dissimulera, le réduira au moindre nombre de points, qu'il se gardera bien de nommer dogmes, espèce de fonds commun que chaque religion positive pourra exploiter à sa manière. Ne voit-on pas que pour être une religion incomplète, mutilée, ce n'en sera pas moins une religion, du moment qu'armée de l'Évangile, elle répondra aux grandes questions sur l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, les peines et les récompenses d'une autre vie, qu'elle m'apprendra d'où je viens, et où je vais, comme disait Napoléon (1)? Ce sera la religion de l'état, puisque l'état la fera professer, en exigera l'enseignement; et, qui pis est, ce ne sera la religion de personne.

Trouve-t-on encore que ce soit trop; que Dieu et l'immortalité de l'âme ne doivent pas être obligatoires dans nos écoles; des deux épithètes, ne sera-t-on fidèle qu'à une seule, et après avoir demandé une instruction

(1) Desmarest, *Témoignages historiques.*

Digitized by Google

morale et religieuse, se contentera-t-on de l'instruction purement morale? Alors l'état, qui n'a point de religion, aura au moins sa morale. Mais une morale quelle qu'elle soit, ne peut être fondée que sur une religion ou une philosophie. Il y aura donc une philosophie de l'état? L'état donnera une sanction légale à la théorie des devoirs de Condillac, de Reid, ou de Kant? nous voilà à l'absurde.

Ainsi donc, soit que l'État adopte franchement pour lui une religion positive, sans exclure les autres, soit qu'il se contente de formuler un certain nombre de dogmes, d'axiomes moraux dont il exigera partout l'enseignement, laissant aux familles et aux ministres des divers cultes le soin des développemens ultérieurs, il y a également inconséquence, déviation du principe d'indifférence, principe dont nous ne reconnaissons pas moins la nécessité actuelle.

Rien de plus séduisant en théorie que cette séparation absolue de l'éducation civile où la religion et ses ministres resteraient étrangers, d'avec l'éducation religieuse que l'Etat leur abandonnerait sans s'en mêler en rien. Malheureusement l'éducation ne se laisse pas ainsi fractionner. Elle a besoin d'unité, parce qu'ainsi que je ne me lasserai pas de le répéter, elle n'est que le développement harmonique et synthétique des facultés humaines. Que le maître d'école enseigne le catéchisme de Volney, tandis que le curé enseignera le cathéchisme chrétien; ou bien même, que sans être absolument contradictoire, ce double enseignement n'ait pas un esprit et une pensée commune, le tact naïf et délicat de l'enfance saisira bien vite cette différence. Il s'attachera à l'un et méprisera l'autre, ou peut-être méprisera-il également la morale

Digitized by Google

de l'un et la religion du second. Fielding, dans son meilleur roman, a ridiculisé d'avance ce grotesque accouplement, et les efforts réunis de Square et de Thwackum, n'aboutissent qu'à faire de leurs deux élèves, un libertin et un hypocrite.

Que le gouvernement au contraire se fasse chrétien et même catholique en fait d'éducation, je veux dire que, sauf les justes exceptions commandées par la liberté des cultes, il reçoive comme règle, il fasse enseigner par les instituteurs communaux, les principes élémentaires du catholicisme, là n'est point encore la grande difficulté. L'empereur avait pu le faire sans obstacle (1). Le catholicisme est encore la religion du plus grand nombre. Ceux mêmes qui ne la pratiquent pas, ne voudraient pas en laisser enseigner une autre à leurs enfans. Les cultes dissidens sont peu nombreux, circonscrits dans des limites assez distinctes, et depuis long-temps ont cessé d'être activement hostiles au catholicisme. Chose remarquable, ce sont eux qui réclament avec le plus d'instance l'intervention du clergé, protestant là où elle est protestante, catholique là où la majorité est catholique; qui veulent que l'enseignement religieux, non pas seulement borné comme en Hollande aux points communs aux deux cultes, mais exclusivement catholique ou protestant, soit mêlé à toutes les études primaires; que les livres de lecture soient, pour les catholiques, les livres de prières, les catéchismes, les vies des saints; qu'à cette lecture se rattachent les analyses de grammaire, les modèles de style, les exercices de composition; que l'enseignement de l'arithmétique soit le seul qui ne se ressente pas de l'une ou de l'autre religion,

(1) Décret de 1808.

Digitized by Google

et qu'enfin les parens qui seraient d'un culte différent de celui de l'instituteur, n'aient que la faculté de solder un instituteur privé pour l'instruction religieuse; qu'en un mot partout le culte de la majorité soit la règle, les autres l'exception (1). Ils blâment en principe et dans l'intérêt de la concorde entre les deux cultes, le système des écoles mixtes. Il est en effet peu de localités où elles seraient nécessaires. Peu d'objections s'éleveraient donc contre l'adoption du catéchisme catholique comme base de l'instruction morale et religieuse. Mais il s'en élèverait beaucoup contre ceux qui sont chargés de l'enseigner, et ici comme partout, la chose ne va pas sans les hommes.

Peut-il y avoir une instruction religieuse tout-à-fait en dehors du clergé? Cela se peut-il surtout là où le catholicisme est encore dominant? Le catholicisme ne reconnaît comme sien que ce qui vient de lui, suivant la hiérarchie qu'il a établie. En vain lui répéterez-vous que ce sont ses dogmes que vous faites enseigner dans vos écoles; en vain lui alléguerez-vous ses canons et ses conciles, comme ferait M. Isambert; prétendrez-vous savoir mieux que lui ce qu'il professe. Votre instruction ne vient pas de ses ministres, n'a pas été surveillée, sanctionnée par eux. C'en est assez pour qu'elle ne soit plus catholique, pour qu'elle soit rejetée de ce qui est demeuré catholique. Ce n'est point intolérance, c'est application du dogme fondamental. Alors ce sera une religion à vous, aussi semblable que vous voudrez au catholicisme, mais qui ne sera pas lui; ce sera ce qu'avait voulu établir Henri VIII,

(1) Mémoire à consulter, par un comité protestant, *Journal de l'Instruction primaire*, novembre 1832.

Digitized by Google

en Angleterre, alors qu'en rejetant l'autorité, il croyait pouvoir retenir le dogme.

Nous doutons fort aussi que le protestantisme, quoique moins compact dans sa doctrine, reconnaisse au gouvernement le droit de la faire enseigner sans lui (1). Ainsi l'instruction religieuse ne saurait ni se détacher du reste de l'enseignement, ni se donner sans l'intervention du clergé de chaque culte. Le curé ne peut la donner à part de l'instituteur sans l'assistance du curé. De là résulte l'intervention du clergé dans l'éducation même civile. Mais cette intervention quelle doit-elle être, quelle sera sa part, quel son mode d'action? Questions délicates que les passions ont rendues brûlantes. En Allemagne le clergé a la surveillance et la direction immédiate; le maître d'école est le subordonné, l'aide du ministre. Mais là la grande scission ne s'est pas encore opérée entre l'Eglise et l'Etat, et surtout entre l'Eglise et la société : bien que la foi n'y soit plus dans les cœurs on respecte et l'on obéit par habitude. Chez nous la lutte sourde qui durait depuis un siècle, a fini par une guerre ouverte. La nation s'est violemment séparée de la religion; les richesses du clergé ont été dévorées; le sang des prêtres a coulé sur l'échafaud : tout cela ne s'oublie ni de part ni d'autre, et l'abnégation chrétienne ne triomphe pas assez complètement des sentimens humains pour étouffer tous les regrets, toutes les défiances. Cette défiance a été ravivée par les maladroites tentatives de la restauration; elle est telle aujourd'hui, qu'elle rend à peu près impossible un concours qui n'en est pas moins nécessaire.

(1) Amendemens du comité pour l'encouragement de l'instruction primaire parmi les protestans.

Digitized by Google

Dans cet état de choses, entre des impossibilités et des nécessités qui se combattent, il faut renoncer à une solution rationnelle. Je sens tout ce qu'a de satisfaisant pour l'esprit un principe nettement posé, qui résout toutes les difficultés particulières, un article de loi bien précis, qui ne laisse plus de place à l'incertitude : mais cette satisfaction, qui n'est pas toujours donnée aux philosophes, l'est plus rarement encore aux hommes politiques. Des transactions, des concessions réciproques, des ménagemens, des tâtonnemens, des décisions particulières variées suivant les individus, les temps et les lieux : voilà ce qui ne peut entrer dans une loi. Ici, comme heureusement dans presque toutes les choses humaines, la pratique tranche ce qui est inabordable à la théorie.

Le projet de loi a fait ce qu'on pouvait attendre de lui. Il énonce le principe d'une instruction essentiellement religieuse. Le rapport de M. Daunou, plus explicite, va même jusqu'à la rendre obligatoire, suivant l'un des différens cultes, en laissant seulement l'option aux parens. L'un et l'autre projet réservent aux curés une place de droit dans les comités; et, en cela, il faut leur savoir gré d'avoir pu s'élever au-dessus des préjugés du jour. On ne pouvait, dans les circonstances actuelles, leur demander plus. C'est au clergé maintenant à faire sa part, à vaincre les répugnances par un concours loyal et éclairé, par son esprit de charité. Qu'il n'oublie pas que l'ordonnance d'avril 1824, en lui donnant trop, a plutôt diminué qu'accru son influence réelle. Tout dépendra ensuite des comités et de l'impulsion qui leur sera imprimée. Leur mode de composition importe assez peu; les a-t-on vus, bien qu'à peu près formés des mêmes élémens, tantôt languir, tantôt travailler avec ardeur, suivant que le gou-

Digitized by Google

vernement s'occupait plus ou moins activement de l'instruction primaire. Aujourd'hui, le ministre ne se tiendra pas quitte avec une loi ou de magnifiques promesses comme celles de la constituante et de la convention, ou même celles que certains amis de l'enseignement primaire voulaient faire insérer dans la Charte de 1830, sauf à se reposer ensuite, et à laisser le principe une fois posé, faire son chemin tout seul, en vertu de cette force logique qui, dit-on, fait sortir infailliblement d'un principe toutes ses conséquences; force admirable et commode, à laquelle nous devons sans doute la mise en pratique de tous ces beaux principes de liberté et d'humanité qui couvent depuis tant d'années dans le recueil de nos lois. M. Guizot a agi, sans attendre la loi (1). Nous espérons beaucoup de ses efforts; mais ne nous oublions pas non plus. A lui le pouvoir; à nous, citoyens, la liberté *. Mais ne perdons pas de vue qu'il ne faut pas compter sur d'immenses et prompts résultats, et qu'un peu de bien, très peu de bien ne s'achète qu'au prix d'une longue persévérance.

P. S. L'article qui précède était imprimé lorsque la seconde session s'est ouverte, et que la chambre, avec un

(1) Voir dans la *Revue encyclopédique* (janvier 1833), l'appréciation des divers actes de M. Guizot. L'auteur de cet article remarquable, M. Henry Lagarmitte, est d'accord avec nous sur l'impossibilité de séparer l'instruction publique de l'éducation religieuse, et reproche au gouvernement le langage hostile et arrogant dont il a cru plusieurs fois devoir se servir envers les sectes religieuses, notamment envers le catholicisme.

* Nous sommes heureux de voir notre collaborateur rendre, en finissant, plus de justice à la liberté d'enseignement, même pour l'instruction primaire. Notre opinion, à cet égard, est trop connue de nos lecteurs pour que nous ayons à y revenir.

Digitized by Google

empressement qui tenait de la réparation, a choisi pour premier objet de ses délibérations la loi sur l'instruction primaire. Mais haletante d'avance de la nouvelle carrière qu'elle doit fournir, elle n'a donné à la discussion qu'un intérêt secondaire. Aucune vue générale ne s'est produite, aucune grande question n'a été soulevée. Celle même des unités, c'est-à-dire celle de la direction à imprimer à l'enseignement n'a été qu'effleurée et à peine comprise. Il est vrai que l'opposition n'était pas en force pour faire valoir le système des comités cantonnaux et électifs, et la voix de M. Salverte s'est perdue dans le désert. Les comités d'arrondissement ont été maintenus tels que les demandait M. Guizot, en substituant seulement aux deux fonctionnaires, membres de droit, deux membres désignés par le ministre de l'instruction publique. Ainsi l'influence du pouvoir sur les comités n'en reçoit aucune atteinte. Cette influence au reste, nous ne craignons pas de le dire, aurait dû être plus directe encore pour contrebalancer l'action immédiate nécessairement abandonnée au comité communal. Que font dans les comités d'arrondissement ces membres du conseil général qui ne se sont jamais occupés de l'éducation? Il y faut des hommes à vocation spéciale, des hommes qui en fassent leur principale affaire, et ceux-là ne peuvent être choisis avec discernement que par l'autorité.

La chambre, dans sa bienveillance extrême pour l'enseignement primaire, a voulu agrandir le cercle des études. Elle a décidé que les élémens de géométrie feraient partie nécessaire de l'enseignement. Son vote fera-t-il beaucoup de géomètres parmi les instituteurs actuels, ou bien aura-t-il pour effet d'exclure ceux qui ne savent pas la géométrie? Dans l'état présent de l'instruction, cette

Digitized by Google

étude et quelques autres eussent dû demeurer facultatives; il fallait fixer un *minimum* le plus conforme possible à ce que nous avons, borné à l'instruction religieuse, la lecture, l'écriture et le calcul; mais ne point imposer de limites au zèle du maître. Prescrire *nécessairement* ce qui ne peut se réaliser, c'est affaiblir la force de ce mot, lorsqu'on l'applique aux choses réellement nécessaires, telles que l'instruction religieuse, à laquelle on a refusé une mention particulière, en se fondant sur ce qu'elle était comprise dans la catégorie des objets nécessaires de l'enseignement.

La voix de M. Dupin si puissante dans les petites choses, n'a pu faire prendre en considération une observation assez juste pourtant. La crainte du percepteur et de ses contraintes empêchera beaucoup de parens d'envoyer leurs enfans à l'école. N'eût-il pas été possible de charger de la recette des rétributions un membre du comité de surveillance?

Au milieu de l'insignifiance de la discussion, M. Guizot a jeté de belles et nobles paroles. Il a tenu au-delà de ce que nous espérions de lui. Il a résumé en quelques mots éloquens ce que nous nous sommes efforcés de démontrer dans cet article. Il n'a pas réduit l'instruction religieuse, à une leçon donnée à jour et heure fixe. Il a voulu qu'elle fût de tous les instans, que toute l'éducation en fût imprégnée qu'elle se respirât comme l'atmosphère constante de l'école. Il a senti en même temps qu'elle ne pouvait se donner par l'instituteur seul à l'exclusion du curé, qu'ainsi le curé devait conserver un libre accès dans l'école, une action de tous les momens. Il a proclamé hautement l'insuffisance du développement intellectuel, qui seul et sans un développement moral et religieux proportionné, de-

Digitized by Google

vient un principe de désordre et d'insubordination. Justice a été rendue par lui au clergé, et à ses efforts bienveillans en faveur de l'instruction élémentaire; enfin il est descendu à des considérations politiques qu'à défaut d'autres, la chambre aurait dû comprendre. Tout a été inutile. Les souvenirs du jésuitisme, évoqués par M. Vatout, et l'ancien esprit de méfiance, ont prévalu. On a craint de retomber sous l'empire du clergé, on s'est fié à l'impartialité des conseils municipaux. Tout cela est bien arriéré. La chambre a voté de mémoire.

Digitized by Google

QUELQUES RÉFLEXIONS

SUR L'ART EN FRANCE

ET

SUR LE SALON DE 1833.

Les beaux-arts ne sont pas une des manifestations les moins importantes de la vie sociale; et la manière dont une époque les entend et les goûte, est singulièrement utile pour déterminer le caractère de cette époque : aussi pour qui s'est imposé la triste tâche d'analyser celle où nous vivons y a-t-il autant à apprendre au Louvre qu'à la Chambre des députés par exemple. On y voit bientôt que notre siècle est dans les arts ce qu'il est partout : incertain, flottant à tout vent, sans véritable enthousiasme et cherchant à y suppléer par une exaltation factice : impuissant et stérile au fond sous une fausse apparence de fécondité; vieillard usé qui a des velléités, non des passions, une imagination dévergondée, non un sang actif et chaleureux, qui entreprend mille choses et n'en peut mener aucune à fin parce que la force et l'haleine lui manquent.

Nous l'avouons franchement, nous ne croyons pas que l'art soit destiné, en France, à un brillant avenir. On y fait et on y fera encore des œuvres agréables et spirituelles; mais le temps des grandes choses, des hautes pensées, des sublimes conceptions est passé, parce que la société ne s'y prête pas, parce qu'elle

Digitized by Google

serait hors d'état de les comprendre et de les apprécier. Platon, dans un de ses Dialogues, compare l'inspiration poétique à une pierre d'aimant, qui attire à elle des anneaux de fer auquels elle communique la faculté d'en attirer d'autres à leur tour. Elle part, selon lui, d'une muse ou d'un dieu qui fait passer sa vertu à travers une chaîne dont le poète est le premier anneau et dont la foule qui l'admire, forme les derniers chaînons. Or chez nous cette chaîne est brisée : la pensée commune, qui en serait le lien magnétique, n'existe pas; la foi, source de l'inspiration pour l'artiste, de la sympathie pour la multitude, est éteinte ou affaiblie partout; le culte de l'art, pris en lui-même, que quelques-uns voudraient mettre en avant, n'est qu'une vague et insaisissable abstraction; le génie, si par hasard il se rencontre, reste méconnu et incompris des masses, ou se fait esclave du public pour un peu d'or et de renommée et se façonnant à son goût devient matériel et grossier, remue des sensations au lieu de réveiller des idées, déserte les hautes régions de l'intelligence pour la fange des rues et des places publiques.

Si l'on veut réduire à leur juste valeur tout ce que notre époque pourrait avoir de prétentions à la supériorité en fait de beaux-arts, on n'a qu'à lui demander où en est le premier de tous, le plus grand, le plus populaire, celui dont les autres ne sont en quelque sorte que les suivans et les décorateurs, l'architecture, en un mot. Avons-nous une architecture à nous? Que sont nos quelques monumens publics du dix-neuvième siècle, froides et gauches réminiscences de l'antiquité grecque, sans signification, sans caractère propre, sans rapports avec nos souvenirs historiques, avec notre climat, même avec

Digitized by Google

leur destination, si on les compare à cette profusion d'édifices élégans ou grandioses que l'art du moyen âge avait semés dans tous les coins de la France, et que le mauvais goût de nos jours déshonore à plaisir là où le vandalisme révolutionnaire ne les a pas renversés? Il est permis aujourd'hui de reconnaître la grâce, la grandeur, l'originalité dans les monumens de nos aïeux; et la vraie barbarie, au jugement des connaisseurs, est celle des hommes de notre siècle, soit qu'ils édifient des bazars ou qu'ils restaurent à leur façon nos vieux palais. Autant toutes nos constructions publiques et particulières portent constamment l'empreinte de ce je ne sais quoi de trivial, de mesquin et de prosaïque qu'on nomme l'esprit bourgeois, autant l'architecture du moyen âge, qu'on la prenne dans les cathédrales et dans les châteaux ou dans les vieilles et humbles maisons qui subsistent encore dans quelques villes, révèle un sentiment profond d'art et de poésie que la religion seule peut rendre universel et qui s'éteint à mesure qu'elle se retire de la vie des nations et les laisse dominées et absorbées par les intérêts terrestres, par les soins vulgaires de l'existence et par les grossières préocupations des sens.

L'art et la religion sont deux choses intimement liées: l'art est grand lorsqu'il est comme la floraison de la pensée religieuse et sociale. Alors il est populaire et compris de tous. Il s'amoindrit et se rapetisse lorsqu'il devient l'amusement privilégié de quelques-uns. L'étude et le culte de l'antiquité païenne qui caractérisent l'époque dite de la renaissance ont donné à l'élan des peuples chrétiens vers le beau une direction nouvelle de laquelle sont sortis les siècles de Léon X et de Louis XIV, siècles glorieux sans doute et que j'admire autant que

qui que ce soit, toutefois sans pouvoir m'empêcher de croire que le mouvement purement chrétien du moyen âge eût été encore plus haut et plus loin, s'il n'eût pas été détourné de son cours naturel. Voyez le poëme du Dante, voyez les fresques des vieux peintres toscans, que Raphaël lui-même n'a pas surpassées dans les plus hautes parties de l'art; voyez la cathédrale inachevée de Cologne, et en considérant ces grandes œuvres comme des points de départ, vous jugerez de ce que pouvait devenir la civilisation chrétienne sans la réforme, le classicisme et la centralisation monarchique. Je ne puis développer ici des idées qui paraîtront peut-être paradoxales à quelques personnes : mais je rappellerai un fait frappant et qui donne beaucoup à penser. C'est au seizième siècle que l'architecture chrétienne s'arrête, que tant de grands travaux entrepris s'interrompent pour ne plus se reprendre; les plus magnifiques basiliques restent à moitié faites, l'une avec son chœur seulement, l'autre avec une nef, la plupart sans leurs façades et leurs flèches; fragmens sublimes à l'aspect desquels on se demande comment a disparu tout d'un coup cette race géante de maçons et de tailleurs de pierres qui a tant imprimé sur l'Europe sa puissante trace. C'en est fait dès lors de cette poésie populaire; l'art devient une affaire de princes et de grands seigneurs, en attendant que la machine administrative chaque jour perfectionnée l'attire à elle pour le dessécher comme tout le reste.

Quand la sculpture et la peinture priment l'architecture, quand plus tard les tableaux à l'huile, si méprisés de Michel-Ange, viennent à prévaloir sur la fresque : ce sont autant de chutes pour l'art. C'est ainsi qu'à la majesté de ces siècles héroïques où l'épopée se fait et se

Digitized by Google

chante par des peuples entiers, succèdent les âges littéraires où la poésie devient le métier de quelques-uns, une chose de lucre et de vanité, tout-à-fait à part de la vie nationale. Quoique le mouvement général du seizième siècle et surtout sa tendance critique me semblent tout autre chose qu'un progrès socialement parlant, je suis loin de refuser mon admiration à ce qu'il a produit de grand et de beau, et comme il s'agit ici de peinture, je m'incline devant la gloire des écoles de Florence, de Rome et de Venise. La vieille sève catholique, excitée, mais non comprimée par l'étude de l'antiquité, produisit alors d'incomparables chefs-d'œuvre : c'est ainsi que les princes de la peinture, Raphaël et plus encore peut-être, Léonard-de-Vinci, nous présentent dans un heureux équilibre la beauté idéale de la forme telle que les Grecs l'ont poursuivie, et la naïveté expressive, le spiritualisme élevé qui appartient au moyen âge. L'Italie eut une action puissante sur la France au seizième siècle; les peintres et sculpteurs français allaient chercher au-delà des Alpes, de bonnes traditions, des maîtres habiles, d'excellens modèles; François Ier attirait à sa cour Primatice, Rosso, le grand Léonard; le style élevé des Italiens se répandit généralement, et c'est sans contredit l'époque où il y eut parmi nos artistes le plus de bon goût, d'élégance et de sentiment de l'art. Jean Goujon, Germain Pilon, bien d'autres dont les noms sont moins connus n'ont pas été égalés sous ce rapport, et l'école française aurait sans doute jeté un grand éclat sans les guerres civiles et les troubles continuels qui remplirent la dernière moitié du seizième siècle et au milieu desquelles toutes les traditions furent perdues, tous les travaux interrompus, toutes les études abandonnées.

Digitized by Google

Les beaux-arts ne se relevèrent que sous Louis XIII de la langueur où les avait jetés le malheur des temps. C'est de Louis XIV que date l'école française; car on peut en voir la fondation dans l'établissement de l'Académie royale de peinture. L'école française de Lebrun à David n'eut pas de caractère bien décidé; ce fut un éclectisme assez souple qui, dans ses meilleurs momens, réunit à un degré moyen les différentes parties de l'art, mais sans en porter aucune à un degré très éminent. Les deux plus grands peintres que la France ait produits sont antérieurs à l'Académie de peinture : génies isolés sans maîtres comme sans élèves, ils sont en dehors de toute école. Nicolas Poussin passa la plus grande partie de sa vie à Rome dans une solitude laborieuse. Lesueur, s'il reçut du Vouet les principes de l'art, n'eut, à vrai dire, d'autres maîtres que la nature et les dessins des grands peintres italiens; mort à trente-huit ans comme Raphaël, personne peut-être ne lui a ressemblé davantage et n'a mieux reproduit sa beauté simple, sa sévérité expressive, sa naïveté grandiose. Lesueur vécut méconnu et négligé, tandis que Lebrun, son heureux rival, avait les faveurs de la cour, les grands travaux, et tenait en quelque sorte le sceptre des beaux-arts : aussi fut-ce lui qui imprima son cachet à l'école française. Lebrun possédait des qualités remarquables, il avait de la fécondité et de la noblesse dans ses compositions, un dessin correct, une couleur suffisamment bonne, mais il manquait de finesse et de profondeur; il avait réduit à un certain nombre de traits l'expression si infiniment variée des passions, il se répéta souvent et tomba dans la manière et dans une grandeur de convention un peu théâtrale. C'étaient-là des écueils assez diffi-

Digitized by Google

ciles à éviter à la cour de Louis XIV, surtout quand tout en Europe avait la même tendance et que l'Italie, où régnaient sans partage Pierre de Cortone et Bernini, ne pouvait qu'égarer la France par son exemple au lieu de la corriger. Dans le dix-huitième siècle, nos peintres se laissèrent de plus en plus influencer par la cour et le théâtre et c'est ainsi qu'on arriva par Coypel et de Troy, à Boucher et à ses bergères de boudoir, pendant que l'architecture et la sculpture suivaient une marche parallèle.

Je rappelle ces faits pour faire voir que, même sous Louis XIV, la France, bien qu'elle ait produit de très grands artistes, ne fut point une de ces terres privilégiées où règne le souffle divin de l'inspiration, et que l'art, cultivé avec soin chez nous comme une plante de serre chaude, n'y trouva jamais une sève bien vigoureuse et bien féconde. L'école française produisit beaucoup d'œuvres sages et ingénieuses, mais les chefs-d'œuvre y furent fort rares. Elle tint toujours une place honorable en Europe car même sa décadence n'était qu'une portion de la décadence universelle, mais elle ne fut point, comme les écoles d'Italie, le foyer d'un grand et puissant mouvement. Peut-être est-ce la faute du génie français, raisonneur, réfléchi, systématique, et par cela même un peu froid et un peu stérile en fait d'art et de poésie? La réforme de David en donnant aux arts du dessin une nouvelle direction ne changea point le fond des choses à cet égard. Il mit l'école dans une bonne voie, puisque c'était celle par où avaient passé Raphaël et l'école romaine. Mais quels monumens de ses longs travaux cette école a-t-elle laissés? Quelle infécondité, quelle difficulté à produire dans ses peintres les plus renommés, quelle

Digitized by Google

froideur dans ses éternels sujets grecs ou romains, quelle monotomie dans ses compositions toujours semblables à des bas-reliefs coloriés! Il faut admirer sans doute le dessin savant et le style élevé de David, mais on doit avouer qu'il comprit l'art antique, objet de son culte et de son imitation, à peu près comme les fondateurs de la république une et indivisible comprirent Rome et Athènes. Il n'en saisit que l'extérieur, la forme morte : il méconnut tout ce qui s'y trouve de vie, de mouvement, de naïveté, de liberté d'esprit, et il y puisa une législation de l'art vraiment draconnienne qui eût révolté le génie indépendant de la Grèce.

Une réaction contre ce despotisme était inévitable : elle se manifesta sous la Restauration, époque de liberté et de mouvement, où toutes les têtes fermentaient, où tous les esprits étaient en travail, comme s'il se fût agi d'enfanter un nouveau monde. Nous avons à rechercher quels furent dans les arts les résultats de ce mouvement qui en politique aboutit à la monarchie bourgeoise. L'école de David ayant surtout mis le dessin en honneur, et s'étant inspiré presque uniquement de l'antique, ses adversaires recherchèrent le coloris et les effets de lumière, prirent pour modèles Rubens, Paul Véronèse, Rembrandt, choisirent de préférence les sujets et les costumes du moyen âge. Nous avons vu dans les différentes expositions les novateurs d'abord peu nombreux et peu goûtés, lutter bientôt à force égale, puis rester maîtres du champ de bataille. Aujourd'hui il n'est pas un peintre de quelque mérite qui ne soit sorti du cercle étroit tracé par David, mais pourtant peu d'artistes se sont jetés dans la route où aurait voulu les entraîner l'imagination fougueuse de quelques romantiques : on s'est même effrayé

Digitized by Google

de la barbarie où semblaient mener leurs conceptions bizarres, leur mépris pour le dessin et leurs débauches de couleur : les talens les plus réactionnaires, ceux qu'on pourrait appeler les jacobins de la peinture, ont perdu beaucoup de leur vogue, et l'on pourrait peut-être voir dans la manière dont l'opinion publique s'est prononcée sur le salon de 1833, et même sur celui de 1831, quelque chose d'assez semblable au triomphe du juste-milieu s'emparant d'une révolution faite par les républicains.

Il suffit du reste de jeter un coup d'œil sur l'exposition, pour s'assurer qu'il n'y a plus d'école française, si l'on entend par ce mot une réunion d'artistes, ayant des traditions semblables, des règles convenues et une manière analogue. Chacun va de son côté; l'un cherche le dessin, l'autre la couleur : tel s'inspire de l'antique, tel de l'école romaine, tel de l'école vénitienne : tel des peintres flamands ou même des peintres anglais. C'est un pêle-mêle général, une anarchie complète, mais pourtant timide, où l'on ne se jette plus trop dans les extrêmes, et où le grand nombre tendrait à se placer à moitié chemin entre David et M. Delacroix. Il y a tâtonnement, fluctuation, incertitude partout : dans la pensée, dans l'exécution, dans le choix des sujets. Remarquons ici en passant combien les sujets religieux prêtaient à la grande peinture : ils avaient l'avantage d'emporter tout d'abord l'artiste dans une région élevée et poétique, d'être faciles à comprendre, de trouver toute prête la sympathie générale : mais quand il n'y a plus de foi ni dans les artistes, ni dans le public, on les abandonne et on fait bien. Nous nous en félicitons surtout, nous chrétiens, qui souffrons à la pensée qu'on puisse attribuer à notre foi tout ce que l'incroyance de nos contemporains met de glacial et d'i-

Digitized by Google

nanimé dans ces sortes de compositions. Toutefois cette veine étant épuisée en apparence, on ne sait plus où trouver des sujets. Les dieux de l'Olympe n'ont que de bien rares adorateurs; les Grecs et les Romains ennuient sur la toile comme au théâtre Français : le dix-neuvième siècle offre des difficultés insurmontables à raison de son costume ingrat et de je ne sais quel ensemble bourgeois et prosaïque. Le moyen âge a quelques sectateurs, mais il est incompréhensible pour la foule et les artistes eux-mêmes en connaissent l'extérieur, mais non l'esprit et la vie réelle : le dix-huitième siècle qui reprend quelque faveur n'est supportable que dans des tableaux de genre : à ces obstacles qui arrêtent l'essor des peintres d'histoire, si essor il y a, ajoutez le discrédit où tombent chaque jour davantage les grands tableaux, faits pour les églises et les palais, dans un temps où les églises sont pauvres et peu occupées de beaux-arts, et où il n'y a plus de palais parce que peu de gens seraient assez riches pour les habiter et les meubler et que ce petit nombre préfère le *confortable* à la magnificence. Restent donc pour les grands tableaux les commandes du gouvernement, lequel n'est pas fort magnifique lui non plus, et qui d'ailleurs ne pourrait pas soutenir tout seul une branche de l'art abandonnée par le public.

Notre intention n'étant ici que de donner quelques aperçus généraux sur l'état de l'art en France, nous ne nous lancerons pas dans de longues analyses d'ouvrages médiocres et nous nous arrêterons seulement sur les ouvrages en très petit nombre qui ont fixé l'attention des connaisseurs. Nous ne dirons rien des plafonds des nouvelles salles parce que ce genre de peinture ingrat et absurde n'a rien produit qui soit hors de ligne; rien des im-

Digitized by Google

menses toiles sur lesquelles MM. Rouget, Broc, Dubufe, Guichard, Collin, etc., etc., ont représenté *l'Abjuration d'Henri IV*, les *trois Anges*, *Don Juan et Haidée*, *un Rêve d'amour*, *Francesca de Rimini*, parce que ces ouvrages dont plusieurs sont estimables n'ont que des qualités secondaires, mais aucun caractère de supériorité : rien du *Boissy d'Anglas*, de M. Court, parce que c'est décidément un mauvais tableau qui trompe toutes les espérances qu'avaient fait naître les débuts de l'auteur.

Les œuvres remarquables, nous l'avons déjà dit, sont fort rares dans le salon de 1833; mais il faut dire pour être juste que M. Hersent se repose, que MM. Paul Delaroche et Léopold Robert n'ont rien exposé, que M. Schnetz, le peintre énergique et expressif des pâtres italiens, a été chargé d'un plafond représentant la cour de Charlemagne, ce qui est une merveilleuse idée, qu'on a confisqué encore au profit des plafonds MM. Steuben, et Léon Cogniet.

Le portrait de M. Bertin, par M. Ingres, a produit une vive sensation : par suite de cette demi-réaction contre les excès du romantisme dont j'ai parlé plus haut, le savant auteur du *Vœu de Louis XIII* et de *l'Apothéose d'Homère* se trouve presque à la mode. C'est une justice tardive rendue à un mérite éminent; M. Ingres, à force d'étudier les écoles florentine et romaine, s'en est approprié la grande manière et le beau style. Le portrait de M. Bertin est admirable de dessin, de modelé, de ressemblance : les details en sont rendus avec un fini merveilleux, et l'ensemble est pourtant plein de grandeur et de sévérité. Mais ne cherchez point dans ce bel ouvrage le coloris d'Anvers ou de Venise; ne lui demandez point les séductions du pinceau, la touche brillante et vigou-

Digitized by Google

reuse de Vandyk ou du Titien. On a dit de Raphaël qu'il ombre plutôt qu'il ne colorie; le même reproche peut s'adresser à M. Ingres qui n'a pas les mêmes excuses puisqu'il n'a tenu qu'à lui de profiter de tout ce que la peinture a trouvé de ressources nouvelles depuis la Transfiguration. L'enthousiasme de quelques personnes appelle M. Ingres à être le dominateur de l'art en France, à donner son cachet à notre école. Pour nous, nous ne croyons pas que telle soit sa destinée. Il possède les parties les plus rares et les plus élevées de l'art, mais le mouvement et la fécondité lui manquent, ce qui l'empêchera d'exercer jamais une grande action. Sa manière même, qui touche parfois au pastiche nous semble indiquer quelque chose d'étroit et d'exclusif : si M. Ingres faisait école, ce serait celle de David sous une autre forme. Or, il n'y a point de chances de ce côté. Nous voudrions fort que nos jeunes peintres apprissent de M. Ingres le travail consciencieux, les études opiniâtres, le goût du grand style et l'amour des bons modèles, mais nous ne l'espérons guère par le temps qui court. M. Ingres aura sa place à part dans l'estime des connaisseurs pour avoir suivi avec un courage et un talent remarquables la voie qu'il s'était tracée dès le commencement, mais nous ne pensons pas que ses efforts aient sur l'avenir de l'art une influence bien directe et bien puissante.

M. Horace Vernet a exposé des ouvrages où il y a beaucoup à louer et beaucoup à critiquer : après avoir donné pendant toute la Restauration des batailles, des chasses, des scènes militaires, productions pleines d'esprit et de facilité, souvent œuvres d'opposition et partant plus admirées et plus populaires qu'il ne leur eût appartenu sans cela, M. Vernet devenu directeur de

Digitized by Google

l'école de Rome a voulu consacrer ses rares facultés à la grande peinture, et il y a réussi à certains égards. A l'exposition de 1831, son *Exaltation du pape Pie VIII*, sa *Judith*, surtout ses deux paysannes de la Sabine étaient d'un dessin plus savant, d'une couleur plus large, d'un *faire* plus travaillé et plus sévère qu'on ne pouvait l'attendre de l'auteur des batailles de *Jemmapes* et de *Montmirail*. On pouvait prévoir toutefois qu'il ne s'éleverait pas fort haut dans cette nouvelle voie bien qu'il eût certaines qualités fort précieuses, parce qu'il lui manquait la conception noble et poétique, la composition grande et simple, le style élevé et grandiose. Son ouvrage capital de cette année est la rencontre de Michel-Ange et de Raphaël. Tout le monde est d'accord que le sujet est inintelligible, l'ordonnance du tableau manquée, et que l'idée assez heureuse de réunir dans un même cadre les deux princes de l'art au seizième siècle et le puissant Jules II, digne d'être le protecteur de ces grands hommes, est complètement gâtée par la mise en œuvre. Michel-Ange est sur le premier plan, vu à mi-corps et descendant l'escalier du Vatican; il est bien peint, mais à cette figure farouche et vulgaire, reconnaissez-vous le fier descendant des comtes de Canossa, l'adorateur platonique de la marquise de Pescaire, le poète spiritualiste et mystique, et ne le prendriez-vous pas plutôt pour le bourreau auquel son rival vient de le comparer. Quelques degrés plus haut Raphaël entouré de ses élèves dessine une jeune paysanne endormie et tenant son enfant dans ses bras; plus haut encore Jules II regarde cette scène à laquelle il ne semble rien comprendre. Raphaël est un peu trop coquet, mais la jeune mère est vraiment admirable de dessin, de pose, de forme; c'est

Digitized by Google

une des choses les plus élevées et les plus gracieuses qui soient jamais sorties du pinceau d'Horace Vernet, et il y a dans ce fragment une véritable inspiration raphaélesque. Je n'ai que des éloges à donner au *portrait de la jeune dame romaine au piano* : il y a de la simplicité et de l'abandon dans la pose; le dessin est pur et noble, la couleur fine et harmonieuse, quoiqu'il y ait peut-être trop de reflets blanchâtres. Une nourrice vigoureusement peinte, un enfant gracieusement et spirituellement traité complètent dignement ce charmant tableau. Je ne parle ici du *portrait en pied de Louis-Philippe*, ni du *duc d'Orléans se rendant à l'Hôtel-de-Ville le* 31 *juillet* 1830, par le même peintre. Ce sont des ouvrages de pacotille comme il en sait faire à la douzaine, quand il veut, et qui ne méritent point d'examen sérieux, parce qu'ils ne sont point sérieusement faits.

La Marguerite à la messe, de M. Scheffer, a cela de remarquable qu'elle est pour cet habile et spirituel artiste le premier essai d'une nouvelle manière. Depuis la victoire définitive des romantiques, à laquelle personne n'avait peut-être plus contribué que lui, il s'était livré sans retenue à sa facilité, et il avait enfanté une énorme quantité de scènes familières et romanesques où l'on trouvait toujours de l'esprit, de l'imagination et un rare sentiment de la couleur, mais aussi de l'incorrection, de la monotonie et un faire mou et vaporeux. M. Scheffer s'est aperçu des inconvéniens de son exécution rapide et négligée, et il s'est mis à étudier les anciens maîtres allemands, dont la manière est si nette, si précise, si travaillée. Il a essayé de concilier leurs qualités avec celles qui lui sont propres et s'il n'a pas complètement réussi, au moins s'y est-il pris avec beaucoup d'adresse pour dis-

Digitized by Google

simuler ce qu'il pouvait y avoir de disparates et de contradictions. Ainsi Marguerite est d'un style différent et vient d'une autre école que quelques-uns des personnages qui l'entourent, mais cela ne peut frapper qu'un œil exercé et il y a dans l'ensemble du tableau un charme auquel personne ne résiste.

Le tableau des *Funérailles du Titien*, par M. Alexandre Hesse, est un début des plus éclatans et qui mérite toute la vogue qu'il a obtenue. C'est l'école vénitienne qu'imite le jeune artiste, et il lui a emprunté une énergie et un éclat de pinceau que bien peu de productions modernes présenteraient au même degré. On pourrait critiquer peut-être l'ordonnance du tableau et quelques détails, mais comme toutes ces petites figures sont bien peintes et bien ajustées! quelle vie dans ces têtes, quelle richesse dans ces vêtemens! Une telle perfection est bien étonnante dans un peintre de vingt ans et, dans un siècle où tant de beaux talens avortent, elle pourrait faire craindre que, loin de faire des progrès, il ne se soutienne même pas à cette hauteur. Que M. Hesse étudie plus que jamais après ce premier succès, qu'il évite de tomber dans le pastiche, qu'il s'efforce d'être lui-même, et la plus brillante carrière s'ouvrira devant lui.

M. Orsel est aussi un imitateur plein de mérite, mais lui il a remonté jusqu'à l'école florentine du quatorzième siècle pour y chercher ses modèles. Son tableau allégorique, qui attire d'abord l'attention par sa singularité, et la soutient par tout ce qu'il y a de talent, se divise en deux compositions, dont l'une occupe le centre de la toile, l'autre s'arrondit en ceintre au-dessus. Huit autres compositions beaucoup plus petites, qui remontent de l'une à l'autre le long du cadre, forment le lien qui les unit.

Digitized by Google

Au milieu du tableau, deux jeunes filles sont assises dans une campagne; l'une occupée de la lecture du livre de la Sagesse a devant elle un ange qui la couvre d'un bouclier; l'autre plus coquettement vêtue et ayant laissé tomber à ses pieds ce même livre prête l'oreille aux discours perfides que le démon verse dans son oreille à travers une espèce de cor. Au-dessous de cette scène nous retrouvons d'un côté la bonne fille demandée en mariage par un chevalier respectueux; de l'autre, la mauvaise fille enlevée par un séducteur. La première se marie, devient mère, jouit du bonheur domestique; l'autre est renvoyée par son amant auquel elle montre inutilement le fruit de leurs amours, est repoussée par ses parens et finit par se pendre après avoir poignardé son enfant. Enfin au sommet du tableau le Christ, assis dans sa gloire, d'une main accueille la prédestinée qui lui est présentée par son ange gardien; de l'autre, repousse la fille maudite, que le démon, son fidèle compagnon, entraîne dans l'abîme. Il y a un grand mérite de composition et d'exécution dans le tableau de M. Orsel : le style en est pur, noble et gracieux; la mauvaise fille est pleine d'expression et de vérité; les anges sont charmans; le Christ est admirable. Ce tableau place M. Orsel très haut dans l'école; mais ira-t-il loin dans la voie où il s'est mis. Certes, nous lui savons un gré infini de son amour pour les vieux peintres catholiques : il faut un esprit élevé pour comprendre que l'art entre les mains des Giotto, des Orcagna, des Fiesole, était plus grand, malgré ses imperfections matérielles, qu'il ne le fut plus tard, même entre les mains de Raphaël, parce qu'il était dominé par une pensée plus grave, par une inspiration plus haute et plus profondément religieuse. Mais cette grande pensée

Digitized by Google

catholique, il ne suffit pas de l'admirer comme artiste, et de chercher à ressusciter la forme qu'elle a d'abord affectée ; il faudrait, pour qu'elle fût féconde, en être pénétré comme homme, croire ce que croyaient Dante et Giotto, voir comme eux dans l'art un moyen, non un but, une prédication, non un divertissement. Nous n'osons espérer que M. Orsel en soit venu à prendre à ce point la peinture au sérieux : car alors il ne serait ni de son siècle, ni surtout de son pays. Et pourtant, s'il n'en est point ainsi, il ne s'élevera point au-dessus de l'imitation servile et extérieure ; son *archaïsme*, après avoir paru piquant comme jeu d'esprit et comme curiosité historique, semblera froid et ennuyeux, et il le sera en effet, parce qu'il n'aura pris à ses modèles que la forme morte, non l'esprit vivifiant.

Nous avons essayé de donner une idée de la tendance vers les écoles italiennes et le grand style qui se manifeste cette année parmi les peintres d'histoire : il nous reste un mot à dire de la peinture de genre qui se soutient toujours, et dans laquelle se sont distingués, comme à l'ordinaire, MM. Johannot, Roqueplan, Decamps, Bodinier, Henri Scheffer, etc. Cette partie de l'art ayant surtout besoin de couleur, de lumière, d'effets piquans, la réaction romantique qui a mis à la mode l'étude des peintres flamands et hollandais lui a été très favorable. La peinture de paysage a par la même raison fait de très grands progrès parmi nous. L'exposition de cette année est très satisfaisante sous ce rapport : les uns imitent la nature avec la fidélité scrupuleuse de Ruysdael et de Winants ; d'autres cherchent les belles lignes du Poussin, mais tous ont abandonné la manière froide et terne des paysagistes classiques du temps de l'empire. Le *Médecin de campagne*,

Digitized by Google

de M. de Laberge, la *Vue générale de Rouen*, par M. Paul Huet, la *Vue prise dans la forêt de Fontainebleau*, par M. Aligny, sont des ouvrages tout-à-fait remarquables. MM. Rousseau, Cabat, Giroux, Dupré, Jadin, Jolivard, etc. ont aussi fait preuve d'un talent fort distingué. La marine est moins satisfaisante : M. Gudin n'a pas exposé et M. Eugène Isabey, quoique son pinceau soit toujours aussi fin et aussi lumineux, ne fait point de progrès et ne semble pas songer à acquérir les qualités qui lui manquent.

Nous n'avons pas cherché à présenter à nos lecteurs un compte rendu exact et détaillé de l'exposition de 1833, mais seulement, à propos d'elle, quelques aperçus généraux sur l'art. Il y a certainement une bonne tendance dans notre école : quelques artistes font des études sérieuses et se distinguent par de louables efforts; mais nous avons déjà exprimé la triste conviction qu'il n'y a point d'avenir dans tout cela : quelques génies isolés pourront briller; mais quant à un mouvement général puissant et fécond soit dans la littérature, soit dans les arts, nous ne le croyons pas possible s'il n'a son principe dans une pensée sociale une et forte : c'est assez dire que la société actuelle si divisée, si brisée, si épuisée, si dépourvue d'énergie et d'enthousiasme ne nous laisse à cet égard aucune espérance prochaine. Si la régénération religieuse dont nos yeux, prévenus peut-être, croient voir se manifester quelques signes au sein de l'anarchie qui nous entoure, doit en effet s'accomplir, l'art redeviendra puissant et créateur : sinon il suivra le cours de la décadence générale et s'éteindra bientôt dans le scepticisme et l'impuissance. E. C.

Digitized by Google

DE L'ÉTAT MORAL ET INTELLECTUEL

DE LA PRUSSE.

DEUXIÈME ARTICLE.

Le second moyen d'action, ou la seconde institution par laquelle le gouvernement prussien peut exercer la plus grande influence, ce sont les universités. Dans la chaire religieuse, l'Etat endoctrine le peuple (j'entends ôter à cette expression ce qu'elle a de défavorable); par le ministère évangélique, quoique les rapports des pasteurs vis-à-vis des habitans des communes soient ordinairement très bornés, il endoctrine les familles; dans la chaire universitaire, il endoctrine la jeunesse intelligente qui doit remplir un jour des fonctions distinguées, et d'où sortiront les recrues pour le ministère ecclésiastique, pour le ministère universitaire, enfin pour tous les emplois publics. Les nominations au professorat ordinaire, les seules qui donnent droit à une rétribution, étant remises au gouvernement, celui-ci peut choisir ceux qui partagent ses doctrines et ses opinions; et comme pour être professeur ordinaire il faut avoir été professeur privé, puis professeur extraordinaire, le gouvernement ne peut se tromper dans les choix qu'il fait; car il est impossible de ne pas connaître les doctrines et la direction des idées d'un homme qui a enseigné pendant cinq ou six ans, et ordinairement publié plusieurs ouvrages. Ainsi chaque professeur a dû, avant d'être nommé, donner des garanties.

Il faut rendre cette justice au gouvernement que, jusqu'ici, bien loin d'être exclusif dans ses choix, il a singulièrement étendu le cercle dans lequel il les fait. Il n'a montré de partialité que contre des professeurs qui sont passés de la confession protestante au catholicisme : à ceux-ci, tout avancement

Digitized by Google

dans la carrière universitaire est impossible, comme il le serait, en Autriche, à un professeur qui se ferait protestant; du reste, il prend les professeurs indistinctement parmi les rationalistes, les piétistes, dans toutes les nuances religieuses et politiques. Quand on a connu sur les lieux mêmes les universités, et qu'on a vu quels sont ordinairement les professeurs qui les composent, on ne peut s'empêcher de reconnaître que, sous ce rapport, le gouvernement prussien est au fond plus libéral que le nôtre, puisqu'il ne tient pas compte des opinions quand le talent recommande un professeur. Il est encore assez remarquable que le gouvernement prussien, à qui nous reprochons un absolutisme et un despotisme intolérables, ait choisi presque tous ses professeurs parmi les hommes les plus modérés. A Berlin, par exemple, la seule université prussienne dont je puisse parler, sur cent vingt professeurs environ, tant ordinaires qu'extraordinaires et privés, tous à peu près se rapprochent, par la couleur politique, du juste-milieu français, huit ou dix tout au plus sont libéraux à la manière de M. Odillon-Barrot, ce sont les ultrà-libéraux de ce pays. Les légitimistes sont représentés par une sorte de nuance Martignac, et on n'en trouverait peut-être pas trois ici qu'on pût assimiler aux royalistes dans le sens du ministère Polignac. On peut dire au fond que la tactique du gouvernement est d'éviter les extrêmes, et que les ultrà-royalistes ne lui sont pas plus agréables que les ultrà-libéraux. Le ministère a été formé dans cette direction : rien n'est donc moins exact que toutes les vaines déclamations de nos journaux sur le gouvernement prussien. Le mal, en Prusse, consiste bien moins en ce qui est qu'en ce qui pourrait être.

Les universités allemandes sont ce qu'est chez nous la chambre des députés, avec cette différence que nos députés sont élus par le peuple, au lieu qu'en Allemagne, ils sont nommés par le gouvernement. Du reste, la chaire universitaire est une tribune; elle est même, jusqu'à un certain point, une tribune politique, où chaque opinion, chaque nuance

Digitized by Google

d'opinion peuvent s'exprimer. A Berlin, on pourrait diviser l'université en centre, côté droit et côté gauche; à Berlin, comme à Paris le côté droit, est presque désert, et aucun professeur ne pourrait espérer avoir long-temps des auditeurs, s'il voulait exposer dans la chaire des opinions politiques analogues à celles de la *Quotidienne*. Le gouvernement laisse aux professeurs la plus grande latitude; et le professeur Gans, principal organe du côté gauche universitaire, expose, chaque jeudi, l'histoire des temps modernes dans une salle immense qui ne peut encore contenir tous les auditeurs qui s'y pressent. Il faut, pour y pénétrer, faire queue comme à Paris à l'entrée des théâtres. Toutes les allusions, toutes les plaisanteries, toutes les malices, dont le professeur sait assaisonner son discours, sont saisies par l'auditoire qui témoigne son approbation et ses sympathies par un sourire silencieux, à la manière des Allemands.

Au reste, c'est encore une politique sage du gouvernement prussien que de favoriser la liberté d'opinions dans les universités : cette liberté universitaire supplée, jusqu'à un certain point, la liberté de la presse et la liberté de la tribune; et, avec ses universités, l'Allemagne ne sentira jamais le besoin impérieux de l'une et de l'autre. De même, la France, avec ses tribunes des deux chambres et ses journaux, ne sentira jamais le besoin impérieux d'une tribune universitaire. On peut même observer que, dans les Etats d'Allemagne, auxquels une constitution accorde une tribune et la presse libre, les universités perdent beaucoup de leur importance, et en conclure que, si le mode universitaire allemand était introduit en France avec les modifications qu'exige la différence du caractère national, il ne sortirait de là qu'une institution subordonnée et dominée nécessairement par l'opinion qui s'exprime et dans les journaux et à la tribune. Et c'est ce que nous avons vu à Paris, où l'université semblait devoir acquérir d'autant plus d'importance que c'est, à proprement parler, la seule université complète que nous ayons. Cepen-

Digitized by Google

dant elle a toujours été complètement effacée par les chambres et les journaux; les professeurs n'ont pu y acquérir influence ou réputation qu'en se faisant les organes d'un parti, qu'en s'attachant à un des côtés de la chambre élective ou à une des nuances qui distinguent les journaux. Même les professeurs de littérature, qui semblaient avoir le moins à faire à la politique, ont dû cependant nuancer leurs leçons d'une teinte libérale pour obtenir les applaudissemens. En géneral donc la puissance universitaire et celle des chambres et des journaux se font mutuellement obstacle, et l'une d'elles doit être subordonnée à l'autre : mais il est dans la nature de chacune de dominer, et lorsque les institutions ou les circonstances la subordonnent à quelque chose de supérieur, elle perd de son importance. Ce qui place si haut les universités allemandes, c'est qu'elles forment l'opinion; mais, dans les pays où les journaux et les chambres sont en possession de former cette opinion, les universités ne seront jamais qu'une institution secondaire.

En Prusse et en Allemagne en général, la tribune et la presse sont entre les mains des universités. Tous les journaux ont pour rédacteurs des professeurs ou des hommes qui tiennent plus ou moins directement à l'université. Il en est de même de tous les ouvrages qui paraissent dans quelque genre que ce soit. C'est précisément cette circonstance trop peu remarquée qui détermine la nature et la forme des journaux, des ouvrages scientifiques et littéraires, en un mot de tous les produits intellectuels que l'Allemagne fournit en si grand nombre, et c'est elle qui en explique les qualités et les défauts.

Les livres ne sont presque jamais en Allemagne qu'un recueil de leçons ajoutées les unes aux autres et formant un ensemble. Les chapitres sont des leçons, et l'ouvrage entier est une sorte de manuel universitaire. Or des leçons ont pour but de donner des matériaux à des jeunes gens qui doivent ensuite les construire, et en faire un édifice qui leur soit

Digitized by Google

propre. La forme est donc plus ou moins négligée et sacrifiée à la substance. De plus, l'auditoire est presque entièrement composé d'élèves qui se destinent eux-mêmes à enseigner un jour ce qu'ils apprennent aujourd'hui. Le professeur doit donc, comme un anatomiste, soulever plus ou moins l'enveloppe extérieure, afin de faire pénétrer jusque dans le fond le plus intime des objets, et d'en expliquer le jeu et le mécanisme. Il n'est donc pas étonnant que les ouvrages formés d'une série de leçons ressemblent souvent à un squelette, où l'on peut compter à la vérité tous les os, et suivre de l'œil les différens systèmes qui composent l'organisme, mais où l'on regrette cette vie pleine de chaleur qui donne le mouvement, et cette beauté qui en est comme le reflet extérieur. En outre, le professeur s'adresse à son auditoire; celui-ci est toujours plus ou moins borné, et le premier but que doit se proposer le professeur est d'en être entendu. Il lui faut donc se proportionner à la capacité intellectuelle du plus grand nombre de ses auditeurs. Or ce regard, continuellement porté sur un public restreint, gêne toujours plus ou moins; il empêche cette liberté de mouvement, ces vues immenses que retrouve facilement l'homme qui a pour auditoire le monde, et pour horizon l'univers.

J'accorderai sans doute que la parole sortant des profondeurs de l'intelligence encore toute palpitante de vie, et frappant d'autres intelligences comme un écho vivant; que la parole jaillissant du foyer de lumière que le Verbe divin a allumée dans l'homme, disséminant ses rayons sur les corps soumis à son action diversement brisée et réfléchie par eux, a quelques avantages que la parole écrite ne peut suppléer. Or la parole de la chaire universitaire n'est presque jamais la parole vivante. Très peu de professeurs improvisent, et presque toujours il leur est impossible d'improviser, soit à cause de la nature de l'objet qu'ils traitent et qui demande une précision rigoureuse, soit à cause de la forme que le professeur se croit obligé d'em-

Digitized by Google

ployer. Celui qui, en France, fait un livre n'a en vue aucun auditoire particulier. Il jette en quelque sorte sa parole au vent, et elle va du côté vers lequel le vent la porte. Il ne parle pas à des hommes qui apprennent, mais il suppose que ceux qui le liront auront acquis déjà toutes les connaissances que son ouvrage exige. Il parle, non à des disciples, mais à des juges, à un jury composé du monde entier, et auquel il propose une question pour lui demander de se résoudre. Son but est bien plutôt de convaincre et d'entraîner que d'instruire élémentairement : son exposition a nécessairement quelque chose de digne et de majestueux car il n'est point emporté par les applaudissemens inconsidérés de son auditoire, ou refroidi par son silence improbateur. Il n'est donc pas étonnant que la France, où la parole parlée s'est réfugiée dans les cours de justice et les corps politiques, où la parole écrite parcourt, dans tous les sens, toutes les parties du royaume, soit bien supérieure à l'Allemagne pour la forme, l'ordre et la clarté des ouvrages, et que l'Allemagne, où la chaire universitaire est le centre de tout mouvement intellectuel, l'emporte sur nous pour la richesse des matériaux.

Cette différence dans l'art de l'exposition des deux peuples, tient encore à la différence de leur position vis-à-vis du reste de l'Europe, et à celle de leur langage. Tant qu'une langue est resserrée dans les limites d'un peuple le moyen ordinaire de communication est la parole; et la chaire, soit au temple, soit à l'université, devient le centre intellectuel. Mais, quand une langue est devenue, comme la langue française, la langue universelle, le lien intellectuel de tous les peuples, la parole perd de son prix et l'écriture acquiert une nouvelle importance. Quiconque pense et parle cette langue sent qu'il n'est pas seulement citoyen français, mais citoyen de tous les peuples; et son âme, continuellement agrandie par la langue qui revêt ses pensées, dédaigne de parler à un autre auditoire qu'au monde entier. Les langues particulières sont des instrumens propres à creuser les mines intellectuelles, à en extraire

Digitized by Google

les métaux, à les préparer, à les analyser, à les combiner, en un mot, à former et à recueillir des matières premières : les langues universelles les pâlissent, les travaillent, en font de riches parures pour l'intelligence, ou les convertissent en monnaies qui, frappées à leur coin, ont cours dans l'univers. On pourrait dire que l'Allemagne est la mine intellectuelle de l'Europe, et que la France est son hôtel des monnaies.

De même que le gouvernement de la Prusse est aussi son Eglise, ainsi peut-on dire qu'il forme une immense école où il se proportionne à tous les âges, à toutes les capacités.

Toutes les écoles sont ou sous sa direction immédiate, ou soumises à sa surveillance. C'est lui qui apprend à lire à l'enfant, qui dirige sa main quand il trace les premiers caractères sur le papier. Les écoles sont répandues par toutes les villes et les campagnes, et rattachées au gouvernement par ses employés ecclésiastiques ou civils, qui en ont la surveillance. Il n'a pas besoin de craindre la diffusion des lumières, parce que c'est lui qui en est le foyer ; aussi cherche-t-il à les répandre : chacun peut se procurer le degré d'instruction nécessaire à son état ; le pauvre même peut recevoir gratuitement l'instruction élémentaire, et le gouvernement devient ainsi le bienfaiteur des classes pauvres qu'il s'attache par-là plus particulièrement. La médecine elle-même est une branche d'administration. Le médecin, outre le titre de docteur qui lui est conféré après l'examen universitaire qu'il est obligé de subir, doit encore recevoir le titre d'officier civil par l'examen d'Etat qui suit le premier. Le jury, dans ce dernier examen, se compose de conseillers d'Etat médecins pris surtout parmi les médecins de l'état-major. Ainsi c'est des mains du gouvernement que le médecin reçoit le glaive qui tue la maladie ou le malade. Il en est de même des pharmaciens, des sages-femmes. Les hôpitaux sont, comme les temples, comme les universités, des établissemens de l'Etat qui y reçoit, pour une certaine rétribution, les malades qui peuvent les

Digitized by Google

payer, et gratuitement ceux qui sont dans l'indigence : de plus, les médecins sont soumis à une exacte surveillance dans leurs rapports avec les pauvres. Si un pauvre tombe malade, déclaration doit en être faite aussitôt au médecin qui est tenu de s'y rendre. Si le malade n'a point de famille, s'il est étranger, la déclaration doit être faite au médecin par celui dont il est le locataire. Les sages-femmes elles-mêmes ne peuvent exercer leurs fonctions que sous certaines conditions et dans certains cas prévus. Si un cas extraordinaire se présente, elles sont obligées de s'adresser à un médecin, et elles n'y manquent jamais. Les pharmacies sont aussi soumises à des visites régulières; en un mot, tout se fait, tout s'exécute avec la précision d'une manœuvre militaire; et c'est probablement à cette exactitude, à cette régularité que la Prusse doit d'avoir été si doucement traitée par le choléra, qui n'a dérangé en rien sa constante uniformité de toutes les branches de l'administration. Les morts ne peuvent être ensevelis qu'après trois jours; mesure prudente, et qui contraste avec la promptitude indécente avec laquelle on cherche à se débarrasser chez nous des défunts; et, pendant le temps du choléra, on n'a point vu les morts passer immédiatement de la vie dans la tombe; mais ils étaient transportés dans un local situé hors de la ville, jusqu'à ce que le temps fixé par la police pour constater le décès fût écoulé. Ainsi encore toutes les fois qu'une famille est attaquée d'une maladie qui peut se communiquer, comme la petite-vérole, déclaration doit en être faite à la police qui suspend à la porte un écrit, afin de prévenir tous ceux qui y auraient affaire, et d'empêcher que la maladie ne se répande. Je ne sais si le gouvernement a pris toutes ces précautions, parce qu'il se défie des dispositions des médecins, ou si les médecins sont gênés et refroidis par toutes ces mesures qui déterminent le cercle précis dans lequel ils doivent se mouvoir, mais il est constant que nos médecins sont en général bien supérieurs, pour le zèle et l'activité, aux médecins allemands, ou du moins aux médecins prussiens, lesquels se lèvent diffi-

Digitized by Google

cilement la nuit pour visiter les malades qui réclament leurs soins.

Le gouvernement qui a entre les mains la foi et le culte par l'Eglise qu'il gouverne, la science et les lumières par l'éducation qu'il dirige, possède encore la force matérielle par l'armée, qui est comme le couronnement de l'œuvre, comme le faîte de l'administration, le type de toutes les autres branches auxquelles elle communique cette régularité, cette uniformité, ce mécanisme qui la caractérisent. On a comparé avec raison la Prusse à un immense couvent militaire, et la comparaison est bien plus exacte encore qu'on ne pense, puisque les militaires sont astreints, comme les moines, à la clôture, et que la plupart sont astreints même au célibat pendant le temps de service. Les casernes sont donc de vrais monastères, où une obéissance plus terrible que l'obéissance volontaire des couvens enchaîne l'inférieur à son supérieur, obéissance dont la transgression n'est pas, comme chez les moines, punie d'une légère pénitence de quelques jours, mais quelquefois d'horribles châtimens. En Prusse, chacun naît soldat; c'est le fusil qui donne le titre de citoyen. Le riche comme le pauvre, le noble comme le vilain, le prince comme le sujet doivent être soldats, et passer par tous les degrés de la hiérarchie, avant d'arriver au premier grade. Les fils du roi eux-mêmes doivent être d'abord soldats, monter la garde et présenter le sabre aux officiers qui passent devant eux, avant de devenir généraux. Chaque prince commande ordinairement une division, et a sous ses ordres plusieurs brigades; d'autres commandent des corps d'armées, de sorte que les forces militaires se trouvent en grande partie sous la direction immédiate du roi qui en est le chef suprême. Le soldat prussien ne connaît d'autre devoir que l'obéissance; il ne sait ce que c'est que d'examiner si l'ordre est juste ou bon; il obéit comme son fusil, et il est lui-même comme un fusil dans les mains de son chef, fusil qui ne rate jamais et qui va droit au but.

Digitized by Google

Sous ce rapport, une révolution est impossible en Prusse. A la vérité, les forces militaires prussiennes se composent en grande partie de la landwehr qui, soumise à une influence moins prochaine et moins directe du gouvernement, paraît plus accessible aux idées libérales, surtout dans les provinces éloignées ou récemment acquises, qui conservent encore des regrets et des espérances, et qui ne se sont pas encore pénétrées de l'esprit et du caractère général du gouvernement auquel elles appartiennent. Mais, outre que le tempérament froid, modéré, uniforme de la plupart des provinces prussiennes dispose peu à une révolution, il est encore une autre raison qui rend celle-ci presque impossible; c'est que chaque soldat de la landwehr a dû servir un certain nombre d'années à peu près comme les autres soldats, et a été ainsi façonné à cet esprit d'obéissance, sans lequel une armée est plus dangereuse qu'utile à un gouvernement, et qu'après un certain temps, il doit encore se rendre à un camp désigné pour s'y retremper pendant quelques semaines dans la vie et l'esprit militaires. Les temps d'exercice et de manœuvre sont comme les retraites ou missions des couvens militaires de la Prusse; on sent quelle force immense donne au gouvernement cette concentration de toutes les forces intellectuelles, morales et matérielles; mais à côté de l'avantage est l'abus. Cette concentration, cette uniformité diminuent l'énergie individuelle. Tout dépend des chefs; et si ceux-ci viennent à manquer, tout est perdu. Le trouble et la confusion sont inévitables. Tous sont pris au dépourvu lorsqu'il faut agir par son impulsion propre.

Une autre source de puissance pour le gouvernement et celle qui lui donne peut-être le plus d'influence est que les fortunes étant toutes très modérées, le commerce ayant peu d'étendue et peu d'importance, presque toutes se trouvent dans une certaine dépendance du gouvernement, qui est comme un immense comptoir où chacun vient déposer une partie de son avoir ou même son avoir tout en-

Digitized by Google

tier pour en recevoir plus tard le paiement en rentes; et c'est ainsi que l'uniuversité et les écoles sont un double moyen d'attacher au gouvernement les intérêts matériels et spirituels. Les fonctions publiques exigent toutes une préparation qui entraîne plus ou moins de frais. Les universités et les écoles préparatoires sont donc en même temps des comptoirs où les parens, pour leurs enfans, donnent leur argent en échange d'espérances qu'ils reçoivent du gouvernement. L'immatriculation sur les registres universitaires est une inscription sur le grand-livre de l'Etat; et l'on trouve des jeunes gens qni ont ainsi dépensé tout leur avoir pour obtenir le grade de docteur, et dont la fortune consiste uniquement dans cette sorte d'inscription sur le grand-livre de l'Etat et dans les espérances qu'elle donne. Aussi le gouvernement se trouve-t-il, de cette manière, le médiateur naturel de toutes les alliances, le soutien et le garant de toutes les fortunes, le créancier et le débiteur à la fois de tous les citoyens. Son consentement est de fait nécessaire pour la plupart des mariages; car, pour se marier, il faut avoir une position, et cette position, c'est presque toujours l'Etat qui la donne. L'amour le plus violent se trouve arrêté devant la volonté d'un ministre. Pour être fiancé à l'épouse de son choix, il faut que l'amant soit fiancé à l'Etat; il faut qu'il fasse à celui-ci sa cour, qu'il soupire en même temps aux pieds de sa belle et aux pieds du ministre, heureux de pouvoir obtenir une caresse de l'une et un regard de l'autre. Or, il est bien plus difficile d'attendrir le cœur de celui-ci, vu que l'Etat est presque toujours représenté par un vieux ministre assez insensible aux tendres œillades de ceux qui recherchent ses faveurs. C'est dans ce temps des amours qu'on fait des vers à sa belle et des dédicaces aux ministres, qu'on leur adresse des exemplaires sur papier vélin dorés sur tranches, soit d'une dissertation, soit d'un autre travail, avec de longues lettres où tous les titres de l'excellence sont écrits en grands caractères; et quand une fois la nomination tant

Digitized by Google

désirée arrive, le fiancé épouse du même coup l'Etat et sa fiancée.

Les nobles et les pauvres sont ordinairement les deux fractions les plus dangereuses d'une nation quand elles ne sont pas attachées à l'Etat par quelque lien, car si l'une n'a rien à gagner, l'autre n'a rien à perdre. Par conséquent, l'une est essentiellement stationnaire, l'autre nécessairement perturbatrice et inquiète. Mais en Prusse, la noblesse et la classe pauvre sont dans une entière dépendance de l'Etat, la première parce qu'elle n'est pas riche, et qu'elle n'a que des priviléges honorifiques qui lui sont accordés par la volonté du souverain, la seconde, parce que l'Etat a la haute direction et la surveillance des aumônes et de l'instruction gratuite. Les appointemens ne sont pas assez considérables pour qu'ils puissent augmenter la fortune au point de rendre indépendant celui qui les reçoit. Il existe peut-être peu d'Etats où la circulation de l'argent soit plus active qu'en Prusse, car plus les fortunes sont petites, plus la circulation est grande, parce que les besoins et les ressources étant en équilibre, personne ne songe à amasser. Quand il n'y a pas de grandes fortunes, la circulation est générale, parce que la consommation a lieu dans le cercle des besoins ordinaires, et que les professions dont le but est de satisfaire ces besoins peuvent être exercées par tous, même parmi les plus pauvres, au lieu que lorsque les fortunes sont immenses, la circulation et le mouvement n'ont lieu qu'aux étages supérieurs de la société, parce que les besoins sont factices et raffinés, et que les professions destinées à les satisfaire ne peuvent être exercées que par une certaine classe et par un certain nombre de personnes. On peut dire en général, qu'en Prusse, personne n'amasse, et que les dépenses égalent les recettes. De cette manière, la grande misère comme aussi la grande fortune est rendue impossible. On ne voit que très rarement ces passages subits de la misère à l'opulence, et de l'opulence à la pauvreté. Tout est stable, et l'Etat est toujours le centre

Digitized by Google

de tous les rapports, et comme le soutien de toutes les activités particulières. La force d'un Etat consiste à rattacher les différentes classes de la nation au gouvernement par les intérêts qui agissent le plus puissamment sur l'homme, par conséquent, à tenir en bride la grande propriété, et à rendre plus difficile l'accumulation des capitaux dans une seule main; le meilleur moyen pour parvenir à ce but est de réprimer le luxe effréné qui produit toujours et les grandes fortunes et les grandes indigences.

Après tout, la fortune n'est jamais qu'un moyen; elle n'est un but que pour les avares, et l'avarice est toujours plus rare que la prodigalité. Dans une nation où le luxe et les jouissances sont devenus nécessaires, les grandes fortunes sont ambitionnées par tout le monde, et tous les moyens pour les acquérir semblent bons. Ces grandes fortunes une fois acquises placent toujours ceux qui les possèdent dans une indépendance plus ou moins grande vis-à-vis du gouvernement. Si, au contraire, les rapports sociaux ont introduit dans l'Etat un certain équilibre entre les dépenses, le luxe, les jouissances et la fortune, les ambitions sont moins vivement provoquées, les transitions moins subites, les mécontentemens moins nombreux, les besoins moins factices, le peuple plus heureux, parce qu'il est plus occupé. En France comme en Angleterre, le luxe a rendu les machines nécessaires, car le plus souvent les machines ne servent qu'à la préparation des objets de luxe, tandis que ceux de première nécessité ne pouvant être préparés à l'aide des machines restent toujours à un prix quelque peu élevé. Les machines, en diminuant et le nombre de travailleurs et le prix du travail, ne soulagent donc que très peu les pauvres qui n'ont besoin que des objets de première nécessité, et elles sont toutes à l'avantage du riche, qui peut satisfaire son luxe à moins de frais. En Prusse, au contraire, les objets nécessaires sont tous à un prix assez médiocre pour que le pauvre puisse se les procurer facilement, et la cherté ne commence qu'avec les objets de luxe,

Digitized by Google

et c'est encore un des avantages de ce pays. L'économie est devenue de mode et de bon ton comme chez nous le luxe et les dépenses effrénées. Les princes ayant peu de fortune sont obligés d'économiser ; et, comme les princes donnent toujours le ton, l'exemple de l'économie descend des rangs les plus élevés de la société jusqu'aux degrés inférieurs. Aussi, pendant que la situation de la plupart des Etats de l'Europe devient de jour en jour plus précaire par l'augmentation de la dette publique, par l'excédant de dépenses sur les recettes, aussi bien chez les particuliers que dans le gouvernement lui-même, par la disproportion toujours plus alarmante entre les riches et les pauvres, par l'instabilité des fortunes, la prospérité intérieure de la Prusse augmente toujours. Cette puissance grandit sans bruit et sans éclat, et devient peu à peu, pour l'Allemagne, du moins pour les petits Etats, une espèce de centre dirigeant, et tout en ayant l'air de céder le premier rang à l'Autriche, en lui accordant la prééminence d'honneur, elle n'en dirige pas moins tous les rapports publics et politiques par l'ascendant qu'elle a su gagner, et cette modération extérieure avec laquelle on en vient d'autant plus sûrement à ses fins, qu'on excite moins les défiances, et qu'on blesse moins la susceptilité de ceux qu'on veut soumettre à son influence.

Il est facile de concevoir, d'après tout ce qui vient d'être dit, pourquoi la Prusse n'a pas de constitution écrite et pourquoi elle n'en sent pas le besoin ; c'est qu'elle a une constitution qui s'est formée d'elle-même, qui a formé à son tour l'Etat et qui en a déterminé tous les rapports ; une constitution qui lie le souverain à la nation et la nation au souverain, qui affermit et rattache l'un à l'autre tous les degrés de la hiérarchie sociale par des liens plus forts que le serment, ceux de la nécessité, des intérêts, de la nature même des choses ; une constitution qui coule comme le sang dans les veines du corps social, et qui en forme le tempérament ; une constitution qui prédétermine tout, qui ne donne de droits qu'en imposant des

Digitized by Google

devoirs, qui ne parle ni de liberté ni d'égalité, mais qui garantit plus de libertés que les constitutions écrites, parce que, toujours dans celles-ci, les libertés sont sacrifiées à la liberté, les sociétés à la société, les individualités aux volontés gouvernantes, les Etats à l'Etat, les droits à la loi; au lieu que, chez les peuples qui n'ont point de constitutions écrites, les rapports sont fondés, non sur des principes, mais sur des faits; non sur des idées, mais sur des réalités; non sur des généralités *abstraites*, mais sur des individualités *concrètes*. Dans les pays à constitutions écrites, le mouvement social se fait de bas en haut; dans les autres, il se fait de haut en bas.

Mais si la Prusse jouit d'une constitution robuste, d'une santé fraîche et vigoureuse; s'il semble impossible que cette harmonie de l'équilibre des forces soit troublée intérieurement, il serait peut-être possible qu'elle ne montrât pas la même vigueur vis-à-vis des attaques extérieures qui pourraient être dirigées contre elle, soit par la force matérielle, soit par la force intellectuelle des idées et des principes. Sa constitution politique et publique me semble ressembler beaucoup à la constitution physique de ses habitans, qui est vigoureuse et florissante, tant qu'elle n'a point à lutter contre des obstacles extérieurs, mais qui se fatigue et se décourage facilement dès qu'elle est soumise à une lutte longue et pénible. Cet état de bien-être, de bienheureuse uniformité, qui forme la constitution publique de la Prusse et la constitution physique de ses habitans, est précisément ce qui rend dangereux les momens de crises où une grande énergie, le déploiement continu d'une grande masse de forces est impérieusement réclamé. Et il est assez remarquable que les pays à constitutions écrites sont les plus faibles intérieurement, et possèdent plus de force extérieure, au lieu que c'est tout le contraire chez les autres peuples, ceci pourtant s'explique facilement.

Dans les pays à constitutions écrites, un principe, une

Digitized by Google

idée servent toujours de base et de fondement à tout l'édifice social. Toutes les individualités sont subordonnées et ramenées à une généralité qui les domine toutes : toutes les existences sont en quelque sorte jetées en dehors d'elles-mêmes, et obligées de se rattacher à quelque chose d'extérieur. D'ailleurs, comme tout principe est, par sa nature, susceptible d'une diffusion indéfinie et intolérant, toute une nation, dans laquelle un principe quelconque est réalisé, renferme une double force d'expansion et de contraction pour se répandre à l'extérieur et pour briser tous les obstacles qu'on lui oppose, et elle se produit toujours vis-à-vis des nations qui ne partagent pas son principe dans des rapports plus ou moins hostiles. Les nations, au contraire, à constitutions non écrites, sont fondées sur des faits et des réalités. Or les réalités sont bien plus accommodantes que les principes : les faits sont tolérans, et peuvent souffrir à côté d'eux d'autres faits, même dans une direction contraire. Toute l'activité de ces peuples est donc intérieure, et se renferme d'elle-même dans le cercle qui lui est tracé. L'histoire de la première révolution française a prouvé cette vérité. Il est donc difficile de prévoir quelle pourrait être la force de résistance que la Prusse opposerait à des attaques extérieures. Mais sa force intérieure est immense, et s'accroît chaque jour. J'espère, dans une troisième lettre, vous parler en détail des institutions et des hommes remarquables de Berlin.

E. JOURDAIN.

Digitized by Google

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE

LORD BYRON.

DEUXIÈME ARTICLE.

En parlant de lord Byron dans notre dernier article, nous nous sommes plus occupés de l'homme que du poète. Et au fond, qu'est-ce que le poète, s'il n'est une autre forme de l'homme plus sonore, plus mystérieuse, plus figurée? Voilà ce qui nous encourage, humbles et prosaïques observateurs, à reprendre encore en main les œuvres de ce barde glorieux, et à feuilleter de nouveau ces belles pages, lues si avidement lorsque le monde les reçut, languissantes aujourd'hui sans être oubliées, et comptant chaque jour peut-être quelques lecteurs de moins. On ne nous demandera pas sans doute ici beaucoup d'ordre et d'unité. Comme après avoir fini un livre qu'on aime et qu'on voudrait pouvoir oublier pour en recommencer la lecture, on se plaît à promener de page en page son doigt distrait, et à retrouver au hasard, sur ces feuillets fatigués, les impressions de la veille, nous allons revenir sur Byron. Il y aura toujours beaucoup à dire sur quiconque a senti et vécu comme lui, et puisque des loisirs nous sont donnés, pourquoi ne pas nous laisser aller à causer de cela, plutôt que du budget?

Nous disions que le christianisme a manqué à son génie. C'est pour cela sans doute que tout grand qu'il est, il lasse, fatigue, désole, ennuie même au bout de quelque temps. Nous l'avons observé au sujet de Childe-Harold. On admire d'abord; mais on admire toujours la même chose, et au bout de quelques pages, on en a trop. Prenez au hasard, vous le

Digitized by Google

lirez avec charme ; lisez de suite, vous en serez las. Il en est un peu de même de ses autres poëmes. Comme ils se ressemblent ! comme le Giaour rapelle Lara, et Lara le Corsaire ! comme tous ses caractères semblent sortis du même moule ! Et ce qu'il y a de pis, c'est qu'ils ne sont pas vrais ; c'est que ces passions en dehors de la vie commune, ces âmes de brigands, de proscrits, d'exilés, sorte de Werther et de René avec des moustaches et le sabre au côté, ne sont qu'un rêve des mauvaises nuits de Byron ! Le père de tous ces *Outlaws*, Charles de Moor n'est-il pas le plus faux caractère que la scène ait jamais applaudi ?

C'est qu'il y a pour le talent une admirable puissance de plus lorsqu'il marche dans la vérité complète ; c'est que lorsque sa pensée première est morale et vraie, tout ce qui tourne vers cette pensée et doit y conduire se fait vrai comme elle, qu'il faut passer par la vérité pour arriver à la vérité, comme il faut suivre le cours des ruisseaux pour venir à la mer. Ne prenez même que les détails : presque toujours à égalité de talent, la nature humaine, même dans ses replis les plus minutieux, apparaît plus naïve et plus vraisemblable chez l'écrivain qui n'a pas de but criminel, et ne détourne pas la vérité vers le mal. Qu'y a-t-il dans l'ensemble des événemens, dans le dessin des caractères, dans les plus petits replis de l'observation, de plus faux que la *Nouvelle Héloïse*, de plus vrai que *les Fiancés?* Supposez deux hommes travaillant le même sujet, mettant en action le même événement, une vocation forcée par exemple. L'un qui veut faire de la fiction romanesque une arme politique, atteindre au-delà de ce qu'il décrit, faire tomber le reproche plus loin qu'il ne doit, est conduit, par ce seul but, à la fausseté des détails, à la déclamation du langage, à une sorte d'emphase perpétuelle, non seulement dans le style, mais dans la pensée qui exclut la vraie nature humaine ; il faut qu'il force la bouche de ses personnages pour en faire sortir des critiques et des blâmes que la vérité n'appelait point ; il

Digitized by Google

faut qu'il conduise son action avec une violence exagérée pour répondre à la violence de son dessein; aussi fait-il la *Mélanie* de M. de La Harpe ou les *Victimes cloîtrées*, ou je ne sais quelle autre déclamation du dernier siècle. L'autre, catholique, n'a qu'à se placer tout simplement dans la vérité de foi pour voir la vérité humaine; n'ayant rien à prouver que ce qui est, il n'est pas obligé de supposer ce qui n'est pas. Comme il ne fait tomber le reproche que là où il tombe naturellement, il n'a point de personnage à noircir ni de fausses couleurs à étendre sur son tableau; il montre la chose comme elle est, l'orgueil de famille sacrifiant tout à lui-même, égoïste, obstiné, habile, la religion sage et humaine faisant ce qui est en elle pour ne pas recevoir la victime qu'on lui envoie, et, entre deux, la faiblesse, l'irrésolution, l'inconstance passionnée d'une femme; il ne brusque rien; il ne violente pas le cœur de l'homme qu'il sait bien plus susceptible de céder pas à pas que de reculer devant un grand coup; il montre une volonté toute féminine, orageuse, changeante, s'animant et tombant comme le pouls d'un fiévreux, environnée et pressée chaque jour plus étroitement sans qu'elle se doute où on la pousse: et avec cela, il fait le chapitre de Manzoni sur la religieuse de Monza, chef-d'œuvre d'observation, de vérité morale, et d'une sorte de pathétique instinctif qui peut se cacher sous le récit même le plus calme.

Ainsi, qu'au lieu de proposer à la nature humaine le but qu'elle doit atteindre, on s'entête à ne lui prêcher que l'ennui et le désespoir, et à lui faire une morale dont le dernier résultat serait de s'enivrer d'opium, sinon pour mourir, du moins pour dormir: il y a quelques efforts à faire alors pour accommoder les événemens à cette conclusion et le sermon à ce texte; et, fût-on un Byron, dès qu'on travaille sur cette pensée, on échappe bien vite à la vérité des faits. Mais il y a un autre tort à être faux; c'est que l'on prend vite une certaine manière de l'être, et que l'on se condamne alors à la monotonie. La vérité a ce caractère auquel on ne la mécon-

Digitized by Google

naître jamais, caractère qui est celui de Dieu; c'est qu'elle est à la fois infiniment une et infiniment variée. Plus les choses humaines sont belles, grandes et proches de la Divinité, plus elles tendent à rapprocher entre elles ces deux vertus contradictoires, l'unité et la multiplicité, la stabilité et le changement, l'ordre et la diversité. Cette union des contraires plus ou moins obtenue, a fait plus ou moins la force et la gloire des peuples, comme celle des héros. Elle a été plus ou moins parfaite dans toutes les grandes institutions et dans l'âme de tous les grands hommes; elle se montre dans notre religion aussi complète qu'elle peut être sur la terre; elle est absolue dans l'essence de Dieu.

Le mensonge est un à sa manière, c'est-à-dire monotone; varié à sa manière, c'est-à-dire désordonné. Mais il n'était guère besoin de cette métaphysique pour prouver qu'avec tout son talent, Byron ennuie. Qu'importe en effet au lecteur que le neveu d'un pair d'Angleterre, beau jeune homme de vingt-deux ans, gâté par la fortune ou par le monde (car le monde qui le traita si mal s'était pris un jour à le gâter), vivant assez confortablement avec de bruyans amis dans sa belle et gothique abbaye de Newstead, ait fini par s'ennuyer de cette vie de plaisirs et rejeté du pied un monde dans lequel seulement il n'avait pas assez souffert? Que nous importe que quelques blessures de vanité aient envenimé son sang aristocratique et lui ait fait maudire une vie dans laquelle, après tout, le ciel l'avait fait naître pour être un des premiers et des plus heureux?

On a dit, et je crois à tort, que Byron avait peint d'une manière plus heureuse et plus vraie le caractère des femmes. Le jugement d'une femme sur ce point peut être écouté. « Il les considérait presque toujours sous un seul point de vue, dans leurs rapports avec l'autre sexe, rarement dans leur individualité. Elles étaient toutes pour lui des Galatées qui attendent un Pygmalion.... ne vivant que par l'amour et n'étant rien sans lui; aussi ses beautés idéales

Digitized by Google

manquent-elles de grandeur et de dignité..... Je ne crois pas que lord Byron eût pu créer le caractère à la fois si naïf et si grand de Jeanie Deans dans la prison d'Edimbourg.... Walter-Scott a montré, dans Diana Vernon, dans Rebecca des caractères de femmes admirables dans leur vérité, tandis que ceux de lord Byron ont souvent l'empreinte de son goût et de son caprice (1)». Cela vient peut-être de ce que l'un avait mieux que l'autre compris la femme chrétienne, et à un passage de Byron, où est peinte plus vivement qu'ailleurs la femme qui ne vit que par l'amour, on peut en opposer un autre, le seul où il ait compris dans leur pureté les vertus que la femme reçoit comme un prêt du christianisme. Le premier de ces deux passages est la lettre que dona Julia écrivit à don Juan « sur du papier doré sur tranche, avec une jolie « petite plume de corbeau; sur le cachet, un tournesol, et « pour devise : « Elle vous suit partout. »

CXCII.

« Le dessein en est pris, me dit-on. Vous partez, cela est sage, cela est bien, mais ce n'en est pas moins une douleur. Je n'ai plus de droit sur votre jeune cœur; le mien est la victime et la voudrait être une seconde fois. Trop aimer est la seule ruse que j'ai employée.—J'écris à la hâte; si vous voyez une tache sur ces feuilles, ne la prenez pas pour ce qu'elle vous semblera. Mes yeux sont brûlans, mais ils n'ont pas de larmes.

CXCIII.

« Je vous aimais; je vous aime encore, car cet amour m'a coûté mon rang, ma réputation, le ciel, l'estime des hommes et la mienne, et pourtant je ne puis regretter ce qu'il me coûta, tant il m'est cher encore le souvenir de ce rêve! Cependant, si je rappelle ma faute, ce n'est pas que j'en sois orgueilleuse. Nul ne peut me juger plus durement que je ne me

(1) Lord Byron, par madame Belloc.

Digitized by Google

juge moi-même. Je trace ces lignes parce que je ne puis trouver de repos; je n'ai à faire ni reproche ni demande.

CXCIV.

« L'amour de l'homme est une chose à part dans la vie de l'homme : l'amour de la femme est toute son existence. L'homme peut suivre la cour, les camps, l'église, le trafic ou la mer; l'épée, la robe, l'argent, la gloire, lui offrent en échange pour remplir son cœur, orgueil, renommée, ambition, et il en est peu que ces espérances ne puissent distraire. Les hommes ont toutes ces ressources; nous n'en avons qu'une seule : d'aimer encore et de périr encore.

CXCV.

« Vous allez vous élancer dans le plaisir et dans l'orgueil. Vous aimerez, vous serez aimé mille fois. Pour moi tout est fini sur la terre, sauf quelques années pour cacher dans les abîmes de mon cœur mon chagrin et ma honte. Ces maux, je puis les souffrir, mais je ne puis rejeter loin de moi une passion toujours aussi insensée qu'elle l'était. Et ainsi, adieu, oubliez-moi, aimez-moi; non, ce mot aujourd'hui est inutile mais laissez-le passer (*Don Juan*, chant I). »

Voilà bien la femme ardente et absorbée par une seule pensée, comme Byron l'a peinte tant de fois. Voici maintenant quelque chose de la douceur, de la dignité, de la pureté de la femme chrétienne :

XLIII.

« ...Jeune étoile qui brillait sur la vie, trop douce image pour un tel miroir; aimable créature à peine encore sortie du moule; rose dont les plus douces feuilles n'étaient pas encore déroulées.

XLV.

« Au matin de ses années et presque enfantine dans son esprit, elle avait quelque chose de sublime dans l'éclat mé-

Digitized by Google

lancolique de ses yeux, qui brillaient comme brillent ceux des séraphins. Jeune en toute chose, mais avec un regard qui devançait le temps; radieuse et grave, comme si elle s'apitoyait sur la chute de l'homme; triste, mais triste des fautes d'autrui, on eût dit qu'elle était assise à la porte d'Eden, et pleurait pour ceux qui n'y rentreront pas.

XLVI.

« Elle était catholique aussi, sincère, et avec autant d'austérité que pouvait le permettre la douceur de son âme. Ce culte déchu lui était plus cher encore, peut-être parce qu'il était déchu. Ses aïeux étaient fiers des exploits de leur famille, et de ces jours où ils avaient rempli l'oreille des nations; jamais ils n'avaient plié, ils ne s'étaient inclinés jamais devant un pouvoir nouveau-né. Et comme elle était la dernière de sa race, elle restait attachée à leur vieille foi et à leurs vieilles affections.

XLVII.

« Elle contemplait un monde qu'elle connaissait à peine, comme ne cherchant pas à le connaître, silencieuse, isolée, elle grandissait en paix, comme grandit une fleur; et, renfermé dans sa sphère, son cœur restait serein. Il y avait une crainte respectueuse dans les hommages qu'elle attirait; son âme semblait comme assise sur un trône, placée à part au milieu du monde, et forte de sa force native. Chose étrange dans un être aussi jeune!

LV.

« Elle ne pensait pas qu'elle fût le sujet de cette discussion. Elle n'était là qu'une étrangère, goutte brillante, mais plus pure que les autres, de ce beau fleuve de jeunesse et de grandeur, qui passait pour un moment sous ce rayon splendide que le temps jette tour à tour sur toutes les têtes brillantes. Si elle eût pu le savoir, elle en aurait souri sans se

Digitized by Google

troubler, tant il y avait d'enfance dans son âme, ou si vous voulez, tant il y en avait peu.

LVI.

« L'air écrasant et orgueilleux d'Adeline ne lui imposait pas. Elle la voyait briller, comme elle eût vu briller un ver luisant, pour chercher ensuite au ciel de plus nobles flambeaux. Don Juan était quelque chose qu'elle ne pouvait comprendre; car elle n'était pas une devineresse dans les voies du monde d'aujourd'hui. Mais elle n'était point éblouie par le météore; car, pour elle, sa foi n'allait pas s'attacher aux apparences.

LVII.

« Sa réputation aussi, car il avait cette sorte de réputation qui tourne souvent la tête des femmes, cahos hétérogène d'erreurs glorieuses, mélange de vices entiers et de demi-vertus, fautes qui sont attrayantes parce qu'elles n'ont pas encore subi de frein, folies qui sont parées au point d'éblouir. L'âme d'Aurora était une cire sur laquelle de tels cachets n'imprimaient rien, tant elle était froide ou maîtresse d'elle-même!

LIX.

« Don Juan ne connaissait rien de pareil à ce caractère, noble, mais bien différent de celui de son Haïdi; chacune d'elles pourtant était brillante dans sa propre sphère : la jeune insulaire élevée seule aux bords de l'Océan, plus ardente, aussi aimable, et non moins sincère, était tout entière fille de la nature. Aurora ne l'était pas et n'aurait pas voulu l'être. La différence entre elles était celle d'une fleur et d'un diamant (*Don Juan*, chant 15.)

On ne s'attend pas sans doute à ce que nous allions ici parcourir la série de tous les ouvrages de lord Byron. On deviendrait insipide si on reprenait une à une toutes ces sombres et trop uniformes Héroïdes de Lara, du Corsaire, du Giaour,

Digitized by Google

de la Fiancée d'Abydos, œuvres où Byron a malheureusement quelquefois placé sous le ciel de l'Orient des passions qui ne sont pas de l'Orient, ses propres passions, sombres, désespérées, abattues. Ses drames durs, roides, déclamatoires n'étaient pas faits pour le théâtre. Quant à ses œuvres satiriques, nous nous sommes dispensés de les lire; c'est quelque chose de si froid, de si ennuyeusement et de si inutilement énigmatique que la satire, dès qu'elle n'est plus de notre temps et de notre pays, qu'on ne comprend pas comment le génie s'use à cela, et donne un jour à cette œuvre qui ne doit pas durer plus d'un jour : ici, comme ailleurs, la gloire de l'écrivain ferait bien de consulter la conscience de l'homme. Restent son Child-Harold et son D. Juan dont nous avons déjà parlé : mais ce serait bien se tromper que de prendre au pied de la lettre le titre de ce dernier ouvrage, et de croire y retrouver, dans son audace, dans sa force, dans sa virile impiété, le D. Juan de Molière; le D. Juan de Byron n'est que le pauvre écolier de celui-là, un mauvais sujet de dix-huit ans, un Tom Jones, qui danse dans les salons et au besoin se fait passer pour une femme. Le D. Juan espagnol, tel que Molière nous l'a montré, était une grande conception catholique qu'il n'était pas donné de comprendre à l'esprit de Byron, rétréci par le protestantisme et les préjugés anglais; l'impiété, dans un siècle de foi, inspire une sorte de terreur et d'étonnement que nous reproduit d'une manière admirable la conception espagnole de D. Juan. Mais ce beau drame, cette sérieuse comédie du moyen-âge, est devenue chez Byron une épopée à la Fielding; cette grande idée, il l'a efféminée; son D. Juan, il l'a abâtardi en le faisant moins coupable peut-être; et comme, outre son éducation protestante, le sens historique lui manquait totalement, il n'a pas du tout compris, en lisant Molière, ce que pouvait avoir été au seizième siècle le gentilhomme espagnol, beau, fastueux, intrépide, débauché, et, comme on disait alors, libertin.

Parmi ses autres poëmes cependant, il y en a deux sur

Digitized by Google

lesquels nous croyons pouvoir encore nous arrêter un instant; l'un, parce qu'il est écrit avec une fraîcheur d'imagination plus pure qu'elle ne le fut jamais chez Byron et parce qu'il ne nous paraît pas apprécié à sa juste valeur; l'autre, parce que dans ce morceau l'auteur a su tirer parti avec noblesse et avec grandeur des sentimens de la foi chrétienne.

L'Isle du Christian et ses camarades est le titre d'un poëme qui paraît avoir été inspiré à Byron par une des époques de sa vie les plus calmes et les plus heureuses. Il était alors à Gênes, et la vue de la mer réveillait en lui tous les souvenirs qu'il y avait attachés dès ses premières années. C'est encore cet enfant qui aimait l'Océan, et qui se jouait avec les brisans de la mer, posant la main sur cette crinière ondoyante.

« And I have loved thee, Ocean, etc., etc.
(*Childe-Harold.*)

Sur les rives de l'Océan-Pacifique, sous le ciel d'Otahti; Byron veut ici réaliser les plus belles rêveries de sa jeunesse et se jouer encore avec les flots.

I.

Venez, venez, sous les plus beaux ombrages de l'île, écouter le chant des oiseaux! ainsi disaient les jeunes filles. La colombe roucoule au fond des forêts, comme la voix des dieux de Bolotou. Nous cueillerons les fleurs qui croissent sur le tombeau des morts; car, nulle part, elles ne s'épanouissent plus belles que là où repose la tête du guerrier. Nous nous assoierons à la lueur du crépuscule, et nous verrons la douce lune rayonnant à travers l'arbre Toua; et, tandis que nous reposerons sous son feuillage, les accens sonores de ses branches plaintives nous donneront un plaisir rempli de tristesse....

V.

« Tel était ce chant des jours de la tradition, ce chant qui

Digitized by Google

dispense aux morts une gloire tardive, dans ces lieux où la renommée ne laisse d'autre trace que ces sons à moitié divins....

VI.

« Et doucement alors, ces mélodies inapprises interrompaient le silence voluptueux du ciel, la sieste ravissante d'un jour d'été, l'après-midi brûlante de Touboné, lorsque chaque tige était une fleur, chaque souffle un parfum, lorsque l'haleine du vent commençait à émouvoir le palmier, et que la première brise, muette encore, poussait doucement la vague pour la mener rafraîchir la grotte altérée. » (chant 2.)

Tout le monde a lu *le Siége de Corinthe* plein de descriptions douces et gracieuses, sanglantes et terribles. Alp le renégat, infidèle à sa patrie et à son Dieu, suspect aux Musulmans qui le flattent et lui obéissent; Francesca la chrétienne, belle, aimante et pâle, qui, la veille du jour où elle doit mourir, vient encore rappeler à la foi de ses pères et menacer de la colère du ciel son coupable amant; on se souvient de tout cela, peut-être aussi de la mort du vieux Minotti au pied de l'autel; mais, à tout hasard, citons-la :

XXX.

« Sombre, seul, austère, Minotti était debout sur la pierre de l'autel. Au-dessus de lui brillait le front de la Madone, peinte aux voûtes du temple, en célestes couleurs, avec ses yeux pleins de lumière et ses regards pleins d'amour, placée sur le divin tabernacle pour fixer notre âme aux choses divines, lorsqu'en nous agenouillant, nous la voyons avec le Dieu enfant sur ses genoux sourire doucement à nos prières et comme prête à les porter aux cieux.

« Elle souriait encore, quoiqu'à cette heure le carnage ensanglantât la nef du temple. Minotti lève son front vénérable, et faisant le signe de la croix avec un soupir, il saisit une torche brûlante auprès de lui; et il se tenait là, tran-

Digitized by Google

quille, tandis qu'armés du fer et de la flamme, les Musulmans entraient sans cesse dans le temple.....

XXXII.

« Ils s'avancent vers l'auguste autel; Oh! cet autel était bel à voir! Sur son marbre, voyez encore la coupe d'or, la coupe consacrée, lourde et massive, brillante proie pour les yeux de ces ravisseurs! Ce matin même elle contenait le vin sacré, que le Christ transforma en son sang divin, et qu'au point du jour avaient bu ses adorateurs pour purifier leur âme avant de s'élancer au combat!...

XXXIV.

« Ils approchaient; le premier d'entre eux étendait la main pour s'emparer de ce trésor qu'il atteignait presque, lorsqu'avec sa torche, le vieux Minotti touche la traînée de poudre... »

Encore une fois, nous ne voulons pas épuiser ici ce qu'il y aurait à dire sur cet homme. Mais nous voudrions exprimer combien, en l'étudiant un peu, les idées qu'on prétend se faire de lui finissent par sembler fausses. La contradiction qui est si bien dans notre nature, répugne pourtant à notre volonté, nous l'évitons autant que possible; autant que possible nous ne voulons pas la comprendre. Aussi, les natures contradictoires et divisées contre elles-mêmes, comme l'était la sienne, sont-elles de toutes, celles qui donnent lieu aux plus étranges erreurs dans nos jugemens.

Voici quelques-uns de ces jugemens et de ces erreurs :

C'est une chose bien ridicule que l'échafaudage d'admiration que l'on a construit en France sur Byron, lorque sans le connaître, chacun en a fait ce qu'il a voulu; un philosophe à la Voltaire, un libéral à la manière de M. Laffite, un romantique comme M. Hugo, un faiseur de mélodrame comme je ne sais qui. Quand on songe qu'on a commencé à l'admirer en France, sur la rapsodie du Vampire qui n'est pas même de

Digitized by Google

lui, on serait tenté de dire avec M. Moore, que c'est une bien pauvre chose que l'admiration étrangère, si l'admiration nationale n'était pas, la plupart du temps, tout aussi ridicule et tout aussi aveugle. La conception mélodramatique du docteur Polidori était nécessaire pour faire connaître en Europe l'homme qui avait déjà fait Lara, Child-Harold et le Corsaire, et il fallut je ne sais quelle ferveur de romantisme théâtral, je ne sais quelle efflorescence de nouvelles manies littéraires, pour faire prononcer à Paris le nom jusqu'alors inconnu de Byron.

Depuis on l'a compris un peu mieux. Ses plus grands admirateurs seraient pourtant étonnés encore, si on leur disait que leur poète était un classique entêté, et que, pour la gloire de la vieille école poétique, il soutint bien des combats et brisa bien des lances. Lord Byron se faisant le champion de Pope, serait pour nous comme M. Hugo prenant parti pour Boileau. C'est ce qu'il fit pourtant, et nous avons de lui de longues lettres, pleines d'injures pour ses adversaires, en faveur du poète de la reine Anne contre les poètes modernes, Coleridge, Maturin et lui-même, en faveur de la poésie artificielle, philosophique et raisonnée contre la poésie qui prétend à la vérité, à l'inspiration, à la nature. Quand il fit Marino-Faliéro, les Foscari et Werner, il crut imiter la tragédie grecque, et fut très fier de se plier aux trois unités. Il est vrai que cela l'aida à faire des drames fort ennuyeux. Mais qu'il fût patron de la littérature classique, qu'il se condamnât lui-même plutôt qu'elle, qu'il admirât plus l'art que la nature, et la poésie de la raison plus que celle des sens, il faut ne l'avoir pas lu pour en douter.

Autre contradiction :

C'était une grande âme que Byron, n'est-ce pas? Une orgueilleuse et puissante nature, hardie, courageuse et virile? Oui sans doute. — Ecoutez ici quelques faiblesses de vieille femme.

Il était superstitieux. Quelque temps après son arrivée à

Digitized by Google

Pise, une dame de sa connaissance le rencontra dans la rue, et supposant qu'il était allé lui faire une visite, l'engagea à retourner chez elle. « Je n'ai pas été chez vous, lui dit-il, car au moment de frapper à la porte, je me suis souvenu que c'est aujourd'hui vendredi, et comme je n'aime pas faire ma première visite un vendredi, je m'en suis retourné! » On dit même qu'il renvoya un tailleur qui lui apportait un habit ce jour-là.

Il répétait une étrange anecdote que lui avait contée, pendant sa traversée à Lisbonne, le capitaine Kidd, commandant du paquebot. Cet officier était un jour endormi lorsqu'il se sentit réveillé comme par un poids lourd sur la poitrine; et, à l'aide d'une faible clarté qui régnait dans sa chambre, il reconnut, couché en travers sur son lit et revêtu d'un uniforme, le corps de son frère qui était alors aux Grandes-Indes; pensant que c'était une illusion des sens, il ferma les yeux et essaya de dormir; mais il sentit toujours une pression pareille, et chaque fois qu'il se hasarda à ouvrir les yeux, il vit la même figure dans la même position. Il étendit la main pour la toucher et sentit un uniforme tout dégoûtant d'eau. Il appelle au secours, on entre chez lui et la vision s'évanouit. Mais quelques mois après, il apprit que cette nuit-là même son frère était mort, noyé dans les mers des Indes. — Maintenant, de ceci comme de toutes les histoires pareilles, croyez ce qu'il vous plaîra de croire.

Mais Byron (puisque nous voilà arrivés a faire le compte des faiblesses de son esprit), soit que de pareils récits l'eussent frappé, soit que les rêves de son imagination ardente l'eussent induit lui-même en quelque vision, prenait ces choses au sérieux. Il fait allusion plusieurs fois à je ne sais quel mystère de sa vie, je ne sais quel secret sombre dont il ne causait qu'avec lui-même, que ce fût rêve, regret, apparition, remords. On a bâti là-dessus plus d'une fable; on l'accusa même d'un meurtre; et Goethe, avec la crédulité d'un Allemand, parle sérieusement d'une femme qu'il tua à Pise.

Digitized by Google

par jalousie; mais la meilleure apologie de lord Byron serait peut-être ce qu'une fois on lui entendit dire, se parlant à lui-même et regardant la lame d'un poignard : « Je voudrais savoir ce qu'on ressent après qu'on a commis un meurtre. »

Voici de beaux vers qui se rapportent à ces idées superstitieuses :

XCV.

« Lecteur renfrogné! vîtes-vous jamais un revenant? — Non, mais vous avez ouï dire... — Je comprends; taisez-vous et ne regrettez pas le temps que vous avez perdu, car il ne fait que vous préparer davantage au plaisir futur. Et ne pensez pas que je veuille ici me railler des choses de ce genre, et tarir par le ridicule cette source du sublime et du mystérieux. J'ai de certaines raisons pour que ma croyance soit sérieuse.

XCVI.

« Sérieuse? vous riez? — Vous pouvez rire, moi je ne rirai pas; Je ne ris pas quand mon rire ne peut être sincère. Je dis que je crois qu'un lieu habité par les esprits existe. — Et où donc? Je ne le nommerai point; car j'aimerais autant qu'il pût s'oublier. « Des ombres peuvent faire pâlir l'âme de Richard (1). » En un mot, j'ai sur ce sujet quelques accès maladifs assez pareils à ceux du philosophe de Malmesbury (2).

XCVII.

« La nuit est sombre (car je chante pendant la nuit, — souvent hibou, rossignol quelquefois), et la voix lamentable du sage oiseau du Minerve fait retentir autour de moi son hymne discordant. De vieux portraits suspendus à de vieilles

(1) Shakspeare.

(2) Hobbes, qui ne croyait pas à son âme, faisait cependant aux âmes des autres l'honneur de les craindre et d'éviter leurs visites (*Note de lord Byron*).

Digitized by Google

murailles me regardent en fronçant le sourcil; plût au ciel que leurs regards fussent moins renfrognés! Les charbons mourans dépérissent sur le gril, et je pense que j'ai veillé trop long-temps.

XCVIII.

« Et aussi, quoique ce soit peu mon habitude de rimer à midi quand je dois penser à autre chose (si jamais je pense),— je dis que je sens je ne sais quelle terreur froide et nocturne, et j'attends prudemment jusqu'à demain au milieu du jour pour traiter un sujet qui, hélas! ne nous apporte que des ombres. — Mais il faudrait être à ma place avant de savoir si on doit appeler cela superstition.

XCIX.

« Entre deux mondes notre vie est suspendue comme, entre la nuit et le matin, une étoile sur les confins de l'horizon. Combien nous savons peu ce que nous sommes! Combien nous savons moins encore ce que nous pourrons devenir! Le flux éternel du temps roule et nous emporte, faibles bulles d'air. Quand l'une se dissipe, une autre, fouettée de la mer, se forme de l'écume des âges, et la chute des empires n'est guère autre chose que le gonflement soudain d'une vague qui passe (*Don Juan*, c. 15). »

Si l'on doute qu'il y ait dans ce morceau quelque allusion plus sérieuse que ne l'est la forme du langage, voici un passage d'un ton tout différent, et que nous empruntons au journal tenu par Byron en 1813 :

« Arrivé chez moi mal à l'aise, je me suis mis au lit et ne suis pas aussi disposé à dormir que je le voudrais.

Mardi matin.

« Je m'éveille après un rêve. — Est-ce que d'autres n'ont pas rêvé ainsi? Quel rêve! Mais elle ne m'a pas atteint. Je voudrais que les morts se tinssent tranquilles. Comme mon

Digitized by Google

sang se glaçait! — Et puis je ne pouvais m'éveiller — et puis — et puis..... Ah!

« Des ombres, cette nuit, ont imprimé plus de terreur « dans l'âme de Richard que ne pourrait le faire la réalité de « dix mille soldats vivans couverts d'une bonne armure et « conduits par.... (1).

« Je n'aime pas ce songe; cette conclusion anticipée me fait mal. Devrais-je être ainsi troublé pour des visions?.... Oui, quand elles nous rappellent... N'importe! — Mais si je fais ce rêve encore une fois, j'essaierai si *tous les sommeils* (2) ont de telles visions. »

En tout (et ceci nous mène là où nous aurions dû venir plus tôt, à une appréciation générale de son génie), homme de sensation, de mouvement, de circonstance et d'inspiration comme il l'était, il ne faut jamais le voir ni l'entendre quand il réfléchit ou qu'il raisonne. Qu'il parle morale, histoire, philosophie, littérature, il est absurde et faux; il n'est vrai que quand il exprime ses sentimens et ses impressions. Ni l'appréciation historique pour laquelle son esprit était trop prompt, trop absolu, trop préoccupé du moment actuel, ni la perception philosophique pour laquelle il n'était pas assez libre de cœur et d'intelligence lui furent jamais donnés; il n'eut que le sens poétique et encore quand il ne le fausse pas à plaisir. L'admirable promptitude et la vérité de ses impressions, leur capricieuse mobilité, ce miroir toujours pur et brillant quand il réfléchit la nature, voilà la vie et la force de son génie. Mais malheureusement ses impressions sont variables et passagères; plus elles sont vraies, moins elles sont constantes; plus elles vivent dans l'imagination, moins l'intelligence les perçoit; aussi cette vie de son talent est-elle ir-

(1) Shakspeare.

(2) To sleep; perchance to dream.....
For in that sleep of death what dreams may come, etc....

SHAKSPEARE.

Digitized by Google

régulière et fiévreuse; cette force, capricieuse et abandonnée, ce génie inconstant et variable.

Il eut d'ailleurs le mérite (qui peut-être n'appartient à personne autre parmi les hommes d'art, même les plus véritablement sensibles) de ne pas exagérer sa sensibilité, de ne pas l'ériger en règle, en habitude, en obligation de son esprit. Personne plus que lui n'évita l'affectation en ce genre, et ne convint mieux de la fugitive inconstance de ses sentimens. Il avouait lui, avec une conscience d'artiste bien rare, que souvent les beautés de la nature le laissaient froid et que le sentiment poétique était plutôt un accident qu'une habitude dans sa vie. Il ne prétendait pas mourir tous les jours d'extase en face des montagnes et des lacs, comme madame de Staël, comme Rousseau, comme mille autres, et il convenait de cette mobilité des impressions qui en fait tout le charme, de ces momens d'indifférence où le miroir de notre âme est terni et où elle se repose de l'admiration. Il n'affectait pas l'enthousiasme pour les chefs-d'œuvre de l'art; la musique et la peinture étaient choses dont il parlait ordinairement sans amour, comme sans prétention : mais voyez-le par hasard devant ce tableau du Guerchin, et le voilà une heure entière parlant lui seul et comme sans le savoir au milieu de ses amis muets d'admiration; mais conduisez-le à la Scala, et aux accens de la musique, voyez changer son visage : et un homme qui l'a observé en ce moment, nous dit : « Encore aujourd'hui, si je viens à penser à l'expression « qu'un grand peintre devrait donner au génie, cette tête « sublime reparaît tout à coup devant moi. »

Avec cette vérité, mais aussi cette mobilité d'impression, il est évident qu'un tel génie devait être d'autant plus beau dans ses effusions, qu'elles étaient plus momentanées, plus courtes, plus rapidement saisies. Demandez-lui une œuvre d'ordre, de suite, de symétrie, il vous jettera un désordre arrangé comme Childe-Harold ou don Juan; d'intolérables longueurs à peine rompues par quelques momens d'enthou-

Digitized by Google

siasme. Mais lorsqu'il est court, lisez-le; lorsque sa pensée d'une heure a été écrite dans une heure, saisissez-la au passage. Tournez les feuillets où il a voulu suivre, ne serait-ce que l'ombre d'une suite d'idées ou d'une suite de faits, où il a voulu conduire un drame, et enfiler au plus léger fil le vif argent de ses pensées; tournez ces feuillets et arrivez au *Rêve*, cette inspiration d'une matinée italienne, ce réveil des souvenirs anglais de son enfance sous le ciel pur et au milieu des noirs sapins de Ravennes; ce retour de jeunesse trouvé en regardant le ciel de l'Adriatique, pur, transparent, chaleureux, comme l'Adriatique et comme le ciel.

« Je vis deux êtres revêtus des couleurs de la jeunesse, debout sur une colline, une douce colline; sa pente était molle et verdoyante, et c'était la dernière de plusieurs collines pareilles et comme le cap de cette longue presqu'île, sauf qu'il n'y avait point de mer pour laver sa base, mais un vivant paysage, le flot des bois et des champs de blé, et les habitations des hommes semées par intervalles et laissant de leurs toits rustiques s'élever la fumée tournoyante..... Ces deux êtres, un jeune garçon et une jeune fille, étaient là, contemplant, elle tout ce qui était sous ses pieds, beau comme elle-même, lui ne regardant qu'elle. Et tous deux étaient jeunes et l'une était belle; et tous deux étaient jeunes, mais non pareils en leur jeunesse, etc.... »

Mais n'allons pas plus loin; c'est pitié que de traduire.

Ou bien lisez encore ce peu de vers qu'il voulait mettre en tête du Siége de Corinthe, et qui, au fond, y tenaient si peu qu'il les retrancha; mais ils sont bien peu connus et bien beaux :

« En l'année mil huit cent six, depuis que Jésus mourut pour les hommes, nous étions en joyeuse compagnie, chevauchant par les routes et voguant sur les mers. Oh! nous allions gaîment, nous passions à gué la rivière, nous gravissions la haute colline, jamais nos coursiers ne se reposaient tout un jour; nous dormions dans la grotte ou dans la chaumière; nous

Digitized by Google

couchions dans notre rude capote ou sur la planche plus dure encore de notre bateau qui naviguait, ou étendus sur le rivage, ou reposant notre tête sur la selle de nos chevaux comme sur un chevet; mais notre sommeil était doux sur le lit le plus dur, et au matin notre réveil était plein de fraîcheur. Nos pensées et nos paroles avaient toutes un but; nous avions de la santé et de l'espérance, de la fatigue et des peines, mais non de la douleur. Nous étions de toutes langues et de toutes croyances : il en était qui comptaient les grains de leur chapelet; les uns étaient de la Mosquée, les autres de l'Eglise; quelques-uns, si je ne me trompe, ni de l'une ni de l'autre. Pourtant vous chercheriez dans tout ce vaste monde sans trouver une bande plus joyeuse ni plus bigarrée.

« Mais il en est de morts, et il en est d'éloignés; il en est de dispersés et de solitaires; et il en est qui combattent en rebelles sur les montagnes qui dominent les vallées de l'Epire (1), où par momens encore la liberté se rallie et paie avec du sang les douleurs de l'esclavage; et d'autres sont dans une contrée lointaine; d'autres sont inquiets et sans repos dans leur patrie; mais jamais, jamais maintenant, nous ne nous retrouverons pour nous réjouir et pour voyager ! Mais ils passèrent gaîment, ces jours de notre hardie jeunesse; et, maintenant que les jours tombent sur moi tristes et sombres, mes pensées, comme les hirondelles, repassent l'Océan et font encore voyager au-dessus de la terre, à travers les cieux, mon esprit, oiseau vagabond et sauvage. C'est ce souvenir qui réveille mes chants, et souvent, trop souvent implore de nouveau le petit nombre de ceux que mes accens ne fatiguent pas, et les invite à me suivre aussi loin. »

En dernier résultat, Byron est un homme qui déconcerte les admirations systématiques, les théories faites d'avance, les enthousiasmes purement littéraires. Vous voulez en faire

(1) Dervich, un des Arnouts qui accompagnaient lord Byron, prit part à l'insurrection des Grecs et combattit à la tête d'une de leurs bandes.

Digitized by Google

quelque chose comme vous, un homme qui réfléchit, qui raisonne, qui compose. Ce n'est rien de tout cela, c'est un poète. — Un poète? et demain il vous dira qu'il ne l'est pas, il insultera à la poésie et marchera sur tout ce qu'elle aime. Un enfant? Non; il est vieux, et se détourne, las du monde qu'il a trop long-temps connu. Un vieillard? Non. Son front se relève et sa bouche sourit; attendez, voici un chant d'amour. Un ange? il blasphème. Un démon? voyez tout ce qu'il aime et tout ce qu'il chante.

Mais, malgré cette variété d'impressions et de jugemens qu'il nous laisse, un puissant ressouvenir demeure toujours en ceux qui l'ont lu, de quelque manière qu'ils l'apprécient. Il nous reste après cette lecture quelque chose de pareil à ce qu'il dit de Lara, c'est-à-dire de lui-même :

« Il avait l'art (si ce n'était pas un don de la nature) de fixer son souvenir dans le cœur des autres. Ce n'était peut-être pas amour, ni haine, ni rien de ce que les paroles peuvent peindre pour rendre pensée. Mais qui l'avait vu, ne l'avait pas vu en vain; qui l'avait rencontré une fois, s'informait encore de lui; ceux à qui il avait parlé, gardaient le souvenir de ses discours, et leur pensée revenait sur ses paroles quelque indifférentes qu'elles fussent. Personne ne savait ni comment, ni pourquoi; mais il s'entrelaçait comme par force à l'esprit de son auditeur. » (*Lara*, chant I, st. 19).

La pensée d'une nature forte, abondante, diverse, reste dans le souvenir de quiconque l'a lu. Pensée plus vraie que tous les jugemens médités, comme ceux que nous critiquons — et comme les nôtres! Nul ne s'est mieux peint dans ses ouvrages, et leur défaut est même de s'être empreints à l'excès d'une personnalité presque égoïste. La plupart de ses héros sont comme son Childe-Harold, qui, à mesure qu'il va, ressemble davantage à l'auteur lui-même et finit par y aboutir tout-à-fait et par y perdre sa factice individualité. C'est toujours cette nature puissante pour la vertu comme pour le vice! C'est le doge de Venise qui appartient à « cet ordre d'es-

Digitized by Google

prits qui paient au décuple, le bien et le mal (1). » C'est ce cœur qui aime avec tant d'ardeur et qui trouve pour la haine une langue et des images que nul n'avait encore découvertes.

« De jeunes cœurs s'unissent étroitement pour saisir et partager de douces caresses; mais l'amour lui-même n'aspira jamais à tout ce que la beauté soupire de lui accorder, avec une ardeur pareille à celle que la haine attache au dernier embrassement de deux ennemis, lorsque, luttant dans le combat, ils entrelacent ces bras qui ne doivent plus se rouvrir. Les amis ne se retrouvent que pour se quitter, l'amour bientôt se rit de la fidélité; mais deux vrais ennemis, une fois qu'ils se sont rencontrés, ne peuvent-être séparés que par la mort. » (*Giaour*).

Maintenant (car nous pouvons continuer de le peindre rien qu'avec ses propres paroles), si toutes les forces de son âme restèrent stériles, si ses ardentes passions n'aboutirent qu'à l'ennui; écoutez le mot par lequel il explique sa destinée, écoutez l'arrêt qu'il prononce lui-même contre le délire surhumain de son orgueil personnifié dans Manfied.

« This is to be a mortal
« And seek the things beyond mortality. »

« Voilà ce que c'est que d'être mortel et d'aspirer aux choses qui sont au-delà d'une nature mortelle! »

« J'irai à elle, mais elle ne reviendra pas à moi. » Touchantes paroles de l'Ecriture, qu'il grava sur le tombeau de sa fille. Et cette foi de la douleur, cette vérité que les chagrins lui faisaient retrouver au fond de son âme, que ne la gardait-il donc pour tous les jours et pour tous les chagrins de sa vie? La poésie, qu'il appelle quelque part « le souvenir d'un monde passé et le pressentiment d'un monde à venir, (2) » n'aurait-elle pas dû enfin faire tourner vers le ciel

(1) *Marino Faliero*, acte I, sc. 2.
(2) Pensées détachées.

Digitized by Google

ce front, penché vers la terre, comme pour chercher en vain sa noble image dans l'infidèle miroir des pensées et des croyances humaines? Debout! debout! enfans du ciel, nos lacs et nos fleuves sont troubles et nuageux, et vous n'y apercevez qu'un reflet défiguré de votre visage. Nous, hommes ordinaires, en qui la ressemblance céleste est plus effacée, nous ne trouvons pourtant rien ici-bas qui remplisse notre pensée et suffise à nos désirs, et si quelque chose s'accorde avec nous, c'est un regard tourné en haut comme le nôtre et reflétant comme lui le jour immaculé du ciel. Mais que peut-il devenir, celui qui avec le cœur si haut garde la tête basse; celui dont les pieds mêmes avaient besoin de quitter la terre, et qui cloue à la terre jusqu'à ses regards?

Mais passons. — Tomber de Byron au vulgaire de ceux qui l'imitent ou le louent, c'est une grande chute; car il est loué et imité, sans être compris. La critique méthodique du dix-huitième siècle et la forfanterie artiste du dix-neuvième ont en vain appliqué à ce colosse leurs petites règles et leurs étroites équerres; elles n'ont jugé de son génie que par les parcelles qu'elles en ont pu extraire, et, le rétrécissant à leurs proportions littéraires, l'ont admiré comme nous, gens du Nord, nous admirons sur une étroite gravure les gigantesques formes du sphinx de Thèbes et les effrayans débris du Memnon.

Avec lui, toutes nos habitudes littéraires sont en défaut. C'est en vain que nous ferons de la critique sur cet homme, il n'appartient pas à la critique. Il n'est pas littérateur et la mesure littéraire ne s'applique pas à son génie. A l'homme de juger l'homme, au philosophe de parler du poète, au chrétien de comprendre et de plaindre l'incrédule. Si vous n'imaginez pas l'homme dans chaque vers et son âme dans son génie, si vous voulez le comprendre avec votre seule pensée d'académicien ou d'artiste, si vous assemblez pour disséquer ce noble cadavre un classique institut ou une coterie romantique, vous ne faites rien. Nous avons tâché de faire

Digitized by Google

autre chose, nous qui pourtant ne savons et ne sommes rien si ce n'est par notre pensée catholique et avec elle. Elle au moins était une mesure qu'aucun génie ne récusera; quant à elle au moins, il n'y aura pas de grand homme, même incrédule, qui se sente trop à l'étroit sous l'embranchement de ce noble compas avec lequel tracèrent leur cercle un Grégoire VII et un Charlemagne.

Nous nous trompons peut-être; mais il nous semble que, pour ceux-là mêmes qui ne la comprennent pas la plus vraie, la pensée catholique doit paraître au moins la plus grande de toutes celles qui aient jamais illuminé le genre humain. Dans tous les ordres de choses humaines, elle a posé un pas, un pas de géant, une trace que le monde adore, et que les siècles ne sauront égaler. Dans la poésie, elle a fait Dante, l'Homère de l'âme, et du monde des esprits, comme un autre le fut pour le monde des corps. Dans l'art, elle a fait Michel-Ange; et nous ne parlons pas de ce vulgaire de grands hommes, de cette foule de génies, mêlés ensemble comme les âmes lumineuses dans les glorieuses guirlandes du Dante, et dont chacune illustrerait un monde. Dans la conduite des nations, elle a produit ces deux noms qui représentent aujourd'hui encore, malgré l'aberration des siècles, les deux pôles sur lesquels tourne la société européenne, Charlemagne et Grégoire VII, et le troisième type dans lequel se réalise la fusion de ce double génie, saint Louis (pourquoi divorcèrent-ils, ceux qui peuvent se dire encore les légitimes héritiers de ces trois noms)?—Grégoire VII, Charlemagne et saint Louis, et par eux le plus bel édifice social qui exista jamais, la fédération la plus grande, la plus sainte, celle qui compta dans ses liens le plus grand nombre de nations, celle qui fut de toutes la plus féconde en gloires de toute espèce. La fédération grecque dura à peine deux siècles orageuse et incertaine; l'union des peuples sous le despotisme romain, fut de plus longue vie, mais de plus déshonorante et de plus sanglante destinée. L'Amphyctionie chrétienne dure depuis dix

Digitized by Google

siècles au moins, et malgré l'affaiblissement du principe dont elle est née, il faudrait pour la renverser une barbarie nouvelle. Et avec elle, dure un droit des nations que l'antiquité ne soupçonna pas; avec elle, une puissance de charité et de fraternité humaine qui se révèle par mille institutions diverses, tellement nombreuses et tellement liées à tous nos souvenirs que nous ne pensons plus à les admirer; avec elle, une justice et un ordre intérieur dans le gouvernement des peuples, qui est encore du christianisme même dans les hommes qui ne sont plus chrétiens; avec elle, mille liens de sympathie, mille devoirs d'humanité, mille affections sociales que le christianisme apporta au monde, et au moyen desquels la papauté a construit la société chrétienne.

Mais pourquoi tout cela? pourquoi ces choses dites mille fois, mille fois par nous, mille fois par d'autres plus éloquens que nous ne le serons jamais? Pourquoi? Je ne sais; peut-être parce que la pensée revient d'elle-même à ce qui l'a souvent frappée, et qu'elle espère, à force de répéter la même parole, la faire recevoir par des oreilles qui comprendraient, mais qui n'entendent pas; peut-être parce que la goutte use le rocher, et que la vague ronge son rivage, et que la parole assidue de l'homme finit par user et amollir la dureté du cœur; peut-être, parce que ces lignes, inutiles redites pour nous, tomberont peut-être, en un moment béni, sur une âme qui avait ouï mille fois les mêmes choses sans les écouter; parce qu'un de ceux qui cherchent ce qu'ils aiment et ne le savent connaître, un de ceux qui prennent la science par son faux bout et la parcourent d'anneau en anneau, comprenant d'elle tout, sauf ce qui importe; un de ceux-là, dis-je, se mettra à penser par hasard que le catholicisme fut bien grand, et, dans sa curiosité, se demandera si cette grandeur ne serait pas tout simplement celle de la vérité. Nous nous détournons du chemin pour jeter à notre droite cette petite pierre que nous avons recueillie : vous qui passez,

Digitized by Google

jetez aussi la vôtre; et, comme au temps du patriarche, cet amas de pierres sera un autel.

Nous voulions parler des imitateurs de Byron, et, sur ce point, nous aurions plus d'une chose à dire. Qu'ils ne le comprennent pas? cela peut être vrai. Qu'ils ne l'égalent pas? ils n'y prétendent pas sans doute. Mais il y a autre chose encore.

Il y a de la poésie dans tout ce qui s'éloigne le plus de la réflexion cauteleuse et de la sèche analyse. Il y en a dans l'enfance qui médite sans raisonner; il y en a dans la vieillesse quand la vieillesse se laisse aller à ne pas calculer; il y en a dans tout ce que nous ne comprenons point, dans le tombeau, dans le temple, dans le monument; il y en a dans l'orage qui nous effraie, dans le beau ciel qui nous ravit, dans la mer qui nous endort au bruit de ses flots, dans tout ce qui nous ôte notre raison.

Ainsi, faire la poésie raisonnée, expérimentée, savante; la faire adulte si elle est enfant, vieille si elle est jeune, et pourtant tirer d'elle quelques beaux sons, c'est chose difficile. Byron fut un génie assez grand pour l'essayer, et fit de la poésie avec le désespoir et l'incroyance comme d'autres en avaient fait avec l'espérance et la foi. Après avoir bien flétri les cordes de son âme, après les avoir trempées dans une desséchante et funeste expérience, il les fit résonner encore, et elles avaient été formées d'un métal si vibrant et si pur qu'il en sortit des chants harmonieux.

Mais peu importe, ce chantre du désespoir n'est jamais beau comme quand il espère, jamais divin comme dans ses retours de foi et de jeunesse, jamais pur comme lorsqu'il revient aux naïves amours de ses premiers ans. Et puis ajoutons-le, afin que ses admirateurs y prennent garde; le sol sur lequel il marchait n'était pas poétique, à grand'peine il le devint sous les pas d'un génie comme le sien. Cependant, tous y courent; peuple crédule, ils se précipitent là où le grand poète a passé, pour respirer quelque chose de son atmosphère. Tous prennent le vide pour leur dieu et le désen-

Digitized by Google

chantent par leur poésie; on ne voit qu'âmes de vingt ans, déjà gémissant et se désabusant, du mieux qu'elles peuvent, d'un monde qu'elles ne connaissent même pas; on ne voit que désespoirs anticipés, purement poétiques par bonheur, que manteaux de cyniques et d'incrédules, portés avec une naïveté de jeune homme qui fait sourire; tous s'épuisent à blasphémer et à maudire avec lui. Pauvres jeunes gens qui ont les lèvres roses et la voix médiocre, au lieu de sa bouche pâle et de son cri résonnant! Pauvres masques, qui veulent jouer Satan et dont l'humanité naïve se trahit sous leur costume infernal!

Disons-le-leur encore. La corde que Byron voulut toucher dans le cœur humain est anti-poétique; il fallut des doigts comme les siens pour lui donner de beaux sons; mais il l'a bien vite épuisée, et un génie même égal au sien n'aurait plus rien à tirer de cette fibre avachie. — Vous voulez être poète? Reste la pensée, qui faisait les poètes autrefois, qui ne fut pas stérile après avoir fait un Homère, mais enfanta un Dante, et Pétrarque après le Dante, et le Tasse et Camoëns après Pétrarque, et Milton après eux, et Lamartine après Milton, que sais-je? Reste la corde toujours tendue et toujours flexible; celle qui est infinie en ses accens et en ses soupirs, celle de la foi : foi humaine, qui croit aux affections de l'homme, à l'espérance, à l'hospitalité, à la patrie; foi céleste qui croit à la divinité, à ses vengeances, à sa providence et à son infini pouvoir; foi chrétienne qui purifie, qui divinise, qui sanctifie tout, en qui l'humanité est comprise tout entière avec toutes ses pensées et toutes ses affections, et dans laquelle l'humanité se perd comme un point dans l'infini, comme l'homme en Dieu!

Les anges déchus avaient de beaux chants dans l'enfer, et ils redisaient noblement leur triste défaite :

> Others more mild
> Retreated in a silent valley...

Digitized by Google

« D'autres, retirés dans une silencieuse vallée, chantaient avec des notes angéliques et sur des harpes nombreuses, leurs héroïques exploits et leur chute déplorable prononcée par le destin des combats, et ils gémissaient que le sort eût asservi la libre vertu à la force ou bien au hasard. Leur chant était injuste; mais cette harmonie (pouvait-il en être autrement lorsque chantaient des esprits immortels?) tenait l'enfer suspendu à ses accords, et saisissait de ravissement la foule croissante de leurs auditeurs. » (Parad. lost. Book, 2.)

Les poètes de nos jours chantent aussi la misère de l'homme et la destinée inconnue pour eux, qui porta la sentence de sa chute. Comme les anges tombés, ils gémissent, ils accusent, ils blasphèment, et en cela ils sont injustes *their song is partial.* Mais si aux enfers, au milieu de cette ravissante mélodie, fût descendu un ange du ciel avec sa harpe immaculée et sa voix de vierge, et s'il eût chanté à ceux qui s'étaient souillés de l'orgueilleux adultère (*superbo strupo*, Dante) l'hymne du ciel, l'hymne des âmes, comme les harpes des séraphins déchus se seraient tues à cette harmonie! comme les liens du châtiment se seraient rompus à ce charme! Et une mélodie ainsi venue du ciel n'aurait-elle pas été un pardon de Dieu?

Et de même, si aujourd'hui, au milieu de ces concerts désordonnés, il naissait une voix pure pour chanter le bien et l'espérance; si quelques poètes de plus touchaient la harpe chrétienne tristement suspendue aux saules du Jourdain, puisque aux bords du Jourdain pleure aujourd'hui celui dont les doigts nous la faisaient tant aimer! si enfin la poésie, lasse de désespérer, se remettait à croire, comme en ses beaux jours! Silence, lyres terrestres! concert mélodieux, mais triste, mais répété, mais monotone à nos oreilles! Taisez-vous pour laisser parler la voix du siècle, si le siècle veut redevenir enfant, c'est-à-dire poète, c'est-à-dire ange!

Nous avons dit tout cela pour les poètes, la poésie n'en sait jamais que trop sur les choses de la vie humaine. Nous,

Digitized by Google

ignorans, nous en savons déjà trop pour sentir en nous et pour comprendre la poésie ; prenez garde à l'expérience qui s'amasse sur vous, vous qui voulez chanter encore! Mais il y a deux manières de savoir : l'une qui est de l'homme, l'autre qui est de Dieu ; l'une qui raccourcit notre pensée, en paraissant l'étendre, qui nous jette, au lieu de nos rêves infinis, l'idée (chez elle étroite et stérile) de l'inutilité de toute chose ; qui, partie d'une folle assurance, arrive au doute ; partie d'une espérance outrecuidante de conclusion et de vérité, arrive à dire qu'il n'y a rien à conclure et point de vérité à connaître ; qui, après s'être fait joncher sa route de toutes les idoles de notre jeunesse, ne nous rend point, pour les fleurs qu'elle foule aux pieds, ce qu'elle nous promit, la certitude : l'autre au contraire, qui donne à l'homme la prudence du serpent sans lui ôter la simplicité de la colombe ; qui le laisse enfant, mais qui illumine cet enfant de sagesse et d'intelligence ; qui ne le vieillit pas avant l'âge, mais qui lui donne dès ses jeunes années l'heureuse et salutaire vieillesse de la pensée : de sorte que le monde ne change pas pour lui de son premier jour à son dernier, que s'il est quelques folles espérances, la lumière céleste les lui fait abjurer dès ses premiers ans ; que s'il en est, même en ce monde, de permises et de fidèles, il ne s'en sépare pas quand il vieillit, et qu'il reste, long-temps après l'âge où le cœur des autres est décrépit, plein de ce qui dans le ciel est l'éternelle félicité, de tout ce que sur la terre nous appelons des vagues noms de bonheur ou de poésie ; plein, dis-je, d'espérance, d'amour et de foi.

F. C.

Digitized by Google

LE BALCON DE L'OPÉRA,

PAR JOSEPH D'ORTIGUE.

(1 vol. in-8. Chez Renduel, rue des Grands-Augustins.)

Ce volume, que vient de publier un de nos collaborateurs, contient une série de morceaux sur la musique publiés dans les journaux à diverses époques; et qui ont été remarqués du public. Rossini, Meyer-Beer, Bellini, Weber, surtout Beethoven, y sont appréciés par un homme qui sait la musique et qui la sent, réunion plus rare qu'on ne pense; aussi la critique musicale prend-elle sous sa plume un intérêt dont on ne la croirait pas susceptible, et que des vues philosophiques, empruntées à l'école de M. de Lamennais, viennent encore augmenter. Pour donner à nos lecteurs une idée de la manière élevée dont M. d'Ortigue envisage l'art, nous citerons un fragment de sa préface :

« L'auteur le déclare. Il a foi en l'art, et voici de quelle manière il entend cette foi : il croit que l'art est un élément social; il est pleinement convaincu que dans un siècle vide de foi, de croyances, d'amour, où les intelligences flottent au hasard sans lien et sans but communs, sans doctrines qui les retiennent et leur servent de règle, l'artiste exerce un sacerdoce et le critique un apostolat. La musique (et ce n'est pas seulement parce qu'il l'aime et la cultive de prédilection, qu'elle est sainte et sacrée aux yeux de l'auteur), la musique, en tant qu'art, est appelée à remplir une mission sociale, en ce qu'elle exprime les rapports de tous les êtres, les rapports des hommes avec Dieu, de l'homme aux autres hommes, de l'homme avec l'univers. La musique est donc l'expression de l'homme, non de la même manière que la parole dans laquelle s'incorpore et s'incarne la pensée; mais elle en est

Digitized by Google

l'expression dans l'ordre des sentimens et sous un rapport tout poétique et tout intime. Son caractère vague, indéterminé, se dérobe, il est vrai, à toute interprétation positive, mais c'est par cela même qu'elle peint merveilleusement l'homme intérieur, l'homme flottant, indécis, le vague de son cœur et cette oscillation perpétuelle qu'entretiennent en lui et la pensée du néant et l'idée de l'infini. Aux yeux de l'auteur, donc, la musique se lie étroitement à tout l'ensemble de la vie sociale et des connaissances humaines. Sa foi en l'art est basée sur cette autre foi plus haute qui nous dévoile la loi de tous les êtres.

« D'après cela, on conçoit qu'il est loin de personnifier l'art dans un homme. Il attend beaucoup de certains artistes, jusque-là pourtant que ces artistes attendent moins d'eux-mêmes que du mouvement des esprits et de la force interne de l'art.

« Aussi l'auteur entend-il bien faire de la critique musicale une chose morale et sérieuse; il entend bien que le feuilleton soit, entre ses mains, une véritable tribune et non un coin de boudoir; et les dédains de ces *esprits forts* qui *font de l'art* sans y croire, et les outrages et les injures de ces habiles qui s'imaginent que l'art est identifié en eux-mêmes, ne le feront pas plus taire que d'autres moyens qu'on n'a pas eu honte de lui proposer, et qu'il rougirait seulement d'indiquer, ne le feront parler. Aux premiers sa pitié, aux seconds son mépris. Toutefois il est homme avant d'être critique. Le talent, les préjugés et même certaines considérations personnelles ont pu l'abuser; la passion, jamais. Il a pu être enthousiaste, jamais haineux. Du reste, disposé à louer, à exalter demain ceux qu'il a attaqués hier, s'il croit entrevoir chez eux une seule intention courageuse d'expier le tort qu'ils ont fait à l'art, un simple effort généreux pour lui rendre ce qu'ils lui ont fait perdre. Souvent, il doit l'avouer, le poids de sa propre responsabilité lui a ôté les forces. Sans s'exagérer l'autorité de sa parole, il n'a pas songé sans anxiété à l'effet que

Digitized by Google

cette parole allait produire sur le public. Il a tremblé en écrivant certains noms à côté d'une expression de reproche et de blâme. Alors, comparant la faiblesse de son talent à l'importance de sa mission, il s'est réfugié, plein d'effroi, dans sa conscience, jusqu'à ce qu'il ait entendu la voix qui devait le rassurer.

« Nous présumons assez bien de notre époque pour penser qu'en fait d'art, comme en fait de tout le reste, on puisse lui faire entendre *la vérité, toute la vérité, rien que la vérité*, ou du moins ce que nous croyons être la vérité. Donc, il ne ne sera pas dit que des hommes traiteront impunément l'art comme une industrie; que l'art sera bon ou mauvais, vrai ou faux, suivant l'argent qu'il rapportera; qu'ils spéculeront sur l'art comme sur une denrée. Il ne sera pas dit que ces entrepreneurs d'art et de génie pèseront l'un et l'autre au taux de l'avarice ou de la bêtise, ces hommes prêts à étouffer de sang-froid le génie naissant et ignoré, si ce génie n'est pas une chance de succès pour leur caisse, comme ils sont disposés à venir se courber bassement devant lui, pour peu qu'ils entrevoient la possibilité d'un lucre quelconque. Sans doute cela est déplorable, cela est affreux! Le cœur saigne à voir l'art ainsi garrotté dans des combinaisons mercantiles. Eh bien! la plus grande plaie n'est pas là. Elle est, cette plaie, car encore une fois nous ne prétendons pas dire la vérité à demi, elle est dans ces artistes qui ont commencé par faire de leur talent l'instrument de leur réputation, dans ces artistes qui se sont élevés pour se faire connaître, et qui ont redescendu pour se vendre; dans ces artistes qui ont trouvé un moyen d'avancement dans le trafic de leur génie et l'exploitation d'eux-mêmes; qui, pour être quelque chose en face de leurs contemporains, s'annihilent aux yeux de la postérité; qui troquent leur génie immortel contre quelques jouissances terrestres, et lui font bégayer les stupidités de la foule; qui tendent à cette foule une main avilie, tandis qu'ils la forcent de l'autre à s'incliner devant eux; qui pour l'or de cette foule

Digitized by Google

qu'ils méprisent, en viennent sans dégoût au mépris d'eux-mêmes. Qu'ils se méprisent eux-mêmes, passe encore; mais leur génie! mais l'art! grâce, oh! grâce pour cela! dans ces artistes enfin indignes et dégradés qui font de leur génie ce que ces créatures, qu'on voit errer à la lueur des réverbères, font de leur beauté, qui comprennent l'art à la manière dont ces femmes sans nom comprennent l'amour, lesquelles, après tout, se gardent bien d'usurper un titre sacré. Artistes morts-nés! pour eux, l'homme finit quand le nom commence. Jean-Jacques copiait de la musique pour vivre; mais lorsqu'il écrivait *le Devin du village*, il croyait en conscience ajouter quelque chose à sa gloire. Eux aussi sont copistes. Néanmoins ils font payer le métier un peu cher. En vérité, je vous le dis, ceux-là *ont déjà reçu leur récompense.* »

ASSOCIATION

DES ÉTUDES ALLEMANDES.

M. Adrien de Larivière, à Laprade (Tarn), 10 fr. — M. Lepot, à Nantes, 12 fr. — M. M***, à Angers, 10 fr. — M. Ozanam, 2 fr. — M. l'abbé Fouré, à Douai, 2 fr. — M. Hérault, juge, à Niort, 5 fr. — M. Lebachelier de Larivière, à Abbeville, 5 fr. — M. Camille Aguillon, à Toulon, 20 fr.

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

I. *Des Colonies agricoles*, par M. L.-F. Huerne de Pommeuse, ancien député, etc. (1).

Lorsque nous voyons un pauvre vieillard traduit devant la police correctionnelle, et condamné à trois mois de prison, pour avoir, au coin d'une rue, tendu la main, et sollicité de la charité des passans le morceau de pain qu'il ne possède pas dans son humble réduit, nous sommes tentés de protester contre la barbarie de nos lois et nous n'avons pas tort. Mais il ne faut pas l'oublier, et il est bon de le rappeler, telle qu'elle est, notre législation actuelle est à cet égard beaucoup plus douce que toutes celles qui l'ont précédée. Ainsi, à presque toutes les époques de notre histoire, nous voyons la mendicité qualifiée de crime et nos lois ne pas hésiter à la punir comme telle de peines graves, même infamantes. Louis XIII, condamnait les mendians aux galères; Louis XIV, au *fouet* pour la première fois, aux *galères* pour la seconde, et les femmes au *bannissement*. Louis XV renouvela et confirma ces dispositions. La Convention faisait transporter les relaps aux colonies; et Elisabeth, en Angleterre, les condamnait à mort! C'est le dernier mot de cette législation.

Notre code pénal, continuant à qualifier de délit la mendicité et refusant de lui appliquer des peines sévères, n'est qu'absurde. La police correctionelle est ridicule, et les trois mois de prison qu'elle prononce habituellement excitent, à bon droit, autant de plaintes que la condamnation au fouet de par Louis XIV. Car c'est le droit lui-même que nous n'hésitons pas à refuser au législateur, le droit de punir la misère comme un délit, de flétrir la vieillesse et l'infirmité, et de demander à la loi pénale les moyens de soulager l'indigence. Dans toute société, celle-ci vient se placer à côté de l'opulence, et ce n'est pas par la force et par la terreur qu'on doit l'écarter.

D'un autre côté, nous lui interdisons également de faire de la charité légale. L'Angleterre succombe aujourd'hui sous le poids de la taxe des pauvres. Elle paie deux cents millions,

(1) 1 vol. in-8. Chez madame Huzard, 7.

Digitized by Google

et voit s'accroître le nombre des indigens dans la même proportion que l'impôt destiné à les secourir. L'aumône imposée par la loi, assurée à tout individu qui la demande, devient une prime à l'oisiveté, une récompense de l'imprévoyance et de la mauvaise conduite.

Charlemagne avait mis en tête de ses Capitulaires, *qui non laborat neque manducet*. S'il avait fait une fausse application de cette règle sévère de morale, en punissant comme criminels ceux qui y manquaient, que du moins on ne fasse pas retomber la charge de cette partie de la population sur celle qui gagne péniblement sa vie par un travail assidu. Le devoir du gouvernement et du riche envers le pauvre, se borne donc à lui fournir les moyens de gagner sa vie par son labeur, à lui offrir des travaux, et celui-ci doit savoir qu'il ne devra son existence qu'à son travail et à sa prévoyance.

C'est donc à trouver les moyens les plus sûrs et les plus avantageux de leur procurer ce travail, que doivent tendre et se borner les efforts de tous ceux qui veulent venir, d'une manière efficace, au secours de la classe indigente.

Le premier moyen qui se présente est de réunir les indigens pour les exercer à diverses professions industrielles. Nous avons déjà vu les déplorables effets des dépôts de mendicité qui étaient destinés à réaliser ce projet. Il est fort à craindre que si on les emploie à des industries lucratives pour le gouvernement, ils ne créent une concurrence extrêmement dangereuse pour les établissemens d'industrie privée. Nous commençons à voir s'élever des plaintes nombreuses contre les travaux des maisons de détention. Elles ne contiennent cependant que treize mille prisonniers, que serait-ce donc si l'on y ajoutait les soixante-quinze mille indigens répandus sur la surface de la France! et si nous n'y prenons garde, nous serons peut-être entraînés à imiter l'Angleterre qui, frappée de cet inconvénient, a formellement interdit l'exercice de tout métier dans l'intérieur de ses prisons, et a inventé son *Treed mill*, espèce de grande roue, que l'on condamne les prisonniers à faire tourner pendant un certain temps, pour les occuper et leur faire faire de l'exercice. L'établissement de cette machine dans une prison, a coûté 290,000 francs, c'est-à-dire 500 francs par prisonnier qui y est employé; on voit dans quelles immenses dépenses entraîne ce système.

L'auteur du livre que nous annonçons, propose d'appliquer les indigens aux défrichemens des terrains incultes

Digitized by Google

composant aujourd'hui près d'un septième du territoire de la France. On en formerait des colonies agricoles. Il existe un grand préjugé contre ces établissemens dans le sein de notre administration. On a essayé, à diverses reprises, d'appliquer à des travaux publics, soit des indigens, soit des condamnés à diverses peines, et on dit que ces essais ont été sans succès. M. Huerne de Pommeuse s'est livré aux recherches les plus étendues, les plus conscieuses et les plus intéressantes, pour montrer pourquoi ces diverses tentatives n'avaient pas réussi, à quelles conditions elles pouvaient et devaient réussir, et dans ce cas, quels immenses avantages elles auraient. Il a d'abord constaté que dans presque tous les pays, des établissemens semblables existent et prospèrent. L'Autriche, la Russie, le Danemarck, le Hanovre, le Friedland, la Westphalie, la Bavière, le Wurtemberg, Hambourg, possèdent des colonies de ce genre, plus ou moins nombreuses. Frédéric-le-Grand a créé en peu d'années, plus de deux cent cinquante villages d'agriculteurs en Silésie. Et même en dehors de l'Europe, des essais nombreux ont été faits et couronnés d'un grand succès. L'auteur se livre surtout à des recherches fort détaillées sur les établissemens de la Hollande et de la Belgique, les plus importans et les plus voisins de nous.

En 1818, une société de bienfaisance s'organise en Hollande, dans le but de former une de ces colonies; elle adopta le plan proposé par un officier de génie qui avait créé de grands établissemens d'agriculture dans l'île de Java, et lui en confia la direction. Elle provoqua, d'une part, des souscriptions gratuites à 5 fr. par tête, regardant cette somme comme le *minimum* de celles qui devaient être dépensées annuellement en aumônes par ceux auxquels elle s'adressait, et, de l'autre, elle admit des indigens, en exigeant, pour chaque homme seul, de la part de celui qui l'y voulait placer, une redevance de 70 fr. par an pendant seize ans, promettant en retour une habitation, un champ suffisant pour pourvoir à ses besoins et les instrumens, semences, etc., nécessaires pour son établissement. Les seize ans accomplis, il n'y a plus rien à payer pour le colon durant le reste de sa vie; après sa mort, le souscripteur a le droit de le remplacer par un autre indigent sans rien payer qu'une somme de 12 florins (24 fr.) pour son trousseau.

La redevance pour l'établissement d'un ménage n'est que de 22 fr. 50 c., ou 45 fr., par tête et par an.

Les familles indigentes étaient reçues sans rien payer,

Digitized by Google

pourvu qu'elles offrissent un nombre de bras suffisant pour gagner leur existence dans les travaux de la colonie.

La société réalisa les capitaux nécessaires pour le premier établissement au moyen d'un emprunt, au remboursement duquel elle affecta les fonds provenant des redevances qui lui étaient assurées pendant seize ans.

Les premiers essais furent heureux, et encouragèrent la société à étendre ses opérations. En 1822, elle traita avec le gouvernement pour établir une nouvelle colonie de mille mendians à quelque distance de la première, aux conditions que nous avons déjà exposées. En 1825, elle se chargea de l'entretien de quatre mille enfans trouvés ou orphelins, et, en 1829, elle avait, dans quatre établissemens distincts, sept mille huit cent quinze colons qui lui assuraient 600,000 fr. de recettes annuelles par les redevances payées pour eux par le gouvernement et les souscripteurs, sans compter le produit des terres mises en culture. Or il y avait alors plus de 3,000 hectares défrichées et rapportant à peu près 48 fr. net chacune, ce qui lui assurait un autre revenu de 144,000 fr. qui s'augmente tous les ans; de sorte qu'elle peut facilement servir les intérêts et le fonds d'amortissement du capital emprunté de 7,600,000 fr., et se procurer déjà d'abondantes réserves.

La Belgique imita bientôt l'exemple de la Hollande, et créa trois colonies; une pour ses mendians, et deux pour les pauvres qui s'y rendirent volontairement, ou qui y furent placés par des souscripteurs. En 1829, au moment où M. Huerne de Pommeuse les visita, il les trouva dans un état de prospérité qui leur promettait une existence aussi brillante qu'à celles de Hollande. La révolution de 1830 leur a causé un grand préjudice; le plus grand nombre des souscriptions volontaires a cessé, et elles sollicitent, en ce moment, du gouvernement belge, les moyens de surmonter cette pénible épreuve. Leur établissement était encore trop récent pour qu'elles pussent subsister déjà par elles-mêmes et se passer des souscriptions qui leur étaient assurées, et que les événemens politiques qui ont agité ce pays leur ont fait perdre.

Ces exemples suffisent pour montrer les conditions auxquelles de semblables établissemens peuvent et doivent réussir : leurs avantages sont faciles à apprécier. La colonie a assuré, moyennant 70 fr. pendant seize années, le sort d'un grand nombre d'individus qui coûtaient au gouvernement au moins 100 fr. de plus dans les établissemens publics, où ils

Digitized by Google

étaient placés auparavant. Elle a mis en valeur des terres considérables qui, à l'expiration des seize ans, seront frappées d'impositions par le gouvernement, et, dès ce moment, augmentent de toute la valeur de leurs produits la masse des richesses publiques. Enfin, c'est certainement le moyen le plus économique d'assurer l'existence d'un indigent. Qu'on essaie de calculer à combien revient le séjour des détenus dans une prison pénitentiaire, où la cellule seule coûte près de 6,000 fr.; qu'on examine ce que coûtent à l'Angleterre ses transports à Botany-Bay, et il ne restera aucun doute à cet égard.

M. Huerne de Pommeuse a examiné avec soin les diverses tentatives qui avaient été faites en France pour exécuter des travaux publics de ce genre; il en a rencontré plusieurs qui ont fort bien réussi, une, entre autres, que nous croyons devoir citer. De 1815 à 1818, les forçats du bagne de Toulon, au nombre de quatre cents, étaient employés aux travaux des constructions maritimes; ils coûtaient 1,500.000 fr. Leurs travaux étaient évalués à 500,000 fr.; de sorte qu'ils coûtaient à l'administration un million. En 1819, le colonel Raucourt prit la direction des travaux du port, et changea le système suivi à leur égard jusqu'à lui. Cette année même, ils ne coûtèrent que 300,000 fr. Deux ans après, ils rapportèrent 130,000 fr., et, en 1824, le *boni* s'éleva à 366,000 fr.

Cet exemple suffira pour dissiper les préjugés et les craintes qui existent encore dans beaucoup d'esprits à cet égard, et pour prouver combien il est aisé de surmonter les difficultés que présentent ces établissemens, et d'en obtenir en France les résultats qu'ils ont donnés dans tous les autres pays.

Nous renvoyons à l'ouvrage de M. Huerne de Pommeuse, pour avoir les détails dans lesquels il entre minutieusement sur tout ce qui regarde l'exécution et la pratique. Nous nous contentons de signaler l'heureuse influence que toutes les circonstances réunies du travail et de la bonne nourriture, de la propreté, de l'activité, exercent sur la santé des colons. Dans les colonies hollandaise, depuis dix ans, la mortalité n'est pas d'un sur cent, nombre bien inférieur à celui de tous les établissemens publics connus.

L'auteur propose d'établir des colonies agricoles, non seulement pour les indigens; mais, pour les soldats vétérans, ainsi qu'il y en a en Suède, où six régimens de cavalerie et seize régimens d'infanterie sont disséminés dans de vastes provinces, conservant leur organisation militaire, soumis à la

Digitized by Google

discipline, exercés continuellement au maniement des armes, et réunis tous les ans dans un camp, comme les landwerth prussiennes.

Il propose également de profiter de l'heureux exemple donné par les forçats de Toulon pour les réunir dans des établissemens semblables qui délivreraient le pays des dangers auxquels l'exposent ceux qui sont sortis des bagnes, et qui sont condamnés à vivre au milieu d'une société qui leur refuse les moyens de gagner leur vie.

Nous avons parlé, dans l'avant-dernier numéro de cette *Revue*, des essais tentés par M. de Rennaiville pour former par lui-même des établissemens semblables en petit. Ici, nous voyons se développer devant nous le tableau de ceux exécutés par tous les gouvernemens de l'Europe. Partout nous voyons les gouvernemens et les particuliers obtenir, pour prix de leurs efforts, des succès nombreux et incontestés. Nous refuserons-nous à les imiter et à ouvrir une nouvelle voie de prospérité et de richesse à notre pays?

Oublierons-nous que dans nos bagnes et dans nos dépôts de mendicité, de vastes écoles de dépravation s'étaient organisées, desquels sortait toujours perverti celui qui souvent n'y était entré que coupable. Tandis que dans les établissemens dont nous venons de nous occuper, la nature même des travaux auxquels les colons sont exercés, les habitudes d'ordre, d'émulation, de prévoyance auxquelles ils sont nécessairement assujettis, bientôt même les jouissances de la propriété evec tous leurs charmes exercent sur eux une première influence morale qui doit les disposer à des enseignemens d'un ordre plus élevé? Remercions donc M. Huerne de Pommeuse de ces laborieuses et intéressantes recherches, et espérons pour lui et pour nous qu'elles porteront leurs fruits.

II. *De la Souveraineté du peuple*; par M. le baron Massias, ancien chargé d'affaires près la cour de Bade, résident-consul général à Dantzig (1).

Gardez-vous des théories politiques, devraient crier aux écrivains du juste-milieu tous ceux qui s'intéressent à lui! N'est-il pas évident pour vous comme pour tous que l'établissement actuel n'est conforme ni à la dialectique ni à la logique, quoi qu'en dise M. Massias, et en dépit de la distinction subtile qu'il prétend introduire entre ces deux termes?

(1) Prix : 5 fr. Chez Firmin Didot et chez Dentu.

Digitized by Google

Imitez donc les hommes les plus éclairés du parti, ceux qu'on appelle assez bizarrement doctrinaires, puisque cette qualification sert à les distinguer d'hommes plus réellement, plus incurablement, plus niaisement doctrinaires qu'eux. MM. Guizot, de Broglie laissent loin derrière eux les dissertations métaphysiques sur l'origine du pouvoir, sur *la Souveraineté du peuple* ou *le droit divin*. Ils ne manquent pas de s'appuyer exclusivement sur les faits, sur la *nécessité* qui emprunte aux faits sa puissance, aux intérêts positifs sa justification!

En effet, cet empirisme politique est chez les doctrinaires un signe incontestable d'intelligence politique. Si elle était portée au même degré chez M. Massias, je ne doute pas qu'il ne se fît beaucoup moins philosophe qu'il n'a voulu l'être dans son livre. M. Massias discute à fond la Souveraineté du peuple; et, se séparant encore ici des doctriuaires, il admet théoriquement cette souveraineté; seulement il l'explique à sa manière.

« Peuple : *Association d'hommes réunis par leurs affinités et pour leur bien-être commun, lequel ne peut avoir lieu que par la justice qui leur assure à tous les mêmes droits et leur donne les mêmes devoirs; de sorte qu'un peuple injuste cesse d'être peuple et n'est plus qu'une agrégation d'individus ayant chacun son intérêt privé.*

« Dans le peuple, une fois constitué en corps politique, composé de la multitude, des grands et du chef, où trouverons-nous *la souveraineté, qui est le pouvoir physique et moral de tous?*

« Si la souveraineté était purement force brute, on la trouverait dans la multitude.

« Si la souveraineté était purement force morale, il faudrait la chercher chez les grands et chez les chefs distingués par la science et par l'habileté.

« La souveraineté n'étant donc particulièrement ni dans la multitude ni chez les grands, où dirons-nous qu'elle réside? Elle est, théoriquement parlant, dans tous les élémens de la société, dans la multitude, les grands et les chefs, car une force quelconque ne peut exister hors de ce qui la produit et qu'elle gouverne. Mais des élémens ne pouvant agir isolément pour une fin commune, nous dirons que :

« *La souveraineté réside dans le peuple agissant régulièrement par ses pouvoirs constitués.* »

— Donc la souveraineté du peuple s'arrange à merveille de

Digitized by Google

l'inégalité des fortunes et en définitive de toutes les inégalités; c'est un point sur lequel l'auteur insiste particulièrement dans le cours de l'ouvrage. Elle s'accorde également avec les théories de représentation constitutionnelle, et c'est à tort que Rousseau y a vu un obstacle au complet développement de la liberté!

M. Massias en est encore à l'admiration philosophique du gouvernement représentatif formé de trois pouvoirs indépendans : là, suivant lui, triomphe la véritable souveraineté populaire. Un cens électoral élevé ne le déroute même pas. Dans l'oligarchie des votes il voit le règne de la majorité réelle, de la majorité libre, c'est-à-dire de la majorité éclairée.

Et la base de tout ceci est une théorie sociale qui rappelle de loin celle de M. de Bonald : M. Massias établit lui aussi une identité de composition entre la société publique et la société domestique; il voit, dans le roi, *le père;* dans la multitude, *les enfans*; mais tandis que chez le célèbre auteur de la *Législation primitive* la noblesse et les corps judiciaires sont l'intermédiaire naturel, *la mère;* ce qui nous rapprocherait assez du régime de Louis XIV, ici les chambres remplissent cette fonction, et la famille devient le modèle des sociétés politiques représentatives.

Croirait-on qu'un philosophe qui, par cette assimilation, imprime aux pouvoirs sociaux et aux liens qui les unissent, un caractère primitif et sacré, entonne en même temps un hymne aux journées de juillet et s'efforce de réhabiliter philosophiquement la révolution du 7 août! Dans un mélange aussi confus de doctrines, je ne puis voir qu'un encouragement aux femmes qui, ennuyées de leur mari, veulent le chasser de la maison.

Je sais bien que c'est principalement sur des allégations de fait que l'auteur entend fonder ses conclusions favorables à la dernière révolution : soit. Mais alors, encore une fois, gardez-vous des théories! N'allez pas surtout intercaller dans votre livre un hors-d'œuvre, une longue critique d'une brochure de M. de Châteaubriand, critique qui se réduit précisément à opposer aux principes proclamés par l'illustre écrivain, l'appréciation que lui-même fait des circonstances, et à mettre en relief l'impossibilité de concilier ces circonstances et ces principes. Mais que dit donc M. de Châteaubriand? Est-ce d'un chant d'espérance prochaine qu'il fait tressaillir nos cœurs? ou bien a-t-il voulu nous donner un

Digitized by Google

traité, une œuvre didactique? Quand M. de Châteaubriand voudra se faire philosophe comme vous, monsieur le baron, alors probablement il prendra soin de dégager ses théories des influences du moment, et il saura échapper ainsi à toute observation. En attendant, adressez à vous seul les reproches de contradiction et d'inconséquence qui ne sont applicables qu'à vous.

Sans doute c'est dans des vues de paix que M. Massias a fait son livre; aussi aimerions-nous à nourrir chez lui l'espoir flatteur que ses bonnes intentions fructifient. Mais notre franchise nous oblige de refuser à son ouvrage la première qualité d'un livre sérieux, l'utilité. L'idée fondamentale et la forme adoptée y révèlent déjà deux vices capitaux, l'ignorance des hommes, et celle du temps où nous vivons.

Quand, par la force d'un génie supérieur, l'écrivain parviendrait à mettre hors de contestation ses idées sur la souveraineté du peuple, il n'aurait rien produit. Les hommes ne sont pas si philosophes, que toute doctrine mise en avant par une révolution ne se rattache à un intérêt pratique et tout d'application que les novateurs veulent faire prévaloir. Et, il faut bien le dire, cet élément positif des révolutions est le principal, le seul vivace; au contraire les idées générales, les vérités éternelles, les théories proclamées avec emphase qui lui servent d'escorte, qui lui prêtent force et autorité, n'ont qu'une importance transitoire et destinée à bientôt s'effacer.

Qu'est-ce donc, historiquement parlant, que la souveraineté du peuple? — Une formule sous laquelle certains intérêts, certaines passions, certaines croyances nouvelles ont essayé de se produire. — Donc, de deux choses l'une : ou après le traité de M. Massias il restera du doute dans les esprits, et la controverse continuera, ou son talent supérieur identifiera pour jamais l'expression, *souveraineté du peuple*, avec ses idées d'ordre, de subordination, d'inégalité. Dans ce cas, les partisans de la doctrine vaincue en seraient quittes pour changer de mot, et un mois ne se passerait pas qu'à la souveraineté du peuple n'ait succédé quelque autre expression également vague, retentissante et propre à servir de devise à un parti. De ce jour, la peine prise par le philosophe se trouverait perdue, on en serait au même point que s'il n'avait pas écrit, sauf à lui à recommencer. Et je parle ici pour les temps où les révolutions commencent; quand elles s'achèvent, les transformations de doctrines et les dissertations par conséquent sont encore plus évidemment inutiles. C'est ce

Digitized by Google

qu'une plus juste appréciation de notre époque aurait révélé à l'auteur.

La devise des révolutions : *Ôte-toi de là, que je m'y mette*, a quelque chose de trop brutal pour se présenter dans sa nudité à ceux qui entreprennent une grande œuvre de destruction. Si, en 1789, on s'était dit qu'il s'agissait seulement d'une cession de prépondérance de la noblesse en faveur de la classe moyenne, la ferveur de ces temps en eût été fort refroidie, et bien des honnêtes gens auraient tenu à honneur de rester à l'écart de cette lutte d'égoïsme. C'était alors le beau moment des théories politiques. Une fois un grand principe mis en avant, on croit faire pour lui ce qu'on fait effectivement pour soi ; on combat donc bravement, et on triomphe bientôt. Alors se produit une nouvelle période des révolutions. Les anciens possesseurs d'une position perdue cherchent à la reconquérir, et ceux qui attaquaient naguère sont sur la défensive pour conserver. A ce moment la faveur des théories baisse sensiblement. Usées par la logique négative des vaincus ; discréditées par les violences des vainqueurs mécontens qui en réclament l'entière application, insoucians des bouleversemens qui en pourraient résulter ; elles diminuent d'intérêt aux yeux de ceux-là mêmes qui ont tiré profit de la victoire. Forts de leur possession, ils s'inquiètent moins de la légitimer par des principes ; et s'ils les soutiennent quelquefois par convenance, ce sont des augures qui ne sauraient se regarder sans rire. Encore notre temps voit-il ce genre d'hypocrisie se dissiper chaque jour.

Je ne range point M. Massias parmi les augures dont je parle. Lui au moins, je le pense, croit consciencieusement aux doctrines qu'il expose ; mais je pense aussi qu'en tout temps son livre eût été inefficace, et qu'aujourd'hui il est un véritable anachronisme.

—

III. *Un Spectacle dans un Fauteuil*, par Alfred de Musset.

Il est peut-être difficile de décider si M. Alfred de Musset est poète ; car ce qui nous ravit dans un poète, ce que nous sentons si bien, sans pouvoir le définir, ne se trouve pas en lui. Ne parlons ni de Lamartine, ni de M. Hugo, poètes incontestables : il y a de la poésie dans M. Sainte-Beuve, il y en a dans M. Delavigne, il y en a dans madame Tastu, dans mademoiselle Gay, il y en a dans Charles Nodier, il y en a dans quelques autres, plus ou moins. C'est au moins un peu de cette suave harmonie, ou de cette fleur d'imagination, ou

Digitized by Google

de cette sensibilité expansive, ou de cette vivacité d'impressions qu'on appelle poétiques. Ici, dans les *Contes d'Espagne* que M. de Musset nous a donnés il y a peu d'années, ou dans *Un Spectacle dans un Fauteuil*, qu'il nous donne aujourd'hui, je le répète, nous restons sans réponse possible à cette question : Y a-t-il là un poète? y a-t-il là de la poésie? Et pourtant ce n'est point un esprit ordinaire qui crée ces productions fantastiques, c'est une nature originale, qui nous surprend par ses tours de force de versification bizarre. Vous vous rappelez qu'on disait de M. Delille qu'il était un grand versificateur, sinon un poète : de M. de Musset, on ne pourrait pas non plus dire ce qu'on disait de M. Delille; de sorte qu'en vérité, ce jeune artiste n'est pas classé.

Faut-il vous engager à lire ce livre? Oui. Il est vraiment amusant, à l'exception du dernier poëme, intitulé *Namouna*, imitation faible du genre de *Don Juan*, de Byron, poëme de mauvais goût et de mauvais ton, qui ne signifie rien, et qui ne doit pas être lu. Le reste vous distraira agréablement une heure. Ainsi, lisez *la Dédicace*, *la Coupe et les Lèvres*, et *A quoi rêvent les jeunes Filles*.

Dans la préface, M. de Musset essaie une profession de foi qui nous déplaît fort. On a le droit d'être badin quand on a de l'esprit, mais on n'a pas le droit d'être cynique quand on a du cœur; ainsi, M. Alfred de Musset pouvait fort bien dire :

Vous me demanderez si j'aime la nature?
Oui, j'aime fort aussi les arts et la peinture.
Le corps de la Vénus me paraît merveilleux,
La plus superbe femme est-elle préférable?
Elle parle, il est vrai, mais l'autre est admirable,
Et je suis quelquefois pour les silencieux.
Mais je hais les pleurards, les rêveurs à nacelles,
Les amans de la nuit, des lacs, des cascatelles,
Cette engeance sans nom qui ne peut faire un pas,
Sans s'inonder de vers, de pleurs et d'agendas, etc.

Passe : chacun son goût. Qu'il dise encore :

Vous me demanderez si j'aime la richesse?
Oui, j'aime aussi parfois la médiocrité, etc.
Vous me demanderez si j'aime la sagesse?
Oui, j'aime fort aussi le tabac à fumer.
J'estime le bordeaux, surtout dans sa vieillesse, etc.

Passe encore, à la rigueur. Mais des vers suivans qu'en dites-vous?

Digitized by Google

Vous me demanderez si je suis catholique?
Oui, j'aime fort aussi les dieux Lath et Nésu.
Tartak et Pimpocau me semblent sans réplique;
Que dites-vous encore de Parabavastu?
J'aime Bidi, etc.
Vous pouvez, de ma part, répondre à leurs ministres
Que je ne sais comment je vais je ne sais où.

Pauvre âme flétrie, si vous ne sentez plus rien battre en vous, gardez le silence du respect pour ce qui console l'humanité : cette petite grimace vous va mal!

N'est-ce pourtant pas le même M. de Musset qui met de belles paroles dans la bouche de Frank? Frank le brave capitaine, le débauché, le blasé sur la vie et toutes ses jouissances; Frank ayant un moment d'élan vers le ciel, et s'emportant de colère et d'indignation contre les contempteurs de Dieu et les corrupteurs de l'humanité?

Que vous restera-t-il....
Le jour où vous viendrez suivre les funérailles
De cette moribonde et vieille humanité?
Ah! tu nous maudiras, pâle postérité!
Nos femmes ne mettront que des vieillards au monde.
Ils frapperont la terre avant de s'y coucher;
Puis ils crieront à Dieu : Père, elle était féconde.
A qui donc as-tu dit de nous la dessécher?
Mais, vous, analyseurs, persévérans sophistes,
Quand vous aurez tari tous les puits des déserts,
Quand vous aurez prouvé que ce vaste univers
N'est qu'un mort étendu sous les anatomistes;
Quand vous nous aurez fait de la création
Un cimetière en ordre où tout aura sa place,
Où vous aurez sculpté de votre main de glace
Sur tous les monumens la même inscription;
Vous, que ferez-vous donc, dans les sombres allées
De ce jardin muet? Les plantes désolées
Ne voudront plus aimer, nourrir ni concevoir;
Les feuilles des forêts tomberont une à une.
Et vous, noirs fossoyeurs, sur la bière commune,
Pour ergoter encore vous viendrez vous asseoir;
Vous vous entretiendrez de l'homme perfectible;
Vous galvaniserez ce cadavre insensible,
Habiles vermisseaux, quand vous l'aurez rongé;
Vous lui commanderez de marcher sur sa tombe,
A cette ombre d'un jour, jusqu'à ce qu'elle y tombe
Comme une masse inerte, et que Dieu soit vengé, etc., etc.

Comment celui qui a écrit ces belles paroles peut-il avoir dans le cœur le cynisme que nous avons vu tout à l'heure? Comment, le sachant, un homme se place-t-il parmi ceux

Digitized by Google

qu'il anathématise? Mystère terrible dont nous ne pouvons, nous, sonder toute la profondeur. Ceux de nos lecteurs qui prendront la peine, ou le plaisir, d'ouvrir le livre de M. Musset trouveront dans Frank, analysant les sentimens d'une femme qu'il a aimée, et qu'il méprise, une philosophie éloquente revêtue de la forme la plus dramatique. Il y a dans ce poëme, *la Coupe et les Lèvres*, de véritables beautés. *A quoi rêvent les jeunes Filles?* Vous voyez bien quel est ce sujet. C'est encore la forme dramatique, une forme légère, facile, spirituelle, qu'a prise l'auteur. Intrigue insignifiante, fond faible, style singulier, vers curieux, dont nous citerions quelques-uns, si ce bulletin n'était déjà trop long.

Namouna! Nous avons dit que nous ne voulions pas en parler : littérairement, d'ailleurs, il n'y aurait rien à en dire.

IV. *Poésies;* par Charles Brugnot. 1 vol. in-8. Paris, chez M. Prieur, rue de la Monnaie, 24.

Nous avons parlé de ce livre avant sa publication; mais nous éprouvons le besoin d'en parler encore, à raison de tout ce qu'il réveille en nous d'émotions et de sympathies. Et d'abord rien n'est plus touchant que cette vie obscure et souffrante, toute abreuvée de chagrins et d'injustices, consolée pourtant par l'étude, l'amitié et les affections de famille, mais si prématurément terminée. La vie et l'âme de Brugnot se reflètent dans ses poésies, et leur donnent quelque chose d'attachant que n'ont point des œuvres plus originales et plus éclatantes. Le caractère particulier de ces fragmens est une sincérité remarquable de sentimens et d'impressions; c'est toujours le cœur de l'homme qui parle, non l'esprit du littérateur. Brugnot prit quelque part aux querelles politiques du jour, car qui ne s'y est trouvé plus ou moins engagé? et il y porta la bonne foi et l'indépendance qui lui étaient propres. Il fut le rédacteur principal du *Provincial de la Côte-d'Or* qui soutenait, en 1828, des doctrines assez semblables à celles que nous défendons aujourd'hui dans la *Revue*. Ces doctrines étaient celles de la *Société d'études* de Dijon, réunion de jeunes gens, appartenant pour la plupart au parti royaliste, mais amis de toutes les libertés et de toutes les idées généreuses, qui, « au milieu du tumulte des opinions, au bruit des trônes qui croulaient, s'appliquaient, dans la fluctuation des doctrines et des événemens, à se faire par l'étude des convictions fortes, consciencieuses, indépendantes de l'action des partis. » Ainsi parle

Digitized by Google

l'ami et le biographe de Brugnot, dans une notice que nous n'avons pas le droit de louer dans ce recueil; et cet hommage, rendu à la *Société d'études* de Dijon, rappellera à bien des amis, aujourd'hui dispersés, celle qui s'était formée à Paris sous le même titre, la conscience de ses travaux, la loyauté de ses discussions, l'amour de la vérité et de la science qui la distinguaient.

Les *Poésies* de Brugnot offrent une grande variété de ton, de style et de sujets: ce sont des descriptions champêtres, douces et gracieuses, des imitations du Dante, des romances chevaleresques et des ballades populaires, conçues et exécutées à la manière des poètes allemands; des odes, des élégies, enfin d'assez longs fragmens de deux poëmes, l'un sur Gabrielle de Vergy, écrit en récits détachés, mais suivis comme les scènes d'un drame ou comme les romances du Cid, l'autre sur la poétique de la nouvelle école. Brugnot reflète tour à tour dans sa manière, Parny, Millevoye, J.-B. Rousseau, André Chénier, Lamartine, Victor Hugo, Sainte-Beuve, et rien ne se ressemble moins, par conséquent, que le *faire* de ses premières et de ses dernières poésies; mais si la forme lui vient souvent d'ailleurs, le fond lui appartient; la pensée élevée et quelquefois profonde, la tristesse intime et réelle, la vérité du sentiment donnent à ses vers un caractère propre et font qu'il reste toujours lui-même, tout imitateur qu'il se fait par fois.

L'un des meilleurs morceaux du livre est un petit poëme, inspiré à la fois par Burger et par Byron, intitulé le *Chasseur*. Une terreur vague plane sur les premières stances où sont décrites les ruines désertes du manoir habité jadis par le chasseur; puis vient le réeit où l'amour grossier et violent du seigneur, la résistance craintive de la jeune villageoise, le lamentable dénouement de l'aventure, sont retracés avec un style mâle et dramatique; un épilogue d'un ton tout différent soulage l'âme du lecteur et termine agréablement le poëme. Brugnot réussit très bien dans la ballade et la romance; il avait soigneusement étudié le moyen-âge, les mœurs de la chevalerie et la poésie des troubadours, comme le prouvent les fragmens de ses *romances* sur les amours du sire de Coucy et de la dame de Fayel. Dans la première, le sire de Fayel part pour la chasse, amusement favori qui occupe toutes ses journées et qui lui fait négliger sa femme, après quelques mois de mariage. Le poète peint aussi l'ennui de Gabrielle, qui passe ses longues journées, tantôt à regarder une aride campagne par la

Digitized by Google

fenêtre de sa tourelle, tantôt à écouter les récits de quelque frère quêteur ou de quelque pélerin.

.... Si du moins pour charmer ses loisirs
Elle avait un doux fils à caresser près d'elle!
Un époux est volage, un enfant est fidèle.

Coucy vient chanter un lai d'amour sous ses fenêtres; bientôt il est écouté; il obtient un bracelet qu'il lui sera permis de porter dans les tournois, puis un rendez-vous nocturne pour lequel il se morfond inutilement parce qu'un remords a pris la dame de Fayel, comme elle priait aux pieds de son crucifix; ses combats sont très bien peints, ainsi que la douleur de Coucy qui le met aux portes du tombeau, ce qui touchera le cœur de sa dame. Brugnot n'a pu achever que le chant d'adieu du châtelain près de mourir, et c'est grand dommage. Nous n'avons non plus que quelques fragmens de sa poétique, contre-partie de celle de Boileau, en ce sens, qu'il cherchait à relever les autels de la muse chrétienne qui inspira le Dante, Pétrarque, le Tasse et Milton, oubliés ou méprisés par le satirique du dix-septième siècle. Ces fragmens contiennent de fort bonnes penséee, exprimées en vers élégans et qui ont le mérite de se graver très facilement dans la mémoire.

On a cité dans ce recueil, *Anna*, belle et touchante élégie sur la mort d'une jeune fille. Les *Deux Génies*, le *Dithyrambe*, l'*Ode à Victor Hugo*, etc., sont remarquables par la fantaisie gracieuse et brillante, ou par l'inspiration vraiment lyrique. La pièce intitulée les *Limbes*, où le poète décrit le séjour des enfans morts sans baptême, présente des beautés tout-à-fait neuves; on y reconnaît l'homme nourri de la lecture du Dante, qu'il rappelle quelquefois sans trop de désavantage. Nous voudrions pouvoir citer une grande partie de ce morceau; mais nous avons hâte d'arriver aux poésies intimes et personnelles de Brugnot, auxquels le pressentiment de sa destinée donne un charme tout particulier. Dans une pièce sur sa *convalescence*, faite en 1823, il disait :

Si le Dieu tout-puissant m'avait, hôte sévère,
Ravi la coupe du festin;
S'il eût tari mes jours, comme l'eau passagère
Que boivent les feux du matin;
J'aurais dit : Acceptez ma jeunesse, ô mon maître!
Si je n'ai qu'elle à vous offrir.
Seigneur, c'est à vos yeux une vertu peut-être
D'être si jeune et de mourir?

Digitized by Google

Mais sa main m'affranchit de ces crêpes funèbres
Qui m'allaient couvrir pour toujours, etc.

Dans des pièces beaucoup plus récentes, l'idée de sa mort prochaine vient sans cesse se mêler à ses impressions et les rembrunir : ainsi dans un sonnet :

Je compte maintenant mes jours, heure par heure,
Comme un pâle blessé sur la terre étendu
Qui, parmi les flots noirs du sang qu'il a perdu,
Sent sa vie s'échapper goutte à goutte et la pleure.

Ainsi dans *Sainte-Foix* ; ainsi dans le *Follet de Saint-Bénigne*. A cette époque, la phtisie pulmonaire s'était déclarée, et la souffrance morale irritait la maladie et accélérait ses ravages. Quelques vers touchans, adressés de son lit de mort à son ami Foisset, nous ont été conservés. « Depuis quelques jours, écrivait-il en les envoyant, mes facultés, jusque-là si ensevelies, ont eu des lueurs, et comme un dernier fruit près de tomber de l'arbre, la poésie est venue, triste, grave et souffrante comme moi, jeter quelque harmonie sur ma couche. Mais imagine-toi une pensée qui se soutient et se suit à peine deux heures ; puis la faiblesse du corps, l'empire du mal qui reprend le dessus. Malgré cela, mon âme s'est rafraîchie à ce souffle inattendu, et je bénis celui qui m'envoie cette consolation de quelques momens. » Voici ces vers, qui ne sont pas sans doute les plus achevés que Brugnot ait faits, mais qui empruntent de leur date quelque chose de sacré.

Elle peut, dès ce soir, se hâter et venir,
La mort qui ne comprend rien de mon avenir...
Oui, venir épier cette sombre harmonie,
Des sanglots d'un mourant qui râle l'agonie,
Le regard fugitif qui n'a plus rien d'humain,
Le spasme qui raidit et va glacer la main,
Et dans mon sein brûlant où siffle mon haleine,
Sous la toux sèche et longue exhalée avec peine
Recueillir ce soupir, ce soupir solennel,
Dernier souffle qui fait d'un homme un immortel!
Ah! c'est là qu'est le doute, et Dieu seul est le maître,
Dieu seul connaît! mourir — dormir — rêver peut-être!
Mais quel rêve, grand Dieu! plus rempli de frayeurs,
Plus triste qu'ici-bas pourrait-on faire ailleurs!
Quels maux saurais-tu craindre, âme qui fuis la terre?
Et ce monde meilleur, solitude et mystère,
Garderait-il enfin à l'hôte qui l'attend,
Quelque secret profond d'horreur tout palpitant?
Oui, la mort peut venir. Dormir — rêver — n'importe!
Un vent m'a jeté là, qu'un autre vent m'emporte...

Digitized by Google

Oubli sur cette terre, et de l'autre côté,
Mon ami, c'est ma vie et mon éternité!
Oubli! car j'ai passé sans laisser une trace!
Oubli! car pour ma fosse il faut si peu de place!
Comme l'oiseau qui cherche une graine au désert,
Et pour tromper sa faim chante sur l'arbre vert,
Moi, j'ai souffert aussi : mais nul n'a lu mes plaintes,
Et mes chants au désert seront des voix éteintes.
Pauvre, obscur, sans destin, dans la foule perdu,
Avec le flot vulgaire atôme répandu,
Ainsi que tout mortel qui parmi nous chemine,
J'ai cueilli, j'ai porté ma couronne d'épine;
Voilà tout! — Et celui qui mesure le temps
A dit un jour : « Assez! » — Assez vécu! trente ans!
Seigneur, pourtant j'avais une jeune famille,
Doux anges dont l'essaim frais et riant fourmille
Aux genoux de leur mère et ne s'informe pas
Si quelque guide un jour doit manquer à leurs pas.
J'avais une compagne, (oh! moitié de mon âme!)
Ange assis au foyer sous le nom de ma femme!
Elle croyait aussi qu'être unis, c'était voir
Ensemble le matin, ensemble encor le soir.
Seigneur, c'est dans leur sein que votre bras me frappe.
Si j'ai soif, je ne veux pour moi ni d'une grappe,
Ni d'une goutte d'eau pour me désaltérer,
Mais, ô famille en deuil! condamnée à pleurer!
. . . . . .

Ceux qui liront ce morceau déchirant, diront sans doute avec nous à la veuve et à l'ami de Brugnot, que leur tendresse ne les a pas aveuglés et qu'ils ont bien fait de ne pas laisser se perdre les chants échappés à cette âme tendre et mélancolique; la foule sans doute s'en occupera peu, mais ils seront goûtés de ce petit nombre qui aime ce qui vient de l'âme et ce qui va à l'âme, *il parlar che nell' anima si sente*, Et c'est là le seul succès qu'eût désiré celui qu'ils pleurent.

V. *Jeanne d'Arc*, ou *le Récit d'un Preux chevalier*, chronique du quinzième siècle, par M. Max de M***.

Il est des nations qui conservent avec amour le souvenir de leurs ancêtres, et qui célébrent, par des récits populaires, leurs gloires et leurs malheurs. Pour nous, peuple de France, nous nous sommes faits vieux et nous avons perdu la mémoire des choses d'autrefois. Si quelques intelligences supérieures vont encore puiser des lumières dans l'étude de nos antiquités, une profonde ignorance est le partage de la multitude; depuis que ses démagogues lui ont appris à maudire le passé, elle n'a plus de traditions. Nos querelles de tous

Digitized by Google

les jours ne nous laissent pas le loisir de songer aux exploits de nos pères. Pygmées que nous sommes, nous avons fait tant de poussière autour de nous que nous avons perdu de vue les géans qui nous ont précédés.

C'est donc une œuvre sage et méritoire que de lutter contre ce vandalisme de l'oubli, que de ressusciter, s'il est possible, quelques-uns de ces anciens souvenirs, et de leur rendre la popularité dont ils sont déchus. Il est bon d'apprendre aux hommes de notre siècle, que ce ne sont pas eux qui ont créé la patrie, et qu'un âge fut où les vertus guerrières fleurirent à l'ombre de la religion, sur cette terre de France où nous rampons aujourd'hui.

Trois figures colossales marquent pour nous la carrière du moyen âge. Charlemagne, au commencement, Saint-Louis au milieu, Jeanne d'Arc à la fin. Mais des trois, Jeanne d'Arc nous paraît à la fois la plus grande et la plus touchante: la plus grande, parce qu'elle est partie de plus bas et qu'elle n'a pas un trône pour piédestal; la plus touchante, parce qu'elle porte dans toutes ses aventures cette âme naïve de jeune fille qui ne la quitte jamais. De toutes les révélations de la Providence dans les destinées de notre pays, Jeanne d'Arc est la plus éclatante et la plus pure. La gloire et l'infortune, ces deux caractères essentiels de l'héroïsme, se réunissent en elle, et nous la voyons s'avancer parée de la triple couronne de la virginité, de la victoire et du martyre.

M. de M*** s'est arrêté devant cette illustre guerrière, il a recueilli ce concert de louanges que lui adressent ses contemporains sauvés par ses armes, il a lu dans les annales les nobles faits de la Pucelle. C'est une légende simple et modeste comme elle qu'il a écrite en son honneur; et, pour donner à ce récit une forme plus frappante, une couleur plus locale, il l'a placé dans la bouche d'un fidèle compagnon de l'illustre héroïne, il a fait parler le généreux Lahire.

Un soir, ce vieux chevalier, égaré dans son voyage, vient frapper à la porte d'un manoir voisin. La courtoise châtelaine l'accueille avec respect, et pour prix de son hospitalité lui demande l'histoire de ses belliqueux labeurs. Lahire, qui se soucie peu de se louer lui-même, raconte les aventures miraculeuses de la vierge guerrière, sous les étendards de laquelle il est fier d'avoir combattu.

D'abord, il trace d'une main rapide le triste spectacle qu'offrait la France à l'avènement de Charles VII; les factions déchaînées; les deux tiers du royaume soumis au joug de

Digitized by Google

l'Angleterre, et l'héritier du sceptre national s'endormant du sommeil des voluptés. Puis tout à coup, dans une humble chaumière de la Lorraine, au village de Domremy, une bergère de quinze ans, qui se dit envoyée de Dieu pour le salut de la monarchie, qui lutte tour à tour contre la colère de ses parens et contre les mépris des officiers du prince, triomphe à la fin de tous les obstacles, et fait reconnaître, à la face du ciel, la vérité de sa mission.

Voici que la scène s'ouvre devant elle, Lahire nous la montre marchant aux combats; et c'est merveille que de voir l'humble bergère chevaucher si noblement sous la lourde cuirasse qu'elle vient de revêtir; tous les preux de cet âge, groupés autour d'elle, lui forment un magnifique cortége. C'est merveille que de voir comme les bandes anglaises frémissaient de crainte à l'aspect de sa blanche bannière, comme les bastilles ennemies s'écoulent à sa voix, comme Jergeau, Beaugency, Patay, sont témoins de sa valeur, comme elle entre dans Rheims, conduisant son jeune roi dans la cathédrale où furent sacrés ses pères, et le ramène ensuite, marqué de l'onction sainte, jusqu'aux portes de sa capitale révoltée.

Et, maintenant qu'elle a atteint les sommités de la gloire, il faut qu'elle redescende aux derniers degrés de l'abaissement et du malheur. La tour de Rouen a reçu sous ses voûtes sinistres celle qui, naguère, faisait trembler les bataillons, environnée de piéges et de perfidies, la pauvre victime tombe dans les filets qui ont été tendus à sa simplicité, elle monte au bûcher, dépouillée de cet habit sous lequel elle avait accompli tant d'exploits, et portant sur sa tête une mître d'ignominie où on lisait ces mots : « *Hérétique, relapse, apostate, idolâtre* »

Mais en déroulant devant nous la merveilleuse destinée de Jeanne d'Arc la guerrière, Lahire n'a point oublié de nous découvrir sous ce voile brillant, la vierge timide et pieuse. Il nous fait entrer dans le secret de ses prières; il pénètre dans tous les mystères de son cœur. Soit que, la veille du combat, elle nous apparaisse agenouillée devant un autel, soit qu'elle répande dans les camps la sainteté de ses mœurs, soit qu'elle aime à se reposer de ses fatigues parmi les simples filles des hameaux, soit qu'elle traverse un an de combats perpétuels sans répandre le sang d'un homme, soit enfin qu'elle se prenne à pleurer à la vue de sa première blessure, ou qu'elle verse un torrent de larmes au lieu de son dernier supplice.

Digitized by Google

Toutefois, ce que le noble vétéran raconte avec le plus de complaisance, ce sont les merveilles qui désignèrent à la patrie celle qui devait briser ses chaînes. Il nous répète les vieilles prophéties qui annoncèrent son approche, les *voix* qui l'appelèrent dès l'enfance et qui l'entretinrent jusqu'à la mort, les visions miraculeuses où les habitans du ciel se dévoilèrent à ses regards, les signes qu'elle donna de sa vocation, et jusqu'à la blanche colombe qu'on vit sortir de son bucher. Ici, Lahire se gardera bien d'une critique froide et querelleuse; que lui importe un prodige de plus ou de moins dans une vie qui n'est qu'un long prodige elle-même? Il a écouté avec une généreuse crédulité tous les récits qui pouvaient embellir une si belle vie, il ne songe pas à disputer à Dieu ses miracles, ni au peuple ses traditions.

Bien moins encore songe-t-il à mêler à sa narration fidèle les réflexions aventureuses de la philosophie. Il s'est peu demandé compte de l'influence qu'exerça l'apparition de Jeanne d'Arc sur l'esprit public à son époque. Il ne s'est point aperçu que cette humble villageoise qui range sous ses drapeaux les grands vassaux de la couronne, impuissans à vaincre sans elle, semble annoncer la chûte de l'aristocratie féodale et l'élévation du peuple. Il ne remarque point que l'antique noblesse a perdu son plus glorieux monopole, celui de sauver la patrie, et que la France plébéienne s'est faite grande et puissante en la personne de la Pucelle. Enfin, il n'a pas observé cette loi mystérieuse de la Providence, qui donne de temps en temps aux femmes une mission divine, et qui les envoie comme des anges aux nations, alors que les hommes ont désespéré de leur salut. Sous ce point de vue, Jeanne d'Arc jouerait encore un role plus magnifique, elle se montrerait la sœur de ces femmes fortes, dont la première fut Débora, dont Marie-Thérèse ne sera pas la dernière.

Au reste, par la forme dramatique sous laquelle M. de M*** a conçu son ouvrage, il a lui-même écarté ce genre de considérations; ce n'est point une histoire philosophique ou critique qu'il a voulu nous donner, c'est, comme il le dit lui-même, une chronique du quinzième siècle, et dans cette tâche qu'il s'était tracée, il a bien réussi. Si son style manque de cette vivacité de couleurs et de cette énergie de sentimens qu'on aurait lieu d'attendre d'un récit du vieux Lahire, il rachète aisément ce défaut par l'élégante clarté de sa narration, par la pureté de son langage. L'auteur a puisé à des sources peu connues et par-là même plus précieuses:

Digitized by Google

les dépositions des témoins entendus dans le procès du jugement de Jeanne d'Arc et dans celui de sa réhabilitation, et de nombreuses chroniques contemporaines. C'est en fouillant dans ces trésors qu'il a pu réunir beaucoup de faits ignorés, et composer un livre qui enchaîne l'attention du lecteur et qui lui révèle dans tout son jour une des plus brillantes époques de notre histoire.

—

VI. *Contes de toutes les couleurs*, 6e volume.

Encore une de ces innombrables productions, que chaque jour enfante par milliers la stérile fécondité de notre époque; pâture de l'industrie qui les manipule et les met en circulation; jeux impuissans de la pensée chez l'auteur; pour les lecteurs, passe-temps d'oisiveté sans être toujours un préservatif contre l'ennui. Nous n'avons point du moins à reprocher à ce volume ces écarts monstrueux d'imagination et de style qui veulent innover en fait de dévergondage. Il y a dans les contes de ce recueil, sobriété de moyens et simplicité d'action qui n'excluent point l'intérêt; élégance de style sans trop de prétention.

Ce sont des tableaux de genre ou d'intérieur, qu'on aime à regarder un instant; proprement encadrés, soignés dans leur exécution et non point sans quelque mérite; comme vous en avez tant vu à l'exposition du Louvre. On y remarque même une velléité d'intention morale, des observations fines, des satires qui vont à leur but. Un récit attachant, par l'auteur du *Manoir de Beaugency*, nous a confirmés dans la pensée que le drame sentimental et passionné lui convenait mieux que le drame historique. Jules Janin, dont le nom est un passe-port obligé pour tout recueil à la mode, n'a point manqué à celui-ci, et un roman psycologique qu'il bâtit avec son art accoutumé, est peut-être un essai dans ce genre plus sérieux qu'il s'est promis de s'imposer.

Une pièce importante fait saillie dans le volume; c'est un fragment d'une ancienne épopée indienne, traduit par M. Pauthier; aliment piquant pour les caprices de curieux et leur apétit de nouveautés, il offre aux penseurs et aux érudits un sujet de réflexion et de rapprochemens du plus haut intérêt.

—

VII. *Notes et Réflexions sur la Prusse en* 1833, par le marquis de Chambray (1).

C'est avec quelque regret que nous annonçons cette bro-

(1) Pillet aîné, rue des Grands-Augustins, 7.

Digitized by Google

chure, primitivement destinée à la *Revue Européenne*, et qui, a pris des développemens tels, que l'auteur a dû la publier en un ouvrage séparé. Elle est le résultat d'observations judicieuses, faites récemment dans un voyage à travers la monarchie prusienne. Etat des routes, administration, système de fortification, finances, politique, rien n'a échappé à M. de Chambray. Les notions politiques recueillies par lui complétent les renseignemens qui nous sont transmis de Berlin par celui de nos collaborateurs auquel est plus particulièrement dévolue la tâche de nous faire suivre le mouvement intellectuel de l'Allemagne. Nous ne pouvons qu'engager nos lecteurs à chercher une instruction solide et positive dans l'écrit de M. de Chambray.

VIII. *Nécrologie de* 1832 (1).

Ce fut une année de douleur, que 1832, année traversée avec peine au milieu des luttes politiques, des combats de tribune et de place publique, et des ravages du choléra. Que de têtes glorieuses ont disparu! Que de flambeaux se sont éteints! Il n'y a pas de gloire humaine qui n'ait payé son tribut aux exactions de la mort; la poésie par Goëthe, la politique par M. Périer et M. de Martignac, la science par Cuvier, les lettres par W. Scott, la tribune par Mackintosh. Que de noms encore à ajouter à cette liste, ceux de Bentham et de Bargasse dans la science du publiciste, de l'anatomiste Scarpa, des orientalistes Chézy, Rémusat, Saint-Martin, et du savant Champollion. Noble moisson remportée par la mort!

Aussi, ce souvenir d'une année de deuil ajoute-t-il un intérêt particulier à ce livre, fort sec d'ailleurs, tout en dates et en faits, et où il ne faut chercher ni une appréciation, ni un jugement de chaque génie. Il est composé avec simplicité, brièveté, exactitude. Les détails positifs qui forment, pour ainsi dire, la partie officielle de chaque vie composent, en général, toutes les biographies contenues dans ce volume. Lorsque les cendres sont chaudes encore, et qu'une année n'a point passé sur ceux dont on parle, il est rarement permis d'en dire davantage. Aussi, dans cet ouvrage, la neutralité de l'écrivain est-elle complète entre tous les partis et toutes les opinions; il est impartial, comme l'est un almanach, ce que nous disons comme un éloge, et nullement comme une satire.

(2) 1 vol. in-8. Chez l'auteur, place Royale, 7; rue Montmartre, 144.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google